Les Temps Modernes

13e année REVUE MENSUELLE n° 139

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Septembre 1957



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle

paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur :
JEAN-PAUL SARTRE

Secrétaire général :
MARCEL PÉJU

★

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

La Revue n'accepte les manuscrits ni des condamnés à mort pour fait de collaboration ni des indignes nationaux

La rédaction reçoit le jeudi après-midi sur rendez-vous

★

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. BABylone 17-90

★

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 200 fr.

★

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union Française	1.100 fr.	2 100 fr.
Étranger	1.300 fr.	2.500 fr.
Étranger : envoi recommandé	1.450 fr.	2.800 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

LES PAUMÉS

Le bataillon partait le lendemain. Les soldats s'accordèrent une permission de nuit. Ils restèrent en treillis et parcoururent la ville. Aucun officier rencontré ne critiqua leur tenue si peu réglementaire.

On faisait quelques réserves de souvenirs. On mangeait et on buvait le plus possible. Les soldats envahissaient les boîtes de nuit, commandaient du champagne qu'ils n'aimaient pas, groupés à sept ou huit autour d'une entraîneuse fatiguée. Elle notait le nombre de bouteilles consommées, n'ayant même pas besoin de faire semblant d'être aimable. A celle qu'avait monopolisée le groupe, Rognat récita :

La femme c'est
La soustraction du porte-monnaie
La division des cocus
La multiplication du genre humain
C'est aussi
Un hibou à la fenêtre
Un singe dans la rue
Une sainte à l'église
Le diable à la maison
Oh! femmes si jolies
Si vous étiez fleurs
Et que je serais papillon
Je passerais ma vie
A vous sucer le bouton.

L'entraîneuse ne l'écoutait pas. Pozzo approuvait en hochant la tête. Rognat poussait des gloussements de joie. Beaumont termina :

La vie est un grand désert
Et la femme est le chameau
Qui nous aide à le traverser.

Il débitait cela en martelant chaque mot comme s'il était en train d'enfoncer cette ineptie dans le crâne de l'entraîneuse. Beaumont demanda du rhum. On lui apporta du cognac. Furieux, il injuria l'entraîneuse. Elle prétendait être espagnole, mais lui, Beaumont, était certain qu'elle était bougnoule :

— Ça fait chic, hein, de dire qu'on est espagnol, tordue! Et moi, je suis colonel ?

— Pourquoi pas, dit l'entraîneuse ?

— Salope, salope...

Pour le soldat Beaumont, l'entraîneuse était brusquement devenue non seulement ce qui le séparait de son alcool préféré mais aussi toutes les humiliations qu'il avait subies depuis le début de son service militaire. Il avait envie de la battre.

Marquet et Renard l'arrachèrent à la table couverte de cendre et de taches, à la salle enfumée et pleine d'uniformes, avec çà et là quelques civils écœurés par tout ce kaki.

Dehors, il faisait froid. L'air glacé du matin les dessaoula tous. Ils avaient dépensé de l'argent. Dans une ou deux heures ils auraient quitté Meknès.

A Taza, les intentions du Commandement se précisèrent. On leur mentait d'étape en étape. A Paris on leur avait dit qu'ils termineraient leur service à Meknès. A Meknès on leur laissa entendre, en embarquant dans le train, qu'ils allaient à Taza. Ils savaient maintenant qu'on les dirigeait sur Boured. Ils attendirent les camions dans le quartier militaire, près des chenils de la Légion. Des bergers allemands spécialement dressés pour la chasse à l'Arabe s'y agitaient, petits fauves à l'étroit.

Après les plaines, la route de Taza à Aknoul est belle mais monotone, surtout lorsqu'on est installé au vent à l'arrière d'un camion qui patauge dans les oueds et s'emballe à coups de reprises brutales. Ils avaient quitté Taza vers quatre heures, le soleil les rattrapa vers dix. Ils regardaient les versants abrupts, crevassés, piquetés d'arbustes et de buissons serrés avec, de temps en temps, comme une faiblesse du terrain, quelques hectares de champs en friche.

Son arme entre les jambes, fixant la ligne grise et tendue des crêtes, Renard se disait qu'un jour Dieu, inventant le mot *guerilla*, avait tout aussitôt, pour se souvenir de son sens précis, comme on fait un nœud à son mouchoir, créé le Rif.

Garnier se souvenait de certains mots, *Ratisser*, *Quadrillage*... Qu'est-ce ça pouvait vouloir dire ? Beaumont trouvait que cette cambrousse ne valait pas les Cévennes. Ça manquait d'arbres, de vrais arbres.

Tous les cinq ou six kilomètres le convoi croisait des automitrailleuses, armes braquées sur les pitons qui surplombaient la route. Dispersés autour, des groupes de fantassins les appuyaient.

On traversa Aknoul. C'était à peine un village transformé en camp, rempli de matériel et de soldats. Dans un pré, un officier faisait du cheval. Son pur-sang fauchait l'herbe de ses sabots, les éperons brillaient, le képi bleu ciel était charmant. L'officier avait l'allant d'un cavalier sur une image d'Épinal.

— Il s'en fait pas, lui, dit Pozzo.

Après Aknoul on entendit le canon. Le paysage devint plus ravagé, plus écrasant. La route le domptait difficilement. C'était une avalanche de gorges, de crevasses, de rocs bleus, de cailloux ocres, des flots de bruyères au ras de la terre jaunâtre. Les quatre-vingts véhicules du convoi, Jeeps, Chevrolet, G. M. C., Dodge, prenaient en freinant et cahotant l'habitude des côtes et des tournants enfilés les uns après les autres comme un grossier collier. Plus loin que le col du Nador et de son dérisoire monument, à El-Khèmis, rendez-vous de tous les vents, s'agrippaient aux rochers deux postes tenus par des légionnaires et des unités venues d'Algérie. Le convoi s'arrêta comme un ver qui, après un trop gros effort entre deux flaques, se contracte, resserre ses anneaux. Dans ce haut-lieu parfaitement désolé, pendant que débarquaient les soldats de la quatrième Compagnie qui relevait l'unité algérienne, Glomot bavarda avec un caporal barbu qui lui faisait les honneurs de la région et de la vie qu'on y menait :

— On croit qu'on va devenir dingue. On n'a pas vu un civil depuis trois mois. Pas de journaux, la graille dégueulasse, le courrier tous les cinq jours. Ça n'a l'air de rien mais tu verras.

Glomot offrit une crème de gruyère au caporal qui la prit comme une bouchée pralinée.

Les premiers véhicules atteignirent Boured avec la nuit. On distinguait une sorte de bourgade, de double hameau, groupé dans la plaine autour d'un poste de douane pimpant. Sur une colline, presque un rocher, les tours et les postes de guet en

bois et en tôle, les murailles sombres du poste des Affaires Indigènes. L'endroit était célèbre. La femme et les enfants d'un capitaine y avaient presque été égorgés l'été précédent. Beaumont se fit raconter l'affaire plusieurs fois par le vaguemestre du secteur.

Le camp militaire s'étalait sur la rive sud de l'oued, dans la plaine entourée de pitons. Depuis Dien Bien Phu le génie militaire français a la vocation de la cuvette. Boured servait de base à diverses unités, Légion, Sénégalais, Génie, Artillerie, Infanterie métropolitaine, Goumiers. Quelques milliers d'hommes qui vaquaient à leurs occupations pendant que les canons tiraient sur des objectifs invisibles. Tout autour, raisons d'être du camp, des postes, les uns à deux cents mètres, les autres à dix kilomètres. Dans certains vivaient quinze hommes, dans d'autres une compagnie. Le Maroc dit espagnol était à quelques centaines de mètres, juste devant un poste minuscule sur un piton en pain de sucre. A gauche de son bouquet d'arbres, un Sénégalais venait d'y être tué d'une balle dans la tête. Des sous-officiers expliquaient la chose à l'adjudant :

— C'est du bon travail. Ils ont des fusils à lunettes. Tous les Marocains sont des tireurs d'élite.

Riant, obscènes, ils ajoutèrent, parlant pour les soldats :

— Y a intérêt à faire gaffe. Ils s'y connaissent.

Avant la nuit, les soldats savaient tout et rien des insurgés, des *rebelles*. Ils étaient aussi connus qu'insaisissables, divinités détestées mais techniquement estimées. Chacun en parlait. ILS sont dans le coin. ILS sont partis vers Aknoul. ILS ne sont plus très nombreux. ILS sont deux cents. ILS sont mille. ILS sont devant. ILS vont se rendre. ILS ne se rendent jamais. ILS attaquent les petits postes. ILS préparent une attaque en masse. Ça se passera avant Noël. Ça se passera pendant le Réveillon du Jour de l'An. ILS ont des armes automatiques. ILS ont des mortiers. ILS ont des mitrailleuses Hotchkiss. ILS lancent des grenades d'une façon extraordinaire. ILS ont tous été en Indochine. ILS travaillent en petits groupes. ILS ont formé des compagnies. ILS passent la frontière la nuit. ILS ont des uniformes. ILS ressemblent tous à des paysans. Celui-là qui vend des oranges pendant la journée près de l'école, c'en est peut-être un. Faites attention à vos armes. Il n'y a pas que des P. A. qui disparaissent, surveillez les munitions...

Ceux qui étaient là depuis quelques semaines ou quelques mois, renseignaient et inquiétaient, non sans plaisir, les nouveaux arrivants.

Quelques heures après l'arrivée du bataillon à Boured, le groupe était de garde à l'entrée du camp. A la tombée de la nuit on envoyait des soldats à deux ou trois cents mètres en avant des limites diurnes, comme s'il fallait gonfler ces présences pour empêcher le camp de se rétracter dans l'obscurité. Comme si l'on avait peur de se laisser totalement déposséder d'une bande de terrain, seule partie de la région où l'on se sentît en territoire plus ou moins neutre. Une dizaine d'hommes, un fusil-mitrailleur, des mitraillettes, des fusils, des caisses de munitions ouvertes marquaient ces revendications. Dès que l'on n'apercevait plus la dernière tente, la nuit se refermait, scellée sur ses craintes et ses menaces. Le défi de ces corps vivants et armés devenait une angoisse mouvante qui les unissait sans les protéger. Les soldats se sentaient happés par cette nuit qu'ils n'arrivaient ni à connaître ni à dominer. Pendant leurs classes on leur avait appris toutes sortes de choses qu'ils avaient retenues sans y faire vraiment attention. On ne rabâche pas les règles d'un jeu auquel on pense ne jamais jouer. Ainsi on leur avait dit qu'il fallait éviter de construire des murs de protection en pierres, à cause des éclats. Et comme s'il s'agissait d'une simple possibilité logique sans véritable rapport avec le courant probable d'une guerre, le garde républicain qui les instruisait, avait ajouté que s'ils étaient contraints d'utiliser les pierres, il fallait les recouvrir, surtout si elles étaient blanches. Qu'aurait dit le garde Menou de ces abris qu'on leur imposait pour cette première partie du jeu dans le Rif, vieux, effondrés et d'une blancheur éclatante sous la lune. On devait les voir à trois cents mètres. S'ILS sont gonflés... quelques grenades....

On entendait des coups de feu, des coups de fusils sourds, des rafales d'armes automatiques, diluées. A droite ? A gauche ? Devant ? Des sentinelles du camp ? Un chien hurla près de l'oued clapotant.

L'inquiétude des soldats de garde se greffait sur chaque ombre furtive, sur les collines, sur les silhouettes changeantes des pitons, sous chaque pierre devinée, sur chaque flaque terne, entre tous les buissons trop sages dont chacun pouvait être

un homme accroupi, un homme arrêté, un homme allongé. La nuit devenait crasseuse. Elle avait semblé bête, inutile. Elle paraissait cruelle. Il faisait froid. Il faisait peur.

Toutes les heures, le caporal-chef Külpe, transmetteur détaché, établissait une liaison avec le P. C. du bataillon, lançait dans son 300 ses lourdes phrases de Lorrain :

— Akassia 12, Akassia 12, comment me recevez-vous, parlez... Je vous reçois fforce 5, je vous reçois fforce 5...

Acaccia était loin de le recevoir force 5. Külpe criait. Entre deux vacations il tripotait son appareil mal réglé, répétant maussadement :

— J'ai ppas eu le ttemps de ffaire le battement zéro...

Entre deux factions les soldats essayaient de dormir enroulés dans leurs couvertures et toiles de tente partagées deux à deux. Ils n'arrivaient même pas à s'assoupir. Les brelages de cuir, leurs cartouchières avec leurs huit chargeurs, les guêtres et les godillots les empêchaient de remuer.

Garnier, Renard, Marquet essayaient d'imaginer les visages qui les cherchaient peut-être dans l'ombre. Que faisaient-ILS en ce moment ? Est-ce qu'ILS avaient des casques qui malgré toutes leurs précautions cliquetaient comme les leurs ? Est-ce qu'ILS marchaient pieds nus comme ces paysans entre Taza et Aknoul, en espadrilles ou en pataugas comme les ouvriers de Meknès ? Était-ce des jeunes à peau-lisse, des vieux à barbe ? Et pourquoi étaient-ILS rebelles ? Rebelles contre quoi ? Les soldats mûrissaient ce désir inouï qu'on peut avoir de connaître les traits de l'homme capable de vous tuer.

De Maurice Garnier à son père.

On vient de se taper trente bornes à pied avec tout le matériel et pas une goutte de pinard. Les gars sont pompés et ils passent leur temps à s'engueuler. A midi Renard et Monnier se sont bagarrés parce que Rognat, le pote à Monnier voulait plus porter le 300, même en descente. Ils se sont tapé dessus. J'ai été forcé de les séparer avec le juteux. C'est un vrai boulot d'empêcher les mecs de se battre. C'est pas qu'ils peuvent pas se blairer. Ils sont vidés. Ils ont plus les yeux en face des

trous. On a tous des ampoules, des courbatures et des boutons sur tout le corps. Le toubib dit que c'est parce qu'on se lave pas. Marquet dit que c'est de l'eczéma et de l'urticaire. A part Beaumont qu'engraisse on sait pas comment, on a tous maigri. Tu parles qu'ils ont envie de l'assommer le lieutenant Meurtin quand il leur raconte que ça fait du bien et que c'est sain les balades. Il pousse un peu. Ils parlent tous d'y faire sa fête mais faut dire qu'y en a pas un qui bronche quand il est là.

Pour moi on en sortira pas. On peut pas rencontrer les rebelles. Ils vous filent entre les pattes. Un jour ils sont devant Après on les voit derrière. Quand t'arrives dans un endroit ils sont ailleurs. C'est forcé, ils connaissent le pays et ils sont tous en cheville. On peut se planquer n'importe où, c'est pas les buissons et les rochers qui manquent. Remarque que si on vivait comme eux on ferait pareil. Les gens sont pauvres tu peux pas savoir. On trouve des vieux avec des asticots et de la pourriture sur tout le corps et les mômes à Boured savent même pas lire.

La nuit faudrait se mettre à genoux pour faire prendre la garde à Pozzo et à Beaumont. T'as beau aller les voir tous les quarts d'heure ils pionçent debout. Y a des sections où les mecs se lèvent plus. Alors, t'as des tentes sans sentinelle. Un jour ça va craquer et ils se feront tous buter. Brochet pour secouer les types leur promet des rapports mais ça leur fait ni chaud ni froid. Qu'est-ce qu'ils en ont à foutre ?

Mon cabot restera pas longtemps avec nous. Ses parents connaissent du monde à Paris et il croit qu'on l'enverra à Casa. Le pitaine qui a reçu des demandes de renseignements sur lui m'a demandé qui je voudrais pour le remplacer. J'ai dit Renard. C'est normal mais Praire veut pas en entendre parler. Lui et l'adjudant pensent qu'il faudrait que ça soit Monnier parce que c'est le seul qui rempilera peut-être. On les soigne, les E. V. D. A. Je me marre parce que Monnier il n'a pas été foutu de sortir première classe du peloton. C'est pas le mauvais zigue mais il n'est pas fort.

Mettez pas de chocolat dans les colis. Dans le dernier la tablette a fondu. Si vous pouvez m'envoyer les résultats de l'équipe de foot ça me ferait plaisir. Avec Bébert comme avant-centre ils ont pas dû faire des étincelles, surtout qu'à Puteaux

ils ont Bouissière et Holwek. Nous on manque d'entraînement. C'est vrai qu'ils ont rappelé Joubert ?

Je vous embrasse fort,

MAURICE.

On les faisait patrouiller sans but précis, occuper des pitons sans vue, ouvrir des routes que leur passage ne transformait en rien. Poussés par des ordres incompréhensibles, sortis joliment dactylographiés du cerveau fatigué du commandant Brun, ils allaient souvent vers les postes de Sidi-Ali ou de Bou Zineb, enclave française en zone espagnole. Le froid y était maître et en chassait régulièrement des hommes qu'on aurait dû relever depuis longtemps. Les légionnaires et l'Armée de Libération s'y étaient battus pendant neuf jours à l'arme blanche et à la grenade avant l'arrivée des mortiers qui avaient décidé des derniers vainqueurs.

L'adjudant mâchant son chewing gum réveillait ses groupes à quatre heures du matin. Les sections se formaient en désordre sur les rives vagues de l'oued, les armes, les cartouchières, les musettes bringuebalaient. Les sous-officiers criaient. Les officiers cherchaient leurs compagnies. La pagaille canalisée, on se mettait à progresser, sur un terrain inconnu, dans la nuit mal vaincue. Personne n'avait de carte. Après deux ou trois heures de marche, la section s'installait sur un piton. A mille mètres d'altitude, cette bosse de terrain devenait une sorte de royaume sacré. On leur disait toujours qu'ils étaient juste sur la frontière. Le détail excitait Beaumont. Pour les autres le pittoresque n'avait plus d'attraits. Au fond de la vallée lointaine et plate, ils apercevaient des reflets verts et gris sous la brume qui s'évaporait, Boured. Curieux et inquiets, giflés par le vent, ils tournaient autour d'un poste douanier espagnol. Sa seule fonction semblait être d'arborer un drapeau sang et or pour réclamer sans cesse sa part de ces solitudes rocailleuses. Sous les godillots poussiéreux, la terre et l'herbe pauvres étaient couvertes de douilles sales et de chargeurs rouillés. Devant eux — en Espagne comme disait Beaumont — sur les collines, des taches blanches qu'ils regardaient longtemps devenaient, à la jumelle, des mechtas. Garnier fasciné les contemplait en suçant une orange gelée. Le guetteur signalait des hommes en

djellabas. Les jumelles passaient de main en main. Chacun voulait sa part d'hommes-à-voir. On ergotait pour savoir s'ils étaient en *France* ou en *Espagne*.

— Ils jouent aux paysans pendant la journée et la nuit ils viennent nous tirer sur la gueule ces fumiers-là, disait Debœuf.

— Y a intérêt, disait Charmelyne.

Quand le soleil levé nettoyait les buées flottant dans les gorges, il semblait faire fondre le paysage qui devenait la proie de couleurs violentes. Des mauves, des bleus, des rouges de carte postale retouchée faisaient ressortir chaque roche. Le chemin qu'empruntaient les camions de ravitaillement enlaçait le piton où veillait la section. Les camions bourrés d'hommes de relève, de sacs de ciment, de bois, de charbon, de sable, de jerrycans, de pain, défilaient lentement, lourdement, râlant du moteur accroché à sa deuxième vitesse.

Quelquefois, un fragile petit avion de reconnaissance jaune tournait autour, sous le piton. Les G. M. C., les Chevrolet, les Ford, les Jeeps d'escorte montaient toujours, ronronnaient sur la terre crevassée du chemin.

Chaque section était équipée d'un poste 300. A partir de onze heures une grande agitation radiophonique régnait. Quelqu'un avait aperçu des Mogghaznis espagnols se promenant sur une crête avec un drapeau blanc. Ou des insurgés enterrés dans des trous d'observation juste de l'autre côté de la frontière. Agacés, les sous-officiers de carrière piaffaient d'impatience. Pas de coups de feu sérieux, pas de morts, pas le moindre blessé. Ces gradés estimaient que leur journée était perdue. Ils n'avaient pas pu prouver qu'ils étaient des hommes. L'adjudant avait fait distribuer des cartouches supplémentaires et des grenades avant la première sortie.

— Les munitions sont à volonté ici, disait-il souvent. Au baroud on les verra les durs. Y a plus de bleus maintenant.

Sur un piton, l'idée d'une solution militaire n'avait aucun sens. C'était une plaisanterie sans humour. Les soldats finissaient par sentir confusément que l'avenir de ce pays n'avait rien à voir avec le Rif.

Le sergent Brochet disait souvent :

— S'il n'y avait pas de blessés j'aimerais bien que ça pète un peu.

Il prononçait peute.

Glomot haussait les épaules :

— Et il est P. D. L. !

— On devrait y filer une rafale de F. M., histoire d'y montrer, déclarait Beaumont, chaque fois qu'il apercevait un Marocain dans le paysage.

— D'y montrer quoi ? demandait Glomot.

Beaumont ne répondait pas. Il tripotait une grenade.

Le lieutenant Meurtin arrivait. Il avait de belles bottes de cuir jaune.

— N'allumez pas immédiatement les gens qui se présenteraient. Il y a des Marocains qui ont des laissez-passer des Affaires Indigènes. Ils vont chercher leur famille en zone espagnole pour se rallier.

On ne voyait jamais de ralliés.

Tout d'un coup les groupes changeaient de piton, pour des raisons inconnues même de l'adjudant. Ils s'engageaient sur des sentiers mal frayés. Ça sentait le thym. Le brouillard revenait. On voyait à dix mètres le dos du soldat devant soi qui avançait, gauche comme un scaphandrier. On glissait sur la terre du sentier, humide et fendue, avec par endroit l'éclaboussure fraîche d'une touffe d'herbe grasse. Le sol se dérobait sous le pied, s'effritait aussi.

Ils traversaient Sidi Ali occupé par la sixième compagnie. A la pause, Marquet et Garnier y bavardaient avec Parain, un caporal avec lequel ils avaient fait leur peloton. Parain leur offrait une demi-gourde d'eau froide et puante. Elle avait l'odeur de celle dans laquelle Marquet élevait des tritons à treize ans. L'adjudant Debœuf s'attardait au mess.

La section repartait, prenait position quelques kilomètres plus loin. On aimait le Piton Noir, ou plutôt sa cabane abandonnée qui permettait de s'abriter du vent. De temps en temps ce dernier découvrait de grands morceaux de paysage, emportant le brouillard comme si quelqu'un avait tiré sur une nappe posée sur une table trop petite. A leurs pieds, les guetteurs apercevaient brusquement des paysans, des chèvres, des champs labourés, si loin, si capricieux sous la lumière intermittente qu'ils semblaient sortir d'une vieille gravure aux perspectives maladroites.

Garnier allait d'une sentinelle à l'autre, regardant les vallées mouillées. Est-ce qu'il y aurait des morts, parmi eux, les soldats, parmi ces paysans ?

A midi, les soldats retrouvaient les boîtes de bœuf peintes en kaki verdâtre avec en lettres blanches, bien encadrées, lues cent fois parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire et parce que ça valait bien toutes les scies :

S. A. F. Fenouillet
Bœuf assaisonné Net 250 Grs

Ils les rencontraient partout ces boîtes, cabossées, terreuses, écrasées, ouvertes ou fermées. A l'intérieur, la viande glaireuse, brune avec les saignées rouges des fragments mal cuits, tremblottait dans sa gelée, au milieu d'énormes paquets de graisse jaune, de tendons d'un blanc mat. Au soleil ou sur un feu de bois, tout fondait dans une odeur forte, pimentée, écœurante. On arrivait à manger la viande froide dix ou vingt fois de suite mais réchauffée elle était trop sucrée pour qu'on puisse l'avaler chaque jour. Une fois fondues ensemble, la graisse et la viande rappelaient le lait caillé oublié depuis quelques jours.

C'était tout leur repas avec des camemberts plâtreux et des figues désséchées, dont Pozzo disait en les recrachant :

— On dirait de la cramouille.

Les soldats s'allongeaient par terre, regardant les guêpes attirées par les boîtes à moitié pleines. Couché entre deux buissons, chacun sentait l'humidité qui montait du sol, traversait les pierres et les treillis, arrivait jusqu'à la peau. Le corps qui n'était plus que sa faim insatisfaite, fixait l'air vibrant, un lézard effaré ou, derrière un rocher, un camarade tellement anonyme que n'importe quel objecteur de conscience aurait tiré dessus sans remords. Casqué, en uniforme et armé, un homme ressemble si peu à un être humain. Il faut qu'il meure pour retrouver quelques signes de vie, pour qu'on puisse le reconnaître.

Lorsque venait l'ordre de décrocher, on repartait vers Sidi Ali où l'on s'arrêtait plus longuement. Les hommes du groupe entraient dans les cabanes de tôle où leurs camarades couchaient sur du grillage tendu entre deux piquets, sans poèle et sans bois. Truffaud et Grimpret, du groupe Mortiers, avaient composé une chanson qu'ils débitaient en chœur, sur l'air de

Maître Pierre, Truffaud en riant de toutes ses dents jaunies, Grimpret en caressant son bouc :

Nous finissions not'corvée militaire
Quand on nous dit : « Il faut partir là-bas
Au Maroc défendre notre terre
Que nos aïeux volèrent aux fellaghas ».

Il faut aussi sur ce piton d'exil
Monter la garde et patrouiller un peu
Aussi nos chefs tant soit peu imbéciles
Savent même pas nous garder des vrais dangers sérieux.

Le sang coula pour le père Ben Youssef
Il recoula pour le détrôner
On remit ça pour am'ner Arafa
Mais en fin d'compte fallut le congédier.

O vous Messieurs qui me prêtez l'oreille
Peut-être êtes-vous un peu de mon avis
Ce problème est tellement complexe
Qu'il vaudrait mieux foutre le camp d'ici.

Le refrain était repris, dégusté par tous les soldats :

Allons, allons petits gars
Tirez, tirez sur les rebelles
Surtout vous en faites pas
Un biffin d'moins
Ca n'se connaît pas.

Cela n'empêchait personne de tirer à tout propos.

— C'est pas compliqué, disait Pozzo, une feuille de papier cul s'envole et on vide un chargeur de P. M.

— Faut bien se distraire.

— Comme ça au moins, ils viennent pas trop se balader dans le coin.

— T'as raison, disait Charmelyne.

Renard posa la question que beaucoup évitaient :

— Qu'est-ce que c'est les rebelles ?

La plupart de ceux qui étaient là n'exprimèrent pas d'opinion.

— C'est un peu comme des mecs en grève, quoi, dit Pozzo.

« Il comprend », se dit Renard. Il fut d'autant plus surpris lorsque, redescendant sur Boured, Pozzo lui confia le même jour :

— Quand j'pense que j'ai pas encore fait un carton sur ces fumiers-là.

Il aurait été difficile de dire s'il regrettait de ne pas avoir réussi une épreuve sportive ou s'il aurait vraiment été heureux d'abattre un insurgé.

Renard comprenait mal les réactions de ses camarades qui acceptaient, en apparence du moins, des morts inutiles. Un matin, alors que des groupes de bergers traînant des femmes et des enfants chassaient des moutons devant eux, dans la cuvette de l'oued, un lieutenant venu d'un autre poste demanda impérieusement un tir d'artillerie :

— Ils ont des djellabas et ils sont dans la zone interdite, sur la frontière. On peut mettre n'importe quelle arme sous une djellaba.

Le cœur serré, Renard regarda les gerbes des obus dispersant les bêtes et leurs gardiens dans une course folle. Garnier semblait ému. Le tir était réglé de telle façon que les obus rattrapaient les fuyards.

— Il suffit de prendre une paire de jumelles pour voir qu'il y a des gosses et des femmes avec eux, dit enfin Garnier.

— Qu'est-ce que ça peut foutre, dit Beaumont. Autant de moins qui nous emmerderont pas dans dix ans.

— Allons, allons ! dit l'adjudant. Vous êtes pas des fillettes. Et puis à la guerre comme à la guerre.

— Ça serait plutôt à la paix comme à la guerre, dit bizarrement Garnier.

— Les ratons faut les écraser comme des rats, dit Rognat.

La section était également chargée de fournir des groupes d'escorte pour les convois allant sur Aknoul. A l'aube, les mouches engourdies restaient collées aux parois de la tente. Couchant tout habillés, les soldats titubaient de sommeil et de froid jusqu'aux camions dont les moteurs se mettaient en route péniblement. L'eau était encore gelée dans les canaux d'irrigation de la campagne paralysée malgré le soleil attendu aussi longuement qu'un général en tournée. On apercevait les sommets enneigés du Maroc Espagnol. On imaginait la mer,

plus loin, chaude et calme. Les hommes tremblaient malgré leurs habits de clowns devenus clochards : un imperméable sur une capote sur un treillis sur une tenue de drap sur un pull-over sur une chemise sur des sous-vêtements.

Une auto-mitrailleuse précédait les camions, roulait prudemment jusqu'à El Khemis, rencontrait un peu plus loin d'autres véhicules blindés venus d'Aknoul. La route était « ouverte ».

Là, en pleine campagne, surgis des crevasses et de mechtas éloignées, des vieillards et des enfants avaient organisé un marché parce que chaque jour à la même heure des convois militaires s'y arrêtaient. Les gosses offraient du thé ou du lait tièdes, des oranges ou des beignets huileux, du chewing-gum et des mouchoirs garantis Boussac, des bonnets et des foulards ignobles, des pointes Bic, des lampes, des piles, des biscuits, des cigarettes Fiorfina ou Casa-sports. La civilisation ne se refusait rien.

La section refaisait le même trajet en sens inverse mais s'arrêtait avant Boured. Les groupes montaient sur des pitons de chaque côté de la route et y demeuraient jusqu'au soir. Au loin, les mortiers et les soixante-quinze tiraient au hasard sur les crêtes de la frontière.

Vers le milieu de la matinée, l'air était plein de cris. Des bergers appelaient leurs troupeaux. Le paysage qui, vu d'un creux, du camp ou de la route sinueuse, semblait cascader de pic en gorge et de torrent glacé en oued boueux, prenait, de ces hauteurs, d'étranges reliefs. Il était moins brutal, moins aigu. On distinguait autant de collines pleines, bombées que de pitons abrupts. Des maisons au ras du sol, des feux brûlant au bord des champs séparés par des rigoles, des canalisations marquées par de grandes flaques luisantes, des morceaux de prairies d'un vert très tendre adoucissaient tout. Des centaines de sentiers attaquaient chaque montée un peu rude et sous le bleu cent fois lavé du ciel d'après-midi naissait enfin dans l'esprit des soldats fatigués une douceur léthargique que n'altérait même pas l'adjudant s'agitant d'un groupe à l'autre. Les soldats essayaient de croire que les coups de feu qui claquaient de temps en temps, que ces balles qui sifflaient près d'eux, sorties de nulle part, étaient celles des chasseurs de chevreuils et non des insurgés. La chasse était interdite au Maroc — sauf dans le Rif!

Quelquefois des supplétifs marocains marchaient sur les sentiers, tournaient autour des pitons. Pour surveiller quoi, pour renseigner qui ?

— Faites circuler, disait l'adjudant, comme s'il avait été brigadier de police sur la Place de la Concorde.

On les faisait circuler.

— *Shalamo alekoum* — salut — disait Renard, mais allez, circulez... Et il regardait les fusils de ces hommes lents, impassibles dont on ne savait avec qui ils étaient.

Pozzo résumait bien l'impression que chacun éprouvait devant ces étranges personnages :

— Les jours pairs ils tirent sur les rebelles et les jours impairs sur nous.

Le froid et les balles qui erraient autour du piton créaient un dilemme. Il fallait soit crever de ce froid en restant allongé, soit risquer de se profiler sur la crête en cherchant à se réchauffer. On adoptait une solution intermédiaire : des doigts gantés on tapotait les crosses et l'on donnait par terre de furieux coups de godillots.

Presque tous les soldats étaient volontaires pour les patrouilles qui au moins faisaient remuer. Au cours de ces reconnaissances les soldats démolissaient consciencieusement les portes et les fenêtres des maisons rencontrées, pour récupérer le bois.

A la longue, le pitonnage le plus apprécié fut celui qui consistait à prendre position autour d'une mechta à un kilomètre du camp sur le chemin de Sidi Ali. Là, lorsqu'il n'étaient pas de garde. les soldats se reposaient dans les bâtiments de la maison à moitié détruite par les canons de 105. Dans une grande pièce sous des poutres lustrées, une cheminée en plâtre et des pots de terre noircis, racontaient la guerre. Les murs étaient couverts d'inscriptions : *Gasque est un enculé*, la *Quille pour la* 54/1, *Pas bon la biffe dans l'Rif*. Dans un coin, un cafardeux avait écrit : *Et je ne sais plus tant je t'aime lequel de nous deux est absent*. Ayant lu cela Pozzo affirma :

— Ils s'mélangeaient tellement qu'ils savaient plus lequel qui baisait.

— Elle est un peu bien cette cheminée, appréciait en maçon Rognat, la caressant de la paume, grattant le plâtre aux fentes. 'Sont pas cons les bougnoules.

On allumait du feu et on l'entretenait avec le bois de la maison. Elle non plus n'avait plus de portes ou de fenêtres. On vint une fois avec un camion et tout le toit fut enlevé. Un soldat rugissait :

— Ah! ce qu'on se fait chier bon Dieu de merde de bordel...

— Tu crois pas qu'on serait mieux chez les Ségalots, demandait Pozzo à Beaumont.

— T'as envie de passer ton brevet colonial ?

— Enculé toi-même.

Ils se jetaient des mottes de glaise.

— Fait un peu chaud, hein ?

— Ça chauffe un petit mille.

— Trente-huit au jus! Ah! les vaches!

Beaumont riait, pour tuer le temps.

— J'vais te filer cent balles et tu iras t'acheter un aut'rire agricole, criait Pozzo. Ah! c'Beaumont, il est con mais con, con...

Certains donnaient rageusement de grands coups dans les murs ou, dehors, dans les buissons de cactus. C'était un délice que de couper ces plantes en largeur avec un couteau très aiguisé, d'en faire sortir le petit lait, de farfouiller dans la plaie.

Lorsqu'ils rentraient, Garnier, Marquet et Renard montaient quelquefois au souk de Boured, espérant y acheter des souvenirs. On y trouvait des bougies, des colliers de laine, indigos ou noirs, de minuscules pommes de terre, des lentilles, des pains de sucre et du thé. Dans un champ sur des piquets tordus pendaient des morceaux de bœuf maigre, des entrailles verdâtres. A l'ombre, une chèvre égorgée nageait dans son sang. Entre les femmes silencieuses et les enfants pustuleux, une jeep-radio de la Légion diffusait : *L'Amour est un bouquet de violettes* ou un air de jazz.

Ayant tristement acheté quelques bonnets de laine, les soldats redescendaient au camp et se replongeaient dans la torpeur qui enveloppait leurs heures. On attendait le courrier ou plutôt son exaspérante irrégularité. Toujours attendu, toujours en retard, il venait de Fès. Quand la route qui traversait Tahar Souk était coupée, le vaguemestre ne pouvait obtenir une jeep pour aller le chercher. La machine administrative, lentement avertie, décida de le faire venir par avion. Les appareils étaient toujours demandés pour survoler les

escortes des personnalités qui inspectaient le Rif. Le courrier attendait.

Lorsque leur désœuvrement de quelques heures devenait insupportable, les soldats fortifiaient les alentours de leurs tentes, érigeant des murs de boue et de pierres qu'une nuit de pluie détruisait. Les conserves de l'ordinaire, l'absence d'eau propre, l'ennui, la futilité des tâches qu'on leur imposait les avachissaient. Du matin au soir les cerveaux comme les bouches étaient pâteux. Les soldats regardaient leurs mains cuites par la chaleur et la sueur, fendillées par le froid, inutiles.

Le soir, avant la soupe, les hommes du groupe s'installaient autour de la fontaine. Rognat sculptait un morceau de bois, Glomot retouchait sa quille qui n'avait plus de couleurs, Monnier nettoyait sa gamelle avec de l'herbe. La fontaine était belle, taillée dans un seul bloc de pierre, mais elle ne servait à rien. Elle se trouvait entre deux maisons reliées par des barbelés, prise elle aussi dans le réseau des fils rouillés.

Il y avait la rage des photographies, qui permettait également de mettre le temps en charpie.

Pourquoi tous ces soldats éprouvaient-ils un plaisir si sensible à se voir, à se retrouver sur une photo, une déception si profonde à ne pas figurer sur telle autre ? Parce que ce morceau de carton prouvait un peu plus ou un peu moins qu'ils étaient encore entiers ? Parce que l'on pouvait expédier chez soi ces fausses preuves de sa santé, de sa bonne humeur ou de sa virilité, pour celui qui, comme Pozzo ou Bachard, tenait essentiellement à poser en casque, P. M. au côté, grappe de grenades à la ceinture ? Les plus déprimés, les plus silencieux s'animaient à l'arrivée d'un jeu d'épreuves sur lesquelles ils figuraient. C'était l'âge d'or des photographes qui avaient mis au point un système postal parfait pour récolter et livrer des commandes. On faisait tirer vingt ou trente exemplaires d'une photo. On achetait par correspondance des appareils allemands ou italiens. Être photographié, c'est prouver que l'on vit. C'est aussi sécréter des talismans contre la mort.

Il y avait un autre passe-temps, Sellam, l'Idiot, gâteux à quinze ans, qui passait ses journées à chercher des mégots de ses yeux humides et rouges. Accroupi sous un arbre, il fumait sans arrêt, avec un air grave. Quand il avait une cigarette entière, il la tenait solennellement entre son pouce et son index

jaunis par la nicotine. Il en mettait la moitié dans sa bouche et aspirait, pompait la fumée avec application. Son air hagard, ses immenses dents l'avait fait surnommé Fernandel par les soldats qui l'accusaient d'être voleur. Quand il s'approchait des tentes, on le chassait à coups de pierres. Il fuyait, traînant une sandale mal attachée par de la ficelle d'un pied et une chaussure cloutée, sans lacet de l'autre. Il s'arrêtait pour se gratter, pour écraser un insecte qui travaillait sa peau, pour ramasser un mégot. Les autres petits Berbères se moquaient de lui. Il était le souffre-douleur des civils et des militaires. La Folie n'est plus sacrée, surtout quand elle se nourrit de déchets.

— Ça m'étonnerait pas que ce soit un espion, disait Monnier après avoir rossé Sellam.

Il préférait le battre plutôt que de lui jeter des pierres.

Chaque soir on promettait à la section une journée de repos pour le lendemain que les hommes imaginaient en dimanche idéal, baignant dans la détente. Chaque matin les groupes repartaient. Ils étaient au bout du monde, plus coupés des autres que ces explorateurs qui passent des mois seuls au pôle Nord ou Sud. A Boured, personne ne faisait même semblant de s'occuper d'eux. Garnier constatait qu'on ne s'intéressait pas à leur sécurité. Il n'y avait presque pas de travaux de protection autour de ce qu'on appelait le camp. Une attaque sérieuse aurait abouti à un massacre. N'importe qui pouvait s'infiltrer à l'intérieur du camp, et toute la journée des Marocains s'y promenaient.

A la tombée de la nuit ce pays LEUR appartenait sans aucun doute possible. Au crépuscule devenu frontière, le réseau des postes 300, propriétaire abstrait de ces terres, crépitait :

De Bou Zineb :

— Deux ou trois mille rebelles descendent sur Boured.

— De Sidi Ali :

— Nous leur avons tiré dessus. Ils n'ont pas répondu.

Et du P. C. du bataillon, l'officier des Affaires Indigènes, toujours en proie au même délire :

— Ils vont probablement se rendre.

Des fusées vertes et rouges dansaient dans la nuit. Personne ne se rendait. Les soldats attendaient un assaut. Se sentant isolés sinon perdus, intoxiqués par la fatigue et les rumeurs, ils somnolaient. La longue figure ennuyée du capitaine surgis-

sait à la porte de la tente. Il donnait des ordres en se grattant le front, son képi à la main.

Le capitaine Praire était las. Il n'avait pas, il n'avait plus l'agilité physique qui permettait à d'autres commandants de compagnie, Dommergue ou Hiegel, de suivre leurs hommes, une fois par semaine sur les sentiers de Sidi Ali ou sur les pitons de la route d'Aknoul, de transpirer avec ces soldats du contingent qu'il ne savait comment prendre. Praire n'était ni officier de carrière ni réserviste. Il faisait partie de cette espèce recherchée mais méprisée des contractuels. Pendant la guerre, il avait été chef de groupe à l'O. C. M. Intégré à l'armée active, après les campagnes du Rhin et du Danube, il n'avait pas pu à vingt-sept ans terminer une licence de sciences. Un peu avant d'être envoyé en Indochine, on lui avait promis qu'il ne resterait pas longtemps lieutenant, qu'on avait besoin d'officiers supérieurs jeunes. Après six mois à la Direction des Opérations de Saïgon, il avait eu son troisième galon mais rien depuis. Ses ch f lui avaient fait comprendre que s'il rentrait en France son contrat ne serait probablement pas renouvelé. Capitaine d'Infanterie à trente-neuf ans, il savait maintenant qu'il n'irait pas plus loin. Sans appui politique, ne figurant pas au tableau d'avancement, il n'avait rien à attendre de son métier, sinon depuis qu'il était en Afrique du Nord, ses permissions qui, elles aussi, soulignaient ses échecs : on lui avait accordé un appartement dans un immeuble réservé aux militaires près de la caserne Dupleix. Sur son palier il y avait deux « camarades » — un capitaine du Génie qui venait de monter en grade sans avoir complètement fait son temps de commandement dans un corps de troupe, parce qu'il avait trouvé un fromage au service Presse-Information de la Défense Nationale, et un lieutenant-colonel incrusté à vie au Mont-Valérien. Lorsqu'il était à Paris, Praire le voyait partir chaque matin dans une traction des Transmissions. Elle amenait souvent des soldats, menuisiers, électriciens ou plombiers qui travaillent chez le lieutenant-colonel pour quelques jours de permission.

Praire s'entendait mal avec le commandant Brun qui distribuait à sa compagnie tous les sales boulots. Quand le chef de bataillon avait été en France, Praire, officier le plus ancien aurait dû prendre le commandement du sous-secteur. Brun,

revenant un soir de la Division à Fés, avait annoncé qu'un capitaine détaché d'Aknoul assurerait l'intérim. Chaque fois que Gambier, le lieutenant de renseignements, se montrait insolent avec Praire devant Brun, le chef de bataillon souriait :

— Débrouillez-vous.

Le capitaine Praire aurait préféré faire la guerre à ses tâches de gendarme.

Il savait que les soldats se foutaient de lui parce qu'il portait des caleçons longs. Même le lieutenant Meurtin, son adjoint, avec lequel il avait passé de bonnes soirées à Meknès, gardait ses distances, surtout depuis que Brun lui avait proposé de s'occuper du Commando.

Praire disait volontiers :

— Faisons le point.

Empalé sur son métier, tout ce qu'il pouvait faire c'était protester contre la quantité et la qualité des vivres que l'on donnait à ses soldats, contre les efforts qu'on leur demandait. Au P. C. du bataillon on estimait qu'il emmerdait le monde. Les hommes de sa compagnie lui en voulaient de ne rien obtenir par ses réclamations. De bonne heure un matin, près de la tente de la deuxième section, il avait entendu le sergent Garnier dire :

— Il est assez chouette, le capitaine.

Un soldat avait répondu :

— Ouais, mais il est un peu paumé.

Au P. C. chaque jour, on lui jurait que les escortes et les groupes de pitonnage seraient prélevés sur d'autres compagnies. Chaque soir on lui amenait des ordres pour ses sections. Il en était venu machinalement à promettre ce repos aux soldats qui savaient maintenant que son avis comptait moins que celui de l'adjudant de bataillon. Le rôle du capitaine était de croire que tous ces mômes étaient des hommes et de leur transmettre des ordres qu'il désapprouvait, de les réveiller quand ils croyaient enfin pouvoir dormir.

Alors, ils partaient vers Aknoul, dans des camions aux bâches baissées, aux phares éteints, jouets des manies, des lubies et des inspirations de l'officier des Affaires Indigènes dont les décisions politiques dictaient des opérations militaires. Selon ses formules ahurissantes, il s'agissait de *neutraliser des partisans*. Partisans signifiait *partisans des Français*. Presque tou-

jours quelqu'un avait fait savoir que les partisans en question se proposaient de passer de l'autre côté. Les soldats ratissaient les hameaux. Ils entraient dans les mechtas et à la lumière des phares brusquement allumés, sous les yeux effrayés des femmes et des enfants, dans les cris des bébés réveillés, on demandait aux hommes de remettre leurs armes et en même temps de venir *assurer la défense du poste des A. I.* La soirée se terminait par un immense embouteillage sur la route parce que les camions n'arrivaient pas à faire demi-tour. On ne s'occupait plus de l'Armée de Libération. Une kermesse de faisceaux lumineux et de cris gonflait la nuit, annonçant à tous les villages que l'Armée Française était venue et qu'elle avait du mal à repartir. Entassés dans les camions avec les prisonniers, Renard offrait des cigarettes, Marquet restait silencieux, Garnier n'arrivait pas à les regarder en face.

— Les crouilles ça pue, disait Beaumont.

A Boured, ces civils mal réveillés étaient remis aux légionnaires.

Un soir de neige, à l'approche des soldats français, il y eut une cavalcade dans un hameau près d'un ruisseau. On entendit quelques rafales de mitraillettes. En traversant le hameau les soldats enjambèrent le cadavre d'un très vieil homme à moitié nu. On ne sut jamais pourquoi ni par qui il avait été tué.

Revenus sous les tentes, certains soldats s'effondraient sur leurs couvertures, d'autres participaient à un chahut rituel. Beaumont et Pozzo buvaient. Ensuite Beaumont riait ou pleurait. Quelquefois il se mettait à dessiner avec application des dizaines de Tours Eiffel détaillées d'après une vieille carte postale. Pozzo le chariait. Ils se querellaient et s'insultaient :

— Gonzesse !

— Morfal !

— Fayot !

— J'vais demander ma mutation, hurlait Beaumont.

Finalement les bougies s'éteignaient.

— Pisse un peu que j'm'oriente, disait Glomot cherchant son coin après avoir mangé une boîte de sardines.

Enfin saoul, Beaumont se roulait sur Pozzo.

— Ma chatte !

— Ma biche !

— Eh! con, tu me griffes avec tes ongles.

— Ah! le beau cul!

— Mangez, mangez!

Ceux qui se levaient la nuit se faisaient tirer dessus. Tout le monde était constipé.

Renard montait souvent ses gardes avec Rognat. C'était sinistre. Rognat aimait parler des morts pendant ces factions. On aurait dit qu'il voulait les appater.

— Mon père a eu un cancer, disait-il. Qu'est-ce qu'il a souffert! Mon beau-frère est mort en 53. Ma grand-tante s'est fait écraser en juin. Remarque que moi je serais plutôt fataliste.

Renard n'arrivait pas à dormir avant la fin de son deuxième tour de garde. Tout son corps attendait d'être réveillé, yeux ouverts dans la pénombre. Quand il revenait de sa dernière faction, ses nerfs, ses muscles ses articulations, sa peau, ses organes se détendaient, s'unissaient et le précipitaient dans un sommeil épuisé et épuisant. Il rêvait qu'il était devant le muret qu'il venait de quitter, derrière un arbre bien connu. L'arme à la bretelle, la main sur ses chargeurs, il sentait la peur grimper en lui comme un petit animal qui aurait cherché son cœur, comme un crabe logé dans son ventre. Il avait plus peur endormi qu'éveillé parce qu'en dehors de ses cauchemars, il pensait, comme chaque sentinelle, que toute balle destinée aux troupes françaises serait pour un copain. On ne peut sérieusement croire à sa propre mort.

La nuit, les petits gradés rédigeaient leur correspondance pendant leur quart, devant un casque sur lequel ils fixaient une bougie.

De Maurice Garnier à son père.

Depuis ce matin on garde la maison du cheik. On a passé la journée à l'entourer de barbelés. Il n'ose pas sortir de Boured. C'est le capitaine des Affaires Indigènes qui l'a nommé. Il passe son temps à nettoyer son fusil de chasse. Les mômes qui nous suivent partout nous ont dit que toutes ses femmes étaient chez les rebelles. On était pas autour de sa baraque depuis deux heures que deux de mes types, Pozzo et Glomot, lui

avaient fauché trois dindons. On se les est tapés pour dîner. Ça change du bœuf.

Hier on a fait une ouverture de route pour un autre bataillon. Le convoi qu'on devait protéger est passé une demi-heure avant qu'on arrive. Des types d'une autre section nous ont tiré sur la gueule parce qu'ils ne savaient pas qu'on était à côté d'eux.

J'aimerais bien aller avec un convoi à Taza. Peut-être qu'on ira la semaine prochaine. Brochet m'a dit qu'il y avait une piscine et un cinéma.

Les soldats de mon groupe sont crevés. On leur en demande trop. C'est pas humain.

Vous me direz quand vous recevrez mon dernier mandat de trente mille francs. Quand je reviendrai je pourrai m'acheter une Vespa. Pozzo dit que les Lambretta c'est meilleur. Ça penche moins dans les virages.

C'est pas la peine de m'envoyer des colis. Y a un épicier. C'est un Juif. Il vend aux prix qu'il veut puisqu'il est seul. Ces mecs-là tu les trouves toujours où il y a du pognon. Dis pas à Maman ce qui se passe. Elle se ferait du souci. On va sûrement être relevés bientôt. Il paraît qu'un bataillon qui devait venir ici à notre place a pas pu passer la semaine dernière parce que le neige bloque les cols.

On devrait quand même avoir la Quille bientôt.

Je vous embrasse tous.

MAURICE.

Le sergent se leva, secoua Renard pour le réveiller, tâtonna parmi les boîtes qui traînaient près de son paquetage, en prit une. Il remplit son quart d'eau et quand elle fut chaude il y versa du lait condensé. L'eau se mit à bouillir. Il saupoudra dedans deux cuillerées de cacao puis il ajouta du sucre et but, se brûlant les lèvres au métal. Il se demandait si les sacoches des Vespas étaient livrées avec la machine. Si elles étaient en supplément, combien coûtaient-elles ? Il faudrait aussi une selle pour le passager.

Il regarda sa montre. Il était temps d'aller voir les sentinelles. Brochet, lui, ne bougeait pas pendant ses quarts. Il se contentait de réveiller ceux qui devaient relever leurs copains. Garnier frôla Monnier qui dormait la bouche ouverte, l'oreille

gauche en chou-fleur, écrasée contre sa capote qui lui servait d'oreiller.

Le sergent sortit de la tente et siffla. Un sifflement lui répondit. C'était Pozzo.

L'aube se préparait. Elle surgit brusquement entre deux crêtes vers Aknoul. Puis elle les encercla, d'abord blanche et rose chassant des nuages gris, pour se maintenir enfin dans un bleu clair et pur. La lune traîna quelque temps, losange sale et bosselé, inutile comme un phare allumé en plein jour, au-dessus des mechtas blanches. Il avait gelé. Le sergent et le soldat marchaient dans ce qui avait été un jardin, faisant craquer sous leurs pieds les herbes raides et crissantes. Des oiseaux dont on ne savait pas le nom pépiaient. Renard arriva, sortit un paquet de Troupes. Il insista longuement avant de pouvoir tirer une flamme de son briquet à butane.

Pozzo rentra sous la tente et ouvrit une boîte de pâté.

Ce matin-là, pendant cette dernière garde, Renard expliqua à Garnier que tous les Juifs n'étaient pas des salauds.

***

Pour relever le poste de Lalla Aisha, il faut traverser l'oued qui, gonflé par les pluies épaisses de trois jours et la fonte de la neige du côté de Sidi Ali, déborde comme un lavabo bouché. Les eaux rouges charrient des herbes, des branches cassées, des cailloux bleus et un gros sable aux paillettes brillantes. Les soldats de la deuxième section ont dû ramener leur tente en arrière de cent mètres un peu avant l'aube parce qu'une langue, de l'oued s'en approchait. Ils ont eu du mal. Le vent soufflait, coupant et humide.

On ne sait plus où est le gué. Les mules s'arrêtent au milieu du courant, leurs ventres pansus frissonnent. Pozzo, cherchant un passage, s'est effondré dans un trou, jusqu'aux épaules. Il brandit son fusil dégoulinant au-dessus de sa tête. Monnier a mis son paquetage sur la première mule mais sa deuxième paire de chaussures était mal accrochée. Elle disparaît dans un bouillonnement.

On ressort de l'autre côté. Le sentier est en épingle à cheveux. On le suit mal. La glaise glisse sous les sabots des bêtes qui

s'arrêtent à chaque tournant. A mi-chemin le soleil crève quelques nuages. Les treillis fument. La mule de Marquet n'a pas été bien harnachée. Ses bidons penchent à gauche. Elle essaye de les redresser, n'y arrive pas, roule sur la pente. On enlève les bidons. La bête refuse de se relever. Elle a une hernie. On ne peut ni la monter au poste ni la ramener à Boured. On la laisse là. Le lendemain matin, elle n'est pas encore morte. On n'ose pas l'abattre parce qu'elle dépend de l'intendance d'Aknoul. Quand elle aura crevé on coupera ses sabots immatriculés. C'est le règlement. Morte, elle pue. Elle est trop lourde à transporter et personne ne veut la découper. On l'arrose d'essence. Ça sent encore plus mauvais. La viande brûle mal et longuement. Il faudra plusieurs jerrycans. Beaumont prétend que si on l'avait tuée tout de suite on aurait pu la manger. C'est malheureux de perdre de la bidoche comme ça. Surtout qu'il n'y a pas grand-chose à bouffer sur cette saloperie de piton. Un jour sur deux, les mules du ravitaillement ne peuvent pas monter et les vivres de réserve ont été mangées le troisième jour. D'ailleurs, cent grammes de chocolat, un paquet de biscuit et trois boîtes de sardines, ça ne va pas loin.

Si on ne couchait pas dans les terriers et si on avait de la nourriture, ça irait. On monte six heures de garde la nuit et c'est tout.

On est, une fois de plus, *sur la frontière*. Le jour on voit des groupes d'hommes armés qui se promènent à la queue leu leu sur les pistes en zone espagnole. Quelquefois ils viennent prudemment jusqu'au premier hameau de mechtas devant le poste. L'adjudant a dit :

— On nous a tiré dessus, c'est vu, hein ?

Et il a fait lâcher quelques rafales de la 12/7. Ça fait du raffut, ces engins-là. C'est pas mal comme mitrailleuse mais c'est lourd et celle de la section a une hausse qui déconne. Elle ne descendrait pas un éléphant à cent mètres.

On passe une partie de la journée à réparer les gourbis, à creuser la terre pour les agrandir, à chercher des pierres pour boucher les trous. Glomot a décidé de fabriquer une cheminée dans celui qu'il occupe avec Marquet, Rognat et Renard. Pour ça il a été obligé d'enlever une partie du toit de tôles. Rognat ne voulait pas.

— A quoi ça servira ? Y'a même pas de bois.

Glomot a tenu bon. Il fabrique du mortier avec de la boue et dispose des pierres plates les unes sur les autres en décrivant les repas qu'il fait dans le civil :

— J'vais toujours dans un troquet de la rue Trousseau, tu connais ? Près de l'église du Bon Secours.

Beaucoup de vernisseurs au tampon y mangent.

— Si t'as envie de quitter ta boîte t'as qu'à aller là. Y a toujours un mec avec une adresse. C'est là q'j'ai trouvé mon dernier boulot. On y bouffe drôlement bien. Moi j'prends toujours un œuf mayonnaise ou des rillettes, ça toujours. Après, surtout quand il fait froid, un bon petit salé aux haricots avec du jus ou un bifteck bien saignant.

— T'en auras des fayots ce soir, dit Rognat. A moitié cuits.

— Ils ont aussi des cervelles au beurre, extra.

Il prononce esstra.

— Une assiette de salade là-dessus...

Il coupe une laitue imaginaire, rajoute du vinaigre...

Rognat et Renard ne l'écoutent pas avec attention mais ils salivent quand même.

— Du Saint-Marcellin ou du Pont l'Évêque, un plum au rhum, et t'es prêt pour l'après-midi.

Garnier entre dans le gourbi en baissant un peu la tête.

— C'est dégueulasse chez vous, dit-il.

C'est vrai. Rognat est couché sur des couvertures enfouies dans de la vieille paille aplatie. Un peu partout il y a des boîtes de conserve rouillées. Près de Renard une boîte de lait condensé Landa s'est renversée, en partie sur des godillots déjà renforcés par cinq centimètres de boue. Deux fusils, une mitraillette et un P. A. dans sa sacoche sont accrochés au mur. Au milieu d'eux, fiché sur un morceau de bois, un paquet déplié de cigarettes de troupe des tabacs du Maroc. Sa cocarde est la seule note de couleur. A côté de son inscription *ce paquet exclusivement réservé pour l'usage de la troupe ne sera pas vendu au public* quelqu'un a écrit *personne en voudrait.* La cire des bougies se retrouve sur tous les pantalons et blousons qui sèchent sur une ficelle.

— Tu pourrais plier tes couvrantes, dit Garnier à Glomot.

— Pourquoi faire? demande Glomot.

— T'aurais pas besoin de marcher dessus comme ça.

— Ça en fera pas des draps...

— Tu pourrais te raser ou te laver, dit le sergent. Une fois par semaine, ça remonte le moral.

— Le moral j'en ai pas, j'ai pas besoin de le remonter. Tant qu't'auras pas mes morpions ça te regarde pas.

— Le pitaine va venir inspecter le poste tout à l'heure, le juteux veut qu'ça soit propre.

— Le pitaine, je l'emmerde.

Garnier aperçoit entre deux flaques un paquet de carton humide. Des balles de rechange pour mitraillette ou pistolet automatique.

— Vous poussez quand même, dit le sergent. Ramassez ça.

— T'as envie de passer sergent-chef ou quoi dit Glomot en ramassant la boîte.

Le carton mouillé se déchire. Les balles tombent par terre. Renard et Marquet se les partagent et les mettent dans leurs poches. Garnier regarde les armes. Malgré la graisse elles sont rouillées.

— S'il y a une inspection d'armes vous allez vous faire engueuler.

Les soldats commencent à démonter la mitraillette et les fusils.

— On n'a pas de chiffons, dit Marquet.

— J'ai une vieille liquette, dit Glomot.

Il déchire une chemise qui pourrait encore servir. Garnier s'en va.

— Qu'est-ce ce qu'il a, le serpatte? demande Glomot en nettoyant un ressort.

Personne ne répond.

— Il devient comme Brochet, ma parole, grogne Glomot. Qu'est-ce que ça peut lui foutre que j'sois rasé ou pas ? C'est une sale race les sergents.

— Tu charries, dit Renard. Garnier c'est quand même le moins emmerdant de tous.

— J'dis pas mais il nous casse les pieds.

Le capitaine, essouflé, arrive, fait le tour des gourbis. Debœuf l'accompagne. Il a mis une cravate neuve. Les soldats se lèvent mollement.

— Alors, Glomot, dit le capitaine, ça va ?

Glomot hésite puis répond :

— Ça pourrait aller mieux...

— Oui, évidemment, dit le capitaine, c'est dur. Enfin vous serez relevés dans une semaine. Et la nourriture ? demande-t-il en se tournant vers Debœuf.

— Tout à fait suffisante, mon capitaine, dit l'adjudant. On aurait besoin de sucre et de café...

Ils sortent.

— Du sucre et du café, dit Glomot, Pouah ! quel fayot celui-là. Il aurait pu lui dire que la graille était dégueulasse. Ça l'avance à quoi de raconter qu'c'est bon ?

Les corbeaux du Rif sont superbes, dodus comme des canards, majestueux comme des aigles, d'un bleu noir et luisant. Depuis que la mule a pourri sur les pentes du piton, ils tournent autour, lentement, patiemment. Glomot a décidé d'en descendre un. Il n'a pas pu en toucher un seul avec son Garant même en les laissant s'approcher. Il a emprunté la mitraillette de Renard et vidé trois chargeurs. Rien à faire. Quand ils entendent les coups de feu, les oiseaux s'envolent sans hâte comme des avions de transport lourdement chargés. Garnier proteste, rouspète, interdit au soldat de tirer. Glomot déclare qu'il faut se servir des armes : ça les entretient. L'adjudant s'en mêle et flanque deux jours de prison, théoriques, à Glomot. Celui-ci change de tactique. Il tire au crépuscule ou à l'aube quand il est de garde. Il prétend qu'il a vu quelque chose de *suspect*. On ne peut plus le punir.

Il passe deux après-midi à confectionner, avec l'aide de Beaumont, un piège compliqué. Il garde ses rations de viande, crues, attend qu'elles soient avariées, et les place dans le piège à cinquante ou soixante mètres du gourbi. Il descend voir son installation toutes les deux heures. Les corbeaux sont insensibles à ces attentions.

Un soir Glomot ne trouve plus sa quille en bois. Rognat l'a brûlée pour faire cuire des œufs. Glomot est fou de rage. Il tape sur Rognat ahuri. Renard les sépare.

— T'avais pas à y toucher, hurle Glomot. J'vais t'brûler tes affaires, tu vas voir.

Il saisit une espadrille et la jette sur les tisons.

— C'est pas la même chose, crie Rognat. Un morceau de bois et des fringues...

Glomot se consolera. Il arrache un piquet supportant des

barbelés et sculpte une autre quille, plus grande. Elle est moins belle que l'autre. Il n'a rien pour la polir ou la colorier. Il écrit dessus avec un fil de fer rougi : *Vive la 54/2A, 630 jours, Paul Glomot.*

L'adjudant tient un conseil de guerre. Il convoque les deux sergents :

— On va aller voir ce qu'il y a là-bas, dit-il, en désignant le plus proche groupe de mechtas.

— Ça sera marrant, dit Brochet. Faudra faire gaffe.

— Mais c'est en zone espagnole, ajoute Garnier.

Debœuf hausse les épaule :

— Et alors ?

— J'croyais qu'on avait pas le droit...

— Et les rebelles, ils ont droit de passer la frontière ? Garnier, vous irez demain matin avec trois hommes. On pourra vous couvrir facilement. Et Brochet ira avec tout son groupe, la nuit. Si ça tire vous décrochez tout de suite...

Garnier est perplexe. Il va choisir trois types. Il aimerait bien prendre Glomot mais il lui fait la gueule depuis trois jours. Charmelyne, Renard et qui ? Monnier joue les durs. Si on lui dit de reculer il est capable d'avancer... pas cette gourde de Beaumont. Pozzo, oui, évidemment.

Le sergent explique l'affaire sans enthousiasme.

— Et en plus c'est pas en zone française. J'l'ai dit à la Côtelette mais il ne veut rien savoir...

— Demande-lui un ordre écrit, suggère Renard. Il n'a aucune bonne raison de nous envoyer là-bas. Il veut se distraire. Est-ce qu'il y a un ordre du P. C. ?

— J'ai pas l'impression, dit Garnier.

Le sergent rumine longtemps avant d'entrer dans le gourbi de l'adjudant qui sifflote en se rasant dans son casque.

— C'est du refus d'obéissance, dit Debœuf après avoir écouté la demande du sergent.

— Pas du tout, mon adjudant, mais comme c'est pas... complètement régulier, j'aimerais bien être couvert des fois qu'il arriverait quelque chose...

— Ça suffit, sortez...

Garnier ne tenait pas à se mettre l'adjudant à dos. Mais d'un côté c'est un drôle de binss. S'il montait la garde ou les quarts, le juteux, il aurait pas envie d'aller se promener. S'il

a envie de savoir ce qui se passe dans ces bicoques il n'a qu'à y aller...

Le lendemain, il pleut. Une pluie aux grosses gouttes serrées s'infiltre à travers les murs des gourbis.

— On ne peut pas y aller par ce temps-là, dit l'adjudant.

Quand le soleil reviendra, il ne parlera plus de cette expédition. Garnier restera en disgrâce. Il ne sera plus invité à jouer au ramy avec Brochet. Comme il faut être au moins trois, Debœuf, à sa place, invite l'adjoint de Brochet, le caporal-chef Plussignon. Seulement Plussignon est lent. Crispé, soupçonneux, essayant de deviner et quelquefois de regarder le jeu de ses partenaires, il abat chaque carte après une réflexion prolongée.

Quand il fait chaud, vers dix heures, Rognat et Monnier prennent des bains de soleil. Ils décident de se brunir tout le corps. Ils se mettent tout nus. A part les dix-neuf hommes, sur ce piton, on ne voit jamais personne. Un matin, Debœuf les aperçoit. Il appelle Marquet :

— Vous direz à Rognat et à Pozzo de rester en armes toute la jourdée demain.

— D'accord, disent les deux soldats.

Le matin suivant, ils sortent du gourbi en casque, guêtrés avec leur ceinturon, leurs chargeurs, et nus :

— T'as dit : en armes...

L'adjudant prend ça bien. Il flanque quatre jours de prison à Marquet et sept d'arrêts à Garnier. Il faut savoir se faire obéir. Les déguisés prendront des gardes de nuit supplémentaires.

Un après-midi, le petit avion de reconnaissance jaune, volant sur la frontière, se fait abattre à coups de fusil. Il faisait le même circuit paresseux tous les jours, descendant chaque fois un peu plus bas. Les rebelles ont été patients. Ils ont attendu qu'il soit à bonne portée. Personne n'en revient. Par radio, on apprend que l'observateur et le pilote ont été tués.

De Pierre Renard à Camille Biais.

Ça va mal. Nous sommes sur cette saloperie de piton depuis huit jours et il n'est pas question de nous relever. Quant à la

relève générale du bataillon, on n'en parle plus. Nous vivons dans la gadoue. Les gourbis prennent l'eau malgré tous nos efforts.

Je me suis stupidement querellé avec Glomot. C'est le bouquet. J'en aurais presque chialé, vraiment. La nuit dernière il m'a accusé d'avoir fait exprès de le relever avec vingt-cinq minutes de retard. Il paraît que Garnier m'a réveillé deux fois. Je ne m'en suis pas rendu compte. Ça s'arrangera mais depuis ce matin nous ne nous parlons plus. Rognat se marre.

L'impression d'isolement, de manque de contact est plus atroce que tout.

« J'ai réussi à lire *325.000 francs*. C'est bon mais ça ne vaut pas *Drôle de Jeu* ou *Les Mauvais Coups*. Je trouve que dans ce bouquin Vailland n'a pas complètement passé à côté du populisme. Ainsi, il écrit à propos d'un de ses héros : *Depuis qu'il avait quitté l'école il n'avait jamais lu un livre ni même un journal sauf* l'Équipe *et* Miroir-Sprint... *De telles singularités étaient encore possibles et même relativement fréquentes dans la France de ce temps-là.* Relativement fréquentes ? Quasi générales en fait, 99 % des soldats du bataillon lisent surtout *Nous Deux*, *Confidences*, *Radar*. C'est un curieux syllogisme qui sert de logique à la majorité des jeunes Français sous les drapeaux, quelque chose dans le genre de :

Bobet-qui-est-une-peau-de-vache, Eddie-Constantine-c'est du-flanc se débrouillent un peu bien.

Tous les députés sont des salopes.



...Faut casser du crouille.

Cela explique, jusqu'à un certain point, Simone Téry, Guy Leclerc et Kanapa, mais ça ne les justifie pas plus que Carmen Tessier, Jean Nohain ou M. Bony. Baidut aura des surprises quand il fera son service militaire. Il m'a fait savoir que je n'arrivais pas à sortir de ma peau de petit-bourgeois individualiste. Qu'il fallait faire un effort pour comprendre les réactions plus profondes de Monnier ou de Rognat. Bien sûr qu'ils ont des centaines d'excuses. Cela ne change rien aux faits que tous ces communistes refusent d'admettre. C'est un bon mythe, la santé naturelle du prolétariat.

Je me raccroche à toi, je pense à toi, j'ai envie de toi. J'espère que nous le ferons un jour ce voyage d'Italie.

Je t'embrasse parce que je t'aime. .

PIERRE.

***

A Sidi Ali chaque matin vers huit heures, une corvée descendait vers le point d'eau à huit cents mètres du poste, enfoui dans des rochers et des buissons. En principe, un groupe de protection et un groupe de corvée naviguaient ensemble, l'un protégeant l'autre. Les consignes devenues routines avaient été rapidement oubliées. Comme aucun officier n'était levé à cette heure — et en particulier Hercule, le capitaine — les soldats s'arrangeaient tacitement : la protection du groupe de corvée était assurée par des hommes de la corvée.

On descendait avec deux mules chargées de bidons. Ce n'était pas désagréable. Le soleil courait sur les pentes. L'air était encore frais. Les soldats prenaient leurs armes mais restaient en calots, en espadrilles, sans guêtres. C'était une promenade. On en profitait pour se laver entièrement, les dents, les pieds, les testicules. On se rasait. On faisait un peu de lessive. On barbotait. Un soldat s'installait nonchalamment avec un P. M. sur le rocher le plus élevé. C'étaient des vacances.

On ne se pressait pas. Plus on mettait de temps, moins on devait nettoyer et construire au retour. Hercule inspectait les gourbis vers onze heures, exactement comme il faisait des revues de chambrées en caserne. Il punissait pour un quart qui traînait, pour... la poussière qui était pourtant la substance même de leur vie. Au groupe Mortiers, deux soldats totalisaient plus de cinquante jours de prison chacun. Enregistrée, signée, transmise, la punition impliquait une suppression de solde et, au retour en France, la perspective de faire une ou deux semaines de rab. Hercule traquait les cheveux trop longs, les saluts désinvoltes, les hommes qui, sentinelles la nuit, volaient quelques heures de sommeil pendant la journée. Mais le capitaine ne faisait pas de ronde pendant les heures critiques, de minuit à quatre heures du matin. Hercule aimait dormir. Depuis qu'il avait été refusé à l'École de Guerre, le métier des Armes s'était confondu en lui avec la discipline la plus formelle et la plus abjecte. L'exactitude devenait une

affaire de boutons, de crosses nettoyées jusqu'aux chiffres de leurs numéros. Hercule rêvait de faire une revue de caleçons mais n'osait pas. Les hommes étaient nerveux. Certains soldats, à la première section surtout, avaient vraiment très mauvais esprit. Ils râlaient ouvertement, composaient des chansons subversives, refusaient même quelquefois d'aller patrouiller. Le caporal-chef Martinet avait protesté contre la nourriture — trop de lentilles et toujours mal cuites, et pas assez de viande, avait-il dit. Où se croyait-il, celui-là ? Hercule avait convoqué tout le groupe Martinet et avait essayé d'expliquer qu'on ne pouvait pas dans ces circonstances s'attendre à du poulet et des pommes chips. Le première classe Tourteron n'avait pas du tout compris la plaisanterie. Il avait gueulé :

— Vos deux cents balles de prime de risque j'en ai rien à foutre. J'aimerais mieux deux cents balles de boustifaille.

Tous ces gars-là, il faudra les reprendre solidement en main quand on ira au repos. Martinet aurait dû être cassé mais on manque de petits gradés. On n'a même plus le temps de faire faire des pelotons en France. On fabriquait des sergents sur le bateau. Certains ne savent même pas démonter un F. M. Ça ne tournait pas rond. Cette histoire de P. A. qui avait disparu à la troisième section était bien ennuyeuse. Il fallait faire un rapport. Qui aurait les emmerdements ? Lui, le capitaine, naturellement. C'était la deuxième fois en trois mois. Il valait mieux perdre un camion qu'une arme. C'était plus facile à expliquer.

Ce matin-là le groupe Garnier pitonnait entre Boured et Sidi Ali.

L'adjudant était resté au camp. Il avait une crise de paludisme.

— S'il pouvait crever, dit Pozzo, ça serait au poil.

— Ils mettraient une autre salope pour le remplacer, répondit Glomot. Ça serait du pareil au même.

— Ça ne serait pas si mal, dit Marquet. Nous aurions peut-être un sous-bite P. D. L. à la place. Ils sont quand même mieux que les types de carrière.

— Y a intérêt, dit Charmelyne.

— Pas sûr, interrompit Garnier, regardez Kerbrat, de la troisième. Ce con-là passe son temps à dire qu'il voudrait aller avec quatre ou cinq types et des P. M., la nuit, en Espagne.

Il en veut. Et dans les volontaires pour les commandos, y a deux aspirants.

« C'est drôle, pensait-il, à Meknès on ne s'entendait pas trop mal avec les juteux. Dans le genre sous-off il y a pire. Ici, si on avait l'occasion de le descendre, je crois qu'on le ferait. »

Son oncle lui avait raconté des histoires sanglantes de gradés abattus par leurs hommes pendant la guerre de 14. C'était possible.

Au groupe on détestait maintenant Debœuf presque plus que les rebelles ou le commandant. Même Rognat qui fayotait salement avec lui — « tout de suite mon adjudant » — et souvent « oui mon lieutenant ». Parce que Debœuf venait des chars. Et dans la cavalerie on donne du « mon lieutenant » à un adjudant.

Pozzo venait de relever Beaumont, lorsqu'on entendit quelques coups de feu plutôt gais dans le silence des montagnes.

Le lieutenant Meurtin était venu bavarder avec Garnier.

— Encore des types qui chassent, dit-il, en lui offrant une cigarette.

Meurtin était en très bonne forme. Tous les volontaires du commando partaient à la fin de la semaine pour subir un entraînement spécial à El Hajeb. Ça serait plus amusant que Boured. La troisième ficelle n'était pas loin.

Vingt minutes après, à la voix, le groupe reçut l'ordre de progresser vers Sidi Ali. On se mit en mouvement sans se presser. Pozzo était furieux. Il venait d'ouvrir une boîte de thon. Il marchait en la tenant à la main, évitant de renverser l'huile. Rognat et Monnier refusèrent de porter le F. M. Chacun prétendait que c'était au tour de l'autre.

— J'me suis farci le 300 tout le matin hier, criait Monnier. Si l'juteux était là tu le porterais tout de suite le F. M., patate! *oui mon adjudant.*

Il imitait la voix perçante de Rognat.

Garnier demanda à Glomot de prendre l'arme. L'autorité c'était ça.

A la plongée d'une crête, on arrivait au sentier qui repartait vers le point d'eau. Au milieu d'une dizaine de soldats, Hercule, son mètre soixante sous son casque — c'était plutôt rare — gesticulait, son pistolet à la main.

Grouillez-vous, cria-t-il, cavalez, bon sang. Y a deux groupes devant vous.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda Garnier.

— Martinet, allez avec eux, dit le capitaine.

Le groupe s'engagea dans la descente. Au deuxième tournant après une immense coulée de pierres vertes, ils virent un caporal blessé, allongé par terre. Un infirmier lui pansait la cuisse. Il semblait souffrir plus que le blessé, qui lui racontait ce qui était arrivé :

— On est parti pour la corvée comme d'habitude. Faut reconnaître que c'était plutôt le bordel. Le chef de groupe était pas levé, le F. M. était sur une des mules et le chargeur était à cent mètres derrière en train de bouffer. J'étais devant avec Pullerot. Juste à la fontaine on s'est trouvé, comme j'te parle, devant les rebelles. Fais-moi confiance, ça fait un drôle d'effet. Les mecs ils ont été plus rapides que nous, forcément. Remarque qu'ils nous attendaient plus tard. On a eu du pot. Ils avaient pas fini de s'enterrer dans leurs trous. On serait arrivé un quart d'heure plus tard — on aurait pu, hein, si on avait attendu le sergent — ils nous faisaient notre fête à tous. Moi, mon mec il a tiré le premier. Ma parole, il avait l'air aussi surpris que moi. Moi, j'ai même pas eu le temps de sortir mon P. A. La mitraillette de Pullerot elle marchait pas. On a mis les voiles. Tu parles, y avait d'autres crouilles qui rappliquaient. En s'tirant on a rencontré la première mule avec le F. M. Ça nous pétait au cul, on a pas pu l'arrêter. Les ratons l'ont bousillée à coups de schlass et ils ont piqué le F. M. Ça va faire des salades. Jean-Jean va dérouiller. Il aurait pas dû laisser la mule devant lui avec son F. M. Jean-Jean il est blessé aussi. Il est plus bas.

Le groupe avança. Le soldat Jean Cuzot remontait le sentier soutenu par deux copains. Il avait plusieurs balles dans le bras et la jambe gauches. Une balle avait traversé son casque. Le soldat à sa droite dit :

— Mon salaud, t'as eu un méchant pot. Non mais regarde un peu — deux centimètres de plus...

On admira le casque et sa blessure métallique.

Au point d'eau, le groupe retrouva les autres poursuivants.

— Ils se sont tirés depuis longtemps, dit un sergent-chef. Il

croit au Père Noël, le capitaine... Regardez autour de vous pour voir s'il n'y a pas d'armes qui traînent dans les coins.

La mule morte continuait de saigner. Elle était tombée la tête entre les pattes, appuyée contre ses bidons qui avaient glissé.

Dans un des trous creusés par les insurgés, en face du point d'eau, Garnier recueillit une vieille chaussure de tennis. Elle avait un lacet en ficelle et au bout deux gros trous dans la toile et le caoutchouc rapé. « Ce type-là doit avoir envie d'autres godasses », se dit Garnier. Ce fut tout ce que l'on retrouva avec des douilles de Mauser et quelques morceaux de galette.

L'artillerie de Boured tirait dans la direction de fuite des rebelles. Des centaines d'obus formaient des barrages aussi jolis que ceux que l'on exécute en manœuvres. Un peu après, des avions se mirent à attaquer au rocket un village qui se trouvait dans la « direction de fuite ». Deux heures plus tard, un hélicoptère venu de Fès emportait les blessés. Quinze jours après le bataillon apprit que Jean Cuzot était un héros... *jeune recrue d'un grand allant. Quoique blessé, a courageusement couvert avec son fusil mitrailleur et jusqu'à épuisement de ses munitions, le repli de ses camarades...* Personne n'avait entendu la moindre arme automatique pendant toute l'affaire. On peut à la rigueur confondre des rafales de fusil mitrailleur et de mitraillette, mais pas des coups de fusil et des rafales de fusil mitrailleur.

— S'ils filent une médaille à Cuzot qu'est-ce qu'ils doivent donner aux aviateurs ! dit Glomot.

On ne fut pas surpris quand on apprit qu'Hercule avait fait passer les P. A. perdus au compte de l'affaire du point d'eau.

De Pierre Renard à Henri Baidut.

On dit souvent que ce que l'armée produit de meilleur, c'est la camaraderie. Jusqu'à un certain point, c'est vrai. On peut se sentir plein de sympathie sinon d'amitié pour le copain avec lequel on partage un saucisson, un quart de vin volé, une cigarette ou un somme pendant la garde (nous sommes tellement fatigués maintenant que nous dormons même en faction). Pour que cette sympathie soit complète il faudrait pourtant

avoir à peu près la même attitude à propos de l'adversaire. Il faudrait le haïr, le mépriser ou l'envier ensemble. Je t'assure que ça n'est pas le cas ici. Je suis convaincu qu'en 14 ou 39, les soldats ne faisaient pas la guerre joyeusement, à de rares exceptions près, mais ils avaient au moins quelques passions communes, même si certaines étaient absurdes : la haine du Boche ou de ce qu'on savait du Nazisme, que sais-je encore. Récemment en Indochine, les soldats de métier et les volontaires se nourrissaient de la même colère que suscitait en eux le simple mot « communiste ». Rien de semblable ici. Dans ma section par exemple, la plupart de mes collègues ne détestent pas les « rebelles » mais ils leur en veulent *maintenant* d'avoir blessé des copains. Bachard et Monnier ont toujours voulu « bouffer du crouille ». Les autres en veulent aujourd'hui car pour eux, avant tout, il s'agit de venger nos blessés. Si le service d'action psychologique était un peu sérieux, il ferait abattre un homme par bataillon au débarquement : sur le plan de l'efficacité ça serait la meilleure propagande.

A un moment j'ai cru que la peur arriverait à me transformer. Ça n'a pas marché! Je n'ai que de l'estime pour ceux qui se battent contre nous. Ce sentiment (tu le sais) n'a rien à voir avec le respect chevaleresque d'un combattant pour un autre. C'est un luxe que peuvent parfois se permettre les aviateurs. Je trouve qu'il pue, en tout cas il ne peut pas exister dans l'infanterie.

Enfin, pour en revenir à cette affaire de camaraderie (ça me travaille, ça me déprime et c'est insurmontable) on ne peut pas, ici, se sentir proche de la plupart des copains, qui individuellement, dans leur usine ou leur atelier, dans leur village ou leur ferme sont certainement honnêtes et gentils mais dans cette saloperie de Rif, ce sont souvent des étrangers avec lesquels on peut à peine communiquer. Comment aimer Pozzo qui ce matin bombardait à coups de mottes de terre un paysan, gratuitement, Beaumont qui tire sur n'importe quoi, Brochet qui rêve de cuisiner un rebelle, Oblatt qui avant-hier était fou de rage parce que la section a présenté les armes à une notabilité arabe : « Présenter les armes à un bougnoule, c'est un peu raide. » (Oblatt est juif. Sa famille a quitté la Hongrie en 1946), Monnier qui se délecte en rossant l'idiot du village ? Qu'on ne me parle plus, mon vieux, de la générosité naturelle du prolétariat,

agricole ou urbain. Rien ne vaut un exploité pour en exploiter un autre.

Je ne pense pas que les types de notre génération parleront beaucoup de *leurs* guerres. S'ils le font ça ne pourra pas être sur le mode héroïque.

Ça va te paraître ahurissant mais ces derniers jours j'ai souvent envié ceux de nos compatriotes qui ont participé à la guerre de 39. Celle-là au moins n'était pas évidemment injuste. D'autant plus que je me suis aperçu que je résiste physiquement aussi bien que n'importe qui, et que dans un combat qui me semblerait juste, je saurais faire mon boulot.

J'en ai marre, marre, marre. Écrivez-moi le plus possible.

Très amicalement,

PIERRE.

De Maurice Garnier à son père.

Ça sent le roussi. Le mois dernier on était presque deux mille soldats à Boured. Maintenant il y a plus que la compagnie. Les légionnaires sont presque tous à Aknoul et on a renvoyé tous les tirailleurs bougnoules. Ils passent le temps à foutre le camp avec des armes. Presque tous les goumiers des A. I. sont partis ce matin. T'aurais vu ce défilé, un vrai campement de manouches. Ils circulent dans leurs camions avec leurs femmes leurs mômes, leurs tentes et tout leur fourbi. On leur a enlevé leurs armes. Alors on les a escortés jusqu'à Taza des fois que les rebelles les attaqueraient. Tu parles d'un cirque. Ils se marraient les gaziers. Ils ont pas arrêté de chanter. C'est fini le merdier pour eux. Depuis qu'il y en a un qui a mis les voiles avec une mitrailleuse la semaine dernière, leurs officiers montaient la garde autour d'eux avec ce qui reste de la Légion. Il paraît que c'est comme ça partout. On a vu défiler trois bataillons qui venaient de Tahar Souk. Il y avait que les gradés qui avaient des armes.

On a plus le droit d'aller au marché. Les goumiers y allaient quand même. On y a été en patrouille ce matin avec le capitaine des A. I. pour ramasser les mecs. Quand ils nous ont vus arriver tous les bougnoules se sont mis à cavaler avec leurs biques et leurs ânes. Le capitaine avait son pétard à la main.

Il voulait les empêcher de foutre le camp. Le marché continue, qu'il gueulait. Il s'est mis à jaspiner avec des crouilles. Ils se faisaient pas des déclarations d'amour. Tous les marchands se sont rassemblés autour de nous. On a eu du mal à s'en aller. J'ai vu le moment où on allait se mettre à tirer dans le tas. Monnier a filé un coup de crosse à un mouflet qui tripotait son flingue. Le gosse chialait. Sa mère voulait foutre des baffes à Monnier. Y a des vieux qui l'ont retenue. Tout ça c'est ceux qui sont restés. T'imagines comment qu'ils doivent être les autres. Des ralliés qu'il dit le pitaine des A. I. Nous on veut bien mais moi je suis sûr que les rebelles viennent faire leurs courses au marché et qu'ils rentrent chez eux reprendre leur fusil.

Il est pas commode le pitaine des A. I. Il peut plus aller se promener dans les villages alors il tourne en rond dans le camp. Il a de méchantes prises de bec avec le commandant. Il a le foie patraque. Tu verrais ce qu'il consomme comme bouteilles de Vichy.

Les sbires de mon groupe arrêtent pas de s'expliquer sur les tours de garde. Il y en a toujours un qui n'est pas content. Ils ont repéré une mechta où il y a des filles. On a eu du mal à les empêcher d'y aller. C'est pas normal, un soldat. On nous a donné de la viande pourrie, c'est pas fait pour remonter le moral. Renard qui parlait beaucoup dit plus rien. Il y a que Glomot et Beaumont qui s'en font pas trop. Glomot a refait une demande de rapatriement. Il y croit.

Faut me dire ce que maman a, hein ? C'est pas la peine de me le cacher.

Je vous embrasse tous fort.

MAURICE.

De Pierre Renard à Camille Biais.

Le F.P.P. est remonté, provisoirement : après huit jours sans courrier, trois excellentes lettres de toi sont arrivées ce matin. Et une de maman : « Fais très attention », me dit-elle, « méfie-toi quand même des gosses arabes ». Je peux presque la rassurer : il y a de moins en moins d'indigènes à Boured. Ça n'en est que plus sinistre.

Quand tu verras les parents, raconte tout à mon père, mais ne donne pas trop de détails à ma mère.

Il ne faut pas m'en vouloir si mes lettres manquent de passion. Je m'excuse en partie parce que les copains semblent être comme moi : au cours de nos conversations nous nous expliquons avec solennité que nous sommes trop crevés pour être obsédés comme certains prétendaient l'être « à l'arrière ». (On ne dit plus « à Meknès ».) Ce manque de désir nous travaille plus que le désir. On dit donc partout qu'il y a du bromure dans le vin. C'est très évidemment faux. Charmelyne qui n'en boit pas n'est pas plus torturé que les autres. Les fameux B.M.C. ont dû être inventés pour tranquilliser et non pour satisfaire la virilité. Un cabot de la première section vient de revenir d'une permission exceptionnelle et bidon : il s'est fait envoyer un télégramme « *mère gravement malade* », et il a eu de la chance puisque aucune vérification n'a été faite. Il était encore furieux et surpris de ne pas avoir été à la hauteur sexuellement.

Pour le moment, seuls les types de carrière ont un tour de permission régulier. Rien n'est prévu pour les appelés. Si l'on s'occupe un jour de nous, je serai parmi les derniers, les pères de famille et les mariés ayant naturellement la priorité.

Jusqu'à un certain point cette absence de désir violent me fait mieux apprécier ce qu'il y a entre nous. De moins songer à ton corps ferme, à mes mains sur ton corps, à ton odeur chaude, brune, acide, à ton visage démaquillé, à ton pull noir me permet presque de séparer tes idées et tes réactions de toi. (Pas complètement puisqu'en ce moment je te veux.) Je te prendrai doucement, longuement. Je t'aime, je t'aime. Il ne me serait pas possible de vivre deux jours avec une femme qui n'aurait pas, en gros, les mêmes conceptions que moi sur les problèmes politiques. Je n'ai pas du tout envie de savoir, comme Baidut, quelle impression ça fait de coucher avec une belle fasciste. Aujourd'hui il est plus important de partager des opinions que des goûts. Que tu trouves *La Condition Humaine* trop romantique, Miro strictement décoratif, Bach froid, je m'en contrefous : ce qui est important pour moi c'est de savoir que tu sens ce qui se passe ici, que tu réagis comme moi.

Maman attend beaucoup du Front Républicain, je me souviens d'une citation de De Gaulle que m'a servie Marquet :

« Il y a au fond de tout intellectuel de gauche un Soustelle qui sommeille. » Resterait à savoir quel genre d'intellectuel est ce grand homme d'Arras qui mène les socialistes. Mendès-France est certainement un type propre, subjectivement, mais son libéralisme économique le coupe politiquement de la gauche.

Bien entendu, nous n'avons pas pu voter. L'hélicoptère qui nous a amené des aumôniers militaires n'est pas reparti avec nos bulletins de vote. Marquet a renvoyé les siens, avec une lettre de protestation, au *Figaro*. Une voix de moins pour les républicains sociaux!

Quand je reviendrai, j'aurai du mal à supporter les gens de droite, comme notre ami Jarnac. Ça ne m'étonne pas qu'il continue de croire à l'existence de militaires sauveurs. Je suis de plus en plus convaincu qu'un militaire acceptable ça n'existe pas, quelle que soit l'armée à laquelle il appartienne. Dès qu'une armée révolutionnaire devient armée de métier, elle pourrit. Un bonhomme qui se prépare sans cesse au meurtre légal, par métier, est un détraqué. Quant aux militaires qui mettent toutes les difficultés sur le compte des politiciens, ils nous fatiguent autant que les députés qui font de la morale aux généraux. On a, en effet, l'armée de sa politique, mais il y a aussi la politique de l'armée. Les soi-disant libéraux qui prétendent le contraire sont, sur un plan différent, aussi nuisibles que les éditorialistes de la droite classique.

Je suis obligé de m'arrêter. Nous partons dans un quart d'heure. Nous allons escorter les camions du ravitaillement. Un groupe de neuf hommes! Trente-six kilomètres. Les copains grognent mais ils ne veulent pas refuser de marcher.

Je t'embrasse très fort de toutes les manières possibles.

PIERRE.

Je t'envoie les dernières photos. Le deuxième gosse à gauche, avec le turban, est mon copain. Le minuscule devant lui est son frère, Driss. Il a une bonne bouille, non ? — rouge-brique, et il a *toujours* ce sourire.

Olivier TODD

(*A suivre*)

Extraits d'un roman à paraître aux Éditions Julliard.

Jean-Paul Sartre.

QUESTIONS DE MÉTHODE *

I

MARXISME ET EXISTENTIALISME

« *La* » philosophie apparaît à certains comme un milieu homogène : les pensées y naissent, y meurent, les systèmes s'y édifient pour s'y écrouler. D'autres la tiennent pour une certaine attitude qu'il serait toujours en notre liberté d'adopter. D'autres pour un secteur déterminé de la culture. A nos yeux, *la* philosophie *n'est pas*; sous quelque forme qu'on la considère, cette ombre de la science, cette éminence grise de l'humanité n'est qu'une abstraction hypostasiée. En fait il y a *des* philosophies. Ou plutôt — car vous n'en trouverez jamais plus d'*une* à la fois qui soit vivante — en certaines circonstances bien définies, *une* philosophie se constitue pour donner son expression au mouvement général de la société; et, tant qu'elle vit, c'est elle qui sert de milieu culturel aux contemporains. Cet objet déconcertant se présente *à la fois* sous des aspects profondément distincts dont il opère constamment l'unification.

C'est d'abord une certaine façon pour la classe « montante » de prendre conscience de soi [1]; et cette conscience peut être nette ou brouillée, indirecte ou directe : au temps de la noblesse de robe et du capitalisme mercantile, une bourgeoisie de

* Fragments d'une étude à paraître.

1. Si je ne mentionne pas ici la *personne* qui s'objective et se découvre dans son œuvre, c'est que la philosophie d'une époque déborde de loin — si grand soit-il — le philosophe qui lui a donné sa première figure. Mais, inversement, nous verrons plus loin que l'étude *des* doctrines singulières est inséparable d'un réel approfondissement des philosophies. Le cartésianisme éclaire l'époque et *situe* Descartes à l'intérieur du développement totalitaire de la raison analytique; à partir de là, Descartes pris, comme personne et comme philosophe, éclaire jusqu'au cœur du XVIIIe siècle, le sens historique (et, par conséquent, singulier) de la rationalité nouvelle.

juristes, de commerçants et de banquiers a saisi quelque chose d'elle-même à travers le cartésianisme; un siècle et demi plus tard, dans la phase primitive de l'industrialisation, une bourgeoisie de fabricants, d'ingénieurs et de savants s'est obscurément découverte dans l'image de l'homme universel que lui proposait le kantisme.

Mais, pour être vraiment philosophique, ce miroir doit se présenter comme la totalisation du Savoir contemporain : le philosophe opère l'unification de toutes les connaissances en se réglant sur certains schèmes directeurs qui traduisent les attitudes et les techniques de la classe montante devant son époque et devant le monde. Plus tard, lorsque les détails de ce Savoir auront été un à un contestés et détruits par le progrès des lumières, l'ensemble demeurera comme un contenu indifférencié : après avoir été liées par des principes, ces connaissances, écrasées, presque indéchiffrables, lieront ces principes à leur tour. Réduit à sa plus simple expression l'objet philosophique restera dans « l'esprit objectif » sous forme d'Idée régulatrice indiquant une tache infinie; ainsi l'on parle aujourd'hui de « l'Idée Kantienne » chez nous ou, chez les Allemands, de la Weltanschauung de Fichte. C'est qu'une philosophie, quand elle est dans sa pleine virulence, ne se présente jamais comme une chose inerte, comme l'unité passive et déjà terminée du Savoir; née du mouvement social elle est mouvement elle-même et mord sur l'avenir : cette totalisation concrète est en même temps le projet abstrait de poursuivre l'unification jusqu'à ses dernières limites; sous cet aspect, la philosophie se caractérise comme une méthode d'investigation et d'explication; la confiance qu'elle met en elle-même et dans son développement futur ne fait que reproduire les certitudes de la classe qui la porte. Toute philosophie est pratique, même celle qui paraît d'abord la plus contemplative; la méthode est une arme sociale et politique : le rationalisme analytique et critique de grands cartésiens leur a survécu; né de la lutte, il s'est retourné sur elle pour l'éclairer; au moment où la bourgeoisie entreprenait de saper les institutions de l'Ancien Régime, il s'attaquait aux significations périmées qui tentaient de les justifier [2]. Plus tard il a servi le libéralisme et il a donné une

2. Dans le cas du cartésianisme l'action de la « philosophie » reste négative : elle déblaie, détruit et fait entrevoir à travers les complications

doctrine aux opérations qui tentaient de réaliser « l'atomisation » du prolétariat.

Ainsi la philosophie reste efficace tant que demeure vivante la *praxis* qui l'a engendrée, qui la porte et qu'elle éclaire. Mais elle se transforme, elle perd sa singularité, elle se dépouille de son contenu originel et daté dans la mesure même où elle imprègne peu à peu les masses, pour devenir en elles et par elles un instrument collectif d'émancipation. C'est ainsi que le cartésianisme, au XVIIIe siècle, apparaît sous deux aspects indissolubles et complémentaires : d'une part, comme Idée de la raison, comme méthode analytique, il inspire Holbach, Helvetius, Diderot, Rousseau même, et c'est lui qu'on trouve à la source des pamphlets antireligieux aussi bien que du matérialisme mécaniste; d'autre part, il est passé dans l'anonymat et conditionne les attitudes du Tiers-État; en chacun la Raison universelle et analytique s'enfouit et ressort sous forme de « spontanéité » : cela signifie que la réponse immédiate de l'opprimé à l'oppression sera *critique*. Cette révolte abstraite précède de quelques années la Révolution française et l'insurrection armée. Mais la violence dirigée des armes abattra des privilèges qui s'étaient déjà dissous dans la Raison. Les choses vont si loin que l'esprit philosophique franchit les bornes de la classe bourgeoise et s'infiltre dans les milieux populaires. C'est le moment où la bourgeoisie française se prétend classe universelle : les infiltrations de sa philosophie lui permettront de masquer les luttes qui commencent à déchirer le Tiers et de trouver pour toutes les classes révolutionnaires un langage et des gestes communs.

Si la philosophie doit être à la fois totalisation du savoir, méthode, Idée régulatrice, arme offensive et communauté de langage; si cette « vision du monde » est aussi un instrument qui travaille les sociétés vermoulues, si cette conception singulière d'un homme ou d'un groupe d'hommes devient la culture et, parfois, la nature de toute une classe, il est bien clair que les époques de création philosophique sont rares. Entre le XVIIe et le XXe siècle, j'en vois trois que je désignerai par des

infinies et les particularismes du système féodal, l'universalité abstraite de la propriété bourgeoise. Mais en d'autres circonstances, quand la lutte sociale prend elle-même d'autres formes, la contribution de la théorie peut être positive.

noms célèbres : il y a le « moment » de Descartes et de Locke, celui de Kant et de Hegel, enfin celui de Marx. Ces trois philosophies deviennent, chacune à son tour, l'humus de toute pensée particulière et l'horizon de toute culture, elles sont indépassables tant que le moment historique dont elles sont l'expression n'a pas été dépassé. Je l'ai souvent constaté : un argument « anti-marxiste » n'est que le rajeunissement apparent d'une idée prémarxiste. Un prétendu « dépassement » du marxisme ne sera au pis qu'un retour au prémarxisme, au mieux que la redécouverte d'une pensée déjà contenue dans la philosophie qu'on a cru dépasser. Quant au « revisionnisme », c'est un truisme ou une absurdité : il n'y a pas lieu de réadapter une philosophie vivante au cours du monde; elle s'y adapte d'elle-même à travers mille initiatives, mille recherches particulières car elle ne fait qu'un avec le mouvement de la Société. Ceux mêmes qui se croient les porte-parole les plus fidèles de leurs prédécesseurs, malgré leur bon vouloir, transforment les pensées qu'ils veulent simplement répéter; les méthodes se modifient parce qu'on les applique à des objets neufs. Si ce mouvement de la philosophie n'existe plus, de deux choses l'une : ou bien elle est morte ou bien elle est « en crise ». Dans le premier cas, il ne s'agit pas de réviser mais de jeter par terre un édifice pourri; dans le second cas, la « crise philosophique » est l'expression particulière d'une crise sociale et son immobilisme est conditionné par les contradictions qui déchirent la société : une prétendue « révision » effectuée par des « experts » ne serait donc qu'une mystification idéaliste et sans portée réelle; c'est le mouvement même de l'histoire, c'est la lutte des hommes sur tous les plans et à tous les niveaux de l'activité humaine qui délivreront la pensée captive et lui permettront d'atteindre à son plein développement.

Les hommes de culture qui viennent après les grands épanouissements et qui entreprennent d'aménager les systèmes ou de conquérir par les nouvelles méthodes des terres encore mal connues, ceux qui donnent à la théorie des fonctions pratiques et s'en servent comme d'un outil pour détruire et pour construire, il n'est pas convenable de les appeler des philosophes : ils exploitent le domaine, ils en font l'inventaire, ils y élèvent quelques bâtiments, il leur arrive même d'y apporter certains changements internes; mais ils se nourrissent encore

de la pensée vivante des grands morts. Soutenue par la foule en marche, celle-ci constitue leur milieu culturel et leur avenir, détermine le champ de leurs investigations et même de leur « création ». Ces hommes *relatifs*, je propose de les nommer des idéologues. Et, puisque je dois parler de l'existentialisme, on comprendra que je le tienne pour une *idéologie* : c'est un système parasitaire qui vit en marge du Savoir, qui s'y est opposé d'abord et qui, aujourd'hui, tente de s'y intégrer. Pour mieux faire comprendre ses ambitions présentes et sa fonction, il faut revenir en arrière, au temps de Kierkegaard.

La plus ample totalisation philosophique, c'est l'hégélianisme. Le savoir y est élevé à sa dignité la plus éminente : il ne se borne pas à viser l'être du dehors, il se l'incorpore et le dissout en lui-même : l'esprit s'objective, s'aliène et se reprend sans cesse, il se réalise à travers sa propre histoire. L'homme s'extériorise et se perd dans les choses, mais toute aliénation est surmontée par le savoir absolu du philosophe. Ainsi nos déchirements, les contradictions qui font notre malheur sont des moments qui se posent pour être dépassés, nous ne sommes pas seulement *savants :* dans le triomphe de la conscience de soi intellectuelle, il apparaît que nous sommes *sus :* le savoir nous traverse de part en part et nous situe avant de nous dissoudre, nous sommes *intégrés vivants* à la totalisation suprême : ainsi le *pur vécu* d'une expérience tragique, d'une souffrance qui conduit à la mort est absorbé par le système comme une détermination relativement abstraite qui doit être médiatisée, comme un passage qui mène vers l'absolu, seul concret véritable [3].

3. Il n'est pas douteux qu'on peut, sans forcer sa pensée, tirer Hegel du côté de l'existentialisme et Hyppolite s'y est efforcé non sans succès dans ses *Études sur Marx et Hegel.* Hegel n'est-il pas celui qui a le premier montré » qu'il y a une réalité de l'apparence en tant que telle ». Et son panlogicisme ne se double-t-il pas d'un pantragicisme. Ne peut-on écrire à bon droit que, pour Hegel, « les existences s'enchaînent dans l'histoire qu'elles font et qui, comme universalité concrète est ce qui les juge et les transcende »? On le peut aisément mais la question n'est pas là : ce qui oppose Kierkegaard à Hegel, c'est que, pour ce dernier, le tragique d'*une* vie est toujours dépassé. Le vécu s'évanouit dans le savoir. Hegel nous parle de l'esclave et de sa peur de la mort. Mais celle-ci, qui fut *ressentie,* devient le simple objet de la connaissance et le moment d'une transformation elle-même dépassée. Aux yeux de Kierkegaard, il importe peu que Hegel parle de « liberté pour mourir » ou qu'il décrive correctement ertains aspects de la foi - ce qu'il reproche àl'hégélianisme c'est de négliger

En face de Hegel, Kierkegaard semble compter à peine; ce n'est assurément pas un philosophe : ce titre, d'ailleurs, il l'a refusé lui-même. En fait c'est un chrétien qui ne veut pas se laisser enfermer dans le système et qui affirme sans relâche contre « l'intellectualisme » de Hegel l'irréductibilité et la spécificité du vécu. Nul doute, comme l'a fait remarquer Jean Wahl, qu'un hégélien n'eût assimilé cette conscience romantique et butée à la « conscience malheureuse », moment déjà dépassé et connu dans ses caractères essentiels; mais c'est précisément ce savoir objectif que Kierkegaard conteste : pour lui, le dépassement de la conscience malheureuse reste purement verbal. L'homme *existant* ne peut être assimilé par un système d'idées; quoi qu'on puisse dire et penser sur la souffrance, elle échappe au savoir dans la mesure où elle est soufferte en elle-même, pour elle-même et où le savoir reste impuissant à la transformer. « Le philosophe construit un palais d'idées et il habite une chaumière ». Bien entendu, c'est la religion que Kierkegaard veut défendre : Hegel ne voulait pas que le christianisme pût être « dépassé » mais, par cela même, il en a fait le plus haut moment de l'existence humaine, Kierkegaard insiste au contraire sur la transcendance du Divin; entre l'homme et Dieu, il met une distance infinie, l'existence du Tout-Puissant ne peut être l'objet d'un savoir objectif, elle fait la visée d'une foi subjective. Et cette foi à son tour, dans sa force et dans son affirmation spontanée, ne se réduira jamais à un moment dépassable et classable, à une connaissance. Ainsi est-il amené à revendiquer la pure subjectivité singulière contre l'universalité objective de l'essence, l'intransigeance étroite et passionnée de la vie immédiate contre la tranquille médiation de toute réalité, la croyance, qui s'affirme

l'indépassable opacité de l'expérience vécue. Ce n'est pas seulement ni surtout au niveau des concepts qu'est le désaccord mais plutôt à celui de la critique du savoir et de la délimitation de sa portée. Par exemple, il est parfaitement exact que Hegel marque profondément l'unité et l'opposition de la vie et de la conscience. Mais il est vrai aussi que ce sont des incomplétudes déjà reconnues comme telles *du point de vue* de la totalité. Ou, pour parler le langage de la séméiologie moderne : pour Hegel le *Signifiant* (à un moment quelconque de l'histoire) c'est le mouvement de l'Esprit (qui se constituera comme signifiant-signifié et signifié-signifiant, c'est-à-dire absolu-sujet) le *Signifié*, c'est l'homme vivant et son objectivation; pour Kierkegaard l'homme est le Signifiant : il produit lui-même les significations et nulle signification ne le vise du dehors (Abraham ne sait pas s'il est Abraham); il n'est jamais le *signifié* (même par Dieu).

obstinément *malgré* le scandale contre l'évidence scientifique. Il cherche des armes partout pour échapper à la terrible « médiation »; il découvre en lui-même des oppositions, des indécisions, des équivoques qui ne peuvent être dépassées : paradoxes, ambiguïtés, discontinuités, dilemmes, etc. En tous ces déchirements, Hegel ne verrait sans doute que des contradictions en formation ou en cours de développement; mais c'est justement ce que Kierkegaard lui reproche : avant même d'en prendre conscience, le philosophe d'Iéna aurait décidé de les considérer comme des idées tronquées. En fait la vie *subjective*, dans la mesure même où elle est vécue, ne peut jamais faire l'objet d'un savoir; elle échappe par principe à la connaissance et le rapport du croyant à la transcendance ne peut être conçu sous forme de *dépassement.* Cette intériorité qui prétend s'affirmer contre toute philosophie dans son étroitesse et sa profondeur infinie, cette subjectivité retrouvée par delà le langage comme l'aventure personnelle de chacun en face des autres et de Dieu, voilà ce que Kierkegaard a nommé *l'existence.*

On le voit, Kierkegaard est inséparable de Hegel et cette négation farouche de tout système ne peut prendre naissance que dans un champ culturel entièrement commandé par l'hégélianisme. Ce Danois se sent traqué par les concepts, par l'histoire, il défend sa peau, c'est la réaction du romantisme chrétien contre l'humanisation rationaliste de la foi. Il serait trop facile de rejeter cette œuvre au nom du subjectivisme : ce qu'il faut remarquer plutôt, en se replaçant dans le cadre de l'époque, c'est que Kierkegaard a raison contre Hegel tout autant que Hegel a raison contre Kierkegaard. Hegel a raison : au lieu de se buter comme l'idéologue danois, en des paradoxes figés et pauvres qui renvoient finalement à une subjectivité vide, c'est le concret véritable que le philosophe d'Iéna vise par ses concepts et la médiation se présente toujours comme un enrichissement. Kierkegaard a raison : la douleur, le besoin, la passion, la peine des hommes sont des réalités brutes qui ne peuvent être ni dépassées ni changées par le savoir; bien sûr, son subjectivisme religieux peut passer à bon droit pour le comble de l'idéalisme, mais par rapport à Hegel il marque un progrès vers le réalisme puisqu'il insiste avant tout sur l'irréductibilité d'un certain réel à la pensée et sur sa *primauté.* Il y a chez nous des psycho-

logues et des psychiatres[4] qui considèrent certaines évolutions de notre vie intime comme le résultat d'un travail qu'elle exerce sur elle-même : en ce sens, *l'existence* kierkegaardienne, c'est le *travail* de notre vie intérieure — résistances vaincues et sans cesse renaissantes, efforts sans cesse renouvelés, désespoirs surmontés, échecs provisoires et victoires précaires — en tant que ce travail s'oppose directement à la connaissance intellectuelle. Kierkegaard fut le premier peut-être à marquer, contre Hegel et grâce à lui, l'incommensurabilité du réel et du savoir. Et cette incommensurabilité peut être à l'origine d'un irrationalisme conservateur : c'est même une des façons dont on peut comprendre l'œuvre de cet idéologue. Mais elle peut se comprendre aussi comme la mort de l'idéalisme absolu : ce ne sont pas les idées qui changent les hommes, il ne suffit pas de connaître une passion par sa cause pour la supprimer, il faut la vivre, y opposer d'autres passions, la combattre avec ténacité, bref *se travailler*.

Il est frappant que le marxisme adresse le même reproche à Hegel, quoique d'un tout autre point de vue. Pour Marx, en effet, Hegel a confondu l'objectivation, simple extériorisation de l'homme dans l'univers, avec l'aliénation qui retourne contre l'homme son extériorisation. Prise en elle-même — Marx le souligne à plusieurs reprises — l'objectivation serait un épanouissement, elle permettrait à l'homme, qui produit et reproduit sans cesse sa vie et qui se transforme en changeant la nature, de « se contempler lui-même dans un monde qu'il a créé ». Nulle prestidigitation dialectique n'en peut faire sortir l'aliénation; c'est qu'il ne s'agit pas d'un jeu de concepts mais de l'Histoire réelle : « Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent dans des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, ces rapports de production correspondent à un degré du développement donné de leurs forces productives matérielles, l'ensemble de ces rapports de production constitue la base réelle sur quoi s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées. » Or, dans la phase actuelle de notre histoire, les forces productives sont entrées en conflit avec les rapports de production, le travail

4. Cf. Lagache : *Le travail du deuil.*

créateur est aliéné, l'homme ne se reconnaît pas dans son propre produit et son labeur épuisant lui apparaît comme une force ennemie. Puisque l'aliénation surgit comme le résultat de ce conflit, c'est une réalité historique et parfaitement irréductible à une idée; pour que les hommes s'en délivrent et que leur travail devienne la pure objectivation d'eux-mêmes, il ne suffit pas « que la conscience se pense elle-même », il faut le travail *matériel* et la *praxis* révolutionnaire : lorsque Marx écrit « de même qu'on ne juge pas un individu sur l'idée qu'il se fait de lui, de même on ne peut juger une... époque de bouleversement (révolutionnaire) sur sa conscience de soi » il marque la priorité de l'action (travail et *praxis* sociale) sur le *savoir*, ainsi que leur hétérogénéité. Il affirme, lui aussi, que le fait humain est irréductible à la connaissance, qu'il doit *se vivre* et *se produire*; seulement il ne va pas le confondre avec la subjectivité vide d'une petite bourgeoisie puritaine et mystifiée : il en fait le thème immédiat de la totalisation philosophique et c'est l'homme concret qu'il met au centre de ses recherches, cet homme qui se définit à la fois par ses besoins, par les conditions matérielles de son existence et par la nature de son travail, c'est-à-dire de sa lutte contre les choses et contre les hommes.

Ainsi Marx a raison à la fois contre Kierkegaard et contre Hegel puisqu'il affirme avec le premier la spécificité de *l'existence* humaine, et puisqu'il prend avec le second l'homme concret dans sa réalité objective. Il semblerait naturel, dans ces conditions, que l'existentialisme, cette protestation idéaliste contre l'idéalisme, ait perdu toute utilité et n'ait pas survécu au déclin de l'hégélianisme.

De fait, il subit une éclipse : dans la lutte générale qu'elle mène contre le marxisme, la pensée bourgeoise s'appuie sur les post-kantiens, sur Kant lui-même et sur Descartes : elle n'a pas l'idée de s'adresser à Kierkegaard. Le Danois reparaîtra au début du XXe siècle, quand on s'avisera de combattre la dialectique marxiste en lui opposant des pluralismes, des ambiguïtés, des paradoxes, c'est-à-dire, à dater du moment où, pour la première fois, la pensée bourgeoise est réduite à la défensive. L'apparition, dans l'entre-deux-guerres, d'un existentialisme allemand correspond certainement — au moins chez Jaspers [5] — à une sournoise volonté de ressusciter le

5. Le cas de Heidegger est trop complexe pour que je puisse l'exposer ici

Transcendant. Déjà — Jean Wahl l'a marqué — on pouvait se demander si Kierkegaard n'entraînait pas ses lecteurs dans les profondeurs de la subjectivité à seule fin de leur y faire découvrir le malheur de l'homme sans Dieu. Ce traquenard serait assez dans la manière du « grand solitaire », qui niait la communication entre les hommes et, pour influencer son semblable, ne voyait d'autre moyen que « l'action indirecte ».

Jaspers, lui, joue cartes sur table : il n'a rien fait d'autre que de commenter son Maître, son originalité consiste surtout à mettre certains thèmes en relief et à en masquer d'autres. Le Transcendant, par exemple, paraît d'abord absent de cette pensée, en fait il la hante; on nous apprend à le pressentir à travers nos échecs, il en est le sens profond. Cette idée se trouve déjà chez Kierkegaard mais elle a moins de relief puisque ce chrétien pense et vit dans le cadre d'une religion révélée. Jaspers, muet sur la Révélation, nous ramène — par le discontinu, le pluralisme et l'impuissance — à la subjectivité pure et formelle qui se découvre et découvre la transcendance à travers ses défaites. La réussite, en effet, comme *objectivation*, permettrait à la personne de s'inscrire dans les choses et, du coup, l'obligerait à se dépasser. La méditation de l'échec convient parfaitement à une bourgeoisie partiellement déchristianisée mais qui regrette la Foi parce qu'elle a perdu confiance dans son idéologie rationaliste et positiviste. Déjà Kierkegaard considérait que toute victoire est suspecte parce qu'elle détourne l'homme de soi. Kafka a repris ce thème chrétien dans son Journal, et l'on peut y trouver une certaine vérité puisque, dans un monde de l'aliénation, le vainqueur individuel ne se reconnaît pas dans sa victoire et puisqu'il en devient l'esclave. Mais ce qui importe à Jaspers, c'est d'en tirer un pessimisme subjectif et de le faire déboucher en un optimisme théologique qui n'ose pas dire son nom; le transcendant, en effet, reste voilé, ne se prouve que par son absence; on ne dépassera pas le pessimisme, on *pressentira* la réconciliation en restant au niveau d'une contradiction insurmontable et d'un total déchirement; cette condamnation de la dialectique, ce n'est plus Hegel qu'elle vise, c'est Marx. Ce n'est plus le refus du *savoir*, c'est celui de la *praxis*. Kierkegaard ne voulait pas figurer comme concept dans le système hégélien, Jaspers refuse de coopérer *comme individu* à l'histoire que font les marxistes.

Kierkegaard réalisait un progrès sur Hegel parce qu'il affirmait la *réalité* du vécu, mais Jaspers est en régression sur le mouvement historique puisqu'il fuit le mouvement réel de la praxis dans une subjectivité abstraite dont l'unique but est d'atteindre une certaine *qualité* intime [6]. Cette idéologie de repli exprimait assez bien, hier encore, l'attitude d'une certaine Allemagne butée sur ses deux défaites et celle d'une certaine bourgeoisie européenne qui veut justifier les privilèges par une aristocratie de l'âme, fuit son objectivité dans une subjectivité exquise et se fasciner sur un présent ineffable pour ne pas voir son avenir. Philosophiquement, cette pensée molle et sournoise n'est qu'une survivance, elle n'offre pas grand intérêt. Mais il est un autre existentialisme, qui s'est développé en marge du marxisme et non pas contre lui. C'est de lui que nous nous réclamons et que je vais parler maintenant.

Par sa présence *réelle*, une philosophie transforme les structures du savoir, suscite des idées et, même quand elle définit les perspectives pratiques d'une classe exploitée, elle polarise la culture des classes dirigeantes et la change. Marx écrit que les idées de la classe dominante sont les idées dominantes. Il a *formellement* raison : quand j'avais vingt ans, en 1925, il n'y avait pas de chaire de marxisme à l'Université et les étudiants communistes se gardaient bien de recourir au marxisme ou même de le nommer dans leurs dissertations; ils eûssent été refusés à tous leurs examens. L'horreur de la dialectique était telle que Hegel lui-même nous était inconnu. Certes on nous permettait de lire Marx, on nous en conseillait même la lecture : il fallait le connaître « pour le réfuter ». Mais sans tradition hégélienne et sans maîtres marxistes, sans programme, sans instruments de pensée, notre génération comme les précédentes et comme la suivante ignorait tout du matérialisme historique [7]. On nous enseignait minutieusement, par contre, la logique aristotélicienne et la logistique. C'est vers cette époque que j'ai lu le *Capital* et *l'Idéologie allemande* : je comprenais tout lumineusement et je n'y comprenais absolument rien.

6. C'est cette qualité, à la fois immanente (puisqu'elle s'étend à travers notre subjectivité vécue) et transcendante (puisqu'elle reste hors de notre atteinte) que Jaspers nomme l'existence.

7. C'est ce qui explique que les intellectuels marxistes de mon âge (communistes ou non) soient de si mauvais dialecticiens : ils sont revenus sans le savoir au matérialisme mécaniste.

Comprendre, c'est se changer, aller au delà de soi-même : cette lecture ne me changeait pas. Mais ce qui commençait à me changer, par contre, c'était la *réalité* du marxisme, la lourde présence, à mon horizon, des masses ouvrières, corps énorme et sombre qui *vivait* le marxisme, qui le *pratiquait*, et qui exerçait à distance une irrésistible attraction sur les intellectuels petits bourgeois. Cette philosophie, quand nous la lisions dans les livres, ne jouissait d'aucun privilège à nos yeux. Un prêtre [8], qui vient d'écrire sur Marx un ouvrage copieux et d'ailleurs plein d'intérêt, déclare tranquillement dans les premières pages : « Il est possible d'étudier (sa) pensée aussi sûrement qu'on étudie celle d'un autre philosophe ou d'un autre sociologue. » C'était bien ce que nous pensions; tant que cette pensée nous apparaissait à travers des mots écrits nous restions « objectifs »; nous nous disions : « Voilà les conceptions d'un intellectuel allemand qui habitait Londres au milieu du siècle dernier. » Mais quand elle se donnait pour une détermination réelle du prolétariat, comme le sens profond — pour lui-même et en soi — de ses actes, elle nous attirait irrésistiblement sans que nous le sachions et déformait toute notre culture acquise. Je le répète : ce n'était pas l'idée qui nous bouleversait; ce n'était pas non plus la condition ouvrière, dont nous avions une connaissance abstraite mais non l'expérience. Non : c'était l'une liée à l'autre, c'était, aurions-nous dit alors dans notre jargon d'idéalistes en rupture d'idéalisme, le prolétariat comme incarnation et véhicule d'une idée. Et je crois qu'il faut ici compléter la formule de Marx : quand la classe montante prend conscience d'elle-même cette prise de conscience agit à distance sur les intellectuels et désagrège les idées dans leurs têtes. Nous refusâmes l'idéalisme officiel au nom du « tragique de la vie [9] ». Ce prolétariat lointain, invisible, inaccessible mais conscient et agissant nous fournissait la preuve — obscurément pour beaucoup d'entre nous — que *tous* les conflits n'étaient pas résolus. Nous avions été élevés dans l'humanisme bourgeois et cet humanisme optimiste éclatait puisque nous devinions, autour de notre ville, la foule

8. Calvez :*La pensée de Karl Marx* (Le Seuil).
9. C'était un mot mis à la mode par le philosophe espagnol Miguel de Unamuno. Bien entendu ce tragique n'avait rien de commun avec les véritables conflits de notre époque.

immense des « sous-hommes conscients de leur sous-humanité » mais nous ressentions cet éclatement d'une manière encore idéaliste et individualiste : les auteurs que nous aimions nous expliquaient, vers cette époque, que l'existence est *un scandale*. Ce qui nous intéressait, pourtant, c'étaient les hommes réels avec leurs travaux et leurs peines ; nous réclamions une philosophie qui rendrait compte de tout sans nous apercevoir qu'elle existait déjà et que c'était elle, justement, qui provoquait en nous cette exigence. Un livre eut beaucoup de succès parmi nous, à cette époque : *Vers le concret*, de Jean Wahl. Encore étions-nous déçus par ce « vers » : c'est du concret total que nous voulions *partir*, c'est au concret absolu que nous voulions arriver. Mais l'ouvrage nous plaisait parce qu'il embarrassait l'idéalisme en découvrant des paradoxes, des ambiguïtés, des conflits non résolus dans l'univers. Nous apprîmes à tourner le pluralisme (ce concept *de droite*) contre l'idéalisme optimiste et moniste de nos professeurs, au nom d'une pensée de gauche qui s'ignorait encore. Nous adoptions avec enthousiasme toutes les doctrines qui divisaient les hommes en groupes étanches. Démocrates « petits-bourgeois » nous refusions le racisme mais nous aimions à penser que la « mentalité primitive », que l'univers de l'enfant et du fou nous demeuraient parfaitement impénétrables. Sous l'influence de la guerre et de la révolution russe nous opposions — en théorie seulement, bien entendu — la violence aux doux rêves de nos professeurs. C'était une mauvaise violence (insultes, rixes, suicides, meurtres, catastrophes irréparables) qui risquait de nous conduire au fascisme ; mais elle avait à nos yeux l'avantage de mettre l'accent sur les contradictions de la réalité. Ainsi le marxisme comme « philosophie devenue monde » nous arrachait à la culture défunte d'une bourgeoisie qui vivotait sur son passé ; nous nous engagions à l'aveuglette dans la voie dangereuse d'un réalisme pluraliste qui visait l'homme et les choses dans leur existence « concrète ». Pourtant nous restions dans le cadre des « idées dominantes » : l'homme que nous voulions connaître dans sa vie réelle, nous n'avions pas encore l'idée de le considérer d'abord comme un travailleur qui produit les conditions de sa vie. Nous confondîmes longtemps le *total* et *l'individuel* ; le pluralisme — qui nous avait si bien servis contre l'idéalisme de M. Brunschvicg — nous empêcha de comprendre la tota-

lisation dialectique; nous nous plaisions à décrire des essences et des types artificiellement isolés plutôt qu'à reconstituer le mouvement synthétique d'une vérité « devenue ». Les événements politiques nous amenèrent à utiliser comme une sorte de grille, plus commode que véridique, le schème de « lutte des classes » : mais il fallut toute l'histoire sanglante de ce demi-siècle pour nous en faire saisir la réalité et pour nous situer dans une société déchirée. C'est la guerre qui fit éclater les cadres vieillis de notre pensée. La guerre, l'occupation, la résistance, les années qui suivirent. Nous voulions lutter aux côtés de la classe ouvrière, nous comprenions enfin que le concret est histoire et l'action dialectique. Nous avions renié le réalisme pluraliste pour l'avoir retrouvé chez les fascistes et nous découvrions le monde.

Pourquoi donc « l'existentialisme » a-t-il gardé son autonomie ? Pourquoi ne s'est-il pas dissous dans le marxisme ?

A cette question Lukacz a cru répondre dans un petit livre intitulé *Existentialisme et Marxisme*. D'après lui, les intellectuels bourgeois ont été contraints « d'abandonner la méthode de l'idéalisme tout en sauvegardant ses résultats et ses fondements : de là la nécessité historique d'une « troisième voie » (entre le matérialisme et l'idéalisme) dans l'existence et dans la conscience bourgeoise au cours de la période impérialiste ». Je montrerai plus loin les ravages que cette volonté *a priori* de conceptualisation a exercés au sein du marxisme. Observons simplement ici que Lukacz ne rend absolument pas compte du fait principal : nous étions convaincus *en même temps* que le matérialisme historique fournissait la seule interprétation valable de l'histoire et que l'existentialisme restait la seule approche concrète de la réalité. Je ne prétends pas nier les contradictions de cette attitude : je constate simplement que Lukacz ne la soupçonne même pas. Or beaucoup d'intellectuels, beaucoup d'étudiants ont vécu et vivent encore dans la tension de cette double exigence. D'où vient cela ? D'une circonstance que Lukacz connaissait parfaitement mais dont il ne pouvait rien dire à l'époque : après nous avoir tirés à lui comme la lune tire les marées, après avoir transformé toutes nos idées, après avoir liquidé en nous les catégories de la pensée bourgeoise, le marxisme, brusquement, nous laissait en plan; il ne satisfaisait pas notre besoin de comprendre; sur le

terrain particulier où nous étions placés, il n'avait plus rien de neuf à nous enseigner parce qu'il s'était arrêté.

Le marxisme s'est arrêté : précisément parce que cette philosophie veut changer le monde, parce qu'elle vise « le devenir-monde de la philosophie », parce qu'elle est et veut être *pratique*, il s'est opéré en elle une véritable scission qui a rejeté la théorie d'un côté et la *praxis* de l'autre. Dès l'instant où l'U.R.S.S., encerclée, solitaire, entreprenait son effort gigantesque d'industrialisation, le marxisme ne pouvait pas ne pas subir le contre-coup de ces luttes nouvelles, des nécessités pratiques et des fautes qui en sont presque inséparables. En cette période de repliement (pour l'U.R.S.S.) et de reflux (pour les prolétariats révolutionnaires) l'idéologie elle-même est subordonnée à une double exigence : la sécurité — c'est-à-dire l'unité — et la construction *en U.R.S.S.* du socialisme. La pensée concrète doit naître de la *praxis* et se retourner sur elle pour l'éclairer : non pas au hasard et sans règles mais — comme dans toutes les sciences et toutes les techniques — conformément à des principes. Or les dirigeants du Parti, acharnés à pousser l'intégration du groupe jusqu'à la limite, craignirent que le libre devenir de la vérité, avec toutes les discussions et tous les conflits qu'il comporte, ne brisât l'unité de combat; ils se réservèrent le droit de définir la ligne et d'interpréter l'événement; en outre, de peur que l'expérience n'apportât ses propres clartés, qu'elle ne remît en question certaines de leurs idées directrices et ne contribuât à « affaiblir la lutte idéologique », ils mirent la doctrine hors de sa portée. La séparation de la théorie et de la pratique eut pour résultat de transformer celle-ci en un empirisme sans principes, celle-là en un Savoir pur et figé. D'autre part, la planification imposée par une bureaucratie qui ne voulait pas reconnaître ses erreurs, devenait par là même une violence faite à la réalité, et puisqu'on déterminait la production future d'une nation dans les bureaux, souvent hors de son territoire, cette violence avait pour contrepartie un idéalisme absolu : on soumettait *a priori* les hommes et les choses aux idées; l'expérience, quand elle ne vérifiait pas les prévisions, ne pouvait qu'avoir tort. Le métro de Budapest était réel dans la tête de Rakosi : si le sous-sol de Budapest ne permettait pas de le construire, c'est que ce sous-sol était contre-révolutionnaire. Le marxisme, en tant qu'interprétation

philosophique de l'homme et de l'histoire, devait nécessairement refléter les partis pris de la planification : cette image fixe de l'idéalisme et de la violence exerça sur les faits une violence idéaliste. Pendant des années l'intellectuel marxiste crut qu'il servait son parti, en violant l'expérience, en négligeant les détails gênants, en simplifiant grossièrement les données et surtout en conceptualisant l'événement *avant* de l'avoir étudié. Et je ne ceux pas seulement parler des communistes mais de tous les autres — sympathisants, trotzkystes ou troszkysants — car ils ont été *faits* par leur sympathie pour le P.C. ou par leur opposition. Le 4 novembre, au moment de la seconde intervention soviétique en Hongrie et sans disposer encore d'aucun renseignement sur la situation, le siège de chaque groupe était fait : il s'agissait d'une agression de la bureaucratie russe contre la démocratie des Conseils ouvriers, d'une révolte des masses contre le système bureaucratique ou d'une tentative contre-révolutionnaire que la modération soviétique avait su réprimer. Plus tard on eut des nouvelles, beaucoup de nouvelles : mais je n'ai pas entendu dire qu'un seul marxiste eût changé d'avis. Parmi les interprétations que je viens de citer, il en est une qui montre la méthode à nu, celle qui réduit les faits hongrois à une « agression soviétique contre la démocratie des Conseils ouvriers [10] ». Il va de soi que les Conseils ouvriers sont une institution démocratique, on peut même soutenir qu'ils portent en eux l'avenir de la Société socialiste. Mais cela n'empêche qu'ils n'existaient pas en Hongrie lors de la première intervention soviétique; et leur apparition, pendant l'Insurrection, fut beaucoup trop brève et trop troublée pour qu'on puisse parler de Démocratie organisée. N'importe : il y a eu des conseils ouvriers, une intervention soviétique s'est produite. A partir de là l'idéalisme marxiste procède à deux opérations simultanées : la conceptualisation et le passage à la limite. On pousse la notion empirique jusqu'à la perfection du type, le germe jusqu'à son développement total; en même temps on rejette les données équivoques de l'expérience : elles ne peuvent qu'égarer. On se trouvera donc en présence d'une contradiction typique entre deux idées platoniciennes : d'un côté la politique hésitante de l'U.R.S.S. a fait place à l'action

10. Soutenue par d'anciens trotzkystes.

rigoureuse et prévisible de cette entité « la Bureaucratie soviétique »; de l'autre les conseils ouvriers ont disparu devant cette autre entité « la Démocratie directe ». Je nommerai ces deux objets des « singularités générales » : ils se font passer pour des réalités singulières et historiques quand il ne faut y voir que l'unité purement formelle de relations abstraites et universelles. On achèvera la fétichisation en les dotant l'un et l'autre de pouvoirs réels : la Démocratie des Conseils ouvriers comporte en elle la négation absolue de la Bureaucratie qui réagit en écrasant son adversaire. Or on ne saurait douter que la fécondité du marxisme vivant venait en partie de sa façon d'approcher l'expérience. Convaincu que les faits ne sont jamais des apparitions isolées, que, s'ils se produisent ensemble, c'est toujours dans l'unité supérieure d'un tout, qu'ils sont liés entre eux par des rapports internes et que la présence de l'un modifie l'autre dans sa nature profonde, Marx abordait l'étude de la Révolution de Février 1848 ou du Coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, dans un esprit synthétique; il y voyait des totalités déchirées et produites, tout à la fois, par leurs contradictions internes. Sans doute, l'hypothèse du physicien, avant d'être confirmée par l'expérimentation, est, elle aussi, un déchiffrement de l'expérience; elle rejette l'empirisme, tout simplement parce qu'il est muet. Mais le schème constitutif de cette hypothèse est universalisant; il n'est pas totalisant; il détermine un rapport, une fonction et non une totalité concrète. Le marxiste abordait le processus historique avec des schèmes universalisants et totalisateurs. Et, bien entendu, la totalisation n'était pas faite au hasard; la théorie avait déterminé la mise en perspective et l'ordre des conditionnements, elle étudiait tel processus particulier dans le cadre d'un système général en évolution. Mais en aucun cas, dans les travaux de Marx, cette mise en perspective ne prétend empêcher ou rendre inutile l'appréciation du processus comme totalité *singulière*. Quand il étudie, par exemple, la brève et tragique histoire de la République de 1848, il ne se borne pas — comme on ferait aujourd'hui — à déclarer que la petite bourgeoisie républicaine a trahi le prolétariat, son allié. Il essaye au contraire de rendre cette tragédie dans le détail et dans l'ensemble. S'il subordonne les faits anecdotiques à la totalité (d'un mouvement, d'une attitude), c'est à travers ceux-là qu'il veut découvrir celle-ci.

Autrement dit, il donne à chaque événement, outre sa signification particulière, un rôle de révélateur : puisque le principe qui préside à l'enquête, c'est de chercher l'ensemble synthétique, chaque fait, une fois établi, est interrogé et déchiffré comme partie d'un tout ; c'est *sur lui*, par l'étude de ses manques et de ses « sursignifications » qu'on détermine, à titre d'hypothèse, la totalité au sein de laquelle il retrouvera sa vérité. Ainsi le marxisme vivant est *euristique* : par rapport à sa recherche concrète, ses principes et son savoir antérieur apparaissent comme *régulateurs*. Jamais, chez Marx, on ne trouve *d'entités* : les totalités (par exemple « la petite bourgeoisie » dans « le 18 Brumaire ») sont vivantes ; elles se définissent par elles-mêmes dans le cadre de la recherche [11]. On ne comprendrait pas, autrement, l'importance que les marxistes attachent (aujourd'hui encore) à « l'analyse » de la situation. Il va de soi en effet que cette analyse ne peut suffire et qu'elle est le premier moment d'un effort de reconstruction synthétique. Mais il apparaît aussi qu'elle est indispensable à la reconstruction postérieure des ensembles.

Or le volontarisme marxiste qui se plaît à parler d'analyse

11. Le concept de « petite bourgeoisie », bien sûr, existe dans la philosophie marxiste bien avant l'étude sur le coup d'État de Louis-Napoléon. Mais c'est que la petite bourgeoisie elle-même existe en tant que classe depuis longtemps. Ce qui compte, c'est qu'elle évolue avec l'histoire et qu'elle présente en 1848 des caractères singuliers que le concept ne peut tirer de lui-même. On verra Marx, tout à la fois, revenir sur les traits généraux qui la définissent comme classe et déterminer *à partir de là et à partir de l'expérience* les traits spécifiques qui la déterminent comme réalité singulière en 1848. Pour prendre un autre exemple, voyez comme il essaye, en 1853, à travers une série d'articles (The British Rule in India), de rendre la physionomie originale de l'Hindoustan. Maximilien Rubel, dans son excellent livre, cite ce texte si curieux (si scandaleux pour nos marxistes contemporains) : « Cette étrange combinaison d'Italie et d'Irlande, d'un monde de volupté et d'un monde de souffrance, se trouve anticipée dans les vieilles traditions religieuses de l'Hindoustan, dans cette religion de l'exubérance sensuelle et de l'ascétisme féroce... » (Max Rubel : *Karl Marx*, p. 302. Le texte de Marx a paru le 25 juin 1853 sous le titre « On India »). Derrière ces mots, bien sûr, nous retrouvons les vrais concepts et la méthode : la structure sociale et l'aspect géographique : voilà ce qui rappelle l'Italie ; la colonisation anglaise, voilà ce qui rappelle l'Irlande, etc., etc. N'importe, il donne une *réalité* à ces mots de volupté, de souffrance, d'exubérance sensuelle et d'ascétisme féroce. Mieux encore, il montre la situation actuelle de l'Hindoustan « anticipée » (*avant les Anglais*) par ses vieilles traditions religieuses. Que l'Hindoustan soit tel ou autrement, peu nous importe : ce qui compte ici, c'est le coup d'œil synthétique qui *rend la vie* aux objets de l'analyse.

a réduit cette opération à une simple cérémonie. Il n'est plus question d'étudier les faits dans la perspective générale du marxisme pour enrichir la connaissance et pour éclairer l'action : l'analyse consiste uniquement à se débarrasser du détail, à forcer la signification de certains événements, à dénaturer des faits ou même à en inventer pour retrouver, par en dessous, comme leur substance des « notions synthétiques » immuables et fétichisées. Les concepts ouverts du marxisme se sont fermés; ce ne sont plus des *clés*, des schèmes interprétatifs : ils se posent pour eux-mêmes comme savoir déjà totalisé. De ces types singularisés et fétichisés, le marxisme fait, pour parler comme Kant, des concepts constitutifs de l'expérience. Le contenu réel de ces concepts typiques est toujours *du Savoir passé ;* mais le marxiste actuel en fait un savoir éternel. Son unique souci, au moment de l'analyse, sera de « placer » ces entités. Plus il est convaincu qu'elles représentent *a priori* la vérité moins il sera difficile sur la preuve : l'amendement Kerstein, les appels de « Radio Europe libre », des rumeurs ont suffi aux communistes français pour « placer » cette entité « l'impérialisme mondial » à la source des événements hongrois. La recherche totalisatrice a fait place à une scolastique de la totalité. Le principe euristique : « chercher le tout à travers les parties » est devenu cette pratique terroriste [12] : « liquider la particularité ». Ce n'est pas par hasard que Lukacz — Lukacz qui viola si souvent l'histoire — a trouvé en 1956 la meilleure définition de ce marxisme figé. Vingt années de pratique lui donnent toute l'autorité nécessaire pour appeler cette pseudo-philosophie « *un idéalisme volontariste* ».

Aujourd'hui l'expérience sociale et historique tombe en dehors du Savoir. Les concepts bourgeois ne se renouvellent guère et s'usent vite; ceux qui demeurent manquent de fondement : les acquisitions réelles de la Sociologie américaine ne peuvent masquer son incertitude théorique; après un départ foudroyant, la psychanalyse s'est figée. Les connaissances de détail sont nombreuses mais la base manque. Le marxisme, lui, a des fondements théoriques, il embrasse toute l'activité humaine mais il ne *sait* plus rien : ses concepts sont des *diktats ;* son but n'est plus d'acquérir des connaissances mais de se

12. Cette terreur intellectuelle a correspondu un temps à « la liquidation physique » *des* particuliers.

constituer à priori en Savoir absolu. En face de cette double ignorance, l'existentialisme a pu renaître et se maintenir parce qu'il réaffirmait la réalité des hommes, comme Kierkegaard affirmait contre Hegel sa propre réalité. Seulement le Danois refusait la conception hégélienne de l'homme et du réel. Au contraire existentialisme et marxisme visent le même objet; mais le second a résorbé l'homme dans l'idée et le premier le cherche partout *où il est*, à son travail, chez lui, dans la rue. Nous ne prétendons certes pas — comme faisait Kierkegaard — que cet homme réel soit inconnaissable. Nous disons seulement qu'il n'est pas connu. Si, provisoirement il échappe au savoir, c'est que les seuls concepts dont nous disposions pour le comprendre sont empruntés à l'idéalisme de droite ou à l'idéalisme de gauche. Ces deux idéalismes nous n'avons garde de les confondre : le premier mérite son nom par le *contenu* de ses concepts et le second par *l'usage* qu'il fait aujourd'hui des siens. Il est vrai aussi que la *pratique* marxiste dans les masses ne reflète pas ou reflète peu la sclérose de la théorie : mais justement le conflit de l'action révolutionnaire et de la scolastique de justification empêche l'homme communiste, dans les pays socialistes comme dans les pays bourgeois, de prendre une claire conscience de soi : l'un des caractères les plus frappants de notre époque, c'est que l'histoire se fait sans se connaître. On dira sans doute qu'il en a toujours été ainsi; et c'était vrai jusqu'à la deuxième moitié du siècle dernier. En bref, jusqu'à Marx. Mais ce qui a fait la force et la richesse du marxisme, c'est qu'il a été la tentative la plus radicale pour éclairer le processus historique dans sa totalité. Depuis vingt ans, au contraire, son ombre obscurcit l'histoire : c'est qu'il a cessé de vivre *avec elle* et qu'il tente, par conservatisme bureaucratique, de réduire le changement à l'identité [13].

13. J'ai dit mon opinion sur la tragédie hongroise et je n'y reviendrai pas. Du point de vue qui nous occupe, il importe peu *a priori* que les commentateurs communistes aient cru devoir justifier l'intervention soviétique. Ce qu'on trouvera navrant, par contre, c'est que leurs « analyses » aient totalement supprimé l'originalité du fait hongrois. Nul doute pourtant qu'une insurrection à Budapest, douze ans après la guerre, moins de cinq ans après la mort de Staline, devait présenter des caractères bien particuliers. Que font nos « schématisateurs »? Ils soulignent les fautes du Parti mais sans les définir : ces fautes indéterminées prennent un caractère abstrait et éternel qui les arrache au contexte historique pour en faire une entité universelle; c'est « l'erreur humaine »; ils signalent la présence

Pourtant il faut nous entendre : cette sclérose ne correspond pas à un vieillissement normal. Elle est produite par une conjoncture mondiale d'un type particulier; loin d'être épuisé, le marxisme est tout jeune encore, presque en enfance : c'est à peine s'il a commencé de se développer. Il reste donc la philosophie de notre temps : il est indépassable parce que les circonstances qui l'ont engendré ne sont pas encore dépassées. Nos pensées, quelles qu'elles soient, ne peuvent se former que sur cet humus; elles doivent se contenir dans le cadre qu'il leur fournit ou se perdre dans le vide ou rétrograder. L'existentialisme, comme le marxisme, aborde l'expérience pour y découvrir des synthèses concrètes; il ne peut concevoir ces synthèses qu'à l'intérieur d'une totalisation mouvante et dialectique qui n'est autre que l'histoire ou — du point de vue strictement culturel où nous nous plaçons ici — que le « devenir-monde-de la philosophie ». Pour nous la vérité devient, elle *est* et *sera* devenue. C'est une totalisation qui se totalise sans cesse; les faits particuliers ne signifient rien, ne sont ni vrais ni faux tant qu'ils ne sont pas rapportés par la médiation de différentes totalités partielles à la totalisation en cours. Allons plus loin : quand Garaudy écrit (*Humanité* du 27 mai 1955) : « Le marxisme forme aujourd'hui en fait le système de coordonnées qui permet seul de situer et de définir une pensée en quelque domaine que ce soit, de l'économie politique à la physique, de l'histoire à la morale », nous sommes d'accord avec lui. Et nous le serions tout autant s'il avait étendu son affirmation — mais ce n'était pas son sujet — aux actions des individus et des masses, aux œuvres, aux modes de vie, de travail, aux sentiments, à l'évolution particulière d'une institution ou d'un caractère. Pour aller plus loin, nous sommes aussi en plein accord avec Engels, quand il écrit, dans cette lettre qui a

d'éléments réactionnaires mais sans montrer leur *réalité* hongroise : du coup, ceux-ci passent à la Réaction éternelle, ils sont frères des contre-révolutionnaires de 1793 et leur seul trait défini, c'est la volonté de nuire. Enfin ces commentateurs présentent l'impérialisme mondial comme une force inépuisable et sans visage dont l'essence ne varie pas quel que soit son point d'application. Avec ces trois éléments on constitue une interprétation passe-partout (les erreurs, la-réaction-locale-qui-profite-du-mécontentement-populaire et l'exploitation-de-cette-situation-par-l'impérialisme-mondial) qui s'applique aussi bien ou aussi mal à toutes les insurrections, y compris aux troubles de Vendée, ou de Lyon, en1793, à la seule condition de remplacer « impérialisme » par aristocratie. En somme rien ne s'est produit. Voilà ce qu'il fallait démontrer.

fourni à Plekhanov l'occasion d'une attaque fameuse contre Bernstein : « Ce n'est donc pas, comme on veut se l'imaginer çà et là par simple commodité, un effet automatique de la situation économique, ce sont au contraire les hommes qui font leur histoire eux-mêmes mais dans un milieu donné qui les conditionne, sur la base de conditions réelles antérieures parmi lesquelles les conditions économiques, si influencées qu'elles puissent être par les autres conditions politiques et idéologiques, n'en sont pas moins, en dernière instance, les conditions déterminantes, constituant d'un bout à l'autre le fil rouge qui seul nous met à même de comprendre. » Et l'on sait déjà que nous ne concevons pas les conditions économiques comme la simple structure statique d'une société immuable : ce sont leurs contradictions qui forment le moteur de l'histoire. Il est comique que Lukacz, dans l'ouvrage que j'ai cité, ait cru se distinguer de nous en rappelant cette définition marxiste du matérialisme : « la primauté de l'existence sur la conscience » alors que l'existentialisme — son nom l'indique assez — fait de cette primauté l'objet d'une affirmation de principe [14].

Pour être encore plus précis, nous adhérons sans réserves

14. Le principe *méthodologique* qui fait commencer la certitude avec la réflexion ne contredit nullement le principe *anthropologique* qui définit la personne concrète par sa matérialité. La réflexion, pour nous, ne se réduit pas à la simple immanence du sujectivisme idéaliste : elle n'est un départ que si elle nous rejette aussitôt parmi les choses et les hommes, dans le monde. La seule théorie de la connaissance qui puisse être aujourd'hui valable, c'est celle qui se fonde sur cette vérité de la microphysique : l'expérimentateur fait partie du système expérimental. C'est la seule qui permette d'écarter toute illusion idéaliste, la seule qui montre l'homme réel au milieu du monde réel. Mais ce réalisme implique nécessairement un point de départ réflexif, c'est-à-dire que le *dévoilement* d'une situation se fait dans et par la *praxis* qui la change. Nous ne mettons pas la prise de conscience à la source de l'action, nous y voyons un moment nécessaire de l'action elle-même : l'action se donne *en cours d'accomplissement* ses propres lumières. Il n'empêche que ces lumières apparaissent dans et par la prise de conscience des agents, ce qui implique nécessairement qu'on fasse une théorie de la conscience. La théorie de la connaissance, au contraire, reste le point faible du marxisme. Lorsque Marx écrit : « La conception matérialiste du monde signifie simplement la conception de la nature telle qu'elle est, sans aucune addition étrangère », il se fait *regard objectif* et prétend contempler la nature telle qu'elle est absolument. Ayant dépouillé toute subjectivité et s'étant assimilé à la pure vérité objective, il se promène dans un monde d'objets habité par des hommes-objets. Par contre, quand Lénine parle de notre conscience, il écrit : « Elle n'est que le reflet de l'être, dans le meilleur des cas un reflet approximativement exact » et s'ôte du même coup le droit d'écrire ce qu'il écrit. Dans les deux cas, il s'agit de supprimer la subjectivité : dans le premier, on se place au

à cette formule du *Capital*, par laquelle Marx entend définir son « matérialisme » : « Le mode de production de la vie matérielle domine en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle »; et nous ne pouvons concevoir ce conditionnement sous une autre forme que celle d'un mouvement dialectique (contradictions, dépassement, totalisations). M. Rubel me reproche de ne pas faire allusion à ce « matérialisme marxien » dans mon article de 1946 « Matérialisme et Révolution ». Mais il donne lui-même la raison de cette omission : « Il est vrai que cet auteur vise plutôt Engels que Marx. » Oui. Et surtout les marxistes français d'aujourd'hui. Mais la proposition de Marx me paraît une évidence indépassable *tant que* les transformations des rapports sociaux et les progrès de la technique n'auront pas délivré l'homme du joug de la rareté. On connaît le passage de Marx qui fait allusion à cette époque lointaine : « Ce règne de la liberté ne commence en fait que là où cesse le travail imposé par la nécessité et la finalité extérieure; il se trouve donc par delà la sphère de la production matérielle proprement dite. » (*Das Kapital*, III, 873). Aussitôt qu'il existera *pour tous* une marge de liberté *réelle* au delà de la production de la vie, le marxisme aura vécu; une philosophie

delà, dans le second en deçà. Mais ces deux positions se contredisent : comment le « reflet approximativement exact » peut-il devenir la source du *rationalisme matérialiste* ? On joue sur deux tableaux : il y a, dans le marxisme, une conscience constituante qui affirme à priori la rationalité du monde (et qui, de ce fait, tombe dans l'idéalisme); cette conscience constituante détermine la conscience constituée des hommes particuliers comme simple reflet (ce qui aboutit à un idéalisme sceptique). L'une et l'autre de ces conceptions reviennent à briser le rapport réel de l'homme avec l'histoire puisque dans la première la connaissance est théorie pure, regard non situé et puisque, dans la seconde, elle est simple passivité. Dans celle-ci, il n'y a plus d'expérimentation, il n'y a qu'un empirisme sceptique, l'homme s'évanouit et le défi de Hume ne peut être relevé. Dans celle-là, l'expérimentateur est transcendant au système expérimental. Et qu'on n'essaye pas de relier l'une à l'autre par une « théorie dialectique du reflet » : car les deux concepts sont par essence *anti-dialectiques*. Quand la connaissance se fait apodictique et quand elle se constitue contre toute contestation possible sans jamais définir sa portée ni ses droits, elle se coupe du monde et devient un système formel; quand elle est réduite à une pure détermination psycho-physiologique, elle perd son caractère premier qui est le rapport à l'objet pour devenir elle-même un pur objet de connaissance. Aucune médiation ne peut relier le marxisme comme énoncé de principes et de vérités apodictiques au reflet psycho-physiologique (ou « dialectique »). Ces deux conceptions de la connaissance (le dogmatisme et la connaissance-doublet) sont l'une et l'autre *pré-marxistes*. Dans le mouvement des « analyses » marxistes et surtout dans le processus de totalisation, tout comme dans les remarques de Marx sur l'aspect

de la liberté prendra sa place. Mais nous n'avons aucun moyen, aucun instrument intellectuel, aucune expérience concrète qui nous permette de concevoir cette liberté ni cette philosophie.

II

Le problème des médiations et des disciplines auxiliaires

Qu'est-ce donc qui fait que nous ne soyons pas tout simplement marxistes ? C'est que nous tenons les affirmations d'Engels et de Garaudy pour des principes directeurs, des indications de tâches, des problèmes et non pour des vérités concrètes; c'est qu'elles nous semblent insuffisamment déterminées et, comme telles, susceptibles de nombreuses interprétations : en un mot, c'est qu'elles nous apparaissent comme des idées régulatrices. Le marxiste contemporain, au contraire, les trouve claires, précises et univoques; pour lui, elles constituent *déjà*

pratique de la vérité et sur les rapports généraux de la théorie et de la praxis, il serait facile de trouver les éléments d'une épistémologie *réaliste* qui n'a jamais été développée, faute de temps. Mais ce qu'on peut et doit construire à partir de ces notations éparpillées, c'est une théorie qui *situe* la connaissance *dans le monde* (comme la théorie du reflet tente maladroitement de le faire) et qui la détermine dans sa *négativité* (cette négativité que le dogmatisme stalinien pousse à l'absolu et qu'il transforme en négation). Alors seulement on comprendra que la connaissance n'est pas connaissance des idées mais connaissance pratique *des choses*; alors on pourra supprimer le *reflet* comme intermédiaire inutile et aberrant. Alors on pourra rendre compte de cette pensée qui se perd et s'aliène au cours de l'action pour se retrouver par et dans l'action même. Mais quel nom donner à cette négativité située, comme moment de la praxis et comme pure relation aux choses mêmes, si ce n'est justement celui de conscience. Il y a deux façons de tomber dans l'idéalisme : l'une consiste à dissoudre le réel dans la subjectivité, l'autre à nier toute sobjectivité réelle au profit de l'objectivité. La vérité, c'est que la subjectivité n'est ni tout ni rien; elle représente un moment du processus objectif (celui de l'intériorisation de l'extériorité) et ce moment s'élimine sans cesse pour renaître sans cesse à neuf. Or chacun de ces moments éphémères — qui surgissent au cours de l'histoire humaine et qui ne sont jamais ni les premiers ni les derniers — est vécu comme un *point de départ* par le sujet de l'histoire. La « conscience de classe » n'est pas la simple contradiction vécue qui caractérise objectivement la classe considérée : elle est cette contradiction déjà dépassée par la praxis et, par là même, conservée et niée tout ensemble. Mais c'est précisément cette négativité dévoilante, cette distance dans la proximité immédiate qui constitue d'un même coup ce que l'existentialisme comme « conscience *de* l'objet » et « conscience non thétique (de) soi ».

un savoir. Nous pensons au contraire qu'il reste tout à faire : il faut trouver la méthode et constituer la science.

Nul doute que le marxisme permette de *situer* un discours de Robespierre, la politique des Montagnards à l'égard des Sans-Culottes, la réglementation économique et les lois de « maximum » votées par la Convention aussi bien que les *Poèmes* de Valéry ou la *Légende des Siècles.* Mais qu'est-ce donc que *situer ?* Si je me reporte aux travaux des marxistes contemporains, je vois qu'ils entendent déterminer la place réelle de l'objet considéré dans le processus total : on établira les conditions matérielles de son existence, la classe qui l'a produit, les intérêts de cette classe (ou d'une fraction de cette classe) son mouvement, les formes de sa lutte contre les autres classes, le rapport des forces en présence, l'enjeu, etc., etc. Le discours, le vote, l'action politique ou le livre apparaîtra alors, dans sa réalité objective, comme un certain moment de ce conflit; on le définira à partir des facteurs dont il dépend et par l'action réelle qu'il exerce; par là, on le fera rentrer comme manifestation exemplaire dans l'universalité de l'idéologie ou de la politique considérées elles-mêmes comme des superstructures. Ainsi va-t-on situer les Girondins par référence à une bourgeoisie de commerçants et d'armateurs qui a provoqué la guerre par impérialisme mercantile et qui, presque aussitôt, veut l'arrêter parce qu'elle nuit au commerce extérieur. On fera des Montagnards, par contre, les représentants d'une bourgeoisie plus récente, enrichie par l'achat des biens nationaux et par les fournitures de guerre, dont, en conséquence, l'intérêt principal est de prolonger le conflit. Ainsi interprétera-t-on les actes et les discours de Robespierre à partir d'une contradiction foncière : pour continuer la guerre, ce petit bourgeois doit s'appuyer sur le peuple mais la baisse de l'assignat, l'accaparement et la crise des subsistances conduit le peuple à réclamer un dirigisme économique qui nuit aux intérêts des Montagnards et répugne à leur idéologie libérale; derrière ce conflit on découvrira la contradiction plus profonde du parlementarisme autoritaire et de la démocratie directe [1]. Veut-on situer un auteur

1. Ces remarques et celles qui suivront me sont inspirées par l'ouvrage souvent discutable mais passionnant et riche de vues nouvelles que Daniel Guérin a intitulé « La lutte des classes sous la première République ». Avec toutes ses erreurs (dues à la volonté de forcer l'histoire) il demeure un des seuls apports *enrichissants* des marxistes contemporains aux études historiques.

d'aujourd'hui ? L'idéalisme est la terre nourricière de toutes les productions bourgeoises; cet idéalisme est en mouvement puisqu'il reflète à sa manière les contradictions profondes de la société; chacun de ses concepts est une arme contre l'idéologie montante — l'arme est offensive ou défensive suivant la conjoncture. Ou, mieux encore, d'abord offensive elle devient défensive par la suite. Ainsi Lukacz distinguera-t-il la fausse quiétude de la première avant-guerre, qui s'exprime « par une sorte de carnaval permanent de l'intériorité fétichisée » et la grande pénitence, le reflux de l'après-guerre où les écrivains cherchent « la troisième voie » pour dissimuler leur idéalisme.

Cette méthode ne nous satisfait pas : elle est *a priori*; elle ne tire pas ses concepts de l'expérience — ou du moins pas de l'expérience neuve qu'elle cherche à déchiffrer — elle les a déjà formés, elle est déjà certaine de leur vérité, elle leur assignera le rôle de schèmes constitutifs : son unique but est de faire entrer les événements, les personnes ou les actes considérés dans des moules préfabriqués. Voyez Lukacz : pour lui, l'existentialisme heideggérien se change en activisme sous l'influence des nazis; l'existentialisme français, libéral et antifasciste, exprime, au contraire, la révolte des petits-bourgeois asservis pendant l'occupation. Quel beau roman! Malheureusement il néglige deux faits essentiels. D'abord, il existait en Allemagne *au moins un* courant existentialiste qui a refusé toute collusion *avec* l'hislérisme et qui pourtant a survécu au IIIe Reich : celui de Jaspers. Pourquoi ce courant indiscipliné ne se conforme-t-il pas au schème imposé ? Aurait-il, comme le chien de Pawlow, un « réflexe de liberté »? Ensuite, il y a un facteur essentiel, en philosophie : le temps. Il en faut beaucoup pour écrire un ouvrage théorique. Mon livre *L'Être et le Néant* auquel il se réfère explicitement, était le résultat de recherches entreprises depuis 1930; j'ai lu pour la première fois Husserl, Scheler, Heidegger et Jaspers en 1933 pendant un séjour d'un an à la Maison Française de Berlin et c'est *à ce moment* (donc lorsque Heidegger devait être en plein « activisme ») que j'ai subi leur influence. Enfin, pendant l'hiver 1939-1940, j'étais déjà en possession de la méthode et des conclusions principales. Et qu'est-ce que c'est que « l'activisme », sinon un concept formel et vide permettant de liquider *à la fois* un certain nombre de systèmes idéologiques qui n'ont que des ressemblances

superficielles entre eux. Heidegger n'a *jamais* été « activiste » — au moins en tant qu'il s'est exprimé dans des ouvrages philosophiques. Le mot même, pour vague qu'il soit, témoigne de l'incompréhension totale du marxiste à l'égard des autres pensées. Oui, Lukacz a les instruments pour comprendre Heidegger mais il ne le comprendra pas car il faudrait le *lire*, saisir le sens des phrases une à une. Et cela, il n'y a plus un marxiste, à ma connaissance, qui en soit encore capable [2]. Enfin il y a eu toute une dialectique — et fort complexe — de Brentano à Husserl et de Husserl à Heidegger : influences, oppositions, accords, oppositions nouvelles, incompréhensions, malentendus, reniements, dépassements, etc., etc. Tout cela compose, en somme, ce qu'on pourrait nommer une *histoire régionale*. Faut-il la considérer comme un pur épiphénomène ? Alors que Lukacz le dise. Ou bien existe-t-il quelque chose comme un mouvement des idées et la phénoménologie de Husserl entre-t-elle à titre de moment conservé et dépassé dans le système de Heidegger ? En ce cas, les principes du marxisme ne sont pas changés mais la « *situation* » devient beaucoup plus complexe.

De même, la volonté d'opérer au plus vite la réduction du politique au social a quelquefois faussé les analyses de Guérin : on lui concédera difficilement que la guerre révolutionnaire est *dès 92* un nouvel épisode de la rivalité commerciale des Anglais et des Français. Le bellicisme girondin est par essence *politique*; et, sans aucun doute, les girondins dans leur politique même, expriment la classe qui les a produits et les intérêts du milieu qui les soutient : leur idéal dédaigneux, leur volonté de soumettre le peuple, qu'ils méprisent, à l'élite bourgeoise des lumières c'est-à-dire de conférer à la bourgeoisie le rôle de despote éclairé, leur radicalisme verbal et leur opportunisme pratique, leur sensibilité, leur étourderie, tout porte une marque de fabrique, mais ce qui s'exprime ainsi c'est plutôt l'enivre-

2. C'est qu'ils ne peuvent se dépouiller d'eux-mêmes : ils *refusent* la phrase ennemie (par peur, par haine, par paresse) dans le moment même où ils veulent s'ouvrir à elle. Cette contradiction les bloque. A la lettre ils ne comprennent pas un mot de ce qu'ils lisent. Et je ne blâme pas cette incompréhension au nom de je ne sais quel objectivisme bourgeois mais au nom du marxisme même : ils rejetteront et condamneront d'autant plus précisément, ils réfuteront d'autant plus victorieusement qu'ils sauront d'abord ce qu'ils condamnent et ce qu'ils réfutent.

ment d'une petite bourgeoisie intellectuelle en passe de prendre le pouvoir que la prudence altière et déjà ancienne des armateurs et des négociants.

Lorsque Brissot jette la France dans la guerre pour sauver la révolution et démasquer les trahisons du roi, ce machiavélisme naïf exprime parfaitement à son tour l'attitude girondine que nous venons de décrire [3]. Mais si l'on se replace à l'époque et si l'on considère les faits antérieurs : la fuite du roi, le massacre des républicains au Champ de Mars, le glissement à droite de la Constituante moribonde et la révision de la Constitution, l'incertitude des masses dégoûtées de la monarchie et intimidées par la répression, l'abstentionnisme massif de la bourgeoisie parisienne (10.000 votants sur 80.000 pour les élections municipales) en un mot la Révolution en panne; si l'on tient compte aussi de l'ambition girondine, est-il vraiment besoin d'escamoter sur l'heure la praxis *politique ?* Faut-il rappeler le mot de Brissot : « Nous avons besoin de grandes trahisons » ? Faut-il insister sur les précautions prises pendant l'année 92 pour tenir l'Angleterre en dehors d'une guerre qui, selon Guérin, devait être dirigée contre elle [4] ? Est-il indispensable

3. Il ne faudrait pas oublier, pourtant, que le Montagnard Robespierre a soutenu les propositions de Brissot jusque dans les premiers jours de décembre 1791. Mieux, son esprit synthétique aggravait les décrets mis aux voix parce qu'il allait droit à l'essentiel : le 28 novembre, il réclame qu'on néglige « les petites puissances » et qu'on s'adresse directement à l'Empereur pour lui tenir ce langage : « Nous vous sommons de dissiper (les rassemblements) ou nous vous déclarons la guerre... ». Il est fort important aussi qu'il ait changé d'avis peu après sous l'influence de Billaud-Varennes (qui insista, aux Jacobins, sur la puissance des ennemis *du dedans* et sur l'état désastreux de notre défense aux frontières) ; il semble que les arguments de Billaud aient pris leur véritable sens à ses yeux quand il apprit la nomination du comte de Narbonne à la guerre. A partir de là, le conflit lui parut un piège savamment préparé, une machine infernale; à partir de là il saisit brusquement le lien dialectique de l'ennemi de l'extérieur et de l'ennemi de l'intérieur. Le marxiste ne doit pas négliger ces prétendus « détails » : ils montrent que le mouvement immédiat de tous les politiques était pour déclarer la guerre ou tout au moins pour la risquer. Chez les plus profonds, le mouvement contraire s'est dessiné aussitôt mais son origine n'est pas la volonté de paix, c'est *la défiance.*

4. Rappelons que, même après le décret du 15 décembre 1792, les hésitations et les ménagements continuèrent. Brissot et les Girondins faisaient ce qu'ils pouvaient pour empêcher l'invasion de la Hollande, le banquier Clavière (ami des brissotins) s'opposait à l'idée d'introduire les assignats dans les pays occupés, Debry proposait de déclarer que la patrie n'était plus en danger et de rapporter toutes les mesures que le salut public avait imposées. La Gironde se rendait compte que la guerre

de considérer cette entreprise — qui dénonce son sens et son but d'elle-même, à travers les discours et les écrits contemporains — comme une apparence inconsistante dissimulant le conflit des intérêts économiques ? Un historien — fût-il marxiste — ne peut oublier que la réalité politique, pour les hommes de 92, est un absolu, un irréductible. Certes, ils commettent la faute d'ignorer l'action de forces plus sourdes, moins clairement décelables mais infiniment plus puissantes : Mais c'est là justement ce qui les définit comme des bourgeois de 92. Est-ce une raison pour commettre l'erreur inverse et pour refuser une irréductibilité relative à leur action et aux mobiles politiques qu'elle définit ? Il ne s'agit d'ailleurs pas de déterminer une fois pour toutes la nature et la force des résistances opposées par des phénomènes de superstructure aux tentatives de réduction brutale : ce serait opposer un idéalisme à un autre. Il faut simplement rejeter *l'apriorisme* : l'examen sans préjugés de l'objet historique pourra seul, en chaque cas, déterminer si l'action ou l'œuvre reflètent les mobiles supra-structurels de groupes ou d'individus formés par certains conditionnements de base ou si l'on ne peut les expliquer qu'en se référant immédiatement aux contradictions économiques et aux conflits d'intérêts matériels. La guerre de Sécession, malgré l'idéalisme puritain des Nordistes, doit s'interpréter directement en termes d'économie, les contemporains eux-mêmes en ont eu conscience; la guerre révolutionnaire, par contre, bien qu'elle ait revêtu dès 93 un sens économique très précis, n'est pas *directement réductible* en 92 au conflit séculaire des capitalismes mercantiles : il faut passer par la médiation des hommes concrets, du caractère que le conditionnement de base leur a fait, des instruments idéologiques dont ils usent, du milieu réel de la Révolution; et surtout il ne faut pas oublier que la politique a *par elle-même* un sens social et économique puisque la bourgeoisie lutte contre les entraves d'une féodalité vieillie qui l'empêche *à l'intérieur* de réaliser son plein développement. De la même

imposait une politique de plus en plus démocratique et c'est ce qu'elle redoutait. Mais elle se trouvait coincée : on lui rappelait chaque jour que c'était elle qui l'avait déclarée. En fait le décret du 15 décembre avait un but économique mais il s'agissait, si je puis dire, d'une économie continentale : faire supporter les charges de guerre par les pays conquis. Ainsi l'aspect économique (et d'ailleurs désastreux) de la guerre avec l'Angleterre n'apparut qu'en 1793, quand les dés étaient jetés.

façon il est absurde de réduire *trop vite* la générosité de l'idéologie aux intérêts de classe : on finit tout simplement par donner raison à ces anti-marxistes que l'on nomme aujourd'hui « machiavéliens ». Quand la Législative se décide à faire une guerre de libération, il n'est pas douteux qu'elle se lance dans un processus historique complexe, qui la conduira nécessairement à faire des guerres de conquête. Mais ce serait un bien pauvre machiavélien, celui que réduirait l'idéologie de 92 au rôle d'une simple couverture jetée sur l'impérialisme bourgeois : si nous ne reconnaissons pas sa réalité objective et son efficacité, nous retombons dans cette forme d'idéalisme que Marx a souvent dénoncée et qui se nomme l'économisme [5].

Pourquoi sommes-nous déçus ? Pourquoi réagissons-nous contre les démonstrations brillantes et fausses de Guérin ? Parce que le marxisme concret doit approfondir les hommes réels et non les dissoudre dans un bain d'acide sulfurique. Or l'explication rapide et schématique de la guerre comme opé-

5. Quant à cette bourgeoisie montagnarde faite d'acheteurs de Biens nationaux et de fournisseurs aux armées, je la crois inventée pour les besoins de la cause. Guérin la reconstruit à partir d'un os comme Cuvier. Et cet os c'est la présence du riche Cambon à la Convention. Cambon était en effet montagnard, belliciste et acquéreur de Biens nationaux. C'est Cambon en effet qui est l'inspirateur du décret du 15 décembre que Robespierre désapprouvait assez clairement. Mais il était influencé par Dumouriez. Et son décret — au terme d'une très longue histoire où ce général et des fournisseurs de l'armée sont en jeu — avait pour but de permettre la saisie et la vente des biens ecclésiastiques et aristocratiques qui permettraient la circulation de l'assignat français en Belgique. On a voté le décret *malgré* les risques de guerre avec l'Angleterre mais en lui-même il n'avait aux yeux de Cambon et de tous ceux qui le soutenaient aucun rapport positif avec les rivalités économiques de la France et de l'Angleterre. Les acheteurs de Biens nationaux étaient accapareurs et profondément hostiles au maximum. Ils n'avaient pas d'intérêt particulier à pousser la guerre à outrance et beaucoup d'entre eux en 1794 se seraient contentés d'un compromis. Les fournisseurs aux armées, suspects, étroitement surveillés, parfois arrêtés, ne constituaient pas une force sociale. Il faut admettre, bon gré mal gré, que la Révolution entre 1793 et 1794 échappa aux mains des grands bourgeois pour tomber dans celles de la petite bourgeoisie. Celle-ci continua la guerre et poussa le mouvement révolutionnaire contre la grande bourgeoisie et avec le peuple puis contre le peuple : ce fut sa fin et la fin de la Révolution. Si Robespierre et les Montagnards ne se sont pas, le 15 décembre, opposés plus fortement à l'extension de la guerre, c'est *surtout* pour des raisons *politiques* (inverses des raisons girondines) : la paix fût apparue comme un triomphe de la Gironde; or le rejet du décret du 15 décembre eût été le prélude à la paix. Robespierre craignait *cette fois* que la paix ne fût qu'une trêve et qu'on ne vît surgir une deuxième coalition.

ration de *la* bourgeoisie commerçante fait disparaître ces hommes que nous connaissons bien. Brissot, Guadet, Gensonné, Vergniaud ou les constitue, en dernière analyse, comme les instruments purement passifs de leur classe. Mais justement, à la fin de 91, la haute bourgeoisie était en train de perdre le contrôle de la Révolution (elle ne le retrouvera qu'en 94) : les hommes nouveaux qui montaient vers le pouvoir étaient de petits bourgeois plus ou moins déclassés, pauvres, sans trop d'attaches et qui ont lié passionnément leur destin à celui de la Révolution. Certes ils ont subi des influences, ils ont été gagnés par « la haute société » (le Tout-Paris, fort différent de la bonne société bordelaise). Mais en aucun cas et d'aucune manière, ils ne pouvaient exprimer spontanément la réaction collective des armateurs de Bordeaux et de l'impérialisme commercial; ils étaient favorables au développement des richesses mais l'idée de risquer la Révolution dans une guerre pour assurer un profit à certaines fractions de la grande bourgeoisie leur était parfaitement étrangère. Au reste la théorie de Guérin nous mène à ce résultat surprenant : la bourgeoisie qui tire son profit du commerce extérieur jette la France dans une guerre contre l'Empereur d'Autriche pour détruire la puissance anglaise; en même temps, ses délégués au pouvoir font tout pour tenir l'Angleterre hors de la guerre; un an plus tard, quand on déclare enfin la guerre aux Anglais, ladite bourgeoisie, découragée *au moment du succès*, n'en a plus du tout envie et c'est à la bourgeoisie des nouveaux propriétaires fonciers (qui, elle, n'a pas intérêt à l'extension du conflit) de la relayer. Pourquoi cette si longue discussion ? Pour montrer par l'exemple d'un des meilleurs écrivains marxistes, qu'on perd le réel à totaliser trop vite et à transformer *sans preuves* la signification en intention, le résultat en objectif réellement visé. Et aussi qu'il faut se défendre à tout prix de remplacer les groupes réels et parfaitement définis (*la Gironde*) par des collectivités insuffisamment déterminées (*la bourgeoisie* des importateurs et des exportateurs). Les Girondins ont existé, ils ont poursuivi des fins définies, ils ont fait l'histoire dans une situation précise et sur la base de conditions extérieures : ils croyaient escamoter la Révolution à leur profit; en fait, ils l'ont radicalisée et démocratisée. C'est à l'intérieur de cette contradiction *politique* qu'il faut les comprendre et les expliquer.

Bien sûr, on nous dira que le but affiché des Brissotins est un masque. Ces bourgeois révolutionnaires se prennent et se donnent pour des Romains illustres, que le résultat objectif définit réellement ce qu'ils font. Mais il faut prendre garde : la pensée originale de Marx, telle qu'on la trouve dans *le 18 Brumaire*, tente une synthèse difficile de l'intention et du résultat; l'utilisation contemporaine de cette pensée est superficielle et malhonnête. Si nous poussons jusqu'au bout, en effet, la métaphore marxienne nous arrivons à une idée neuve de l'action humaine : imaginez un acteur qui joue *Hamlet* et se prend à son jeu; il traverse la chambre de sa mère pour tuer Polonius caché derrière une tapisserie. Or ce n'est pas là *ce qu'il fait* : il traverse une scène devant un public et passe du « côté cour » au « côté jardin », pour gagner sa vie, pour atteindre la gloire et cette activité réelle définit sa position dans la société. Mais on ne peut pas nier que ces résultats *réels* ne soient présents en quelque façon dans son acte imaginaire. On ne peut nier que la démarche du prince imaginaire n'exprime d'une certaine manière déviée et réfractée sa démarche réelle, ni que la façon même dont il se *croit* Hamlet ne soit sa façon à lui de se *savoir* acteur. Pour revenir à nos Romains de 89, leur façon de se *dire* Caton c'est leur manière de se *faire* bourgeois, membres d'une classe qui découvre l'histoire et qui déjà veut l'arrêter, qui se prétend universelle et fonde sur l'économie de la concurrence l'individualisme orgueilleux de ses membres, héritiers enfin d'une culture classique. Tout est là : c'est une seule et même chose de se déclarer Romain et de vouloir *arrêter* la Révolution; ou plutôt on l'arrêtera d'autant mieux qu'on se posera davantage en Brutus ou en Caton : cette pensée obscure à soi-même se donne des fins mystiques qui enveloppent la connaissance confuse de ses fins objectives. Ainsi peut-on parler à la fois d'une comédie subjective — simple jeu d'apparences qui ne dissimule rien, aucun élément « inconscient » — et d'une organisation *objective* et *intentionnelle* de moyens réels en vue d'atteindre des fins réelles sans qu'une conscience quelconque ou qu'une volonté préméditée ait organisé cet appareil. Simplement la vérité de la praxis imaginaire est dans la praxis réelle et *celle-là*, dans la mesure où elle se tient pour simplement imaginaire, enveloppe des renvois implicites à *celle-ci* comme à son interprétation. Le

bourgeois de 89 ne prétend pas être Caton pour arrêter la Révolution en niant l'histoire et en remplaçant la politique par la vertu; il ne se dit pas non plus qu'il ressemble à Brutus pour se donner une compréhension mythique d'une action qu'il fait et qui lui échappe : c'est l'un et l'autre à la fois. Et c'est justement cette synthèse qui permet de découvrir une action imaginaire en chacun comme doublet, à la fois, et matrice de l'action réelle et objective.

Mais si c'est *cela* qu'on veut dire, alors il faut que les Brissotins au sein même de leur ignorance soient les auteurs responsables de la guerre économique. Cette responsabilité extérieure et stratifiée, il faut qu'elle ait été intériorisée comme un certain sens obscur de leur comédie politique. Bref, ce sont des hommes qu'on juge et non des forces physiques. Au nom de cette conception intransigeante mais rigoureusement juste, qui règle le rapport du subjectif à l'objectivation et que, pour ma part, j'accepte entièrement, il faut acquitter la Gironde de ce chef d'accusation : ses comédies et ses rêves intérieurs pas plus que l'organisation objective de ses actes ne renvoient au futur conflit franco-anglais.

Mais très souvent aujourd'hui, on réduit cette idée difficile à un truisme misérable. On admet volontiers que Brissot ne savait ce qu'il faisait mais l'on insiste sur cette lapalissade que, à plus ou moins longue échéance, la structure sociale et politique de l'Europe devait entraîner la généralisation de la guerre. Donc, en déclarant la guerre aux princes et à l'Empereur, la Législative la déclarait au roi d'Angleterre. C'est là ce qu'elle *faisait* sans le savoir. Or, cette conception n'a rien de spécifiquement marxiste : elle se borne à réaffirmer ce que tout le monde a toujours su : les conséquences de nos actes finissent toujours par nous échapper puisque toute entreprise concertée, dès qu'elle est réalisée, entre en relation avec l'univers entier et puisque cette multiplicité infinie de rapports dépasse notre entendement. A prendre les choses de ce biais, l'action humaine est réduite à celle d'une force physique dont l'effet dépend évidemment du système dans lequel elle s'exerce. Seulement, *justement pour cela*, on ne peut plus parler de « *faire* ». Ce sont les hommes qui *font* et non les avalanches. La mauvaise foi de nos marxistes consiste à jouer à la fois des deux conceptions pour conserver le bénéfice de l'interprétation

téléologique tout en cachant l'usage abondant et fruste qu'ils font de l'explication par la finalité. On utilise la deuxième conception pour faire paraître à tous les yeux une interprétation mécaniste de l'histoire : les fins ont disparu. En même temps, on se sert de la première pour transformer sournoisement en objectifs réels d'une activité humaine les conséquences nécessaires mais imprévisibles que cette activité comporte. De là ce vacillement si fatigant des explications marxistes : l'entreprise historique est d'une phrase à l'autre définie implicitement *par des buts* (qui ne sont souvent que des résultats imprévus) ou réduite à la propagation d'un mouvement physique à travers un milieu inerte. Contradiction ? Non. Mauvaise foi : il ne faut pas confondre le papillottement des idées avec la dialectique.

Le formalisme marxiste est une entreprise d'élimination. La méthode s'identifie à la Terreur par son refus inflexible de *différencier*, son but est l'assimilation totale au prix du moindre effort. Il ne s'agit pas de réaliser l'intégration du divers en tant que tel, en lui gardant son autonomie relative, mais de le supprimer : ainsi le mouvement perpétuel *vers l'identification* reflète la pratique unificatrice des bureaucrates. Les déterminations spécifiques éveillent dans la théorie les mêmes soupçons que les personnes dans la réalité. Penser, pour la plupart des marxistes actuels, c'est prétendre totaliser et, sous ce prétexte, remplacer la particularité par un universel; c'est prétendre nous ramener au concret et nous présenter sous ce titre des déterminations fondamentales mais abstraites. Hegel, du moins, laissait subsister le particulier en tant que particularité dépassée: le marxiste croirait perdre son temps s'il tentait, par exemple, de comprendre une pensée bourgeoise dans son originalité. A ses yeux ce qui importe seulement c'est de montrer qu'elle est un mode de l'idéalisme. Naturellement, il reconnaîtra qu'un livre de 1956 ne ressemble pas à un livre de 1930 : c'est que le monde a changé. Et l'idéologie aussi, qui reflète le monde du point de vue d'une classe. La bourgeoisie entre en période de repli : l'idéalisme prendra une autre forme pour exprimer cette nouvelle position, cette nouvelle tactique. Mais, pour l'intellectuel marxiste, ce mouvement dialectique ne quitte pas le terrain de l'universalité : il s'agit de le définir dans sa généralité et de montrer qu'il s'exprime dans l'ouvrage

considéré de la même façon que dans tous ceux qui ont paru à la même date. Le marxiste est donc amené à tenir pour une apparence le contenu réel d'une conduite ou d'une pensée et, quand il dissout le particulier dans l'universel, il a la satisfaction de croire qu'il réduit l'apparence à la vérité. En fait, il n'a fait que se définir lui-même en définissant sa conception *subjective* de la réalité. Car Marx était si loin de cette fausse universalité, qu'il tentait *d'engendrer* dialectiquement son savoir sur l'homme, en s'élevant progressivement des déterminations les plus larges aux déterminations les plus précises. Il définit sa méthode, dans une lettre à Lassalle, comme une recherche qui « s'élève de l'abstrait au concret ». Et le concret, pour lui, c'est la totalisation hiérarchique des déterminations et des réalités hiérarchisées. Car « la population est une abstraction si j'omets par exemple les classes dont elle est formée; ces classes à leur tour sont un mot vide de sens si j'ignore les éléments sur lesquels elles reposent, par exemple, le travail salarié, le capital, etc. ». Mais inversement ces déterminations fondamentales demeureraient abstraites si nous devions les couper des réalités qui les supportent et qu'elles modifient. La population de l'Angleterre au milieu du XIXe siècle, c'est un universel abstrait, « une représentation chaotique de l'ensemble » tant qu'elle est considérée comme simple quantité; mais les catégories économiques sont elles-mêmes insuffisamment déterminées si nous n'établissons pas d'abord qu'elles s'appliquent à la population anglaise, c'est-à-dire à des hommes réels qui vivent et font l'histoire dans le pays capitaliste dont l'industrialisation est la plus poussée. C'est au nom de cette totalisation que Marx pourra montrer l'action des superstructures sur les faits infrastructurels.

Mais s'il est vrai que « la population » est un concept abstrait tant que nous ne l'avons pas déterminé par ses structures les plus fondamentales, c'est-à-dire tant qu'elle n'a pas pris place, comme concept, dans le cadre de l'interprétation marxiste, il est vrai aussi que, lorsque ce cadre existe et pour l'intellectuel qui est rompu à la méthode dialectique, les hommes, leurs objectivations et leurs travaux, les relations humaines enfin sont *ce qu'il y a de plus concret;* car une première approximation les replace sans peine à leur niveau et découvre leurs déterminations générales. Dans une société dont nous connaissons le

mouvement et les caractères, le développement des forces productrices et les rapports de production, tout fait nouveau (homme, action, œuvre) apparaît comme *déjà situé* dans sa généralité; le progrès consiste à éclairer les structures plus profondes par l'originalité du fait envisagé pour pouvoir déterminer en retour cette originalité par les structures fondamentales. Il y a un double mouvement. Mais les marxistes d'aujourd'hui se conduisent comme si le marxisme n'existait pas et comme si chacun d'eux le réinventait exactement pareil à lui-même dans tous les actes d'intellection : ils se conduisent comme si l'homme ou le groupe ou le livre apparaissait à leurs yeux sous forme de « représentation chaotique de l'ensemble » (alors qu'on sait fort bien que tel livre, par exemple, est d'un certain auteur bourgeois, dans une certaine société bourgeoise, à un certain moment de son développement et que tous ces caractères ont été déjà établis par d'autres marxistes). Et tout se passe pour ces théoriciens comme s'il était absolument nécessaire de réduire cette prétendue abstraction — la conduite politique de tel individu ou son œuvre littéraire à une réalité « vraiment » concrète (l'impérialisme capitaliste, l'idéalisme) qui, *en fait*, n'est *en elle-même* qu'une détermination abstraite. Ainsi la *réalité concrète* d'un ouvrage philosophique ce sera *l'idéalisme;* l'ouvrage n'en représente qu'un mode passager; ce qui le caractérise en lui-même n'est que déficience et néant; ce qui fait son *être* c'est sa réductibilité permanente à la substance : « idéalisme ». De là une fétichisation perpétuelle [6].

6. C'est un marxiste, pourtant, Henri Lefebvre, qui a donné une méthode à mon avis simple et irréprochable pour intégrer la sociologie et l'histoire dans la perspective de la dialectique matérialiste. Le passage vaut d'être cité en entier. Lefebvre commence par remarquer que la réalité paysanne se présente d'abord avec « *une complexité horizontale* » : il s'agit d'un groupe humain en possession de techniques et d'une productivité agricole définie, en rapport avec ces techniques elles-mêmes, avec la structure sociale qu'elles déterminent et qui revient sur elles pour les conditionner. Ce groupe humain dont les caractères dépendent largement des grands ensembles nationaux et mondiaux (qui conditionnent par exemple les spécialisations à l'échelle nationale) présentent une multiplicité d'aspects qui doivent être décrits et fixés (aspects démographiques, structure familiale, habitat, religion, etc.). Mais Lefebvre se hâte d'ajouter que cette complexité horizontale se double d'une « complexité verticale » ou « historique » : dans le monde rural en effet on relève « la coexistence de formations d'âge et de date différents ». Les deux complexités « réagissent l'une sur l'autre ». Il relève, par exemple, le fait très frappant que l'histoire seule (et non la sociologie empirique et statistique) peut expliquer le fait rural américain : le peuplement s'est opéré sur terre libre et l'occupation du sol

Voyez plutôt Lukacz : sa formule « le carnaval permanent de l'intériorité fétichisée » n'est pas seulement pédante et vague : son apparence même est suspecte. L'addition d'un mot violent et concret, *carnaval* évocateur de couleur, d'agitation, de bruits, a pour but évident de voiler la pauvreté du concept et sa gratuité : car enfin ou bien l'on veut seulement désigner le subjectivisme littéraire de l'époque et c'est un truisme, puisque ce subjectivisme était *proclamé* ou bien l'on prétend que le rapport de l'auteur à sa subjectivité était nécessairement la *fétichisation* et c'est beaucoup trop vite dit; Wilde, Proust, Bergson, Gide, Joyce, autant de noms, autant de relations différentes au subjectif. Et l'on pourrait montrer *au contraire* que ni Joyce, qui voulait créer un miroir du monde, contester le langage commun, et jeter les fondations d'une nouvelle universalité linguistique, ni Proust qui dissolvait le Moi dans les analyses et dont l'unique but était de faire renaître par la magie de la mémoire pure *l'objet réel et extérieur* dans sa singularité absolue, ni Gide qui se tient dans la tradition de l'humanisme aristotélicien, ne sont des fétichistes de l'intériorité. Cette notion n'est pas tirée de l'expérience, on ne l'a pas établie en étudiant la conduite des hommes particuliers; sa fausse individualité en fait une Idée hégélienne (comme la Conscience

s'est effectuée à partir des villes (alors que la ville en Europe s'est développée en milieu paysan). On expliquera ainsi que la culture paysanne soit proprement inexistante aux U.S.A. ou soit une dégradation de la culture urbaine.

Pour étudier sans s'y perdre une pareille complexité (au carré) et une telle réciprocité d'interrelations, Lefebvre propose « une méthode très simple utilisant les techniques auxiliaires et comportant plusieurs moments.

a) *Descriptif*. Observation mais avec un regard informé par l'expérience et par une théorie générale...

b) *Analytico-régressif* : Analyse de la réalité . Effort pour la *dater* exactement...

c) *Historico-génétique... :* Effort pour retrouver le présent mais élucidé, compris, expliqué. (« *Henri Lefebvre : Perspectives de sociologie rurale. Cahiers de sociologie* 1953.)

A ce texte si clair et si riche, nous n'avons rien à ajouter si ce n'est que cette méthode avec sa phase de description phénoménologique et son double mouvement de régression puis de progrès, nous la croyons valable — avec les modifications que peuvent lui imposer ses objets — dans *tous les domaines de l'anthropologie*. C'est elle, d'ailleurs, que nous appliquerons, comme on verra plus loin, aux significations, aux individus eux-mêmes et aux relations concrètes entre les individus. Elle seule peut être euristique; elle seule dégage l'originalité du fait tout en permettant des comparaisons. Il reste à regretter que Lefebvre n'ait pas trouvé d'imitateurs parmi les autres intellectuels marxistes.

malheureuse ou la Belle Ame) qui se crée ses propres instruments.

Ce marxisme paresseux met tout dans tout, fait des hommes réels les symboles de ses mythes ; ainsi se transforme en rêve paranoïaque la seule philosophie qui puisse réellement saisir la complexité de l'être humain. « Situer », pour Garaudy, c'est mettre en liaison d'une part l'universalité d'une époque, d'une condition, d'une classe, de ses rapports de force avec les autres classes et d'autre part l'universalité d'une attitude défensive ou offensive (pratique sociale ou conception idéologique). Mais ce système de correspondances entre universels abstraits est construit tout exprès pour supprimer le groupe ou l'homme qu'on prétend envisager. Si je veux comprendre Valéry, ce petit bourgeois intellectuel, issu de ce groupe historique et concret : la petite bourgeoisie française à la fin du siècle dernier, il vaut mieux que je ne m'adresse pas aux marxistes : ils substitueront à ce groupe numériquement défini *l'idée* de ses conditions matérielles, de sa position entre les autres groupes (« le petit bourgeois dit toujours : *d'un* côté... de l'autre ») et de ses contradictions internes. Nous reviendrons à la catégorie économique, nous retrouverons cette propriété petite-bourgeoise menacée en même temps par la concentration capitaliste et par les revendications populaires, sur quoi l'on assiéra naturellement les oscillations de son attitude sociale. Tout cela est fort juste : ce squelette d'universalité est la vérité même *à son niveau d'abstraction ;* allons plus loin : quand les questions posées demeurent dans le domaine de l'universel, ces éléments schématiques, par leur combinaison, permettent quelquefois de trouver les réponses.

Mais il s'agit de Valéry. Notre marxiste abstrait ne s'émeut pas pour si peu : il affirmera le progrès constant du matérialisme puis décrira un certain idéalisme analytique, mathématique et légèrement teinté de pessimisme, qu'il nous présentera pour finir comme une simple riposte, déjà défensive, au rationalisme matérialiste de la philosophie montante. Tous ses caractères seront déterminés dialectiquement *en relation* avec ce matérialisme : c'est toujours lui qu'on présente comme la variable indépendante, jamais il ne subit : cette « pensée » du sujet de l'histoire, expression de la praxis historique, a le rôle d'un inducteur *actif*; dans les œuvres et les idées de la bourgeoisie, on ne veut voir que des tentatives *pratiques* (mais

toujours vaines) pour parer des attaques de plus en plus violentes, pour colmater les poches, boucher les brèches et les fissures, pour assimiler les infiltrations ennemies. L'indétermination presque totale de l'idéologie ainsi décrite permettra d'en faire le schéma abstrait qui préside à la confection des œuvres contemporaines. A cet instant, l'analyse s'arrête et le marxiste juge son travail terminé. Quant à Valéry, il s'est évaporé.

Et nous aussi, nous prétendons que *l'idéalisme est un objet :* la preuve, c'est qu'on le nomme, qu'on l'enseigne, qu'on l'adopte ou qu'on le combat; qu'il a une histoire et qu'il ne cesse d'évoluer. Ce fut une philosophie vivante, c'est une philosophie morte, il a témoigné d'un certain rapport entre les hommes, il manifeste aujourd'hui des relations inhumaines (entre les intellectuels bourgeois, par exemple). Mais précisément pour cela nous refusons d'en faire un « à priori » transparent à l'esprit; cela ne signifie pas que cette philosophie soit à nos yeux une *chose.* Non. Simplement, nous la considérons comme un type spécial de réalité : une idée-objet. Cette réalité appartient à la catégorie des « collectifs » que nous tenterons d'examiner un peu plus loin. Pour nous son existence est réelle et nous n'apprendrons rien de plus sinon par l'expérience, l'observation, la description phénoménologique, la compréhension et les travaux spécialisés. Cet objet *réel* nous apparaît comme une détermination de la culture objective; il fut la pensée virulente et critique d'une classe montante; il est devenu pour les classes moyennes un certain mode de pensée conservateur (il y en a d'autres et précisément un certain matérialisme scientiste qui légitime suivant l'occasion l'utilitarisme ou le racisme). Cet « appareil collectif » offre à nos yeux une tout autre réalité que, par exemple, une église gothique mais il possède autant que celle-ci la *présence* actuelle et la *profondeur* historique. Beaucoup de marxistes prétendent ne voir en lui que la signification commune de pensées éparpillées à travers le monde : nous sommes plus réalistes qu'eux. Raison de plus pour que nous refusions d'inverser les termes, de fétichiser l'appareil et de tenir les intellectuels idéalistes pour ses manifestations. Nous tenons l'idéologie de Valéry comme le produit concret et singulier d'un existant qui se caractérise *en partie* par ses *relations avec* l'idéalisme mais qu'on doit déchiffrer dans sa particularité

et d'abord à partir du groupe concret dont il est issu. Cela ne signifie nullement que ses réactions n'enveloppent pas celles de son milieu, de sa classe, etc., mais seulement que nous les apprendrons *à posteriori* par l'observation et dans notre effort pour totaliser l'ensemble du savoir possible sur cette question. Valéry est un intellectuel petit-bourgeois, cela ne fait pas de doute. Mais tout intellectuel petit-bourgeois n'est pas Valéry. L'insuffisance euristique du marxisme contemporain tient dans ces deux phrases. Pour saisir le processus qui produit la personne et son produit à l'intérieur d'une classe et d'une société donnée à un moment historique donné, il manque au marxisme une hiérarchie de médiations. Qualifiant Valéry de petit bourgeois et son œuvre d'idéaliste, il ne retrouvera, dans l'un comme dans l'autre, que ce qu'il y a mis. C'est en raison de cette carence qu'il finit par se débarrasser du particulier en le définissant comme le simple effet du hasard : « Qu'un pareil homme, écrit Engels, et précisément celui-là, s'élève à telle époque déterminée et dans tel pays donné, c'est naturellement un pur hasard. Mais, à défaut de Napoléon, un autre eût rempli sa place... Il en est ainsi de tous les hasards ou de tout ce qui paraît hasard dans l'histoire. Plus le domaine que nous explorons s'éloigne de l'économie et revêt un caractère idéologique abstrait, plus nous trouvons de hasard dans son développement... Mais tracez l'axe moyen de la courbe... Cet axe tend à devenir parallèle à celui du développement économique. » Autrement dit le caractère concret de *cet* homme est, pour Engels, un « caractère idéologique abstrait ». Il n'y a de réel et d'intelligible que l'axe moyen de la courbe (d'une vie, d'une histoire, d'un parti ou d'un groupe social) et ce moment d'universalité correspond à une autre universalité (l'économique proprement dit). Mais l'existentialisme considère cette déclaration comme une limitation arbitraire du mouvement dialectique, comme un arrêt de pensée, comme un refus de comprendre. Il refuse d'abandonner la vie réelle aux hasards impensables de la naissance pour contempler une universalité qui se borne à se refléter indéfiniment en elle-même [7]. Il entend sans être infidèle aux thèses marxistes, trouver les médiations,

7. Ces axes moyens parallèles se réduisent dans le fond à une seule ligne : considérés sous cet angle, les rapports de production, les structures socio-politiques et les idéologies semblent tout simplement (comme dans la philosophie spinoziste) « les différentes traductions d'une même phrase ».

qui permettent d'engendrer le concret singulier, la vie, la lutte réelle et datée, la personne à partir des contradictions *générales* des forces productives et des rapports de production. Le marxisme contemporain montre par exemple que le réalisme de Flaubert est en rapport de symbolisation réciproque avec l'évolution sociale et politique de la petite bourgeoisie du Second Empire. Mais il ne montre *jamais* la genèse de cette réciprocité de perspective. Nous ne savons ni pourquoi Flaubert a préféré la littérature à tout ni pourquoi il a vécu comme un anachorète, ni pourquoi il a écrit *ces* livres plutôt que ceux de Duranty ou des Goncourt. Le marxisme situe mais ne fait plus jamais rien découvrir : il laisse d'autres disciplines sans principes établir les circonstances exactes de la vie et de la personne et il vient ensuite pour démontrer que ses schémas se sont une fois de plus vérifiés : les choses étant ce qu'elles sont, la lutte de classes ayant pris telle ou telle forme, Flaubert, qui appartenait à la bourgeoisie, devait vivre comme il a vécu et écrire ce qu'il a écrit. Mais justement, ce qu'on passe sous silence c'est la signification de ces quatre mots « appartenir à la bourgeoisie ». Car ce n'est d'abord ni la rente foncière ni la nature strictement intellectuelle de son travail qui font de Flaubert un bourgeois. *Il appartient* à la bourgeoisie parce qu'il est *né en elle*, c'est-à-dire parce qu'il est apparu au milieu d'une famille *déjà bourgeoise* [8] et dont le chef, chirurgien à Rouen, était emporté par le mouvement ascensionnel de sa classe. Et s'il raisonne, s'il sent en bourgeois, c'est qu'on l'a fait tel à une époque où il ne pouvait pas même comprendre le sens des gestes et des rôles qu'on lui imposait. Comme toutes les familles, cette famille était *particulière* : sa mère était apparentée à la noblesse, son père était fils d'un vétérinaire de village, son frère aîné, plus doué en apparence, fit de bonne heure l'objet de sa détestation. C'est donc dans la particularité d'une histoire, à travers des contradictions propres à *cette* famille que Gustave Flaubert fit obscurément l'apprentissage de sa classe. Le hasard n'existe pas, ou, du moins, pas comme on croit : l'enfant devient tel ou tel parce qu'il vit l'universel comme particulier. Celui-ci a vécu *dans le particulier* le conflit entre les pompes religieuses

8. On peut aussi *y venir :* et, justement on ne sera plus le même petit-bourgeois selon qu'on l'est devenu après un passage de frontière ou qu'on l'a été de naissance.

d'un régime monarchique qui prétendait renaître et l'irreligion de son père, petit bourgeois intellectuel et fils de la Révolution française. Pris généralement, ce conflit traduisait la lutte des anciens propriétaires fonciers contre les acquéreurs de Biens nationaux et contre la bourgeoisie industrielle. Cette contradiction (d'ailleurs masquée sous la Restauration par un équilibre provisoire) Flaubert l'a vécue pour lui seul et par lui-même; ses aspirations vers la noblesse et surtout vers la foi ont sans cesse été rabattues par l'esprit d'analyse paternel. Il a installé *en lui* par la suite, ce père écrasant qui n'a cessé, même mort, de détruire Dieu, son principal adversaire ni de réduire les élans de son fils à des humeurs corporelles. Seulement le petit Flaubert a tout vécu dans les ténèbres, c'est-à-dire sans prise de conscience réelle, dans l'affolement, la fuite, l'incompréhension et à travers sa condition matérielle d'enfant bourgeois, bien nourri, bien soigné, mais impuissant et séparé du monde. C'est *comme enfant* qu'il a vécu sa condition future à travers les professions qui s'offriront à lui : sa haine contre son frère aîné, brillant élève de la Faculté de Médecine, lui barrait la route des Sciences, c'est-à-dire qu'il ne voulait ni n'osait faire partie de l'élite « petite-bourgeoise ». Restait le droit : à travers ces carrières qu'il jugeait inférieures, il eut horreur de sa propre classe; et cette horreur même était à la fois une prise de conscience et une aliénation définitive à la petite bourgeoisie. Il vécut aussi la mort bourgeoise, cette solitude qui nous accompagne dès la naissance, mais il la vécut à travers les structures familiales : le jardin où il jouait avec sa sœur était voisin du laboratoire où son père disséquait; la mort, les cadavres, sa jeune sœur qui allait bientôt mourir, la science et l'irréligion de son père, tout devait s'unir dans une attitude complexe et bien particulière. Le mélange explosif de scientisme naïf et de religion sans Dieu qui constitue Flaubert et qu'il tente de surmonter par l'amour de d'Art formel, nous pourrons l'expliquer si nous comprenons bien que tout s'est passé *dans l'enfance*, c'est-à-dire dans une condition radicalement distincte de la condition adulte : c'est l'enfance qui façonne des préjugés indépassables, c'est elle qui fait ressentir, dans les violences du dressage et l'égarement de la bête dressée, l'appartenance au milieu *comme un événement singulier*. Seule, aujourd'hui, la psychanalyse permet d'étudier à fond la

démarche par laquelle un enfant, dans le noir, à tâtons, va tenter de jouer sans le comprendre le personnage social que les adultes lui imposent, c'est elle seule qui nous montrera s'il étouffe dans son rôle, s'il cherche à s'en évader ou s'il s'y assimile entièrement. Seule, elle permet de retrouver l'homme entier dans l'adulte, c'est-à-dire non seulement ses déterminations présentes mais aussi le poids de son histoire. Et l'on aurait tout à fait tort de s'imaginer que cette discipline s'oppose au matérialisme dialectique. Bien sûr, des amateurs ont édifié en Occident des théories « analytiques » sur la Société ou l'histoire qui débouchent en effet sur l'idéalisme. Combien de fois ne nous a-t-on pas fait le coup de psychanalyser Robespierre sans même comprendre que les contradictions de sa conduite étaient conditionnées par les contradictions objectives de la situation ? Et il est fâcheux, quand on a compris comment la bourgeoisie thermidorienne, paralysée par le régime démocratique, s'est trouvée pratiquement réduite à réclamer une dictature militaire, de lire sous la plume d'un psychiatre que Napoléon s'explique par ses conduites d'échec. De Man, le socialiste belge, allait plus loin encore lorsqu'il fondait les conflits de classe sur le « complexe d'infériorité du prolétariat ». Inversement, le marxisme, devenu Savoir universel, a voulu intégrer la psychanalyse en lui tordant le cou; il en a fait une idée morte qui trouvait tout naturellement sa place dans un système desséché : c'était l'idéalisme revenant sous un masque, un avatar du fétichisme de l'intériorité. Mais dans l'un et l'autre cas, on a transformé une méthode en dogmatisme : les philosophes de la psychanalyse trouvent leur justification dans les « schématiseurs » marxistes et réciproquement. En fait le matérialisme dialectique ne peut se priver plus longtemps de la médiation privilégiée qui lui permet de passer des déterminations générales et abstraites à certains traits de l'individu singulier. La psychanalyse n'a pas de principes, elle n'a pas de base théorique : c'est tout juste si elle s'accompagne — chez Jung et dans certains ouvrages de Freud — d'une mythologie parfaitement inoffensive. En fait c'est une méthode qui se préoccupe avant tout d'établir la manière dont l'enfant vit ses relations familiales à l'intérieur d'une société donnée. Et cela ne veut pas dire qu'elle mette en doute la priorité des institutions. Tout au contraire, son objet dépend lui-même de la

structure de *telle* famille particulière et celle-ci n'est qu'une certaine singularisation de la structure familiale propre à telle classe, dans telles conditions ; ainsi des monographies psychanalytiques — si elles étaient toujours possibles — mettraient d'elles-mêmes en relief l'évolution de la famille française entre le XVIIIe siècle et le XXe, laquelle à son tour traduit à sa manière l'évolution générale des rapports de production.

Les marxistes d'aujourd'hui n'ont souci que des adultes : on croirait à les lire que nous naissons à l'âge où nous gagnons notre premier salaire; ils ont oublié leur propre enfance et tout se passe, à les lire, comme si les hommes éprouvaient leur aliénation et leur réification *dans leur propre travail d'abord*, alors que chacun la vit *d'abord*, comme enfant, *dans le travail de ses parents*. Butés contre des interprétations trop exclusivement sexuelles, ils en profitent pour condamner une méthode d'interprétation qui prétend simplement remplacer en chacun la nature par l'histoire; ils n'ont pas encore compris que la sexualité n'est qu'une manière de vivre à un certain niveau et dans la perspective d'une certaine aventure individuelle la totalité de notre condition. L'existentialisme croit, au contraire, pouvoir intégrer cette méthode parce qu'elle découvre le point d'insertion de l'homme dans sa classe, c'est-à-dire la famille singulière comme médiation entre la classe universelle et l'individu : la famille en effet est constituée dans et par le mouvement général de l'histoire et vécue d'autre part comme un absolu dans la profondeur et l'opacité de l'enfance. La famille Flaubert était de type semi-domestique, elle retardait un peu sur les familles industrielles que le père Flaubert soignait ou fréquentait. Le père Flaubert, qui se jugeait lésé par son « patron » Dupuytren, terrorisait tout le monde par son mérite, sa notoriété, son ironie voltairienne, ses terribles colères ou ses accès de mélancolie. Aussi comprendra-t-on facilement que le lien du petit Gustave à sa mère n'ait jamais été déterminant : elle n'était qu'un reflet du terrible docteur. Il s'agit donc d'un décalage assez sensible, qui séparera souvent Flaubert de ses contemporains : dans un siècle où la famille conjugale est le type courant de la bourgeoisie riche, où Du Camp et Le Poittevin représentent des enfants délivrés de la « patria potestas », Flaubert se caractérise par une « fixation » sur le père. Né la même année, Baudelaire, au contraire, se

fixera pour toute sa vie sur sa mère. Et cette différence s'explique par la différence des milieux : la bourgeoisie de Flaubert est fruste, neuve (la mère, vaguement apparentée à la noblesse, représente une classe de fonciers en voie de liquidation: le père sort directement d'un village et porte encore à Rouen d'étranges vêtements paysans: une peau de bique, l'hiver). Elle vient de la campagne, elle y retourne puisqu'elle achète de la terre à mesure qu'elle s'enrichit. La famille de Baudelaire, bourgeoise, citadine depuis beaucoup plus longtemps, se considère un peu comme appartenant à la noblesse de robe : elle possède des actions et des titres. Quelque temps, entre deux maîtres, la mère est apparue toute seule, dans l'éclat de son autonomie; et, plus tard, Aupick avait beau faire le « dur », Mme Aupick, sotte et assez vaine, mais charmante et favorisée par l'époque, n'a jamais cessé d'exister *par elle-même*.

Mais prenons-y garde : chacun vit ses premières années dans l'égarement ou dans l'éblouissement comme une réalité profonde et solitaire : l'intériorisation de l'extériorité est ici un fait irréductible. La « fêlure » du petit Baudelaire, c'est le veuvage et le remariage d'une mère trop jolie, bien sûr : mais c'est aussi une qualité propre de sa vie, un déséquilibre, un malheur qui le poursuivra jusqu'à sa mort; la « fixation » de Flaubert sur son père, c'est l'expression d'une structure de groupe et c'est sa haine du bourgeois, ses crises « hystériformes », sa vocation monacale. La psychanalyse, à l'intérieur d'une totalisation dialectique, renvoie d'un côté aux structures objectives, aux conditions matérielles et, de l'autre, à l'action de notre indépassable enfance sur notre vie d'adulte. Il devient impossible désormais de relier directement *Madame Bavary* à la structure politico-sociale et à l'évolution de la petite-bourgeoisie; il faudra rapporter l'œuvre à la réalité présente en tant qu'elle est vécue par Flaubert à travers son enfance. Il en résulte un certain décalage, bien sûr : il y a une sorte d'hystérésis de l'œuvre par rapport à l'époque même où elle paraît; c'est qu'elle doit unir en elle un certain nombre de significations contemporaines et d'autres qui expriment un état récent mais déjà dépassé de la société. Cette *hystérésis*, toujours négligée par les marxistes, rend compte à son tour de la véritable réalité sociale où les événements, les produits et les actes *contemporains*

se caractérisent par l'extraordinaire diversité de leur profondeur temporelle. Il viendra un moment où Flaubert paraîtra *en avance* sur son époque (au temps de *Madame Bovary*) parce qu'il est *en retard sur elle*, parce que son œuvre exprime sous un masque à une génération dégoûtée du romantisme les désespoirs post-romantiques d'un collégien de 1830. Le sens objectif du livre — celui que les marxistes, en bons disciples de Taine, prennent tout bonnement pour conditionné par le moment à travers l'auteur — est le résultat d'un compromis entre ce que réclame cette jeunesse nouvelle à partir de sa propre histoire et ce que l'auteur peut lui offrir à partir de la sienne, c'est-à-dire qu'il réalise l'union paradoxale de deux moments passés de cette petite bourgeoisie intellectuelle (1830 1845). C'est à partir de là qu'on pourra *utiliser* le livre dans des perspectives nouvelles comme une arme contre une classe ou un régime [9]. Mais le marxisme n'a rien à craindre de ces méthodes nouvelles : elles restituent simplement des régions concrètes du réel et les malaises de la personne prennent leur véritable sens quand on se rappelle qu'elles traduisent concrètement l'aliénation de l'homme; l'existentialisme aidé de la psychanalyse ne peut étudier aujourd'hui que des situations où l'homme s'est perdu lui-même dès l'enfance car il n'y en a pas d'autres dans une société fondée sur l'exploitation [10].

9. Ces jeunes lecteurs sont *défaitistes* : ils demandent à leurs écrivains de montrer que l'action est impossible, pour effacer leur honte d'avoir raté leur Révolution. Le réalisme, pour eux, c'est la condamnation de la réalité : la vie est absolu naufrage. Le *pessimisme* de Flaubert a sa contre-partie positive (le mysticisme esthétique) qui se retrouve partout dans *Madame Bovary*, qui crève les yeux mais que le public n'a pas « absorbée » parce qu'il ne l'y cherchait pas. Seul, Baudelaire a vu clair : « *La Tentation* et *Madame Bovary* ont le même sujet », a-t-il écrit. Mais que pouvait-il contre cet *événement neuf et collectif* qu'est la transformation d'un livre par la lecture ? Ce sens de *Madame Bovary* est resté sous les voiles jusqu'aujourd'hui : car tout jeune homme qui, en 1957, prend connaissance de cet ouvrage, le découvre à son insu à travers des morts qui l'ont dévié.

10. Une question se pose, pourtant, que je formule sans y répondre. Les marxistes tiennent que les conduites sociales d'un individu sont conditionnées par les intérêts généraux de sa classe. Ces intérêts — d'abord abstraits — deviennent par le mouvement de la dialectique des forces concrètes qui nous enchaînent : ce sont eux qui barrent notre horizon, ce sont eux qui s'expriment par notre propre bouche et qui nous retiennent quand nous voudrions comprendre nos actes jusqu'au bout, quand nous tentons de nous arracher à notre milieu. Cette thèse est-elle incompatible avec l'idée d'un conditionnement par l'enfance de nos conduites présentes ? Je ne le crois pas, il est facile de voir au contraire que la médiation analy-

Nous n'en avons pas fini avec les *médiations* : au niveau des rapports de production et à celui des structures politico-sociales la personne singulière se trouve conditionnée par ses *relations humaines*. Nul doute que ce conditionnement, dans sa vérité première et générale, ne renvoie au « conflit des forces productrices avec les rapports de production ». Mais tout cela n'est pas *vécu* si simplement. Ou plutôt la question est de savoir si la *réduction* est possible. La personne vit et connaît plus ou moins clairement sa condition à travers son appartenance à des groupes. La plupart de ces groupes sont locaux, définis, immédiatement donnés. Il est clair, en effet, que l'ouvrier d'usine subit la pression de son « groupe de production »; mais si, comme c'est le cas à Paris, il habite assez loin de son lieu de travail, il est soumis également à la pression de son « groupe d'habitation ». Or ces groupes exercent des actions diverses sur leurs membres; parfois, même, l' « îlot », la « cité » ou le « quartier » freinent en chacun l'impulsion donnée par la fabrique ou l'atelier. Il s'agit de savoir si le marxisme dissoudra le groupe d'habitation en ses éléments ou s'il lui reconnaîtra une autonomie relative et un pouvoir de médiation. La question n'est pas si facile : d'un côté, en effet, on voit facilement que le « décalage » du groupe d'habitation et du groupe de production, que le « retard » de celui-là sur celui-ci ne font que vérifier les analyses fondamentales du marxisme; en un sens, rien de nouveau; et le P. C. lui-même a montré depuis sa naissance qu'il connaît cette contradiction puisqu'il organise, partout où cela lui est possible, des cellules d'entreprise plutôt que des cellules de quartier. Mais, d'un autre côté, il est partout visible que le patronat, lorsqu'il tente de « moderniser » ses méthodes,

tique ne change rien : bien sûr, nos préjugés, nos idées, nos croyances sont pour la plupart d'entre nous indépassables *parce qu'ils ont été éprouvés d'abord dans l'enfance*; c'est notre aveuglement d'enfant, notre affolement prolongé qui rendent compte — en partie — de nos réactions irrationnelles, de nos résistances à la raison. Mais qu'était-elle, justement, cette enfance indépassable sinon une façon particulière de vivre les intérêts généraux du milieu. Rien n'est changé : au contraire, l'acharnement, la passion folle et criminelle, l'héroïsme même, tout retrouve son *épaisseur vraie*, son enracinement, son passé : la psychanalyse, conçue comme médiation, ne fait intervenir aucun principe nouveau d'explication : elle se garde même de nier la relation directe et présente de l'individu au milieu ou à la classe; elle réintroduit l'historicité et la négativité dans la manière même dont la personne se réalise comme membre d'une couche sociale déterminée.

favorise la constitution de groupes de freinage extra-politiques, dont l'effet en France est très certainement d'éloigner les jeunes de la vie syndicale et politique. A Annecy, par exemple, qui s'industrialise très rapidement et qui repousse les touristes et les villégiaturants jusque dans les quartiers qui bordent immédiatement le lac, les enquêteurs signalent un pullulement de groupuscules (sociétés de culture, de sports, télé-clubs, etc., etc.) dont les caractères sont très ambigus : il n'est pas douteux qu'ils élèvent le niveau culturel de leurs membres — ce qui, en tout état de cause, restera un acquis du prolétariat; — mais il est certain qu'ils sont des obstacles à l'émancipation. Il faudrait examiner en outre si dans ces sociétés (que, dans beaucoup de cas, les patrons ont l'adresse de laisser tout à fait autonomes) la culture n'est pas *nécessairement* orientée (c'est-à-dire : dans le sens de l'idéologie bourgeoise. Les statistiques montrent que les livres les plus souvent demandés par les ouvriers sont les best-sellers bourgeois). Ces considérations tendent à faire de la « relation au groupe » une réalité vécue pour elle-même et qui possède une efficacité particulière. Dans le cas qui nous occupe, par exemple, il n'est pas douteux qu'elle s'interpose comme un écran entre l'individu et les intérêts généraux de sa classe. Cette consistance du groupe (qu'il ne faut pas confondre avec je ne sais quelle conscience collective) justifierait à elle seule ce que les Américains appellent « micro-sociologie ». Mieux : aux U.S.A. la Sociologie se développe en raison de son efficacité même. A ceux qui seraient tentés de ne voir dans la sociologie qu'un mode de connaissance idéaliste et statique dont l'unique fonction serait de cacher l'histoire, je rappelle, en effet, que c'est le patronat, aux États-Unis, qui favorise cette discipline et, tout particulièrement, les recherches qui visent les groupes restreints comme totalisation des contacts humains dans une situation définie; du reste le néo-paternalisme américain et « l'Human Engineering » se fondent presque uniquement sur les travaux des sociologues. Mais il ne faudrait pas en prendre prétexte pour adopter aussitôt l'attitude inverse et la repousser sans appel parce que c'est « une arme de classe aux mains des capitalistes ». Si c'est une arme efficace — et elle a prouvé qu'elle en était une — c'est qu'elle est vraie en quelque mesure; et si elle est « aux mains des capitalistes », c'est une raison de plus pour la leur arracher et la retourner contre eux.

Il n'est pas douteux que le principe des recherches est souvent un idéalisme masqué. Chez Lewin, par exemple (comme chez tous les gestaltistes) il y a un fétichisme de la totalisation : au lieu d'y voir le mouvement réel de l'histoire, il l'hypostasie et la *réalise* en totalités *déjà faites* : « Il faut considérer la situation, avec toutes ses implications sociales et culturelles *comme un tout concret dynamique* .» Ou encore «... les propriétés structurelles d'une totalité dynamique ne sont pas les mêmes que celles de ses parties ». Il s'agit, d'autre part, d'une synthèse d'extériorité : à cette totalité donnée, le sociologue demeure extérieur. On veut garder les bénéfices de la téléologie en restant « *positif* », c'est-à-dire tout en supprimant ou en déguisant les fins de l'activité humaine. A cet instant, la sociologie se pose pour soi et s'oppose au marxisme : non pas en affirmant l'autonomie provisoire de sa méthode — ce qui donnerait au contraire le moyen de l'intégrer — mais en affirmant l'autonomie radicale de son objet. *Autonomie ontologique* : quelque précaution qu'on prenne, en effet, on ne peut empêcher que le groupe ainsi conçu soit unité substantielle — *même et surtout* si, par volonté d'empirisme, on définit son existence par son simple fonctionnement. *Autonomie méthodologique* : au mouvement de totalisation dialectique, on substitue des totalités actuelles. Cela implique naturellement un refus de la dialectique et de l'histoire, dans la mesure justement où la dialectique n'est d'abord que le mouvement réel d'une unité en train de se faire et non l'étude, même « fonctionnelle » et « dynamique », d'une unité déjà faite. Pour Lewin, toute loi est une loi structurelle et met en évidence une fonction ou une relation fonctionnelle entre les parties d'un tout. Précisément à cause de cela il se cantonne volontairement dans l'étude de ce que Lefebvre appelait la « complexité horizontale ». Il n'étudie ni l'histoire de l'individu (psychanalyse), ni celle du groupe. C'est à lui que s'appliquerait le mieux ce reproche de Lefebvre que nous citons en note, plus haut : sa méthode prétend permettre d'établir les caractères fonctionnels d'une communauté paysanne aux U.S.A.; mais elle les interprétera tous par rapport aux variations de la totalité; elle manquera donc l'histoire par là même puisqu'elle s'interdit par exemple d'expliquer la remarquable homogénéité religieuse d'un groupe de cultivateurs protestants : il lui importe peu, en effet, de savoir que la perméa-

bilité totale des communautés paysannes aux modèles urbains naît aux U.S.A. de ce que la campagne s'est faite *à partir de la ville*, par des hommes qui se trouvaient déjà en possession de techniques industrielles relativement avancées. Lewin considérerait cette explication — selon ses propres formules — comme un causalisme aristotélicien; mais cela veut dire précisément qu'il est incapable de comprendre la synthèse sous la forme d'une dialectique : il faut pour lui qu'elle soit *donnée. Autonomie réciproque*, enfin, de l'expérimentateur et du groupe expérimental : le sociologue n'est pas situé ou, s'il l'est, il suffira de précautions concrètes pour le *désituer*; il se peut qu'il essaye de s'intégrer au groupe mais cette intégration est provisoire, il sait qu'il se dégagera, qu'il consignera ses observations dans l'objectivité, bref il ressemble à ces flics que le cinéma nous propose souvent pour modèles et qui gagnent la confiance d'un gang pour mieux pouvoir le donner : même si le sociologue et le flic participent à une action collective, il va de soi qu'elle est mise entre parenthèses, et qu'ils n'en font que les gestes au profit d'un « intérêt supérieur ».

On pourrait faire les mêmes reproches à cette notion de « personnalité de base » que Kardiner tente d'introduire dans le néo-culturalisme américain : si l'on veut n'y voir qu'une certaine manière dont la personne totalise la société en elle et par elle, la notion est inutile comme nous le verrons bientôt; il serait absurde et vain de parler, par exemple, de la « personnalité de base » du prolétaire français si nous disposons d'une méthode qui permet de comprendre comment le travailleur se projette vers l'objectivation de soi-même à partir de conditions matérielles et historiques. Si au contraire nous considérons cette personnalité comme une réalité objective s'imposant aux membres du groupe, fût-ce à titre de « base de leur personnalité », c'est un fétiche : nous posons l'homme avant l'homme et nous rétablissons le lien de causation. Kardiner situe sa personnalité de base « à mi-chemin entre les institutions primaires (qui expriment l'action du milieu sur l'individu) et secondaires (qui expriment la réaction de l'individu sur le milieu). » Cette « circularité » demeure malgré tout statique et, d'autre part, rien ne montre mieux que cette position « à mi-chemin » l'inutilité de la notion envisagée : il est vrai que l'individu est conditionné par le milieu social et se retourne sur

lui pour le conditionner; c'est même cela — et rien d'autre — qui fait sa réalité. Mais si nous pouvons déterminer les institutions primaires et suivre le mouvement par lequel l'individu se fait en les dépassant, qu'avons-nous besoin de mettre sur la route ce costume de confection. La « personnalité de base » oscille entre l'universalité abstraite *à posteriori* et la substance concrète comme *totalité faite*. Si nous la prenons comme *ensemble préexistant* à celui qui va naître, ou bien elle arrête l'histoire et la réduit à une discontinuité de types et de styles de vie ou bien c'est l'histoire qui la fait éclater par son mouvement continu.

Cette attitude sociologique s'explique à son tour *historiquement*. L'hyper-empirisme — qui néglige par principe les liaisons au passé — ne pouvait naître que dans un pays dont l'histoire est relativement courte; la volonté de mettre le sociologue hors du champ expérimental traduit à la fois « l'objectivisme » bourgeois et une certaine exclusion vécue : Lewin exilé d'Allemagne et persécuté par les nazis s'improvise sociologue pour trouver les moyens pratiques de restaurer la communauté allemande qu'il estime détériorée par Hitler. Mais cette restauration ne peut être obtenue *pour lui*, exilé, impuissant et contre une grande partie des Allemands que par des moyens extérieurs, par une action exercée avec le concours des Alliés. C'est cette Allemagne lointaine, fermée qui, en l'excluant, lui fournit le thème de la totalité dynamique. (Pour démocratiser l'Allemagne, il faut, dit-il, lui donner d'autres chefs mais ces chefs ne seront obéis que si le groupe tout entier est modifié de manière à les accepter.) Il est frappant que ce bourgeois déraciné ne tienne aucun compte des contradictions réelles qui ont amené le nazisme et d'une lutte des classes qu'il a cessé de vivre pour son compte. Les déchirures d'une société, ses divisions intestines : voilà ce qu'un ouvrier allemand pouvait vivre en Allemagne, voilà ce qui pouvait lui donner une tout autre idée des conditions réelles de la dénazification. Le sociologue, en fait, est objet de l'histoire : la sociologie des « primitifs » s'établit sur la base d'un rapport plus profond qui peut être, par exemple, le colonialisme; l'enquête est un rapport vivant entre des hommes (c'est ce rapport même dans sa totalité qu'a tenté de décrire Leiris dans son livre admirable *L'Afrique fantôme*). En fait le sociologue et son

« objet » forment un couple dont chacun est à interpréter par l'autre et dont le *rapport* doit être lui-même déchiffré comme un moment de l'histoire.

Si nous prenons ces précautions, c'est-à-dire si nous réintégrons le moment sociologique dans la totalisation historique, y a-t-il, malgré tout, une indépendance relative de la sociologie ? Pour notre part, nous n'en doutons pas. Si les théories de Kardiner sont contestables, certaines de ses enquêtes ont un incontestable intérêt, en particulier celle qu'il a faite aux îles Marquises. Il met en relief une angoisse latente chez les Marquisiens dont l'origine se trouve dans certaines conditions objectives : la menace de disette et la rareté des femmes (100 femmes pour 250 hommes). Il dérive l'embaumement et le cannibalisme de la disette, comme deux réactions contradictoires qui se conditionnent en s'opposant ; il montre l'homosexualité comme résultat de la rareté des femmes (et de la polyandrie) mais il va plus loin et peut indiquer, par l'enquête, qu'elle n'est pas simplement une satisfaction du besoin sexuel mais une revanche contre la femme. Enfin cet état de choses entraîne chez la femme une réelle indifférence, chez le père une grande douceur dans ses rapports avec les enfants (l'enfant grandit au milieu de *ses* frères) d'où le libre développement des enfants et leur précocité. Précocité, homosexualité comme revanche contre la femme dure et sans tendresse, angoisse latente s'exprimant dans des conduites diverses : voilà des notions irréductibles puisqu'elles nous renvoient à du *vécu*. Il importe peu que Kardiner utilise des concepts psychanalytiques pour les décrire : le fait est que la sociologie peut *établir* ces caractères comme relations réelles entre les hommes. L'enquête de Kardiner ne contredit pas le matérialisme dialectique même si les *idées* de Kardiner lui demeurent opposées. Nous pouvons apprendre dans son étude comment le fait matériel de la rareté des femmes est vécu comme un certain aspect des relations entre les sexes et des mâles entre eux. Simplement elle nous conduit à un certain niveau du concret que le marxisme contemporain néglige systématiquement. Les sociologues américains en concluent que « l'économique n'est pas entièrement déterminant ». Mais cette phrase n'est ni vraie ni fausse puisque la dialectique n'est pas un déterminisme. S'il est vrai que les Eskimos sont « individualistes » et les

Dakota coopératifs alors qu'ils se ressemblent par « la manière dont ils produisent leur vie » il n'en faut pas conclure à une définitive insuffisance de la méthode marxiste mais, tout simplement, à son insuffisant développement. Cela signifie que la sociologie, dans ses enquêtes sur des groupes définis, livre, *à cause* de son empirisme, des connaissances susceptibles de développer la méthode dialectique en l'obligeant à pousser la totalisation jusqu'à leur intégration. L' « individualisme » des Eskimos, s'il existe, doit être conditionné par des facteurs du même ordre que ceux qu'on étudie dans les communautés marquisiennes. En lui-même, c'est un fait (ou, pour parler comme Kardiner, un « style de vie ») qui n'a rien à faire avec la « subjectivité » et qui se décèle dans les comportements des individus à l'intérieur du groupe et par rapport aux réalités quotidiennes de la vie (habitat, repas, fêtes, etc.) et même du travail. Mais, dans la mesure même où la sociologie est par elle-même une *attention prospective* qui se dirige vers ce genre de faits, elle est et oblige le marxisme à devenir une méthode euristique. Elle révèle, en effet, des relations nouvelles et réclame qu'on les rattache à de nouvelles conditions. Or la « rareté des femmes », par exemple, est une véritable condition matérielle : elle est économique *en tout cas* dans la mesure même où l'économie se définit par la rareté; c'est un rapport quantitatif qui conditionne rigoureusement un besoin. Mais en outre Kardiner oublie ce que Levi Strauss a si bien montré dans son livre sur *Les structures élémentaires de la Parenté* : c'est que le mariage est une forme de prestation totale. La femme n'est pas seulement une compagne de lit, c'est un travailleur, une force productrice. « Aux niveaux les plus primitifs, où la rigueur du milieu géographique et l'état rudimentaire des techniques rendent hasardeux aussi bien la chasse et le jardinage, que le ramassage et la cueillette, l'existence serait presque impossible pour un individu abandonné à lui-même... Il n'est pas exagéré de dire que pour de telles sociétés, le mariage présente une importance vitale pour chaque individu... intéressé (d'abord) à trouver... un conjoint mais ausi à prévenir l'occurrence pour son groupe de ces deux calamités de la société primitive : le célibataire et l'orphelin. » (*Str. par.* pp. 48-49.) Cela signifie qu'il ne faut jamais céder aux simplifications technicistes et présenter les techniques et les outils

comme conditionnant dans un contexte particulier à eux seuls les relations sociales. Outre que les traditions et l'histoire (la complexité verticale de Lefebvre) interviennent au niveau même du travail et des besoins, il existe d'autres conditions matérielles (la rareté des femmes en est une) qui sont avec les techniques et le niveau réel de la vie dans une relation de conditionnement circulaire. Ainsi le rapport numérique entre les sexes prend d'autant plus d'importance pour la production et pour les relations suprastructurelles que la disette est plus menaçante et les instruments plus rudimentaires. Il s'agit seulement de ne rien *subordonner* à priori : on dirait vainement que la rareté des femmes est un fait de simple nature (pour l'opposer au caractère institutionnel des techniques) puisque cette rareté n'apparaît jamais qu'à l'intérieur d'une communauté. A partir de là, personne ne peut plus reprocher à l'interprétation marxiste d'être insuffisamment déterminante : il suffit en effet que la méthode régressive-progressive tienne compte *à la fois* de la circularité des conditions matérielles et du conditionnement mutuel des relations humaines établies sur cette base (le lien immédiatement réel, *à son niveau*, de la dureté des femmes, de l'indulgence des pères, du ressentiment créant les tendances homosexuelles et de la précocité des enfants se fonde sur la polyandrie qui est elle-même une réaction du groupe à la rareté; mais ces différents caractères ne sont pas déjà contenus *dans* la polyandrie comme des œufs dans un panier : ils s'enrichissent par leurs actions réciproques comme *manière de la vivre* dans un dépassement perpétuel). Sous cette forme prospective, avec son absence de fondement théorique et la précision de ses méthodes auxiliaires — enquêtes, tests, statistiques, etc., etc.; — la sociologie, moment provisoire de la totalisation historique, révèle des médiations nouvelles entre les hommes concrets et les conditions matérielles de leur vie, entre les relations humaines et les rapports de production, entre les personnes et les classes (ou toute autre espèce de groupement).

Nous reconnaissons sans peine que le *groupe* n'a jamais ni ne peut avoir le type d'existence métaphysique qu'on cherche à lui donner; nous répétons avec le marxisme : il n'y a que des hommes et des relations réelles entre les hommes; de ce point de vue, le groupe n'est en un sens qu'une multiplicité

de relations et de relations entre ces relations. Et cette certitude nous vient justement de ce que nous considérons le rapport du sociologue à son objet comme un rapport de réciprocité; l'enquêteur ne peut jamais être « hors » d'un groupe que dans la mesure où il est « dans » un autre — sauf dans les cas-limites où cet exil est l'envers d'un acte réel d'exclusion. Et ces perspectives diverses lui montrent assez que la communauté comme telle lui échappe de tous les côtés.

Cela ne doit pourtant pas le dispenser de déterminer le type de réalité et d'efficacité propre aux objets collectifs qui peuplent notre champ social et qu'on est convenu de nommer l'intermonde. Une société de pêcheurs à la ligne n'est ni un caillou ni une hyperconscience ni une simple rubrique verbale pour désigner des relations concrètes et particulières entre ses membres : elle a ses statuts, son administration, son budget, son mode de recrutement, sa fonction; c'est à partir de là que ses membres ont instauré entre eux un certain type de réciprocité dans les relations. Lorsque nous disons : il n'y a que des hommes et des relations réelles entre les hommes (pour Merleau-Ponty, j'ajoute : des choses aussi et des animaux, etc.), nous voulons seulement dire que le support des objets collectifs doit être cherché dans l'activité concrète des individus; nous n'entendons pas *nier* la réalité de ces objets mais nous prétendons qu'elle est *parasitaire*. Le marxisme n'est pas fort éloigné de notre conception. Mais, dans son état présent, on peut de ce point de vue lui faire deux reproches essentiels : certes il montre « les intérêts de classe » s'imposant à l'individu contre ses intérêts individuels ou le marché, d'abord simple complexe de relations humaines, tendant à devenir plus réel que les vendeurs et que leurs clients; mais il reste incertain quant à la nature et à l'origine de ces « collectifs » : la théorie du fétichisme, esquissée par Marx, n'a jamais été développée et, du reste, elle ne saurait s'étendre à toutes les réalités sociales; ainsi, refusant l'organicisme, il manque d'armes contre lui. Il considère le marché comme une *chose* et que ses inexorables lois contribuent à réifier les rapports entre les hommes mais quand soudain, pour parler comme Henri Lefebvre, un tour de passe-passe dialectique nous montre cette abstraction monstrueuse comme le véritable concret (il s'agit bien sûr d'une société aliénée) pendant que les individus (par exemple

l'ouvrier soumis aux lois d'airain du marché du travail) tombent à leur tour dans l'abstraction, nous nous croyons revenus à l'idéalisme hégélien. Car la *dépendance* de l'ouvrier qui vient vendre sa force de travail ne peut en aucun cas signifier que ce travailleur est tombé dans l'existence abstraite. Tout au contraire la réalité du marché, quelque inexorables que soient ses lois, et jusqu'à son apparence concrète repose sur la réalité des individus aliénés et sur leur séparation. Il faut reprendre l'étude des collectifs au commencement et montrer que ces objets, loin de se caractériser par l'unité directe d'un *consensus*, figurent au contraire des perspectives de fuite. C'est parce que, sur la base de conditions données, les relations directes entre personnes dépendent d'autres relations singulières, celles-ci, d'autres encore et ainsi de suite, qu'il y a contrainte objective dans les rapports concrets; ce n'est pas la présence des autres mais leur absence qui fonde cette contrainte, ce n'est pas leur union mais leur séparation. Pour nous, la réalité de l'objet collectif repose sur la *récurrence*; elle manifeste que la totalisation n'est jamais achevée et que la totalité n'existe au mieux qu'à titre de *totalité détotalisée* [11].

Tels quels, ces collectifs existent, ils se révèlent immédiatement à l'action et à la perception; en chacun d'eux nous trouverons toujours une matérialité concrète (mouvement, siège social, édifice, mot, etc., etc.) qui soutient et manifeste une fuite qui la ronge. Il me suffit d'ouvrir ma fenêtre : je vois une église, une banque, un café; voilà trois collectifs; ce billet de mille francs en est un autre; un autre encore, le journal que je viens d'acheter. Et, le second reproche qu'on peut faire au marxisme, c'est qu'il ne s'est jamais soucié d'étudier ces objets en eux-mêmes, c'est-à-dire à tous les niveaux de la vie sociale. Or c'est dans sa relation avec les collectifs, c'est dans son « champ social », considéré sous son aspect le plus immédiat, que l'homme fait l'apprentissage de sa condition; ici encore les liaisons particulières sont une manière de réaliser et de vivre l'universel dans sa matérialité; ici encore cette particularité a son opacité propre qui interdit de la dissoudre dans les déterminations fondamentales : cela signifie que le « milieu » de notre vie, avec ses institutions, ses monuments, ses instruments, ses

11. J'ai développé très sommairement ces indications dans la seconde partie de cet ouvrage, *Critique de la raison dialectique*, qui ne doit pas paraître en revue.

« infinis » culturels (réels comme l'Idée de nature, imaginaires comme Julien Sorel ou Don Juan), ses fétiches, sa temporalité sociale et son espace « hodologique » doit faire *aussi* l'objet de notre étude. Ces différentes réalités dont l'être est directement proportionnel au non-être de l'humanité entretiennent entre elles par l'intermédiaire des relations humaines *et avec nous* une multiplicité de rapports qui peuvent et doivent être étudiés en eux-mêmes. Produit de son produit, façonné par son travail et par les conditions sociales de la production, l'homme existe *en même temps* au milieu de ses produits et fournit la substance des « collectifs » qui le rongent; à chaque niveau de la vie un court-circuit s'établit, une expérience horizontale qui contribue à le changer sur la base de ses conditions matérielles de départ : l'enfant *ne vit pas seulement* sa famille, il vit aussi — en partie à travers elle, en partie seul — le paysage collectif qui l'environne; et c'est encore la généralité de sa classe qui lui est révélée dans cette expérience singulière [12]. Il s'agit donc de constituer des synthèses horizontales où les objets considérés développeront librement leurs structures et leurs lois. Cette totalisation transversale affirme à la fois sa dépendance par rapport à la synthèse verticale et son autonomie relative. Elle n'est ni suffisante par soi ni inconsistante. En vain tenterait-on de rejeter les « collectifs » du côté de la pure apparence. Certes il ne faut pas les juger sur la conscience que les contemporains en ont; mais on perdrait leur originalité si on les envisageait seulement du point de vue des profondeurs. Si l'on voulait étudier un de ces groupes de culture qu'on rencontre dans certaines fabriques : on n'en serait pas quitte avec le vieux slogan : les ouvriers *croient qu'ils lisent* (donc que l'objet collectif est culturel) en fait ils ne font que retarder en eux-mêmes la prise de conscience et l'émancipation du prolétariat. Car *il est bien vrai* qu'ils retardent en eux le moment de cette prise de conscience; *mais il est bien vrai* aussi qu'ils *lisent* et que leurs lectures se produisent au sein d'une communauté

12. « Toute la vie de Charlot tient dans ce paysage de brique et de fer... Lambeth Road, c'est déjà le décor d'*Easy Street*, la rue des Bons-Enfants où Charlot coiffe... le gros Nénesse d'un bec de gaz... Voilà toutes les maisons de son enfance que Charlot reconnaît, dit-il, avec plus d'émotion que les gens. » (Paul Gilson.) L'environnement collectif de son enfance misérable devient en lui signe, mythe et source de création.

qui les favorise et qui se développe par elles. Pour ne citer qu'un objet, on conviendra qu'une *ville* est une organisation matérielle et sociale qui tire sa réalité de l'ubiquité de son absence : elle est présente dans chacune de ses rues *en tant* qu'elle est toujours ailleurs et le mythe de la capitale avec ses *mystères* montre assez que l'opacité des relations humaines directes y vient de ce qu'elles sont toujours conditionnées par toutes les autres. Les *Mystères de Paris* viennent de l'interdépendance absolue des milieux liée à leur compartimentage radical. Mais chaque collectif urbain a sa physionomie propre. Des marxistes ont fait des classifications heureuses, ils ont distingué du point de vue même de l'évolution économique, les villes agricoles des villes industrielles, les villes coloniales, les villes socialistes, etc., etc. Ils ont montré, pour chaque type, comment la forme et la division du travail en même temps que les rapports de production engendraient une organisation et une distribution particulière des fonctions urbaines. Mais cela ne suffit pas pour rejoindre l'expérience : Paris et Rome diffèrent profondément; la première est une ville typiquement bourgeoise du XIXe siècle, la seconde, en retard et en avance sur l'autre, tout à la fois, se caractérise par un centre de structure aristocratique (pauvres et riches vivent dans les mêmes immeubles, comme dans notre capitale avant 1830) entouré de quartiers modernes qui s'inspirent de l'urbanisme américain. Il ne suffit pas de montrer que ces différences de structure correspondent à des différences fondamentales dans le développement économique des deux pays et que le marxisme, outillé comme il l'est aujourd'hui, peut en rendre compte [13] : il faut voir aussi que les *constitutions* de ces deux villes conditionnent immédiatement les relations concrètes de leurs habitants. A travers la promiscuité de la richesse et de la pauvreté, les Romains vivent en raccourci l'évolution de leur économie nationale mais cette promiscuité est *par elle-même* une donnée immédiate de la vie sociale; elle se manifeste à travers des relations humaines d'un type particulier, elle suppose un enracinement de chacun dans le passé urbain, un lien concret des hommes aux ruines (qui dépend bien moins qu'on ne pourrait croire du genre de travail et de la classe puisque, finalement, ces ruines sont habitées et utilisées

13. Rome est un centre agricole devenu capitale administrative. L'industrie proprement dite s'y est peu développée.

par tous — plus encore, peut-être, par le peuple que par les gros bourgeois), une certaine organisation de l'espace, c'est-à-dire des chemins qui mènent les hommes vers d'autres hommes ou vers le travail. Si nous n'avons pas les instruments nécessaires pour étudier la structure et l'influence de ce « champ social », il nous sera tout à fait impossible de faire sortir certaines attitudes typiquement romaines de la simple détermination des rapports de production. Des restaurants chers se trouvent dans les quartiers les plus pauvres; pendant la belle saison, les riches dînent à la terrasse. Ce fait — inconcevable à Paris — ne concerne pas seulement les individus : il en dit long par lui-même sur la manière dont les rapports de classe sont vécus [14].

Ainsi l'intégration de la sociologie au marxisme est d'autant plus aisée qu'elle se donne pour un hyper-empirisme. Seule, elle se figerait dans l'essentialisme et le discontinu; reprise — comme *le moment* d'un empirisme surveillé — dans le mouvement de totalisation historique elle retrouvera sa profondeur et sa vie, mais c'est elle qui maintiendra l'irréductibilité relative des champs sociaux, c'est elle qui fera ressortir, au sein du mouvement général, les résistances, les freinages, les ambiguïtés et les équivoques. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'*adjoindre* une méthode au marxisme : c'est le développement même de la philosophie dialectique qui doit l'amener à produire dans un même acte la synthèse horizontale et la totalisation en profondeur. Et d'autres tant que le marxisme s'y refusera, tenteront le coup à sa place.

En d'autres termes, nous reprochons au marxisme contemporain de rejeter du côté du hasard toutes les déterminations concrètes de la vie humaine et de ne rien garder de la totalisation historique si ce n'est son ossature abstraite d'universalité. Le résultat, c'est qu'il a entièrement perdu le sens de ce qu'est un homme : il n'a, pour combler ses lacunes, que l'absurde psychologie pawlovienne. Contre l'idéalisation de la philosophie et la déshumanisation de l'homme, nous affirmons que la part du hasard peut et doit être réduite au minimum. Lorsqu'on nous dit : « Napoléon, en tant qu'individu, n'était qu'un accident; ce qui était nécessaire c'était la

14. Cela ne signifie pas que la lutte de classe soit moins violente; au contraire mais simplement qu'elle est *autre*.

dictature militaire comme régime liquidateur de la Révolution » on ne nous intéresse guère car nous l'avions toujours su. Ce que nous entendons montrer c'est que *ce* Napoléon était nécessaire, c'est que le développement de la Révolution a forgé en même temps la nécessité de la dictature et la personnalité entière de celui qui devait l'exercer; c'est aussi que le processus historique a ménagé *au général Bonaparte personnellement* des pouvoirs préalables et des occasions qui lui ont permis — et à lui seul — de hâter cette liquidation; c'est, en un mot, qu'il ne s'agit pas d'un universel abstrait, d'une situation si mal définie que plusieurs Bonaparte étaient *possibles* mais d'une totalisation concrète où *cette* bourgeoisie réelle, faite d'hommes réels et vivants devait liquider *cette* Révolution et où *cette* Révolution créait son propre liquidateur en la personne de Bonaparte, en soi et pour soi — c'est-à-dire pour ces bourgeois-là et à ses propres yeux. Il ne s'agit pas pour nous, comme on l'a trop souvent prétendu, de « rendre ses droits à l'irrationnel » mais, au contraire, de réduire la part de l'indétermination et du non-savoir; non pas de rejeter le marxisme au nom d'une troisième voie ou d'un humanisme idéaliste mais de reconquérir l'homme à l'intérieur du marxisme. Nous venons de marquer que le matérialisme dialectique se réduit à son propre squelette s'il n'intègre pas certaines disciplines occidentales; mais cela n'est qu'une démonstration négative : nos exemples ont révélé, au cœur de cette philosophie, l'emplacement vide d'une anthropologie concrète. Mais, sans un mouvement, sans un effort réel de totalisation, les données de la sociologie et de la psychanalyse dormiront côte à côte et ne s'intégreront pas au « Savoir » La carence du marxisme nous a déterminés à tenter cette intégration nous-mêmes, avec les moyens du bord, c'est-à-dire par des opérations définies et selon des principes qui donnent son caractère propre à notre idéologie et que nous allons exposer.

III

La progression synthétique

J'ai dit que nous acceptions sans réserves les thèses exposées par Engels dans sa lettre à Marx : « Les hommes font leur histoire eux-mêmes mais dans un milieu donné qui les condi-

tionne. » Toutefois ce texte n'est pas des plus clairs et il reste susceptible de nombreuses interprétations. Comment faut-il entendre en effet que l'homme *fait* l'histoire, si par ailleurs, c'est l'histoire qui le fait. Le marxisme idéaliste semble avoir choisi l'interprétation la plus facile : entièrement déterminé par les circonstances antérieures, c'est-à-dire, en dernière analyse, par les conditions économiques, l'homme est un produit passif, une somme de réflexes conditionnés. Mais cet objet inerte, en s'insérant dans le monde social, au milieu d'autres inerties pareillement conditionnées, contribue par la nature qu'il a reçue à précipiter ou à freiner le « cours du monde » : il change la société, comme une bombe, sans cesser d'obéir au principe d'inertie, peut détruire un immeuble. En ce cas, la différence entre l'agent humain et la machine serait nulle : Marx écrit en effet : « L'invention d'un nouvel instrument de guerre, l'arme à feu, devait nécessairement modifier toute l'organisation intérieure de l'armée, les rapports dans le cadre desquels les individus forment une armée et qui font de celle-ci un tout organisé, enfin, également, les rapports entre armées différentes. » Pour tout dire l'avantage semble ici pour l'arme ou pour l'outil : leur simple apparition bouleverse tout. Cette conception peut se résumer par ces déclarations du *Courrier Européen* (de Saint-Pétersbourg) : « Marx considère l'évolution sociale comme un procès naturel régi par des lois qui ne dépendent pas de la volonté, de la conscience ni de l'intention des hommes mais qui, au contraire, les déterminent. » Marx les cite dans la 2e préface du *Capital*. Les reprend-il à son compte ? C'est difficile à dire : il félicite le critique d'avoir décrit excellemment « *sa* » méthode et lui fait observer qu'il s'agit en fait de *la* méthode dialectique. Mais il ne s'étend pas sur le détail des remarques et termine en notant que le bourgeois pratique « *prend nettement conscience* » des contradictions de la société capitaliste, ce qui semble la contrepartie de son affirmation de 1860 : « (Le mouvement ouvrier représente) la participation consciente au processus historique qui bouleverse la société. » Or, on observera que les remarques du *Courrier Européen* ne contredisent pas seulement le passage précité de « Herr Vogt » mais aussi ce texte qu'on connaît bien : la troisième thèse du Feuerbach : « La doctrine matérialiste selon laquelle les hommes sont un produit des circonstances et de l'éducation...

ne tient pas compte du fait que les circonstances sont modifiées précisément par les hommes et que l'éducateur doit être éduqué lui-même. » Ou bien c'est une simple tautologie et nous devons tout simplement comprendre que l'éducateur lui-même est un produit des circonstances et de l'éducation, ce qui rendrait la phrase inutile et absurde; ou bien c'est l'affirmation décisive de l'irréductibilité de la *praxis* humaine; l'éducateur doit être éduqué : cela signifie que l'éducation doit être une entreprise [1].

Si l'on veut donner toute sa complexité à la pensée marxiste il faudrait dire que l'homme, en période d'exploitation, est *à la fois* le produit de son propre produit et un agent historique qui ne peut en aucun cas passer pour un produit. Cette contradiction n'est pas figée, il faut la saisir dans le mouvement même de la *praxis*; alors, elle éclairera la phrase d'Engels : les hommes font leur histoire sur la base de conditions réelles antérieures (au nombre desquelles il faut compter les caractères acquis, les déformations imposées par le mode de travail et de vie, l'aliénation, etc.) mais ce sont *eux* qui la font et non les conditions antérieures : autrement ils seraient les simples véhicules de forces inhumaines qui régiraient à travers eux le monde social. Certes, ces conditions existent et ce sont elles, elles seules, qui peuvent fournir une direction et une réalité matérielle aux changements qui se préparent; mais le mouvement de la *praxis* humaine les dépasse en les conservant.

Et certainement les hommes ne mesurent pas la portée réelle de ce qu'ils font — ou du moins cette portée doit leur échapper tant que le prolétariat, sujet de l'histoire, n'aura pas dans un même mouvement réalisé son unité et pris conscience de son rôle historique. Mais si l'histoire m'échappe cela ne vient pas de ce que je ne la fais pas : cela vient de ce que l'autre la fait aussi. Engels — de qui nous avons sur ce sujet beaucoup de déclarations peu compatibles entre elles — a, dans *la Guerre des*

1. Marx a précisé sa pensée : pour agir sur l'éducateur, il faut agir sur les facteurs qui le conditionnent. Ainsi se trouvent liés inséparablement dans la pensée marxienne les caractères de la détermination externe et ceux de cette unité synthétique et progressive qu'est la *praxis* humaine. Peut-être faut-il tenir cette volonté de transcender les oppositions de l'extériorité et de l'intériorité, de la multiplicité et de l'unité, de l'analyse et de la synthèse, de la nature et de l'antiphysis pour l'apport *théorique* le plus profond du marxisme. Mais ce sont des indications à développer : l'erreur serait de croire que la besogne est facile.

Paysans, en tout cas, montré le sens qu'il donnait à cette contradiction : après avoir insisté sur le courage, la passion des paysans allemands, sur la justesse de leurs revendications, sur le génie de certains chefs (en particulier de Münzer), sur l'intelligence et l'habileté de l'élite révolutionnaire, il conclut : « A la Guerre des Paysans, seuls les princes pouvaient gagner quelque chose : donc ce fut son résultat. Ils gagnèrent non seulement de façon relative, parce que leurs concurrents, clergé, noblesse, ville, se trouvèrent affaiblis, mais aussi de façon absolue parce qu'ils remportèrent les dépouilles opimes des autres ordres. » Qu'est-ce donc qui a *volé* la praxis des révoltés ? Simplement leur séparation qui avait pour origine une condition historique déterminée : le morcellement de l'Allemagne. L'existence de mouvements provinciaux nombreux qui n'arrivaient pas à s'unifier — et dont chacun, *autre* que les autres, agissait autrement — suffit à déposséder chaque groupe du sens réel de son entreprise. Cela ne veut pas dire que l'entreprise *comme action réelle de l'homme sur l'histoire* n'existe pas, mais seulement que le résultat atteint — *même conforme à l'objectif qu'on se proposait* — est radicalement différent de ce qu'il paraît à l'échelle locale quand on le replace dans le mouvement totalisateur. Finalement le morcellement du pays a fait échouer la guerre et la guerre n'a eu pour résultat que d'aggraver et que de consolider ce morcellement. Ainsi l'homme fait l'histoire : cela veut dire qu'il s'y objective et s'y aliène; en ce sens l'histoire, qui est l'œuvre propre de *toute* l'activité de *tous* les hommes, leur apparaît comme une force étrangère dans la mesure exacte où ils ne reconnaissent pas le sens de leur entreprise (même localement réussie) dans le résultat total et objectif : en faisant la paix séparée, les paysans d'une certaine province ont gagné *pour ce qui est d'eux*. Mais ils ont affaibli leur classe et sa défaite se retournera contre eux lorsque les propriétaires fonciers, sûrs de leur force, renieront leurs engagements. Le marxisme, au XIXe siècle, est une tentative gigantesque non seulement pour faire l'histoire mais pour s'emparer d'elle, pratiquement et théoriquement, en unifiant le mouvement ouvrier et en éclairant l'action du prolétariat par la connaissance du processus capitaliste et de la réalité objective des travailleurs. Au terme de cet effort, par l'unification des exploités et par la réduction progressive du nombre des classes en lutte, l'histoire doit avoir

enfin un sens pour l'homme. En prenant conscience de lui-même, le prolétariat devient sujet de l'histoire, c'est-à-dire qu'il doit se reconnaître en elle. Même dans le combat quotidien, la classe ouvrière doit obtenir des résultats conformes à l'objectif visé ou dont les conséquences, au moins, ne se retourneront pas contre elle.

Nous n'en sommes pas là : il y a *des* prolétariats. Simplement parce qu'il y a des groupes de production nationaux qui se sont développés différemment. Méconnaître la solidarité de ces prolétariats serait aussi absurde que de sous-estimer leur *séparation*. Il est vrai que les divisions brutales et leurs conséquences théoriques (pourrissement de l'idéologie bourgeoise, arrêt provisoire du marxisme) obligent notre époque à se faire sans se connaître. Mais, d'autre part, bien que nous subissions plus que jamais ses contraintes, il n'est pas vrai que l'Histoire nous apparaisse tout à fait comme une force étrangère. Elle se fait chaque jour par nos mains autre que nous ne croyons la faire et, par un retour de flamme, nous fait autres que nous ne croyions être ou devenir; et pourtant, elle est moins opaque qu'elle n'a été : le prolétariat a découvert et livré « son secret »; le mouvement du capital est conscient de lui-même, à la fois par la connaissance que les capitalistes en prennent et par l'étude qu'en font les théoriciens du mouvement ouvrier. Pour chacun la multiplicité des groupes, leurs contradictions et leurs séparations apparaissent *situées* à l'intérieur d'unifications plus profondes. La guerre civile, la guerre coloniale et la guerre étrangère se manifestent à tous, sous la couverture ordinaire des mythologies, comme des formes différentes et complémentaires d'une même lutte de classe. Il est vrai que la plupart des pays socialistes « *ne se connaissent pas eux-mêmes* »; et pourtant la déstalinisation — comme le montre l'exemple polonais — est *aussi* un progrès vers la prise de conscience. Ainsi la pluralité *des sens* de l'Histoire ne peut se découvrir et se poser pour soi que sur le fond d'une totalisation future, en fonction de celle-ci et en contradiction avec elle. Cette totalisation, c'est notre office théorique et pratique de la rendre chaque jour plus proche. Tout est encore obscur et, pourtant, tout est en pleine lumière : nous avons — pour nous en tenir à l'aspect théorique — les instruments, nous pouvons établir la méthode : notre

tâche historique, au sein de ce monde polyvalent, c'est de rapprocher le moment où l'histoire n'aura qu'*un seul sens* et où elle tendra à se dissoudre dans les hommes concrets qui la feront en commun [2].

Le projet. Ainsi l'aliénation peut modifier les *résultats* de l'action mais non sa réalité profonde. Nous refusons de confondre l'homme aliéné avec une chose, et l'aliénation avec les lois physiques qui régissent les conditionnements d'extériorité. Nous affirmons la spécificité de l'acte humain, qui traverse le milieu social tout en en conservant les déterminations et qui transforme le monde sur la base de conditions données. Pour nous, l'homme se caractérise avant tout par le dépassement d'une situation, par ce qu'il parvient à faire de ce qu'on a fait de lui, même s'il ne se reconnaît jamais dans son objectivation. Ce dépassement nous le trouvons à la racine de l'humain et d'abord dans le besoin : il est ce qui rejoint, par exemple, la rareté des femmes marquisiennes, comme fait structurel du groupe, à la polyandrie comme institution matrimoniale. Car cette rareté n'est pas un simple manque : sous sa forme la plus nue, elle exprime une situation dans la société et renferme déjà un effort pour la dépasser; la conduite la plus rudimentaire doit se déterminer à la fois par rapport aux facteurs réels et présents qui la conditionnent et par rapport à un certain objet à venir qu'elle tente de faire naître [3]. C'est ce que nous nommons *le projet.* Par là nous

2. Il est relativement facile de prévoir dans quelle mesure toute tentative (fût-ce celle d'*un groupe*) se posera comme détermination particulière au sein du mouvement totalisateur et, par là, obtiendra des résultats opposés à ceux qu'elle cherchait : ce sera *une* méthode, *une* théorie, etc., etc. Mais on peut aussi prévoir comment son aspect partiel sera brisé plus tard, par une génération nouvelle, et comment, à l'intérieur de la philosophie marxiste, elle sera intégrée à une totalité plus vaste. Dans cette mesure même, on peut dire que les générations qui montent sont plus capables que celles qui nous ont précédés de *savoir* (au moins formellement) ce qu'elles font.

3. Faute de se développer dans des investigations réelles, le marxisme use d'une dialectique arrêtée. Il opère en effet la totalisation des activités humaines à l'intérieur d'un continuum homogène et infiniment divisible qui n'est autre que le temps du rationalisme cartésien. Cette *temporalité-milieu* n'est pas gênante lorsqu'il s'agit d'examiner le processus du capital parce que c'est justement cette temporalité-là que l'économie capitaliste engendre comme signification de la production, de la circulation monétaire, de la répartition des biens, du crédit, des « intérêts composés ». Ainsi peut-elle être considérée comme un produit du système. Mais la description de ce contenant universel comme moment d'un développement social est

définissons une double relation simultanée ; par rapport au donné, la praxis est négativité : mais il s'agit toujours de la négation d'une négation; par rapport à l'objet visé, elle est positivité : mais cette positivité débouche sur le « non-existant », sur ce qui *n'a pas encore* été. Fuite et bond en avant, refus et réalisation tout ensemble, le projet retient et dévoile la réalité dépassée, refusée par le mouvement même qui la dépasse : ainsi la connaissance est un moment de la praxis, même de la plus rudimentaire : mais cette connaissance n'a rien d'un savoir absolu : définie par la négation de la réalité refusée au nom de la réalité à produire, elle reste captive de l'action qu'elle éclaire et disparaît avec elle. Il est donc parfaitement exact que l'homme est le produit de son produit : les structures d'une société qui s'est créée par le travail humain définissent pour chacun une situation objective de départ : la vérité d'un homme c'est la nature de son travail et c'est son salaire. Mais elle le définit dans la mesure même où il la dépasse constamment par sa pratique (dans une démocratie populaire, en faisant, par exemple, du travail noir ou en devenant « activiste » ou en résistant sourdement à l'élévation des normes; dans une société capitaliste en s'affiliant au syndicat, en votant pour la grève, etc., etc.). Or ce dépassement n'est concevable que comme une relation de l'existant à ses possibles. D'ailleurs dire d'un homme ce qu'il « est », c'est dire du même coup ce qu'il peut et réciproquement : les conditions matérielles de son existence circonscrivent le champ de ses possibilités (son travail est trop dur, il est trop las pour faire preuve d'une activité syndicale ou politique). Ainsi le champ des possibles est le but vers lequel l'agent dépasse sa situation objective.

une chose et la détermination dialectique de la temporalité *réelle* (c'est-à-dire du rapport vrai des hommes à leur passé et à leur avenir) en est une autre. La dialectique comme mouvement de la réalité s'effondre si le temps n'est pas dialectique, c'est-à-dire si l'on refuse une certaine action de l'avenir en tant que tel. Il serait trop long d'étudier ici la temporalité dialectique de l'histoire. Je n'ai voulu, pour l'instant, que marquer les difficultés et formuler le problème. On doit comprendre en effet que ni les hommes ni leurs activités ne sont *dans le temps* mais que le temps, comme caractère concret de l'histoire, est fait par les hommes sur la base de leur temporalisation originelle. Le marxisme a pressenti la vraie temporalité lorsqu'il a critiqué et détruit la notion bourgeoise de « progrès » — qui implique nécessairement un milieu homogène et des coordonnées permettant de situer le point de départ et le point d'arrivée. Mais — sans qu'il l'ait jamais dit — il a renoncé à ces recherches et préféré reprendre le « progrès » à son compte.

Et ce champ, à son tour, dépend étroitement de la réalité sociale et historique. Par exemple, dans une société où tout s'achète, les possibilités de culture sont pratiquement éliminées pour les travailleurs si la nourriture absorbe 50 % ou plus de leur budget. La liberté des bourgeois, au contraire ,réside dans la possibilité de consacrer une part toujours croissante de leur revenu aux postes de dépenses les plus variés. Mais, si réduit soit-il, le champ des possibles existe toujours et nous ne devons pas l'imaginer comme une zone d'indétermination mais, au contraire, comme une région fortement structurée, qui dépend de l'histoire entière et qui enveloppe ses propres contradictions. C'est en dépassant la donnée vers le champ des possibles et en réalisant une possibilité entre toutes que l'individu s'objective et contribue à faire l'histoire : son projet prend alors une réalité que l'agent ignore peut-être et qui, par les conflits qu'elle manifeste et qu'elle engendre, influence le cours des événements.

Il faut donc concevoir la possibilité comme doublement déterminée : d'une part, c'est au cœur même de l'action singulière, la présence de l'avenir comme *ce qui manque* et ce qui dévoile la réalité par cette absence même. D'autre part, c'est l'avenir réel et permanent que maintient et transforme sans cesse la collectivité : lorsque les besoins communs entraînent la création de nouveaux offices (par exemple, la multiplication des médecins dans une société qui s'industrialise), ces offices non encore remplis — ou vacants par suite des retraites, des morts — constituent pour certains un avenir réel, concret et *possible* : ils *peuvent* faire leur médecine, la carrière n'est pas encombrée, du coup, leur vie s'ouvre jusqu'à la mort : toutes choses égales d'ailleurs, les professions de médecin militaire, de médecin de campagne, de médecin colonial, etc., sont caractérisées par certains avantages et certaines obligations qu'ils connaîtront vite. Cet avenir, bien sûr, n'est que partiellement vrai : il suppose un *statu quo* et un minimum d'ordre (exclusion des hasards) qui contredit justement l'historialisation constante de nos sociétés. Mais il n'est pas faux non plus puisque c'est lui — autrement dit les intérêts de la profession, de la classe etc., la division toujours plus poussée du travail, etc., etc. — qui manifeste d'abord les contradictions présentes de la société. Il se présente donc comme possibilité schématique et toujours ouverte et comme action immédiate sur le présent.

Inversement il définit l'individu dans sa réalité présente : les conditions que doivent remplir les étudiants en médecine, dans une société bourgeoise, sont révélatrices *en même temps* de la société, de la profession et de la situation sociale de celui qui l'exercera. S'il est encore nécessaire que les parents soient fortunés, si l'usage des bourses d'études n'est pas répandu, le futur médecin est désigné à lui-même comme membre des classes moyennes : en revanche il prend conscience de sa classe par l'avenir qu'elle lui rend possible, c'est-à-dire à travers la profession choisie. Celui qui ne remplit pas les conditions requises, au contraire, la médecine devient *son manque*, sa *déshumanité* (d'autant plus que beaucoup d'autres carrières lui sont en même temps « fermées »). C'est de ce point de vue, peut-être, qu'il faudrait aborder le problème de la paupérisation relative : tout homme se définit négativement par l'ensemble des possibles qui lui sont impossibles, c'est-à-dire par un avenir plus ou moins bouché. Pour les classes défavorisées, chaque enrichissement culturel, technique ou matériel de la société représente une diminution, un appauvrissement, l'avenir est presque tout entier barré. Ainsi, positivement et négativement, les possibles sociaux sont vécus comme déterminations schématiques de l'avenir individuel. Et le possible le plus individuel n'est que l'intériorisation et l'enrichissement d'un possible social. Un « rampant » a pris un avion, dans un camp voisin de Londres, et, sans avoir jamais piloté, il a traversé la Manche. C'est un homme de couleur : il lui est interdit de faire partie du personnel volant. Cette interdiction devient pour lui un appauvrissement *subjectif*; mais le subjectif se dépasse aussitôt dans l'objectivité : cet avenir refusé lui reflète le destin de sa « race » et le racisme des Anglais. La révolte *générale* des hommes de couleur contre les colons s'exprime *en lui* par le refus singulier de cette interdiction. Il affirme qu'un avenir *possible aux blancs* est *possible à tous ;* cette position politique, dont il n'a sans doute pas une conscience claire, il la vit comme obsession personnelle : l'aviation devient *sa* possibilité comme *avenir clandestin*; en fait il choisit une possibilité *déjà reconnue* par les colons aux colonisés (simplement parce qu'on ne peut pas la rayer au départ) : celle de la rébellion, du risque, du scandale, de la répression. Or ce choix nous permet de comprendre en même temps son projet individuel et le stade

actuel de la lutte des colonisés contre les colons (les hommes de couleur ont dépassé le moment de la résistance passive et de la dignité; mais le groupe dont il fait partie n'a pas encore les moyens de dépasser la révolte individuelle et le terrorisme). Il est d'autant plus *individu et singulier*, ce jeune rebelle, que la lutte en son pays réclame provisoirement des actes individuels. Ainsi la singularité unique de cette personne, c'est l'intériorisation d'un double avenir : celui des blancs et celui de ses frères, dont la contradiction est vêtue et surmontée dans un projet qui la lance vers un avenir fulgurant et bref, *son* avenir, brisé aussitôt par la prison ou la mort accidentelle.

Ce qui donne au culturalisme américain et aux théories de Kardiner leur aspect mécaniste et périmé, c'est que les conduites culturelles et les attitudes de base (ou les rôles etc, etc.) ne sont jamais conçus dans la vraie perspective vivante, qui est temporelle, mais tout au contraire comme des déterminations passées qui gouvernent les hommes à la manière dont une cause gouverne ses effets. Tout change si l'on considère que la société se présente pour chacun comme une *perspective d'avenir* et que cet avenir pénètre au cœur de chacun comme une motivation réelle de ses conduites. Les marxistes sont inexcusables de se laisser duper par le matérialisme mécaniste puisqu'ils connaissent et approuvent les gigantesques planifications socialistes : pour un Chinois l'avenir est plus vrai que le présent. Tant qu'on n'aura pas étudié les structures d'avenir dans une société déterminée, on s'exposera nécessairement à ne rien comprendre au social.

Je ne puis décrire ici la vraie dialectique du subjectif et de l'objectif. Il faudrait montrer la nécessité conjointe de « l'intériorisation de l'extérieur » et de « l'extériorisation de l'intérieur ». La *praxis*, en effet, est un passage de l'objectif à l'objectif par l'intériorisation; le projet comme dépassement subjectif de l'objectivité vers l'objectivité, tendu entre les conditions objectives du milieu et les structures objectives du champ des possibles représente *en lui-même* l'unité mouvante de la subjectivité et de l'objectivité, ces déterminations cardinales de l'activité. Le subjectif apparaît alors comme un moment nécessaire du processus objectif. Pour devenir des conditions réelles de la *praxis*, les conditions matérielles qui gouvernent les relations humaines doivent être vécues dans la particularité des

situations particulières : la diminution du pouvoir d'achat ne provoquerait jamais d'action revendicative si les travailleurs ne la ressentaient dans leur chair sous forme d'un besoin ou d'une crainte fondée sur de cruelles expériences; la pratique de l'action syndicale peut accroître l'importance et l'efficacité des significations objectives chez le militant entraîné : le taux des salaires et l'indice des prix peuvent par eux-mêmes éclairer ou motiver son action; mais toute cette objectivité se rapporte finalement à une réalité vécue : il sait ce qu'il a ressenti et ce que d'autres ressentiront. Or ressentir, c'est déjà dépasser vers la possibilité d'une transformation objective; dans *l'épreuve du vécu*, la subjectivité se retourne contre elle-même et s'arrache au désespoir par l'*objectivation*. Ainsi le subjectif retient en soi l'objectif qu'il nie et qu'il dépasse vers une objectivité nouvelle; et cette nouvelle objectivité à titre *d'objectivation* extériorise l'intériorité du projet comme subjectivité objectivée. Ce qui veut dire *à la fois* que le vécu en tant que tel trouve sa place dans le résultat et que le sens projeté de l'action apparaît dans la réalité du monde pour prendre sa vérité dans le processus de totalisation [4]. Seul, le projet comme médiation entre deux

4. Je rappelle ici : 1° que cette vérité objective du subjectif objectivé doit être considérée comme la seule vérité du subjectif. Puisque celui-ci n'existe que pour s'objectiver, c'est sur l'objectivation, c'est-à-dire sur la réalisation, qu'on le juge en lui-même et dans le monde. L'action ne peut se juger sur l'intention. 2° Que cette vérité nous permettra d'apprécier en totalité le *projet objectivé*. Une action, telle qu'elle apparaît sous l'éclairage de l'histoire contemporaine et de la conjoncture, peut se révéler comme néfaste *à la racine* pour le groupe qui la soutient (ou pour telle formation plus vaste — classe ou fraction de classe — dont ce groupe fait partie). Et elle peut en même temps se révéler par ses caractères objectifs singuliers comme *entreprise de bonne foi*. Quand on considère une action comme nuisible à l'édification du socialisme, ce ne peut être qu'en la considérant dans le mouvement même de l'édification; et cette caractérisation ne peut *en aucun cas* préjuger de ce qu'elle est en elle-même, c'est-à-dire considérée à un autre niveau de l'objectivité, rapportée aux circonstances particulières et au conditionnement du milieu singulier. On a coutume d'établir une distinction dangereuse : un acte pourrait être *objectivement condamnable* (par le Parti, par le Kominform, etc.), tout en demeurant *subjectivement acceptable*. On pourrait être subjectivement de bonne volonté, objectivement traître. Cette distinction témoigne d'une décomposition avancée de la pensée stalinienne, c'est-à-dire de l'idéalisme volontariste : il est facile de voir qu'elle retourne à la distinction « petite bourgeoise » des bonnes intentions — dont « l'enfer est pavé » etc. — et de leurs conséquences réelles. En fait la portée générale de l'action envisagée et sa signification singulière sont des caractères également *objectifs* (puisqu'ils sont déchiffrables dans l'objectivité) et qui engagent l'un et l'autre la subjectivité — puisqu'ils en sont l'objectivation — soit dans le mouvement

moments de l'objectivité peut rendre compte de l'histoire, c'est-à-dire de la *créativité* humaine. Il faut choisir. en effet : ou l'on réduit tout à l'identité (ce qui revient à substituer un matérialisme mécaniste au matérialisme dialectique) — ou bien l'on fait de la dialectique une loi céleste qui s'impose à l'Univers, une force métaphysique qui engendre par elle-même le processus historique (et c'est retomber dans l'idéalisme hégélien) — ou bien l'on rend à l'homme singulier son pouvoir de dépassement par le travail et l'action. Cette solution seule permet de fonder *dans le réel* le mouvement de totalisation : la dialectique doit être cherchée dans le rapport *des* hommes avec la nature, avec les « conditions de départ » et dans les relations des hommes entre eux. C'est là qu'elle prend sa source comme *résultante* de l'affrontement des projets. Les caractères du projet humain permettent seuls de comprendre que ce résultat soit une réalité neuve et pourvue d'une signification propre, au lieu de rester tout simplement une moyenne [5]. Il est impos-

total qui la découvre telle qu'elle est *du point de vue totalisation* soit dans une synthèse particulière. Un acte a d'ailleurs bien d'autres niveaux encore de vérité; et ces niveaux ne représentent pas une morne hiérarchie mais un mouvement complexe de contradictions qui se posent et se dépassent : par exemple la totalisation qui envisage l'acte dans son rapport à la *praxis* historique et à la conjoncture se dénonce elle-même comme totalisation abstraite et insuffisante (totalisation *pratique*) tant qu'elle n'est pas revenue sur l'action pour la réintégrer *aussi* sous sa forme de tentative singulière. La condamnation des insurgés de Cronstadt était peut-être inévitable, c'était peut-être le jugement de l'histoire sur cette tentative tragique. Mais en même temps ce jugement pratique (le seul réel) demeurera celui d'une histoire-esclave tant qu'il ne comportera pas le libre déchiffrement de la révolte à partir des insurgés eux-mêmes et des contradictions du moment. Ce libre déchiffrement, dira-t-on, n'est aucunement *pratique* puisque les insurgés sont morts ainsi que leurs juges. Or cela n'est pas vrai : en acceptant d'étudier les faits à tous les niveaux de réalité, l'historien délivre l'histoire future. Cette libération ne peut survenir, comme action visible et efficace, que dans le cadre du mouvement général de la démocratisation mais, inversement, elle ne peut manquer d'accélérer ce mouvement lui-même. 3° Dans le monde de l'aliénation, l'agent historique ne se reconnaît jamais entièrement dans son acte. Cela ne signifie pas que les historiens ne doivent l'y reconnaître *en tant* qu'il est justement un homme aliéné. De quelque manière que ce soit, l'aliénation est à la base et au sommet; et l'agent n'entreprend jamais rien qui ne soit négation de l'aliénation et retombée dans un monde aliéné. Mais l'aliénation du résultat objectivé n'est pas la même que l'aliénation de départ. C'est le passage de l'une à l'autre qui définit la personne.

5. Sur ce point, justement, il semble que la pensée d'Engels ait vacillé. On sait l'usage malheureux qu'il fait parfois de cette idée de *moyenne*. Son but évident, c'est d'ôter au mouvement dialectique son caractère a priori de force inconditionnée. Mais, du coup, la dialectique disparaît. Il est

sible de développer ici ces considérations qui feront l'objet de la seconde partie. Je me borne donc ici à trois observations qui permettront en tout cas de considérer cet exposé comme une problématique sommaire de l'existentialisme.

1° Le donné que nous dépassons à tout instant, par le simple fait de le vivre, ne se réduit pas aux conditions matérielles de notre existence, il faut y faire entrer, je l'ai dit, notre propre enfance. Celle-ci, qui fut à la fois une appréhension obscure de notre classe, de notre conditionnement social à travers le groupe familial et un dépassement aveugle, un effort maladroit pour nous en arracher, finit par s'inscrire en nous sous forme de *caractère*. C'est à ce niveau que se trouvent les gestes appris (gestes bourgeois, gestes socialistes) et les rôles contradictoires qui nous compriment et nous déchirent (par exemple, pour Flaubert, le rôle d'enfant rêveur et pieux et celui de futur chirurgien, fils d'un chirurgien athée). A ce niveau aussi, les traces qu'ont laissées nos premières révoltes, nos tentatives désespérées pour dépasser une réalité qui étouffe, et les déviations, les torsions qui en résultent. Dépasser tout cela, c'est aussi le conserver : nous penserons *avec* ces déviations originelles, nous agirons *avec* ces gestes appris et que nous voulons refuser. En nous projetant vers notre possible pour échapper aux contradictions de notre existence, nous les dévoilons et elles se révèlent dans notre action même, bien que cette action soit plus riche qu'elles et nous fasse accéder à un monde social où de nouvelles contradictions nous entraîneront à des conduites nouvelles. Ainsi, l'on peut dire à la fois que nous dépassons sans cesse notre classe et que, par ce dépassement même, notre réalité de classe se manifeste. Car la réalisation du possible aboutit nécessairement à la production d'un objet ou d'un

impossible de concevoir l'apparition de processus systématiques comme le capital ou le colonialisme si nous considérons les résultantes de forces antagonistes comme des moyennes. Il faut comprendre que les individus ne se heurtent pas comme des molécules mais que, sur la base de conditions données et d'intérêts divergents ou opposés, chacun comprend et dépasse le projet de l'autre. C'est par ces dépassements et les dépassements de dépassements que peut se constituer un objet social qui soit tout ensemble une *réalité pourvue de sens et quelque chose* où personne ne puisse entièrement se reconnaître, bref *une œuvre humaine sans auteur*. Les « *moyennes* » telles que les conçoivent Engels et les statisticiens suppriment en effet l'auteur mais, du même coup, ils suppriment l'œuvre et son « humanité ». C'est ce que nous aurons l'occasion de développer dans notre deuxième partie.

événement dans le monde social; elle est donc notre *objectivation* et les contradictions originelles qui s'y reflètent témoignent de notre *aliénation*. Par cette raison, on peut comprendre à la fois que le capital s'exprime par la bouche du bourgeois et que le bourgeois ne cesse de dire plus et autre chose que le Capital : en fait il dit n'importe quoi; il dit ses goûts alimentaires, ses préférences artistiques, ses haines et ses amours qui tous, en tant que tels, sont irréductibles au procès économique et qui se développent selon leurs propres contradictions. Mais la signification universelle et abstraite de ces propositions particulières est en effet le Capital et rien d'autre que lui. Il est exact que cet industriel en vacances se livre frénétiquement à la chasse, à la pêche sous-marine *pour oublier* ses activités professionnelles et économiques; il est exact aussi que cette attente passionnée du poisson, du gibier a, chez lui, un sens que la psychanalyse peut nous faire connaître, mais il n'en demeure pas moins que les conditions matérielles de l'acte le constituent objectivement comme « exprimant le Capital » et que, d'ailleurs, cet acte lui-même, par ses répercussions économiques, s'intègre dans le processus capitaliste. Par là même, il fait statistiquement l'histoire au niveau des rapports de production, parce qu'il contribue à maintenir les structures sociales existantes. Mais ces conséquences ne doivent pas nous détourner de prendre son acte à différents niveaux de plus en plus concrets et d'examiner les conséquences qu'il peut avoir à ces niveaux. De ce point de vue tout acte et toute parole ont une multiplicité hiérarchisée de significations. Dans cette pyramide, la signification inférieure et plus générale sert de cadre à la signification supérieure et plus concrète mais, bien que celle-ci ne puisse jamais sortir du cadre, il est impossible de l'en déduire ou de l'y dissoudre. Par exemple, le malthusianisme du patronat français entraîne dans certaines couches de notre bourgeoisie une tendance marquée à l'avarice. Mais si l'on ne voyait dans l'avarice de tel groupe, de telle personne que le simple résultat du malthusianisme économique, on manquerait la réalité concrète : car l'avarice naît dès la petite enfance, lorsqu'on sait à peine ce qu'est l'argent, c'est donc *aussi* une manière défiante de vivre son propre corps et sa situation dans le monde; et c'est un rapport à la mort. Il conviendra d'étudier ces caractères concrets *sur la base* du mouvement économique mais sans méconnaître

leur spécificité [6]. C'ert seulement ainsi que nous pourrons vivre à la *totalisation.*

Cela ne veut pas dire que la condition matérielle (ici le malthusianisme français, le courant des investissements qu'il détermine, le resserrement du crédit, etc.) soit insuffisamment « déterminante » par rapport à l'attitude considérée. Ou, si l'on préfère, il n'est besoin de lui ajouter aucun autre *facteur*, à la condition que l'on étudie à tous les niveaux l'action réciproque des faits qu'elle engendre à travers le projet humain : le malthusianisme peut être vécu par le fils d'un « petit patron » — cette catégorie archaïque que nos malthusiens conservent et qui les soutient — à travers la pauvreté et l'insécurité de sa famille et comme la nécessité perpétuelle de calculer, d'économiser sou par sou; cet enfant peut en même temps découvrir en son père — qui n'est bien souvent que son propre salarié — un attachement d'autant plus farouche à la propriété que celle-ci est plus menacée; et, dans certaines circonstances, il peut ressentir la lutte contre la mort comme un autre aspect de cette fureur de posséder. Mais ce rapport immédiat à la

6. A propos d'un numéro d'*Esprit* consacré à la médecine, Jean Marcenac reproche aux rédacteurs d'avoir cédé à leurs tendances « personnalistes » et de s'être trop longuement attardés sur la relation du médecin avec le malade. Il ajoute que la réalité est « plus humblement » et plus simplement économique (*Lettres Françaises*, du 7 mars 1957). Voilà un excellent exemple des préventions qui stérilisent les intellectuels marxistes du Parti communiste français. Que l'exercice de la médecine, en France, soit conditionné par la structure capitaliste de notre société et par les circonstances historiques qui nous ont conduits au malthusianisme, nul n'en disconviendra; que la relative *rareté* du médecin soit l'effet de notre régime et qu'elle réagisse à son tour sur son rapport avec ses clients, voilà qui est évident encore; que, dans la plupart des cas, le malade soit, justement, un *client* et qu'il y ait, d'autre part, une concurrence certaine entre les praticiens qui peuvent le soigner, que ce rapport économique fondé lui-même sur les « rapports de production » entre en jeu pour dénaturer la relation directe et d'une certaine façon pour la réifier, on le concédera encore. Et après ? Ces caractères conditionnent, dénaturent et transforment dans un grand nombre de cas la relation humaine, ils la masquent, mais ils ne peuvent lui ôter son originalité. Dans le cadre que je viens de décrire et sous l'influence des facteurs précités, il n'en demeure pas moins que nous n'avons pas affaire à un marchand de gros dans ses rapports avec un détaillant, ni à un militant de base dans ses rapports avec un dirigeant, mais à un homme qui se définit, à l'intérieur de notre régime, par l'entreprise *matérielle* de guérir. Et cette entreprise a une double face : car il n'est pas douteux, pour parler comme Marx, que c'est la maladie qui crée le médecin; et, d'une part, la maladie est sociale, non pas seulement parce qu'elle est souvent professionnelle, ni non plus parce qu'elle exprime par elle-même un certain niveau de vie mais aussi parce que la société —

mort que le père fuit dans la propriété, il vient justement de la propriété elle-même en tant qu'elle est vécue comme intériorisation de l'extériorité radicale : les caractères spécifiques de la chose possédée, ressentis comme séparation des hommes et solitude du propriétaire en face de sa propre mort, conditionnent sa volonté de resserrer les liens de possession, c'est-à-dire de trouver sa survie dans l'objet même qui lui annonce sa disparition. L'enfant peut découvrir, dépasser et conserver d'un même mouvement l'inquiétude du propriétaire au bord de la ruine et de l'homme en proie à la mort; entre l'une et l'autre, il réalisera une médiation nouvelle qui peut être justement l'avarice. Ces différents moments de la vie du père ou du groupe familial ont pour source commune les relations de production saisies à travers le mouvement de l'économie française; mais ils sont diversement vécus parce que la même personne (et, à plus forte raison, le groupe) se situe à des niveaux divers par rapport à cette source unique mais complexe (patron, producteur — il travaille souvent lui-même — consomma-

pour un état donné des techniques médicales — *décide* de ses malades et de ses morts; mais d'autre part, c'est une certaine manifestation — particulièrement urgente — de la vie matérielle, des besoins et de la mort : elle confère donc au médecin qu'elle engendre un lien spécifique et particulièrement profond avec d'autres hommes qui sont eux-mêmes dans une situation bien définie (ils souffrent, ils sont en danger, ils ont besoin de secours). Ce rapport social et matériel s'affirme dans la pratique comme une liaison plus intime encore que l'acte sexuel : mais cette intimité ne se réalise que par des activités et des techniques précises et originales engageant l'une et l'autre personne. Qu'elle soit radicalement différente selon les cas (dans la médecine socialisée ou dans la médecine rétribuée par le malade) ne change rien au fait que dans les deux cas, il s'agit d'une *relation humaine*, réelle et spécifique et, même dans les pays capitalistes — au moins dans un grand nombre de cas — d'une relation de *personne à personne*, conditionnée par les techniques médicales et les dépassant vers son propre but. Médecin et malade forment un couple uni par une entreprise commune : l'un doit guérir, soigner et l'autre *se* soigner, *se* guérir; cela ne se fait pas sans confiance mutuelle. Cette réciprocité, Marx eût refusé de la dissoudre dans l'économique. Dénoncer ses limites et ses conditionnements, montrer sa réfication possible, rappeler que les travailleurs manuels créent les conditions d'existence matérielle des travailleurs intellectuels (et, par conséquent du médecin) qu'est-ce que cela change à la nécessité pratique d'étudier *aujourd'hui* et *dans les démocraties bourgeoises* les problèmes de ce couple indissoluble, de cette relation complexe, humaine, réelle et totalisante ? Ce que les marxistes contemporains ont oublié, c'est que l'homme aliéné, mystifié, réifié, etc. n'en reste pas moins un homme. Et quand Marx parle de la réification, il n'entend pas montrer que nous sommes transformés en choses mais que nous sommes des hommes condamnés à vivre humainement la condition des choses matérielles.

ıur, etc., etc.). Chez l'enfant, ces moments entrent en contact, modifient les uns les autres dans l'unité d'un même projet t constituent par là même une réalité nouvelle.

Il convient toutefois de donner quelques précisions. En remier lieu, rappelons que nous vivons notre enfance comme otre *futur*. Elle détermine gestes et rôles dans une perspective venir. Il ne s'agit nullement d'une renaissance mécanique de ıontages : puisque les gestes et les rôles sont inséparables du rojet qui les transforme, ce sont des relations indépendantes es termes qu'elles unissent et que nous devons trouver à tous s moments de l'entreprise humaine. Dépassés et maintenus, s constituent ce que j'appellerai la coloration interne du projet; ar là, je les distingue aussi bien des motivations que des pécifications : la motivation de l'entreprise ne fait qu'un avec entreprise elle-même; la spécification et le projet ne sont u'une seule et même réalité; enfin le projet n'a jamais de *ontenu* puisque ses objectifs lui sont à la fois unis et transcen-ants. Mais sa *coloration*, c'est-à-dire subjectivement son *goût*, bjectivement son *style*, n'est pas autre chose que le dépassement le nos déviations originelles : ce dépassement n'est pas un nouvement instantané, c'est un long travail; chaque moment le ce travail est à la fois dépassement et, dans la mesure où il e pose pour soi, la pure et simple subsistance de ces déviations ı un niveau donné d'intégration : par cette raison, une vie se dé-oule en spirales; elle repasse toujours par les mêmes points mais ı des niveaux d'intégration et de complexité différents. Enfant, Flaubert se sent frustré par son frère aîné de la tendresse pater-ıelle : Achille ressemble au père Flaubert; pour plaire à celui-ci, l faudrait imiter Achille; l'enfant s'y refuse dans la bouderie et le essentiment. Entré au collège, Gustave trouve la situation in-changée : pour plaire au médecin-chef qui fut un brillant élève, Achille, neuf ans plus tôt, a conquis les premières places. Si son cadet souhaite forcer l'estime du père, il faut qu'il obtienne pour les mêmes devoirs les mêmes notes que son frère aîné; il s'y efuse, sans même formuler son refus : cela veut dire qu'une résistance innommée le freine dans son travail; il sera un *assez bon* élève, ce qui, chez les Flaubert, est le déshonneur. Cette deuxième situation n'est rien d'autre que la première *resserrée* par ce nouveau facteur qu'est le collège. Ces contacts de Gustave avec ses condisciples ne sont pas des conditions

dominantes : le problème familial est si grave pour lui qu'il ne s'occupe pas d'eux; s'il est humilié devant la réussite de certains de ses condisciples c'est *uniquement* parce que ces succès confirment la supériorité d'Achille (prix d'excellence dans toutes les classes). Le troisième moment (Flaubert accepte de faire son droit : pour être plus sûr de *différer* d'Achille, il décide de lui être inférieur. Il détestera sa future carrière comme la preuve de cette infériorité, se lancera dans la surcompensation idéaliste et, pour finir, acculé à devenir procureur, il s'en tirera par ses crises « hystériformes ») est un enrichissement et un resserrement des conditions initiales. Chaque phase, isolée, semble répétition; le mouvement qui va de l'enfance aux crises nerveuses est au contraire un dépassement perpétuel de ces données; il aboutit, en effet, à l'engagement littéraire de Gustave Flaubert [7]. Mais *en même temps* que celles-ci sont passé-dépassé, elles apparaissent, à travers toute l'opération, comme passé-dépassant, c'est-à-dire comme avenir. *Nos rôles sont toujours futurs* : ils apparaissent à chacun comme des tâches à remplir, des embûches à éviter, des pouvoirs à exercer, etc., etc. Il se peut que la « paternité » soit — comme le prétendent certains sociologues américains — un rôle. Il se peut aussi que *tel* jeune marié souhaite devenir père pour s'identifier ou se substituer à son propre père ou, au contraire, pour se délivrer de lui en assumant son « attitude » : de toute façon, cette relation passée (ou, en tout cas, vécue profondément dans le passé) avec ses parents ne se manifeste à lui que comme la ligne de fuite d'une entreprise nouvelle; la paternité lui ouvre la vie jusqu'à la mort. Si c'est un rôle, c'est un rôle qu'on invente, qu'on ne cesse pas d'apprendre dans des circonstances toujours neuves et qu'on ne sait à peu près qu'au moment de mourir. Complexes, style de vie et révélation du passé-dépassant comme avenir à créer font une seule et même réalité : c'est le projet comme *vie orientée*, comme affirmation de l'homme par l'action et c'est en même temps cette brume d'irrationalité non localisable, qui se reflète du futur dans nos souvenirs d'enfance et de notre enfance dans nos choix raisonnables d'hommes mûrs [8].

7. On devine que les problèmes réels de Flaubert étaient autrement complexes. J'ai outrageusement « schématisé » dans la seule intention de montrer cette permanence dans la permanente altération.

8. Irrationalité *pour nous*, est-il besoin de le dire, et non pas *en soi*.

L'autre remarque qu'il convient de faire se rapporte à la totalisation comme mouvement de l'histoire et comme effort théorique et pratique pour « situer » un événement, un groupe ou un homme. J'ai fait remarquer tout à l'heure qu'un même acte pouvait être apprécié à des niveaux de plus en plus concrets et, par conséquent, qu'il s'exprimait par une série de significations fort diverses. Il n'en faudrait surtout pas conclure, comme font certains philosophes, que ces significations demeurent indépendantes, séparées, pour ainsi dire, par ees distances infranchissables. Bien sûr, le marxiste ne tombe pas, en général, dans ce défaut : il montre comment les significations des superstructures s'engendrent à partir des infrastructures. Il peut aller plus loin et montrer — en même temps que leur autonomie — la fonction symbolique de certaines pratiques ou de certaines croyances superstructurelles. Mais cela ne peut suffire à la *totalisation*, comme processus de dévoilement dialectique. Les significations superposées sont isolées et dénombrées par l'analyse. Le mouvement qui les a rejointes *dans la vie* est, au contraire, synthétique. Le conditionnement reste le même, donc l'importance des facteurs ni leur ordre ne sont changés : mais on perdra de vue la réalité humaine si l'on n'envisage pas les significations comme des objets synthétiques, pluri-dimensionnels, indissolubles, qui occupent des lieux singuliers dans un espace-temps à dimensions multiples. L'erreur est ici de réduire la signification vécue à l'énoncé simple et linéaire qu'en donne le langage. Nous avons vu, au contraire, que la révolte individuelle du « voleur d'avion » est une particularisation de la révolte collective des colonisés, en même temps d'ailleurs qu'elle est, par son incarnation même, un acte émancipateur. Il faut comprendre que cette relation complexe de la révolte collective et de l'obsession individuelle ne peut être ni réduite à un lien métaphorique ni dissoute dans la généralité. La présence concrète de l'objet obsessionnel, de *l'avion*, les soucis pratiques (comment y monter ? quand ? etc.) sont des irréductibles : cet homme ne voulait pas faire une démonstration politique, il s'occupait de son destin individuel. Mais nous savons aussi que ce qu'il *faisait* (la revendication collective, le scandale émancipateur) ne pouvait pas ne pas être implicitement contenu par ce qu'il *croyait faire* (et que d'ailleurs il *faisait* aussi — car il a volé l'avion, l'a piloté et

s'est tué en France). Impossible donc de séparer ces deux significations ni de réduire l'une à l'autre : elles sont deux faces inséparables d'un même objet. En voici une troisième : le rapport à la mort, c'est-à-dire le refus et l'assomption tout ensemble d'un avenir barré. Cette mort traduit en même temps l'impossible révolte de son peuple, donc son rapport *actuel* avec les colonisateurs, la radicalisation de la haine etdu refus, enfin le projet intime de cet homme; son choix d'une liberté éclatante et brève, d'une liberté pour mourir. Ces différents aspects du rapport à la mort sont unis à leur tour et irréductibles les uns aux autres. Ils apportent de nouvelles dimensions à l'acte; en même temps, ils réfléchissent le rapport aux colonisateurs et le rapport obsessionnel à l'objet, c'est-à-dire les dimensions précédemment dévoilées, et ils se réfléchissent en elles, c'est-à-dire que ces déterminations contiennent et ramassent en elles la révolte par la mort et la liberté pour mourir[9]. Nous manquons, naturellement, d'autres informations, nous ignorons justement quelle enfance, quelle expérience, quelles conditions matérielles caractérisent l'homme et colorent le projet. Nul doute, cependant, que chacune de ces déterminations apporterait sa propre richesse, contiendrait en elle les autres (l'enfance, quelle qu'elle ait pu être, n'a-t-elle pas été l'apprentissage de cette condition désespérée, de cet avenir sans avenir, etc. ? Le lien de la mort à l'enfance est si étroit, si fréquent chez tous qu'on peut se demander aussi s'il n'y a pas eu dès les premières années un projet de témoigner-pour-mourir, etc.) et, par un éclairage particulier, nous montrerait sa propre existence dans les autres significations, comme une présence écrasée, comme le lien irrationnel de certains signes, etc., etc. Et la matérialité même de la vie, croit-on qu'elle n'est pas là, elle aussi, comme condition fondamentale et comme signification objective de toutes ces significations. Le romancier nous montrera tantôt l'une, tantôt l'autre de ces dimensions comme des pensées qui alternent dans « l'esprit » de son héros. Il mentira : il ne s'agit pas (ou pas nécessairement) de pensées et toutes sont données ensemble, l'homme est enfermé *dedans*, il ne cesse d'être lié à *tous* ces murs qui l'entourent ni de *savoir* qu'il est emmuré. Tous ces murs font *une seule prison* et cette

9. Qu'on n'aille pas parler de *symbolisation*. C'est plus autre chose : qu'il voie l'avion, *c'est* la mort; qu'il pense à la mort, *elle est* pour lui *cet* avion.

rison, c'est *une seule vie, un seul acte*; chaque signification se ransforme, ne cesse de se transformer et sa transformation e répercute sur toutes les autres. Ce que la totalisation doit lécouvrir alors, c'est *l'unité* pluridimensionnelle de l'acte; ette unité, condition de l'interpénétration réciproque et de la elative autonomie des signification, nos vieilles habitudes de ensée risquent de la simplifier; la forme actuelle du langage est eu propre à la restituer. C'est pourtant avec ces mauvais moyens t ces mauvaises habitudes qu'il nous faut essayer de rendre 'unité complexe et polyvalente de ces facettes, comme loi lialectique de leurs correspondances (c'est-à-dire des liaisons le chacune avec chacune et de chacune avec toutes). La onnaissance dialectique de l'homme, après Hegel et Marx, xige une rationalité nouvelle. Faute de vouloir construire cette ationalité dans l'expérience, je mets en fait qu'il ne se dit i ne s'écrit aujourd'hui, sur nous et nos semblables, ni à 'Est ni à l'Ouest, pas une phrase, pas un mot qui ne soit une rreur grossière [10].

Jean-Paul SARTRE

A suivre)

10. Alors, m'objectera-t-on, on n'a jamais rien dit de vrai ? Au contraire : ant que la pensée garde son mouvement, tout est vérité ou moment de la érité; même les erreurs contiennent des connaissances réelles, la philoophie de Condillac, dans son siècle, dans le courant qui portait la bourgeoisie vers la révolution et le libéralisme, était beaucoup plus vraie — comme facteur réel de l'évolution historique — que la philosophie de Jaspers ie l'est aujourd'hui. Le faux, c'est la mort : nos idées présentes sont ausses parce qu'elles sont mortes avant nous : il y en a qui sentent la harogne et d'autres qui sont de petits squelettes bien propres : cela se vaut.

MÉDITATIONS DU PIED NU

I

Ce n'est pas la première fois,
surgeon humain porteur de bois,
que tu vois se dresser de terre
l'espoir. Ton espoir.
L'espoir pour toi ne peut que se dresser de terre.

Du creux des halliers et du creux des pierres,
du fond des villages obscurs et silencieux,
par les chemins baignés de sueur des mornes journaliers,
les mots sont venus t'offrir leur baiser.
Le mot. L'espoir peut n'être que cela : un mot.

Avec ta mince pupille de graine
tu regardes tout sans étonnement,
parce que dans tes livres secrets le retour
du bien apparaît clair.
— Ton nom?
Ton nom, dit-on, est « Cœur de fleur qui suit la femme
et le soleil ». Aussi « Cheveux de Lianes » quand tu tombes
dans le nuage du rêve. Moi, je t'appelle comme avant :
valet, manœuvre, serf, gardien, indien.

Comme il est beau de s'élever à cette liberté de ceux d'en-bas,
main dans la main, ainsi qu'un arbre qui grandit !

Le silence en astronomie
se change, autour de ta chair que soutient
le tatouage interne de tes os.
Demain tout sera tatoué de squelettes
quand ton humus sera couché près des métaux,
des fleurs, des creusets printaniers
où s'élabore le cristal de ton climat.

Laisse-moi te parler avant que ne s'épuise en mélodies
le fils de la chèvre et de la flûte,
qui dans le soir tombant, au croisement des fleuves,
joue parmi des troupeaux d'écumes et d'agneaux...
O flûte pour la brume bleue
que l'eau qui court emporte au-dessus d'elle
et pour ce qu'elle traîne en ses anneaux de vivantes géologies!

Tout a été dilacéré. Tes doux voisinages troqués
contre des confins de violence.
Qu'as-tu fait pour que tes pieds ne soient pas tranchés
quand on a tranché les pays en multiples géographies?

L'Amérique est la plante de ton pied,
avec le grand talon d'Achille au Nord,
au Centre l'étroit cou-de-pied
et l'éventail des doigts gigantesques au Sud.
Mais depuis mille siècles
tu attends le retour de tes cités :
celle de l'humus vert et parfumé,
celle du jour couleur du soleil que son or aveugle,
celle des neuf amarantes suspendues aux étoiles,
celle du trille armé de griffes, doux plumage acéré,
celle de l'océan de perles, simple et caniculaire,
celle que régissent les averses
et celle de ton espoir, volcan du jour vert.

Ton espoir, devant la réalité,
a maintenant deux mains, tes deux mains, non celles du maître,

des mains d'où irradient les dix doigts du destin de l'homme.
Dresse-toi. Exige. Tu es flamme brûlante,
et ta conquête est sûre où l'horizon définitif
devient goutte de sang, devient goutte de vie ;
tes épaules en ces lieux porteront l'univers,
et sur cet univers porteront ton espoir.
Sors. Contemple le ciel,
résolu et sans crainte d'être fou.

II

Chaleur. Chaleur. Le mât volant tournoie parmi les flammes.
Qui donc appellera les pluies? Chaleur. Chaleur.
Le crapaud? La grenouille? Moi? Toi? Lui? Nous?
Coassez! Coassez : que des nuages bleutés
colorent le ciel brun!

Chaleur. Chaleur. Le pieu, le trou, le grain
de maïs et le pied fébrile qui le foule afin que son visage
échappe à l'agouti, à la faim noire du corbeau,
au bâillement vert de l'ara, au besoin debout dans les os
du loup. Ils ont perdu et maintenant ils cherchent
le maïs à deux yeux, celui que les Dieux employèrent
pour créer l'homme dont il fut le premier aliment.

Le maïs à deux yeux, et non celui qui porte sur l'épi
l'étoile du matin, aveugle, solitaire.
Il brûle dans la nuit, voit en profondeur, guide
la plante au creux du sol. Il brûle aussi au jour,
découvre à l'infini, guide la plante vers l'espace
et, paraissant sur la minuscule pyramide du grain,
éteint son regard végétal, ses feux de perle d'eau.

O destin du maïs, ô destin de ma race,
qui voit dans la nuit, étant une graine,
mais qui, naissant au jour, referme ses pupilles!

O bonheur amer, bonheur de ma race
qui sur des coraux noirs érige sa puissance !

Hier j'ai vu dans mon pays de fables, de séismes,
de graines géantes, j'ai vu, brisés mes boucliers,
ce qui resta gisant, caché, volé à ma pupille sur l'épi :
La ronde de la lune autour des pyramides
aux frises de jaguars et l'escargot du temps
escaladant la pierre auditive des temples,
le bienfait des terres travaillées en commun,
les lourds arbres fruitiers des végas, l'animal poursuivi,
et l'invisible, immobile sur les linteaux
des portes, nu, dressé, visage parfumé.

Les troupeaux dévalaient des pôles au tropique
y dévorer le feu. Je vis, pour le reprendre,
succomber des générations aux membres grelottants
sur cette même terre de fables et de séismes,
succomber et gémir, gémir les cœurs
parmi de blancs icebergs, des tempêtes de glace,
jusqu'à ce jour où la colère en mille éclairs
jaillit dans l'étincelle du volcan, dans l'incendie.

Les troupeaux de la neige regagnèrent
leurs tanières du Nord. Luttant contre les flammes,
surpris par l'ambition, l'audace, le fer égorgeur,
je vis alors périr des générations dans les mines
et tous les trafiquants me flageller,
et me troquer contre leurs chiens, marquer au fer ma joue ;
je vis, spectacle inouï, s'effacer à mes yeux
les familles de l'homme, non disparaître, s'effacer,
passer sans rien laisser, en grappes de squelettes,
en os amoncelés, les familles de l'homme
offrant sa marchandise. Et j'achète, j'achète
un peu du monde faux qu'il ne cesse de vendre.

Miguel Angel ASTURIAS

(Traduit de l'espagnol
par Claude Couffon.)

Michel Bouet.

EN PLANEUR

Six cents mètres à la verticale d'Etampes. Il est onze heures trente. Les courtes ailes sales de l'avion qui m'a pris en remorque depuis le terrain de N... se sont balancées impérativement, pour me faire signe de larguer le câble. L'avion s'éclipse avec son moteur, me laissant les dix-huit mètres d'envergure du planeur, l' « Air 100 » de couleur orangée ; je suis abandonné aux courants aériens, à la chance et à moi-même.

La brume matinale n'est pas encore dissipée. Au nord, Paris reste invisible. Des nuages chétifs montrent une base floue et peu élevée que je frôle même par endroits et qu'imprègne facilement le soleil. Puis je tombe plus bas encore. Inquiet de ne pas trouver de quoi m'assurer en l'air, je guette l'aiguille du variomètre [1] ; elle n'enregistre que de frêles secousses décevantes : Serait-ce un de ces temps où l'on part précipitamment en épreuve de brevet ? Mais une heure après, tous les planeurs sont piteusement par terre et à l'espérance succèdent les discussions autour des tables de la cantine.

J'aurais voulu ne pas descendre d'abord...

Quitte à faire un détour hors de la route théorique conduisant aux environs de Nancy (le terrain de vol à voile de Pont-Saint-Vincent est le but fixé à cette épreuve de 300 kilomètres comptant pour les brevets E. et F) [2], j'oblique pour

1. Appareil de bord indiquant la vitesse verticale du planeur en mètres par seconde de montée ou de descente (soit + ou —).

2. B et C sont les brevets de début. D le certificat de performance. E et F constituent les certificats de grande performance : distances de 300 et de 500 kms et altitudes de 3.000 et de 5.000 m.

aller tâter le courant ascendant [3] que je soupçonne sous un mince filament blanchâtre qui tournoie lentement sur une large palette de pur ciel bleu.

Je n'ai même plus 250 à l'altimètre.

Lors d'une tentative, l'an passé, je n'ai accroché l'ascendance qu'au moment où j'allais commencer ma prise de terrain. J'ai quand même couvert plus de deux cents kilomètres. Et je n'avais certainement pas la forme que je me sens aujourd'hui.

Sûr cette fois, un choc franc d'air ascensionnel soulève brusquement mon aile gauche. Je rentre en spirale [4] de ce côté, décrivant un premier virage assez serré ; je réduis ensuite de quelques degrés l'inclinaison de la voilure, pour me centrer. Enfin le planeur s'enlève ! Ce peut être le début d'un beau vol. La campagne bleuâtre entame sa ronde familière à travers le rhodoïd bombé de mon étroit poste de pilotage, sous mes yeux attentifs à contrôler la « cadence » et la « pente » [5] de l'appareil. Chaque brin de hauteur m'est un gage de salut.

J'ai le sentiment *de me hisser* en l'air, comme un alpiniste qui gravit une paroi à la force de ses poignets.

Champs labourés, chaumes, prés, maisons, écheveaux de routes et de chemins, rivière, bouquets d'arbres, câbles à haute tension appuyés lourdement sur leurs pylônes, tout cela est resté en bas, pêle-mêle et rapetisse, désormais inoffensif. L'horizon se desserre tout autour de moi. L'air fraîchit, attisant mon désir de voler.

Nous sommes en septembre, c'est une des dernières journées favorables de la saison. Mon épreuve de 300 kilomètres doit être accomplie aujourd'hui. Et que dirait le chef-pilote si je la manquais ! Depuis plusieurs semaines il m'a inscrit au tableau de départ. Il n'était pas là quand j'ai décollé tout à l'heure. Au terrain, nous craignons tous Nijer

3. Courant ascendant, ascendance : il s'agit ici de « colonnes d'air chaud constituant des sortes de cheminées dans lesquelles l'air est plus chaud que l'air ambiant, partant plus léger, donc ascendant ».
4. Suite continue de virages circulaires effectués au sein d'une ascendance.
5. *Pente :* angle formé par l'axe longitudinal du fuselage avec le plan de l'horizon. « *Cadence* » : vitesse angulaire de défilement des points de l'horizon.

et nous l'aimons. Tellement bien dressés par lui, nous ne sommes contents de voler que si notre pilotage est irréprochable. Il nous a rendus rigoureux et durs, un peu comme lui. Mais j'aime mieux ne pas avoir rencontré son regard avant ce vol.

Qu'est-ce que ce biplace « 25 S » vient faire dans mon ascendance ? Ils savent pourtant que je cherche à m'en aller !

Contrairement à mon habitude, tant pis, je ne bouge pas de ma spirale. Comme je monte plus vite qu'eux, il s'enfoncent progressivement sous mon « Air 100 », plus fin [6] que leur grosse « barcasse ». Les pilotes ne sont bientôt plus que deux minuscules bonshommes tout raides sous une vitrine de plexiglass. La traînée filiforme de tout à l'heure s'est épaissie ; et un beau petit nuage a gonflé dont j'atteins maintenant, à 900 mètres, la base gris-de-perle ; des mèches de vapeur opaque lèchent et ternissent le revêtement du planeur.

Repassant à l'aplomb de notre aérodrome, j'ai complètement décidé de tenter les 300 et je prends alors, sans arrière-pensée de retour, le cap de mon but fixé : 93°. C'est en étranger que je survole la piste pelée et les hangars en bordure du bois.

J'ai hâte de me débarrasser d'abord de l'ample et encombrante forêt de Fontainebleau. Une période d'ascendances nombreuses, fortes mais un peu confuses m'y aide, que trouent comme de brèves clairières quelques courants descendants. La turbulence agite l'appareil qu'il faut tenir ferme aux commandes. L'aiguille de l'altimètre marque 700. Or, le plafond s'est élevé, et j'estime à 400 mètres la fosse au fond de quoi j'ai l'impression d'avoir coulé, sous l'écume tumultueuse des cumulus en intense développement.

Moins 3 mètres/seconde de chute, puis tout de suite moins 3,5 mètres/seconde, mais c'est qu'un thermique [7] doit monter aux alentours. En effet un grand souffle empoigne l' « Air 100 », avec un hurlement retenu ; il l'entraîne vivement contre les masses cumuliformes dont je discerne de plus en plus près le puissant brassage intérieur. Ça bouillonne, croît,

6. Un planeur d'une *finesse* de 25, comme l' « Air 100 », lâché en « air calme » à 1.000 mètres parcourra 25 fois sa hauteur, soit 25 kilomètres.
7. Ascendance de nature thermique.

roule. Ça se bouscule, dans une débauche de blancs éclatants et de gris acérés. Tous ces volumes musculeux et profus m'agrandissent au lieu de m'écraser. Ils construisent mon univers.

Je continue sur le cap 93, en coïncidant exactement avec la ligne que j'ai tracée en violet sur la carte dépliée maintenant sur mes genoux. La Seine s'écarte au sud et prend plus loin dans une boucle une agglomération qui doit être Montereau.

Le chronomètre indique qu'une heure de vol s'est écoulée. Ma moyenne est insuffisante, puisque je ne suis guère qu'à une cinquantaine de kilomètres de N... Il faut veiller à accélérer, sinon je compromets la fin du trajet dans de l'énergie atmosphérique très atténuée. Je songe aux reproches ironiques du « Patron » : « Qu'est-ce que vous foutez là-haut ? De la poésie ?... Vous ne travaillez pas assez ; la prochaine fois vous irez voler chez « Plumeau ».

Ces grands tuyaux blancs serrés côte à côte au bord de la voie ferrée Paris-Bâle, ce sont les silos de Nangis. Je les ai souvent vus en voyageant par le train sur cette ligne qui m'est familière.

Le planeur débouche présentement sous une prestigieuse « rue de nuages » : les bases des cumulus sont alignées dans le lit du vent ; une chaussée d'ascendance continue s'offre sur une vingtaine de kilomètres au moins. Je vais l'utiliser en sur-vitesse, en tenant zéro au variomètre. Je règle le flettner de profondeur [8]. L'appareil pique et se stabilise docilement à 110 kilomètres/heure lus au cadran de l'anémomètre. Les filets d'air s'écoulent plus bruyamment, avec une certaine dureté. Et je contemple cette immense avenue nacrée dallant l'azur. Elle n'est glorieuse que pour le plaisir d'y glisser sur des ailes. Au sol, des occupations juxtaposées grignotent les hommes ; tandis que dans l'espace en partance du vent j'arrondis des orbes altières, pour rien, pour simplement me sentir exister et m'étendre et m'unifier.

— Encore faut-il rester accroché en l'air ! Moins trois, puis moins 4 mètres/seconde. Je me vois et me sens chuter. En quelques minutes je suis ravalé de 1.250 à 450 mètres. Les

8. Volet accentuant ou diminuant l'efficacité de l'action de la « pente ».

nuages sont toujours aussi vigoureusement sculptés ; leur développement vertical semble même avoir augmenté. Mais ils capitonnent un ciel d'où je viens d'être exclu. La campagne rapproche son visage empâté. L'air peu à peu tiédit ; d'acide, de vivifiant, il devient comme onctueux. Mon voyage serait-il terminé ? Je vais me retrouver dans un planeur devenu inerte, sur de l'humus odorant. J'entendrai les « petits oiseaux » dans un buisson ! Les nuages poursuivront leur grande chevauchée inhumaine. Tout en choisissant un champ assez long pour y poser l'appareil sans dommage je veux tenter une dernière chance en me dirigeant à toute vitesse sous un nuage en formation. Encore cent mètres de perdus. Quand un coup violent fait frémir l' « Air 100 » ; je suis décollé un peu du siège, mes épaules tirent dans les bretelles de sécurité. J'incline tout de suite du côté de mon aile soulevée par le courant ; ça résiste, je contre, me visse, puis me fixe dans ce + 4,50 m/s comme dans un étau. Le terrain de fortune que j'avais choisi se recroqueville rapidement ; je lui dis joyeusement adieu. Le planeur grimpe avec régularité vers le cumulus en pleine expansion ; son énorme masse nous aspire, tandis que sa base se teinte d'un gris à la fois très sombre et très ardent ; j'aime ce rembrunissement à l'approche du nuage et cette sensation de froid liquide.

Rétabli d'une traite à 1.500 mètres, l' « Air 100 » reçoit à nouveau sur sa toile vernissée la caresse allègre de la nuée. Pénétrer dans sa pulpe et y gagner encore de l'altitude ? Les « barbules » qui pendeloquent me cachent déjà à plusieurs reprises tout repère visuel. Je déclenche les instruments de Pilotage Sans Visibilité ; mais l'horizon artificiel ne fonctionne pas. La batterie doit être à plat. J'aurais dû la vérifier avant le départ. Il est vrai que je ne pensais pas faire du P.S.V. Ce n'est donc pas aujourd'hui que j'irai éclore au sommet d'un cumulus, dans un paysage étincelant.

Je pique pour revenir en clair. Et voici que la terre apparaît au tréfonds d'un trou vaporeux, comme si une trappe s'ouvrait soudain sur ces milliers de rapiècements bariolés ; elle irradie cependant une sorte de sourire.

Je suis presque à la verticale du viaduc de Longueville.

Treize heures trente. Depuis quelque temps une impres-

sion de vague, un peu d'anxiété. Ce doit être la faim ! Profitant de ce que l'appareil est engrené dans une spirale très régulière, je fouille dans mes provisions et en retire une banane : un peu écœurante. Au prochain thermique, j'absorbe mon pain d'épice pendant que, là encore, l' « Air 100 » tourne presque mécaniquement, m'entraînant dans la ronde d'un immense manège invisible où je suis seul à avoir pris place.

J'avais besoin de me détendre et de relâcher la chaîne quelque peu obsédante des multiples opérations à exécuter :

et guider délicatement le grand oiseau orange, en prévenant ses mouvements ;

et le couler et le maintenir en virage circulaire continu dans les ascendances, attentif à agir avec *souplesse* et *précision* [9] par de minimes pressions conjuguées des pieds sur les pédales du palonnier et de la main sur le manche (je m'attache à la *précision* que Nijer avait jugée insuffisante dans mon pilotage) ;

et relever et interpréter les indications des cadrans du tableau de bord ;

et observer, analyser, interroger les nuages (« le nuage est un monsieur poli, il ne vous parle que si vous le regardez », m'a rappelé le « Chef » le jour du vol avec lui sur le « Grand Sylvain ») ;

et faire ma navigation : repères sol, cartes, compas ;

et chronométrer mon parcours, calculant ma moyenne ;

et veiller, tout de même, à l'éventuelle rencontre avec d'autres engins volants.

Pour accomplir les 180 kilomètres qui me restent, j'envisage encore trois heures de vol.

Voici que je retrouve la Seine, lors de son confluent avec l'Aube dont l'eau verte scintille finement au soleil. J'y vois d'anciennes promenades en canoë, et je me rappelle le glissement silencieux de la longue coque légère sur l'eau calme (toile et bois comme le planeur).

D'avoir à franchir bientôt la région inhospitalière des étangs et de la forêt du Der arrête vite ma rêverie : courants

9. En vol de contrôle les pilotes de vol à voile sont testés relativement à ces deux aptitudes.

descendants et endroits certainement scabreux en cas d'atterrissage forcé.

A 10 kilomètres dans le prolongement de mon aile gauche qu'est-ce que cette étendue crayeuse, ravagée ? Serait-ce... « le camp de Mailly » ? Ces mots signifiaient pour moi, lorsque j'étais enfant, l'aventure martiale que je croyais être les grandes manœuvres, quand partaient les soldats de la garnison, derrière l'immense tambour-major jonglant avec sa canne dorée qu'il lançait vers le ciel et qu'il rattrapait toujours. — La carte porte en effet « Camp de Mailly ».

Les marais du Der sont là, qu'il faut que je surmonte.

Or mon altitude, insidieusement, s'amoindrit. L'air devient mou ; et les cumulus éclatants sous lesquels je me taillais un chemin preste s'aplatissent et s'espacent, dénudant presque tout le ciel.

Les étangs essaiment, toujours plus nombreux au fur et à mesure que je me rapproche. Les deux plus vastes ouvrent leur œil mort.

Incurvant ma route par la bordure sud, je décide d'aller chercher un thermique qui ne peut manquer de se trouver au-dessus de l'agglomération surchauffée de Montier-en-Der. Il faut se hâter.

Une automobile minuscule sur la route en longue ligne droite de Montier à Saint-Dizier dispose allégrement de l'espace, tandis que les grandes ailes rigides de chaque côté de moi semblent ne plus pouvoir servir à rien.

Je tourne au-dessus de Montier, ou plus exactement au-dessus d'un élevage de chevaux ou de quelque chose comme cela, car je me trouve au-dessus d'une cour carrée sur laquelle donnent des écuries. Un faible zéro se dessine lentement au variomètre. Je l'ausculte avec précaution. Il est positif, et persiste. J'insiste. Patience appliquée. Je le taraude, en me surprenant à marmonner, comme un défi : « Tiens, Nijer, viens voir si je suis précis ! »

Une ascendance forte se développe dans laquelle je repars vers mon but. Mais j'ai dévié, à cause du détour par Montier, et aussi parce que le vent a un peu tourné à Est-Sud-Est. Je vais rattraper progressivement ma route théorique.

Le bleu du ciel s'ambre très légèrement, annonçant la

fin, imperceptible encore, de l'après-midi. Il ne faut plus perdre de temps.

Je passe la Marne. J'aimerais pourtant la remonter jusqu'à ma ville natale qui est là, à 30 kilomètres.

Installé dans mon étroit repaire de plexiglass et de contreplaqué, retenu au ciel, enfoui dans l'air, fondu dans la mobilité continue du planeur avec lequel je ne fais décidément plus qu'un, bercé par son chuintement touffu comme celui d'un arbre très épais, je suis retranché de la terre impotente, la terre sans transparence et sans profondeur. Je ne la regarde plus guère que pour savoir où je vais.

Aucun avion commercial n'a martelé de son pesant vrombissement l'air alentour, et nul réacteur ne l'a fait siffler. A N..., nos champs de vol sont encombrés de machines volantes de toutes sortes, s'ajoutant à la multitude des planeurs du Centre. Et il m'arrive de piloter tendu.

Pas une seule fois je n'ai entrevu la camarade partie aussi pour Pont. Encore que nous eussions pu nous aider à détecter les ascendances, je préfère ne devoir qu'à moi ce vol.

Je ne doute plus de la réussite de l'épreuve de brevet. D'ailleurs ce qui compte, ce n'est plus cela, mais une action dont la gratuité est tout mon présent. J'en palpe l'accomplissement dans l'aisance du travail aérien, dans les sveltes évolutions de l'« Air 100 ». Pendant chaque demi-tour de spirale, une lumière dorée emplit le poste de pilotage. Mes plans bruissent, attaquant inépuisablement l'air.

La moyenne augmente entre Marne et Meuse. Dans chaque intervalle, entre deux nuages, je saute en prenant mon élan. Et à chaque fois je remonte, comme un trapéziste doué d'un élasticité extraordinaire, ainsi que dans ce rêve que je fais souvent où d'un coup de talon je m'élève très haut pour redescendre lentement, puis rebondir aussitôt, rien que d'avoir touché le sol, décrivant ainsi, en des arcs immenses par-dessus les terres, une ligne onduleuse (comme celle que ce vol laissera sur le barogramme [10]).

Un air me vient qui s'applique à la forme même des orbes que j'exécute à présent dans une ascendance sèche et étroite

10. Diagramme des altitudes du vol en fonction de sa durée.

où je grimpe très incliné en l'enlaçant avec rigueur. C'est une java comme il m'est souvent arrivé d'en chantonner dans d'autres vols, lancinante, empreinte d'une certaine dureté et, dans le fond, grave et un peu triste. En même temps que la mélodie revient perpétuellement sur les mêmes notes, elle se hausse par degrés, pareille à la giration de mon planeur incrustée dans l'ascendance. Et les portions de l'horizon monotone du Barrois glissent indéfiniment en cercle les unes après les autres.

A nouveau la gaze grise qui flotte sous les cumulus me couvre. Je la rejette en me lançant dans une grande course en ligne droite pour faire rapidement de la distance, puis plonge une fois de plus l'« Air 100 » dans une ascendance : elle est large, mais peu virulente ; il la transforme cependant en altitude. Infatigable planeur !

Quant à moi, sans ressentir aucune lassitude, sans aspirer nullement à me poser, je sens un peu d'ankylose. Desserrant alors le sanglage des courroies de sécurité, et ayant lâché le manche et les pédales du palonnier, j'essaye de m'étirer.

Depuis la Marne la région s'est brusquement relevée. La carte signale des cotes de 400 mètres et plus. A l'est, au-delà de la Moselle que je devine après plusieurs plaques vert foncé de forêts (alternant, se confondant ou chevauchant avec les taches d'ombre des derniers nuages), la terre monte encore, en vastes plateaux étagés, jusqu'aux Vosges finement bleutées.

.. ..

Tout à l'heure, en amont du point où à 1.000 mètres je coupais la Meuse, j'ai découvert, comme au fond de ma mémoire, juché à mi-pente en lisière d'un bois sombre, inattendue, la basilique de Domrémy, blanche comme un ivoire. Il m'a semblé la reconnaître avant même que de la voir, tellement subsistaient en moi les promenades familiales qui l'avaient eue pour but en été. Elle n'avait pas changé. Seulement, tout en conservant ses proportions délicatement élancées, elle s'était amenuisée ; à cause de l'altitude certes, mais aussi parce qu'elle émergeait d'un lointain passé.

.. ..

L'ombre du planeur glisse furtivement sur les toits de tuiles bistres d'un village isolé, aux maisons mornes et tassées

en alignement les unes contre les autres ; elles contrastent à tel point avec la pure mobilité de la silhouette ailée qui les effleure qu'il me semble que ce sont des tombes.

Voici une vaste base aérienne, à cinq kilomètres à peine de ma route : Ochey, vois-je sur la carte ; c'est donc Toul, la tache blanchâtre au loin dans le prolongement de la piste Nord-Sud. Pont Saint-Vincent est imminent. Mais, afin de parer à toute éventualité, je glane l'ascendance d'un dernier thermique, cependant très faible (0 m 50 s/ au plus), où je ne reprends que deux cents mètres supplémentaires.

Cette ultime spirale s'enroule à l'aplomb d'un téton singulier de forme presque géométrique, sur le sommet duquel en tournant je me divertis à braquer mon aile basse.

Je redresse l'appareil, puis je pénètre sur le large affaissement dans lequel coule la Moselle ; bientôt ce sont des hauts fourneaux, des bâtiments industriels, des cheminées d'usines et des jardinets d'ouvriers (qui arrivent quand même à se faufiler) ; un rideau de fumée crasseux me barre la route ; c'est la fin du vol. Déjà la terre envoie, avant-coureurs, des bruits espacés, singuliers, étrangement *sonores*.

— Où gît le terrain de vol à voile ? Cette agglomération laide, c'est Pont-Saint-Vincent ; mais le terrain ? Je sais qu'il est installé sur un des plateaux environnants. Mais sur quelle rive de la Moselle ?

La troisième carte, qu'il ne m'aurait cependant fallu que pour les tout derniers kilomètres du parcours, et que j'ai négligée de me procurer au dernier moment, me manque. Et mon altitude qui décroît toujours ! Je n'arrive décidément pas à repérer un endroit ressemblant à un terrain de vol à voile... j'écarquille les yeux derrière mes lunettes de soleil ; j'enlève celles-ci ; je les remets. Je raisonne : « Ce ne peut être de l'autre côté de la Moselle, le plateau y est entièrement boisé. »

Ma hauteur ne dépasse plus guère celle des coteaux plantés de vigne et d'arbres fruitiers. Je vais être obligé de me poser dans la plaine, tout près de mon but fixé. Je n'aurai réussi que mes 300 km *but libre*, l'épreuve de distance du brevet E, mais non celle du F qui sera à refaire ; quand ? Et avec quels aléas ! Et Nijer ne sera pas content... Ce beau vol n'aura été qu'un demi-succès, presque un échec. Combien

de fois, dans ma vie, les choses n'ont-elles pas tourné ainsi, alors que j'avais pourtant toutes les chances de mon côté...

L'appareil s'enfonce de plus en plus. Le sol monte, l'horizon se resserre. On dirait que la terre gonfle et s'épaissit. Les choses à la surface, en retrouvant leurs dimensions humaines, reconquièrent leurs places et toute leur massive importance. Le sentiment d'être peu à peu submergé m'envahit. Avec le planeur, c'est l'espace qu'engloutit la terre insatiable.

— A ma gauche : un hangar gris !! Une manche à air flottant mollement dans le vent ! Trois planeurs alignés côte à côte au bord du plateau !

Aussitôt : virage de 90°, « sur l'aile ». Je fonce vers le terrain — 120 à l'anémomètre. — Comment ai-je pu ne pas le distinguer plus tôt. Le planeur ronfle. Attention au rabattant sur la pente Est. Passerai-je ? Ça doit passer. Je rase les approches bossuées de la piste, saute un buisson et une route pierreuse sur laquelle un vieil homme, surpris par le sifflement de l'appareil, instinctivement se baisse. Et, face au soleil déclinant, face à la direction que j'ai suivie depuis le départ, je prends doucement contact avec l'herbe.

Avant que le garçon en combinaison blanche qui est sorti du hangar pour accourir vers moi ne soit arrivé, il me reste quelques secondes de solitude où dure encore le vol que je viens d'accomplir.

Michel Bouet.

Jacques Pucheu.

UN AN DANS LES AURÈS

J'ai servi en Algérie pendant un an comme homme de troupe de la classe 54-2 B (d'avril 1956 à avril 1957).

Rentré en France, je suis marqué par la honte et désespéré de m'être presque toujours heurté, dans l'armée, à un mur d'indifférence ou de haine lorsque j'essayais de protester auprès des gradés ou de réveiller la conscience de mes camarades.

Cependant en France, j'ai repris un peu d'espoir en apprenant que beaucoup de militaires avaient dénoncé ce qu'ils avaient vu en Algérie. Mais leur témoignage a été mis en doute, il a été affirmé que les faits énoncés étaient exceptionnels et que l'indignation de ces témoins était d'autant plus grande que les violences étaient rares.

Aussi ai-je cru nécessaire de résumer, d'après les notes prises pendant mon séjour, un an d'histoire de la compagnie dont j'ai fait partie. Il s'agit d'une compagnie très moyenne, ni particulièrement tortionnaire, ni spécialisée dans la pacification. Au cours de conversations avec des camarades d'autres compagnies, j'ai pu me rendre compte que leur ambiance et leur méthode de guerre étaient les mêmes que les nôtres (souvent même les violences y étaient plus importantes et plus répandues).

Le récit que je ferai de mon séjour dans les Aurès sera volontairement terne, car je veux essayer de le relater le plus froidement possible. D'autre part, lorsque je relaterai des faits dont je n'ai pas été le témoin oculaire, je le signalerai toujours, bien que je n'aie retenu de ces faits-là que ceux authentifiés par un ensemble de témoignages concordants.

*
* *

Après dix-sept mois de « temps légal » en Oubangui-Chari, j'ai été affecté, comme la plupart de mes camarades d'A.E.F., au 3/24e R.I.C. qui en avril 1956 détenait le secteur de Khenchella. Je suis affecté à la 9e compagnie, nous passons deux mois dans un poste de montagne, Boulermane, au nord-est d'Edgar-Quinet; puis le bataillon est transporté à Biskra où nous passons l'été, la plupart du temps en opérations. En octobre la 9e compagnie est affectée au poste de Menaa (secteur d'Arris). Six mois après, notre classe est libérée (avril 1957).

Boulermane (avril-mai 1956).

Maison forestière du secteur de Khenchella. Poste assez déprimant : barbelés, fortifications, impression d'isolement; nous logeons sous des tentes autour du bâtiment. Pendant quelques jours nous nous contentons de patrouiller en montagne dans des secteurs inhabités, mais dès notre première incursion dans des mechtas habitées, tous les hommes qui s'y trouvent sont emmenés au poste; une maison prend feu, à la désapprobation du commandant de compagnie. Pendant le retour : cris, coups de crosse, coups de pied. Beaucoup sont relâchés, mais un certain nombre est expédié au P.C. du bataillon, à Edgar-Quinet, où l'officier de renseignements, le lieutenant C., se charge d'eux. Voyant partir le camion qui les emmène, X., un sergent maintenu, me dit : « Ils ne reviendront pas, la moitié crève à l'interrogatoire, les autres... corvée de bois ».

X. m'explique qu'il vient de passer un mois comme « greffier » à la P. J. d'Edgar-Quinet, où il était bras droit de l'officier de renseignements. Lorsqu'il a été affecté à cette place de greffier, le maintenu qu'il remplaçait lui a dit : « Au début, ça me donnait envie de dégueuler, maintenant je les étrangle pour voir leurs grimaces : tu t'habitueras ». P. s'est habitué lui aussi; il admire beaucoup le lieutenant C. : « Chic type... Pas question de pacification avec lui. C., c'est le mec vachement sympa, quand il abat un crouille, il rigole; quand il a un nouveau pétard à essayer... corvée de bois;

il m'y emmène toujours. On envoie un T.O. à C. quand il y a des prisonniers à abattre dans telle ou telle compagnie; selon les cas, il les descend lui-même ou répond : « Vous pouvez les envoyer vous-mêmes à la corvée de bois. »

« A Edgar-Quinet, continue X., il y a 5 prisonniers dans une cellule grande comme ça (geste du bras); tous les muletiers qu'on piquait le matin descendant de la montagne : corvée de bois. C'étaient des ravitailleurs. »

Un autre maintenu, Y., a été secrétaire pendant deux mois au Bureau de renseignements S.A.S., à la ferme B..., près de Khenchella. Pendant deux mois, il a participé sans arrêt aux interrogatoires. « Un jour nous avons crevé le foie à un prisonnier et après on s'est aperçu qu'il était innocent. » Le soir, on demandait souvent à J. de donner un coup de main aux exécutions qui se passaient dans un ravin à l'extérieur de la ferme : « On les achevait au rasoir. » Ce maintenu, qui après son séjour à Berton a été pendant onze mois dans la même section que moi, est resté très marqué par ces deux mois où il pratiquait quotidiennement la torture : il évoquera souvent le « bon temps » de la ferme B... et s'étendra complaisamment sur tous les détails atroces, détails confirmés par deux de ses camarades de la même section que moi, qui assistaient parfois à ces interrogatoires.

A Boulermane, mon chef de Section le sergent chef F. est un « gros dur », géant sympathique et chic avec ses hommes. Il a la spécialité de couper les têtes au rasoir. C'est ainsi qu'à Berton il a tué le frère de Belkacem, 16 ans, après « tentative de fuite ». Des gars de la Section me décrivent le scénario : « Il dit au type : à genoux; si le crouille refuse, il lui tire une balle dans les reins, l'homme tombe à genoux, porte les mains à sa gorge : F. les écarte et lui ouvre la gorge. » Au mess, on boit le champagne dans un crâne de fellagha.

Pendant notre séjour à Boulermane, de nombreuses rafles eurent lieu soit dans les mechtas, soit au cours de patrouilles dans le Djebel où nous interceptions des « caravanes ». Un certain nombre de suspects était interrogé au poste de Boulermane, les interrogatoires avaient lieu dans une pièce aménagée à cet effet. L'instrument principal en était la « gégène »; après les séances, je me rappelle que nous ne reconnaissions plus les prisonniers tant ils étaient défigurés par les coups ou les brûlures provoquées

par les électrodes appliquées au visage. Certains étaient ensuite relâchés, d'autres expédiés à Edgar-Quinet. Les interrogatoires entraînaient d'autres rafles et, à la fin de notre séjour, la salle de tortures fonctionnait jour et nuit.

A la fin du mois de mai une Section qui avait été détachée à la ferme Berton, auprès des parachutistes, rejoignit la Compagnie. Nous avions entendu parler d'un succès remporté par les paras entre Khenchella et Berton : une embuscade tendue par les rebelles contre un convoi avait été déjouée et les paras avaient abattu vingt rebelles dont les cadavres furent exposés sur la place de Khenchella. De leur côté les parachutistes n'avaient eu que deux blessés légers. Les camarades venus de Berton nous donnèrent des précisions sur les suites de cet accrochage par représailles : deux villages qui se trouvaient à proximité du lieu de l'embuscade furent entièrement rasés, les femmes et les enfants abattus. Un maintenu m'affirme avoir tué de ses mains une femme et l'enfant qu'elle tenait dans ses bras.

A la fin du mois de mai, notre bataillon est rattaché au 24e R.I.C. de Biskra. Nous sommes remplacés dans le secteur de Khenchella par un bataillon de la métro, formé de rappelés (quelques jours plus tard ils auront quinze morts au poste de Boulermane et près d'une centaine pour le bataillon).

BISKRA (juin à octobre 1956).

Un soir, en rentrant du cinéma, le lendemain de notre arrivée à Biskra, je passe devant une ruelle à laquelle des tirailleurs sénégalais tentent de mettre le feu. L'un tient encore son coupe-coupe sanglant à la main. A terre un cadavre d'Algérien atrocement mutilé. Un lieutenant passe en jeep et les calme. J'apprends que deux autres Algériens ont été emmenés à la garnison et achevés à l'aide de bâtons enfoncés dans les oreilles et les yeux; un militaire européen aurait donné un coup de main aux tirailleurs lors du supplice. D'autres militaires européens de notre Compagnie sont ensuite accourus dans la ruelle et d'une rafale de mitraillette ils ont abattu un quatrième Algérien qui s'enfuyait pour se barricader derrière sa porte. Puis le capitaine nous réunit et nous fait fouiller et rafler plusieurs quartiers de Biskra. Pourquoi les gradés du cantonnement ne se sont-ils pas opposés à ces meurtres ? Leur origine était la suivante : un Algérien s'étant vu dépouillé de son

portefeuille par un tirailleur sénégalais, s'était défendu en blessant légèrement le tirailleur avec un poignard. C'est alors que les tirailleurs sénégalais se déchaînèrent sur les Algériens qui leur tombèrent sous la main. Le militaire qui avait abattu le civil d'une rafale fut inculpé, à la demande des autorités civiles de Biskra, d'homicide volontaire (il passa devant un tribunal militaire qui conclut à un non-lieu).

De Biskra, nous partions souvent en opérations, généralement dans l'Aurès, pour une durée de trois à quinze jours. Ces opérations consistaient en général à participer à des bouclages. Le plus souvent, nous étions en zone interdite (zone qui s'étend aujourd'hui de plus en plus) ce qui nous évitait tout rapport avec la population civile. Cependant, au cours d'une de ces opérations, dans le désert à l'ouest d'El-Outaya, nous sommes tombés un jour sur un campement de nomades : le capitaine fait brûler les tentes et les vivres (je demande et obtiens d'un sergent chef plus compréhensif que les autres l'autorisation d'épargner quelques vivres), puis les hommes sont fusillés (l'un d'entre eux est conservé pour porter le poste S.C.R. 300 et fusillé à l'arrivée aux camions). Motif (vague) de leur exécution : la zone serait interdite depuis la veille; ce serait des « ravitailleurs », or ils ne transportent que ce qui est nécessaire à leur subsistance. D'autre part, ces nomades primitifs, dans cette zone désertique à plusieurs jours de marche de tout centre, étaient-ils seulement au courant ? Quand je repense à cette opération, je revois toujours les visages de détresse des femmes et des gosses abandonnés là, sans eau, devant les cendres du campement et les cadavres aux têtes éclatées.

Au cours de cette même opération, un rebelle blessé au cours d'un accrochage est transporté longtemps sur un mulet car il doit nous conduire à des grottes recelant des armes. Nous marchons longtemps, épuisés de soif et de chaleur (plusieurs d'entre nous tombent et ne pouvant se relever sont à demi portés par les autres) sans trouver les fameuses grottes. Le lendemain nous recommençons à chercher les grottes; comme on ne trouve rien, le blessé reçoit des coups de crosse sur ses blessures puis le capitaine, excédé, dit : « Faites-lui sauter la cervelle... Non, c'est dommage de salir une couverture, éjectez-le du brancard. » Le blessé roule à terre et est abattu d'une balle dans la tête.

Dans l'Aurès, nous traversions souvent des villages abandonnés

qui avaient été mitraillés par l'aviation, bombardés ou incendiés. A plusieurs reprises nous rencontrâmes des charniers, dégageant une odeur épouvantable, d'hommes et de mulets : il s'agissait de caravanes prises en chasse par l'aviation. Dans les villages habités de la zone non interdite, que nous traversions, un certain nombre de civils étaient en général torturés devant la troupe avec même participation active de quelques appelés ou maintenus.

Au mois de juillet, alors que nous étions absents de Biskra, notre compagnie fut rappelée précipitamment. A notre arrivée, la place du marché de Biskra brûlait encore. Voici ce qui s'était passé : une patrouille en jeep, avait reçue à l'extérieur de Biskra, une rafale de fusil-mitrailleur : un tirailleur sénégalais, caporal chef de la patrouille, fut tué. A la suite de cette embuscade, une compagnie de tirailleurs sénégalais se précipita au centre de Biskra, incendia le quartier mozabite et y fit 35 morts. Puis ils se postèrent autour d'une palmeraie proche de Biskra et tuèrent, aux dires d'un de mes camarades affecté à eette compagnie africaine, 325 civils. Leurs officiers européens, au témoignage d'un de nos camarades servant au mess, se seraient enfermés dans les locaux du mess pour ne pas avoir à intervenir. A la suite de ces événements, un très grand nombre d'habitants s'enfuirent de Biskra et les boutiques furent toutes fermées pendant une dizaine de jours, n'ouvrant que sur intervention de la troupe.

En fin juillet, un de mes camarades, sergent maintenu, est tué au cours d'une embuscade dans une palmeraie proche d'El-Kantara. Le capitaine M., commandant le poste, fait tirer au mortier sur le village; il n'y eut paraît-il pas de victime. Le lendemain notre compagnie reçut l'ordre de fouiller El Kantara. Ce fut un pillage complet. El Kantara étant une petite ville assez riche, les maisons bourgeoises et les boutiques furent d'un grand rapport pour la troupe : tout l'argent trouvé, soit dans les maisons, soit dans les caisses des commerçants, soit en fouillant les femmes (parfois 100.000 F à la fois) fut volé. Notre chef de Section, le sergent chef F., nous déclara : « Celui qui trouverait du pognon serait bien bête de ne pas le prendre. » Certains se vantèrent d'avoir violé des femmes. Notre capitaine, qui fut pourtant témoin du pillage, ne sévit pas. Cependant, passant devant une épicerie dont la caisse était éventrée et les marchandises de valeur pillées, y prenant un bonbon il déposa 5 F sur le comptoir. Dans la boutique

d'un horloger, alors que tous les objets précieux avaient déjà été volés, il fit réintégrer un vieux réveil.

Entre les opérations, notre travail consistait à Biskra à faire des patrouilles avec les gendarmes, à tenir des barrages de routes à l'extérieur de Biskra, et à garder des terrasses en ville la nuit. A propos des policiers de Biskra, je signale qu'ils étaient en général assez corrects avec la population. Ils participaient aux rafles et fouilles de quartiers arabes avec pour mission d'empêcher tout excès de la part des militaires. Cependant, l'inspecteur de P.J. de Biskra m'a affirmé pratiquer couramment la corvée de bois; par ailleurs, certains de mes camarades ont été témoins d'exécutions déguisées en tentatives d'évasion, pratiquées par la police. D'autre part, j'ai été le témoin de l'assassinat d'un Algérien par un tueur à gages, payé par la police : de garde sur un barrage routier, sur la route de Sidi-Okba, nous avons vu un attroupement autour du cadavre d'un Algérien ligoté et la gorge tranchée; comme on prévenait la police. les policiers ont répondu qu'ils étaient au courant, que c'était eux-mêmes qui avaient fait égorger ce suspect après l'avoir relâché. Le fait a été déguisé en « crime fellagha perpétré sur un ami de la France ».

MENAA (octobre 1956-avril 1957).

Au mois d'octobre, la compagnie fut mutée à Menaa (secteur d'Arris) petite ville de 2.000 habitants. A l'époque un vent de pacification soufflait sur le régiment. Le commandant vint nous faire un discours, nous demandant d'être corrects envers la population « qu'il fallait ramener à nous ». On fit lire par les chefs de section, des rapports sur la « psychologie du cœur » et « l'âme musulmane », rapports lus à l'hilarité générale : interdiction de piller et de tirer sans discernement sur les fuyards (à Biskra déjà, le colonel avait fait afficher un rapport mettant en garde contre la trop grande promptitude des hommes à tirer la nuit au hasard. Mais un lieutenant de réserve nous déclara : « Tout ce qui est suspect la nuit il faut tirer dessus »).

Aussi les premières semaines de notre séjour à Menaa furent-elles assez calmes. Le capitaine cherchait à rallier la population. Lors de patrouilles dans des villages, il interdit le pillage et punit un homme de troupe pour vol de bijoux. Il fit également rem-

bourser un poulet volé. Il décida qu'il fallait apprendre aux indigènes à cultiver correctement leur terre et à tisser : d'où création d'un « centre expérimental » et construction d'un métier à tisser. Il me demanda d'être instituteur (dans plusieurs compagnies du bataillon, des écoles de bled furent ainsi créées). Mais ces tentatives ne furent pas « payantes » sur le plan du renseignement : personne n'est jamais venu lui livrer spontanément des renseignements sur les activités rebelles. D'autre part, le village fit la grève de l'impôt : signes que les gens étaient toujours sous l'influence du F.L.N. Aussi, devant les échecs de la pacification, la tactique changea. On recommença à arrêter un grand nombre de gens et les tortures reprirent leur rythme régulier. Le capitaine S.A.S. de Menaa, qui disposait d'une section de goumiers, avait éussi longtemps à éviter les arrestations, mais nous apprîmes que le colonel avait donné l'ordre à notre capitaine L. de ne plus tenir compte des avis du S.A.S., aussi pendant plusieurs mois les tortures eurent lieu presque tous les jours. Elles n'étaient même plus cachées aux hommes de troupe car elles avaient lieu dans la cour du logement d'une section. Bien souvent, des civils ramenés de patrouille étaient tabassés par les hommes (engagés ou appelés) avant ou après les interrogatoires. Ceux qui parlaient sous la torture livraient en général des renseignements d'intérêt très secondaire, portant exclusivement sur les livraisons de vivres aux rebelles. Les prisonniers qui paraissaient détenir des renseignements plus importants et être réellement suspects résistaient le plus souvent aux tortures et ne disaient rien. On ne savait plus quoi leur faire pour les faire parler, et les inventions les plus atroces étaient mises à contribution (en plus du traitement électrique, les moyens les plus répandus étaient le supplice de l'eau, les brûlures, et la pendaison par les pieds; certains perdaient toutes leurs dents sous les coups; j'ai vu un homme perdre beaucoup de sang à la suite de coups reçus au ventre). Un très grand nombre de civils du secteur de Menaa passèrent ainsi par l'interrogatoire. A Menaa même, il n'y eut pas beaucoup d'arrestations mais c'est surtout dans les autres mechtas du douar Menaa qu'étaient ramassés les gens qui devaient passer au supplice.

Plusieurs fois on demanda l'aide des appelés ou maintenus pour participer à ces tortures : certains refusèrent, d'autres acceptèrent. Le capitaine S.A.S. était moralement opposé à ces méthodes, mais à Menaa on ne lui avait laissé aucun pouvoir et il servait de couverture à ce genre de pacification.

Au mois de janvier, un petit convoi de 30 hommes subit, à six kilomètres de Menaa (en un point de la route appelé col des oliviers), une embuscade très rude : 7 morts, 9 blessés graves, et 8 blessés légers; 6 indemnes seulement. Deux jours plus tard, nous descendions sur deux villages situés à 1 kilomètre du lieu de l'embuscade, proche du centre de Chir. Une dizaine de civils furent exécutés sur place en représailles avec des raffinements de dérision : un maintenu tue un vieillard, puis joue à son fils une parodie de l'amitié : « On est bien copains tous les deux, mon frère, c'est ça l'amitié franco-musulmane, etc... » Puis, se tournant vers moi : « Pucheu, tu vois comme je les aime. tes frères. » Ailleurs, les hommes du village étant rassemblés pour être emmenés au P. C., l'un d'eux demande l'autorisation d'aller chercher sa gandoura; les sentinelles lui répondent : « Oui, bien sûr, vas-y.» Il fait quatre pas et est abattu d'une rafale dans le dos; un petit malin vient casser la croûte sur le cadavre. Un autre est jeté dans un ravin à coups de pied avant d'être exécuté ; les autres emmenés au P.C. à Chir où certains furent exécutés après interrogatoire. Beaucoup de femmes furent violées (mon chef de section, un adjudant, y encouragea ses hommes) et les deux villages sautèrent à la dynamite. Je me souviens qu'à côté des cadavres se trouvaient des camions de l'armée portant des banderoles où étaient imprimés ces mots : « Soldats français, soldats de liberté. Paix aux hommes de bonne volonté ».

Au mois de mars 1957, nous avons un léger accrochage dans un oued au pied du village d'Ouranime : trois d'entre nous sont grièvement blessés. Nous savions grâce à un indicateur payé qu'une bande rebelle avait passé la nuit dans ce village. Un rebelle fait prisonnier nous livra une sacoche de documents qui nous permit de découvrir plusieurs camps rebelles et des dépôts d'armes et de vivres (visitant ainsi plusieurs camps du maquis, faits de cabanes de pierres et camouflés de branchages, ou maisons inhabitées de la zone interdite servant de points dehalte au maquis, ainsi que de nombreuses cachettes de vivres, je pus constater combien était arbitraire la décision qui baptisait souvent « ravitailleurs » les muletiers transportant un peu de galette ou des dattes, car nous avons pu constater que les rebelles, dans ces camps presque inaccessibles, se nourrissaient principalement de conserves). Ce jour-là, plusieurs hommes du village d'Ouranime sont atrocement torturés pendant des heures : l'un a le sexe et les parties carbonisés

par un feu de genévriers, un autre a subi tellement de tortures qu'il ne sent plus les dix mégots allumés qui lui sont appliqués sur la jambe, un autre meurt de souffrance sans avoir parlé. A un moment, une douzaine de soldats s'acharnent à la fois sur le même homme. D'autres sont emmenés au bataillon où plusieurs auraient été exécutés ensuite; mais sur place, à Ouranime, plusieurs sont exécutés et exposés devant la population rassemblée. Tous les hommes contre lesquels rien n'a pu être retenu, furent emmenés au poste de Menaa où ils restèrent à presque 200 sous deux tentes pendant plusieurs semaines pour exécuter des travaux au camp; ils n'étaient pas nourris; quant à leurs familles, alles durent évacuer le village d'Ouranime qui fut décrété zone interdite.

Je fus libéré le 10 avril, comme les autres maintenus de ma classe. Dans les rues de Batna, je rencontre un autre libérable portant une oreille de « fellagha » en fétiche, pendant ostensiblement sur la poitrine.



J'ai tenu à relater entièrement mon expérience d'un an en Algérie de façon à montrer que les tortures, les exactions, les exécutions, sommaires n'étaient pas des cas exceptionnels ni de simples « excès ». La torture fut employée presque journellement à la compagnie, comme moyen normal et essentiel de renseignements; les exécutions sommaires, pratiquées dans les villages proches du lieu des accrochages, semblaient obéir à un code non écrit mais régulier et automatique. Je tiens cependant à dire que par rapport aux autres compagnies du régiment, la compagnie dont je faisais partie et dont je viens de relater le comportement pendant un an, était considérée comme une compagnie trop pacificatrice. Le capitaine L., qui nous commandait, était en butte aux quolibets, ses sous-officiers de carrière lui reprochaient d'être trop bon avec les Arabes. Par conséquent, les méthodes employées dans l'Aurès semblaient être en général au moins aussi violentes que celles dont je fus le témoin (en hiver 1957, à Bouzima, poste situé à cinq heures de marche de Menaa, le médecin de la compagnie, un lieutenant rappelé, ayant été abattu par un commando de l'A.L.N. venu de Constantine, 60 civils de Bouzima au moins furent atrocement torturés — un jeune de quinze ans entre autres

reconnu innocent par la suite — et 20 environ fusillés : ces faits m'ont été rapportés par beaucoup de mes camarades du poste de Bouzima et par certains de notre compagnie qui étaient à ce moment-là en opérations à Bouzima).

* * *

Il est également une question dont il faudrait longuement parler, c'est l'aggravation des conditions économiques de l'Aurès, déjà précaire avant les débuts de la guerre d'Algérie : les zones interdites s'étendent de plus en plus; chaque accrochage près d'un lieu habité entraîne l'interdiction d'un nouveau secteur. La population est alors obligée d'affluer vers les centres de la vallée déjà surpeuplés. Les troupeaux, ressource importante des habitants de l'Aurès, dépérissent du fait de la mise en territoires interdits des zones d'altitude, qui sont les seules terres herbeuses. Ces zones interdites sont continuellement survolées par la chasse, qui souvent détruit les caravanes qui s'aventurent à leurs limites pour remonter des vivres aux villages de montagne encore habités. A Menaa, deux femmes et deux fillettes ont été tuées par la chasse alors qu'elles gardaient leurs chèvres aux limites de la zone interdite. Par ailleurs, toute circulation entre villages est interdite aux indigènes non munis de laissez-passer, ce qui prive certaines palmeraies de leur approvisionnement régulier en céréales (Menaa fut plusieurs fois dans ce cas).

* * *

En décrivant les méthodes que j'ai vu employer en Algérie, je ne prétends pas qu'il eût été facile à notre compagnie de se comporter autrement. « L'ennemi » n'était pas les bandes « rebelles », mais le peuple même de l'Aurès. L'âme de la révolte résidait en eux. Pendant les quelques mois où j'ai été instituteur, les contacts avec les habitants m'étant rendus plus faciles, j'ai pu constater que tous ceux auxquels je parlais en confiance, étaient d'opinion nationaliste, et moralement du côté des « rebelles ». Certains de mes élèves, parmi les plus âgés, avaient déjà un embryon de con-

science politique. Aussi les méthodes employées ne sont-elles que la conséquence de l'essence même de cette guerre : la guerre contre une conscience populaire (pour montrer les absurdités auxquelles nous entraîne cette guerre, je rappellerai un souvenir de Biskra : nous avons fait pendant longtemps des patrouilles de nuit en ville avec les policiers ; au poste de police se trouvaient presque toujours une vingtaine d'Algériens qui passaient la nuit dans la cour du poste. Le brigadier m'explique qu'il s'agissait d'individus pris en flagrant délit de ne pas fumer : « Nous avons collé des affiches en ville, invitant la population à fumer. Ceux qui sont repérés à plusieurs reprises comme non-fumeurs, sont embarqués dans la voiture de police et passent la nuit au poste. Malheureusement, beaucoup ont la cigarette de secours dans la poche »).

SITUATION MORALE DE MES CAMARADES DU CONTINGENT.

La question qui doit par-dessus tout nous faire réfléchir et qui me touche personnellement le plus est la situation morale de mes camarades du contingent.

Je mets à part la mentalité des cadres de carrière qui ont déjà fait en Indochine l'expérience de la violence gratuite et pour lesquels aucun problème ne se pose bien souvent. Le lieutenant C., l'officier de renseignements du bataillon, me répondit alors que j'avais été protester contre ses méthodes : « Ce n'est pas la peine de discuter, pour moi le problème algérien est simple, il y a 8 millions d'Arabes en Algérie, il faut en tuer 7 millions. » D'un certain point de vue, il disait vrai. On peut rapprocher cette réponse de celle exprimée par certains officiers pendant la guerre d'Indochine : « Tant qu'il y aura des Vietnamiens, il y aura toujours du Viet-minh. »

Mais le problème des soldats du contingent est beaucoup plus grave : Comment beaucoup en sont-ils arrivés à approuver et à accepter ce mépris de l'homme ? La plupart ne prenaient pas une part active à ces violences (sinon au pillage, pratiqué par presque tous), mais restaient passifs et les considéraient comme normales et nécessaires. La réponse courante était : « Tu as raison, c'est dégueulasse, mais tu ne pourras rien y changer, c'est comme ça. Et puis ce n'est que des bougnouls, ils ne souffrent pas comme nous. »

Un grand nombre, hélas ! parmi les appelés ou les maintenus, ne se sont pas contentés d'accepter ou d'approuver : beaucoup de mes camarades ont participé aux tortures et, souvent en dehors des interrogatoires. Certains étaient heureux, lors des rafles ou des patrouilles, de pouvoir tirer sur les civils qui ne répondaient pas aux sommations. Comment expliquer cela ?

Sans doute un désir de virilité mal comprise, le prestige des « durs », prestige d'autant plus communicatif qu'il ne comportait aucun risque [1]. Alors que l'on pourrait penser que cette attitude était le fait des endurcis, des « bagarreurs » professionnels, style bérets rouges ou légionnaires, elle était au contraire trop souvent la revanche des plus faibles et des plus timides.

Un autre raisonnement entrait aussi en ligne de compte : « C'est à cause des bougnouls qu'on est ici, il est juste que ce soient eux qui payent. » Les discours tenus par les gradés n'étaient pas faits pour faire prendre conscience aux hommes des causes profondes de cette guerre, ni pour leur faire comprendre qui en portait la responsabilité. J'ai pu constater bien souvent que, lors d'opérations particulièrement dures où les hommes étaient à bout de fatigue et de soif et commençaient à murmurer contre leurs gradés ou l'armée en général, il suffisait que l'on ferme les yeux sur le pillage, qu'on torture ou qu'on exécute des civils, pour que toute rancœur cesse de se manifester. A ces moments seulement, une certaine sympathie se nouait entre les hommes et le commandement. Tout se passait comme si les officiers pratiquaient ou laissaient faire les violences pour se rendre sympathiques à leurs hommes.

Plus troublante encore est la réaction d'une minorité d'appelés ou maintenus intelligents et conscients : certains en effet, qui au cours de conversations avaient les mêmes opinions que moi et avaient une vue juste sur les causes et l'avenir de cette guerre, se montraient aussi brutaux, sinon plus, que la masse de leurs camarades moins formés aux réflexions. Ceux-là savaient que nous ne serions pas les plus forts, savaient que « l'Algérie française » était un mythe et se moquaient des slogans officiels distribués par le capitaine ou le journal *Le Bled*. Comment alors expliquer leur transformation morale et leurs réflexes de haine ? A mon avis

1. Désir de virilité qui commençait par une attitude d'indifférence ironique (combien de fois n'ai-je pas entendu quand il y avait séance de torture : « Pucheu, viens voir, une surprise pour toi qui va te faire plaisir : vois comme on les gâte, tes frères »).

cette violence était une réaction de désespoir moral, la tentation de la déchéance, un véritable suicide moral. La guerre que l'on nous faisait mener n'était pas une guerre de libération de la patrie ou de défense de la France comme celles qui furent menées par nos aînés : c'était une guerre dont les plus conscients d'entre nous comprenaient qu'ils ne pouvaient tirer que de la honte. D'où cette réaction des plus lucides que j'ai retrouvée également chez des parachutistes rencontrés à Khenchella : « Nous sommes placés dans une situation absurde, la seule attitude qu'il nous soit possible de prendre est de faire plus absurde encore, enfonçons-nous dans l'absurde. »

Je dois préciser que, dans ma compagnie, une trentaine de mes camarades étaient, comme moi-même, des maintenus ayant fait leur temps de service légal en Afrique Noire. Beaucoup y avaient acquis une mentalité coloniale assez forte : bien que n'ayant pas profité des avantages économiques de la situation de colons, ils y avaient été cependant marqués des mêmes réflexes que la moyenne des blancs vivant aux colonies : le sentiment de supériorité sur le colonisé faisait déjà partie intégrante de leur personnalité. Ils n'avaient pas eu de peine à transposer sur les Arabes le sentiment de supériorité qu'ils estimaient avoir sur les Noirs. « Comme le Noir, l'Arabe est un bougnoul ». L'idée que ces « bougnouls » pourraient un jour les regarder en face et s'affirmer leurs égaux, les plongeait dans un sentiment d'insécurité morale et même d'angoisse mal formulée. Ils savaient qu'un jour prochain la supériorité du blanc serait niée : d'où cette réaction désespérée qui consistait à affirmer envers et contre tous la puissance effective de l'Européen : ils avaient encore le pouvoir de réduire le colonisé à l'état de chose. Les tabassages d'Arabes semblaient vouloir dire : « Tu seras bientôt indépendant, mais pour le moment j'ai le pouvoir de t'abaisser réellement, de te réduire à l'état de loque humaine, de faire de toi quelque chose de repoussant. » Il y a là une dialectique de la haine : lorsqu'on se bat contre un peuple qui lutte pour acquérir sa dignité d'homme, il faut nécessairement lui prouver par la violence et se prouver à soi-même qu'il n'est rien du tout. Et la haine était d'autant plus forte chez ceux d'entre nous qui sentaient qu'ils n'avaient pas la justice de leur côté. La répression contre des hommes qui cherchent à conquérir leur dignité ne peut être nécessairement que de type S.S.

J'ai tenté d'expliquer par là comment certains Français du

contingent en sont arrivés à pratiquer la violence à son point extrême. C'est là, je crois, et non dans ce qu'on nomme vulgairement le « sadisme » dont je n'ai jamais relevé de trace chez eux, qu'il faut voir les causes de leur comportement.

***

Le récit que j'ai fait d'une année dans les Aurès est sans doute monotone, mais il faut croire que l'horreur dans la guerre d'Algérie est monotone. Les premiers temps la plupart de mes camarades ont été bouleversés devant les tortures et les exécutions d'innocents. Mais, très vite, on s'est *habitué* au sens le plus fort du terme. En opérations, les tortures de « suspects » avaient toujours lieu au moment de la pause casse-croûte : nous mangions à côté d'hommes que l'on torturait, parfois à côté de cadavres; et sans y faire attention. Il n'y avait ni curiosité malsaine, ni indignation, il n'y avait rien, rien que de l'indifférence, on s'en apercevait à peine; même les exécutions nous laissaient sans réaction (sauf chez ceux dont j'ai parlé plus haut qui vivaient dans une haine active de l'Algérien et qui étaient toujours heureux de savoir qu'il y avait un « bougnoul » de moins). Un coup de feu qui, à cinq mètres de nous abattait, un homme n'interrompait pas les conversations sur la monotonie du contenu des boîtes de ration ou l'histoire drôle qu'on était en train de raconter. Je me souviens très bien de ces haltes de montagne, où l'horreur faisait partie du décor sans atteindre notre perception.

Au poste de Menaa, il en était de même : la vie de la section continuait, alors que dans la cour des hommes étaient convulsés de douleur sous l'effet du courant électrique; on n'était même pas dérangé par les cris des torturés (certaines nuits pour éviter d'avoir à garder les prisonniers, des astucieux avaient eu l'idée de les ligoter aux barreaux d'une échelle, cela malgré le froid glacial de l'hiver à 1.000 mètres d'altitude). Et cela aussi est très grave : que même si nous n'avons pas tous participé aux crimes, même si nous n'avons pas tous manifesté une haine militante pour l'Arabe, *presque tous soient devenus totalement indifférents aux crimes.*

Jacques Pucheu
(Ancien de la 9e Cie, 3/24e R.I.C.)

Robert Jaulin.

LA MORT SARA

Les écoliers de Fort-Archambault ont eu à traiter en devoir de français le sujet suivant :

« *Décrivez un enterrement. Rapportez exactement les plaintes des femmes, le discours prononcé pour le mort, et tout ce qui vous semblera significatif de la religion et des sentiments des gens.* »

Ces devoirs sont le point de départ de cet article, dont l'objet est d'abord de décrire un enterrement et de dégager la conception sara [1] de la mort, ce qui nous amènera à un bref examen de l'initiation, dans la mesure où celle-ci est reliée au problème de la mort.

De la pluralité d'enterrements qui ont été décrits, nous tirerons les éléments permettant la reconstitution relative d'un enterrement modèle (nous voulons dire le modèle d'un enterrement, et non un enterrement de « première classe »), tout en faisant état de plusieurs cadavres.

Nous allons donner la parole aussi souvent que possible aux enfants. Nous n'arrangerons leur français que dans la mesure de l'indispensable.

Un enterrement

Évoquons la manière dont on « encaisse » les défunts. Le terme « encaisser » désigne en effet, d'après quelques écoliers africains, la mise en bière. Cet usage n'est pas dû à l'ignorance du sens financier du terme; il tient sans doute à ce que la langue sara utilise pleinement ses concepts et leur donne une large portée. Sans doute, les devoirs sont-ils rédigés en français, mais le « dialecte » des

1. Les groupes sara sont localisés dans la partie sud du territoire du Tchad, en Afrique Équatoriale française.

: évolués » est généralement pensé, consciemment ou non, en
ıara; c'est en cela qu'il est instructif. Une simple analogie
ormelle, de mouvements ou de situations, permet d'englober sous
n même vocable des objets, des idées ou des processus aux
ontenus fort différents. Si les deux acceptions — matérielle et
nancière — se rejoignent (dans la mesure où un mort peut être
ussi un capital qu'encaisse la société), néanmoins, c'est unique-
ıent, et sans trivialité, parce que ces opérations se ramènent à
n même type formel d'actions que les Sara les associent.

Mbaïgoto est le premier de nos mourants : « *La tête osseuse, les
eux clos, les côtes visiblement ressorties, son corps respire la mort.
rusquement une lumière écrase complètement ses yeux qui brillent
e fièvre...*

*M'baïgoto ira dans le sombre village où il retrouvera son père, sa
ıère, ses grand-pères et ses grand-mères...*

... *M'baïgoto sera encaissé comme une paire de pantoufles...* [2]. »

M'baïgoto était un chef et possédait des vêtements européens.
[ort, il fut lavé, puis « *on l'habille avec un complet, on lui met des
ıaussures, des chaussettes et on le coiffe avec un chapeau. On l'enve-
ppe dans une étoffe blanche* ».

Ailleurs « *un homme était couché comme s'il était endormi. Vers
ne heure sa respiration artificielle s'arrêta. On aperçut très claire-
ıent ses dents. Sa bouche était ouverte comme s'il riait* ». Plutôt
u'une faute de langage, l'artificialité de la respiration évoque
ıns doute une conception métaphysique situant à un bas niveau
. vie du corps. Notre écolier devait être musulman. Ce corps fut
ıis nu en caisse et cette caisse fut enveloppée d'étoffes blanches.

Une femme subit le même sort : « *Un jour, vers onze heures du
atin, mourut une femme « en sainte »; elle fut encaissée. On mit
es colliers, des cuvettes, de vieux vêtements à ses côtés. Dans sa main
oite se trouvait la louche dont elle se servait de son vivant. On jeta
es parfums sur elle. Puis la caisse fut enveloppée de draps blancs.* »

Dans les villages éloignés des centres et de l'activité européenne,
s morts se contentent de blanches peaux de chèvre. Le cercueil
'importation est inconnu. Afin que la pierre ne comprime pas
corps, celui-ci est généralement logé en une petite pièce de sa
imension, aménagée au fond et sur le côté de la fosse.

2. Tout ce que nous indiquons entre guillemets est tiré des devoirs des
oliers de Fort-Archambault.

Ces enterrements illustrent la curiosité des formules de transition, des solutions adaptées à la fois des modes européennes et des coutumes ancestrales. Mais finalement, la tradition africaine garde le pas, elle enveloppe de blanc le personnage habillé, chaussé, coiffé ou encaissé.

Au reste, ces oripeaux sont le mobilier du mort et les Sara prennent soin de ne pas en priver leurs propriétaires. Anticipons brièvement sur le déroulement des événements, afin d'en donner un témoignage :

« *En courant, nous amenons le mort vers sa tombe ainsi que tous les sacrifices : cabris, moutons et même les esclaves. Des moutons et cabris sont égorgés et leur sang arrose l'intérieur du trou. Puis on place sous le mort ses outils, son lit, son matelas. Sous son lit on met quelques cabris.* »

Plus souvent ces objets sont mis sur la tombe même; trois canaris d'eau, quelques vieilles nattes, un lit en bois, servent de pierre tombale. Durant l'enterrement deux jeunes filles se sont tenues à côté du mort, car ce dernier était de nature galante et il convenait de le signaler à l'assistance par ce moyen .

La veillée mortuaire s'organise. Sous un arbre (ou un vague hangar) quatre pieux d'environ deux mètres de hauteur ont été plantés afin de soutenir les branches sur lesquelles le trépassé est installé. Ce lit domine l'assistance qui grossit. Le mort restera ainsi exposé deux jours; lorsque les parents du mort résident fort loin, le corps est là plus longtemps; il est bien rare que l'on ne veuille pas attendre toute la famille. Nous avons pu voir de vieilles gens parcourir de longues distances afin de se rendre à un enterrement. En pays Demé, lorsque meurt une femme, il se fait une première cérémonie au village où elle réside, et qui est généralement celui de son mari, puis elle est emmenée au village de sa propre famille où une seconde veillée mortuaire a lieu avant qu'on ne l'enterre.

Un jour que nous voulions suivre le déroulement d'un enterrement jusqu'à son achèvement, nous nous sommes ainsi laissé entraîner loin du point de départ de notre observation. Quatre jeunes gens portaient le corps, posé sur une sorte de brancard, et, autant les odeurs violentes que la nécessité de gagner rapidement le but, firent que ces hommes choisis parmi les meilleurs et les plus solides coureurs du village, ne ménagèrent pas leurs forces :

trange procession où les vapeurs macabres, les êtres humains et :s rayons du soleil se stimulaient et rivalisaient d'ardeur.

Si le moment de l'enterrement est donc souvent retardé par attente de parents au domicile éloigné, il paraîtrait que la volonté u la mauvaise volonté) du mort, peut aussi influer sur la rapidité e sa descente en terre. Un récit fait état du dégoût éprouvé par n mort pour le dernier séjour qui lui est réservé. Ce dégoût se aduit par une impossibilité quasi totale ressentie par les fossoyeurs rendre le trou assez profond. Il fallut intervenir auprès du mort, ii adresser des prières et un discours réconfortant. Il faut imaginer u'il tint compte de ces bonnes paroles car il suffit ensuite de uelques coups de pelle pour que la fosse atteigne vite une profon- eur considérable. Les hommes pensent que les morts tiennent aux vants beaucoup plus encore que ces derniers ne tiennent à eux... c'est une terrible affaire que ce commerce.

Nous avons laissé notre mort sur un lit. Nous assistons alors à ıe explosion véhémente de douleur. Chacun tient à faire savoir ı'il n'est pas responsable du trépas. Mais ce n'est pas la seule ison de tous ces sanglots, car une peine profonde, réelle, emplit cœur de bien des braves villageois.

Une femme pousse un hurlement prolongé, tombe, crie, saute, eure comme si elle était mordue par des « milliers de serpents ». ile veut se tuer, mais n'en a pas le moyen, car elle est attrapée tenue solidement par ses amies. Les femmes se tiennent deux deux afin de bien pleurer, tandis qu'elles cherchent à la fois à dégager pour aller se coucher près du mort et à ne pas se lâcher in de se retenir l'une l'autre. De tristes plaintes sortent de leurs oitrines. Généralement elles évitent de parler toutes à la fois et ırs lamentations se succèdent.

L'Épouse. — « *Le père de mes enfants, tu m'as laissée avec eux je ne peux pas les nourrir. Toi qui veilles sur la famille, que vont venir tes petits? Et moi, ta femme? Comment! J'ai vécu avec toi ze ans durant; tu n'étais pas malade et tu es mort de rien. Oh mon eu, que la mort m'arrache. Bonne quittance, nous nous reverrons jour.* »

Les enfants. — « *Notre bon père, avec qui nous as-tu laissés ? ır qui allons-nous nous accouder prochainement ? Et notre boule mil accoutumée chaque matin ? Où vas-tu, Papa ? Veux-tu vrai- ənt nous abandonner ?... Rien ne répond...* »

Les autres femmes. — « *Oh! bon commerçant, vous qui vendiez vos marchandises avec franchise et qui étiez bon pour les malheureux. Comment! Vous n'êtes plus là, qu'allons-nous faire maintenant...* »

« *Alphonce* (sic) *tu nous a quittés! Qui viendra devant notre concession nous appeler en souriant pour nous saluer ? Oh ! la terre n'aime pas ceux qui font du bien. Bonne quittance...* »

Une femme chante en pleurant : « *Oh! grand chanteur, quel est celui ou celle qui t'a tué ? Dis-le-moi. Tu t'en vas pour revenir. Laisse-moi, je veux aller avec toi, ne me laisse pas dans cette misère, misère! Brave homme, veux-tu me saluer avant de t'en aller! Avec qui allons-nous faire des sacrifices ? Avec qui allons-nous chanter ? Quel est celui qui nous défendra des ennemis ? Oh ! grand frère!...*

A ces mots, les parents du mort ne se sentent plus de joie; ils se lèvent tout pleurant et offrent de l'argent à la femme, aux joueurs de tam-tam... »

Les vieilles. — « *La mort, me vois-tu ? Moi qui suis si fatiguée, enlève-moi de ces souffrances et laisse vivre les jeunes.* »

Le père. — « *Cessez, cessez! Mon fils est mort à cause de moi. Ce sont mes ennemis de Bekourou qui l'ont tué. Je ne veux pas entendre d'autres paroles. Je demande à ceux qui doivent quelque chose à mon fils de le déclarer!* »

Il y a souvent beaucoup de monde autour du mort. Les enterrements sont prétexte à des réunions comptant de vingt à quatre ou cinq cents personnes. Les femmes entourent le mort, déterminant ainsi un cercle à la périphérie duquel s'installent les hommes.

Pauvres femmes qui roulent sur le sol, les cheveux ébouriffés et pleins de terre, la bouche sèche, la voix enrouée, les yeux comme du « métal fondu »; prenez garde tout de même en vous frappant la poitrine, en lacérant vos joues, car « si une femme est blessée alors qu'elle tombe et pleure, c'est qu'elle est sorcière et coupable de la mort de la personne étendue là ».

Un observateur étranger est frappé par le caractère organisé de cette douleur. Les femmes arrivent près de la place mortuaire et leurs visages ne reflètent guère de peine, puis soudain, elles se violentent et se lamentent avec une telle ardeur qu'il est difficile de ne pas être affecté par un tel spectacle.

Sans doute « *parmi tous ces gens qui pleurent, il y en a qui pleurnichent seulement afin d'avoir à boire et à manger* ».

Sans doute « *les plaintes des femmes se font comme les plaintes des Arabes.. on dirait qu'ils respirent par le trou inférieur* ».

Malgré cela, il y a une peine réelle et communautaire qui se crée rs des enterrements et vient augmenter considérablement la ouleur individuelle, ou du moins ses manifestations.

Mais ces cérémonies ne mettent pas seulement en branle le ntiment tragique de la vie; elles illustrent le caractère total des stitutions, c'est-à-dire le fait que des éléments magiques, affectifs, ridiques, économiques, etc., se mêlent ensemble. Ainsi ces nglots sont entrecoupés de prestations. Des cadeaux sont portés au mort et à sa famille : nourriture, objets divers et, le us souvent, de l'argent. Une partie de ces offrandes rejoignent mobilier funéraire. Des bandes de drap blanc sont amenées par s uns et les autres, le mort en est entouré. Des personnages portants peuvent être ainsi énormément enveloppés. De grosses antités de ce tissu sont vendues au Tchad à seule fin de vêtir s morts.

A ces dons, faits durant la veillée mortuaire, répond un contre-n de la famille, consistant en un repas important distribué à utes les personnes présentes à la cérémonie.

Tant que le mort n'est pas enterré, on n'est autorisé qu'à boire; nourriture sera prise ensuite, et la nuit.

Ce ne sont pas les seuls mouvements de valeurs. Un être vivant t un capital qui disparait et il convient que le coupable supposé ı virtuel verse à la famille du défunt une certaine somme d'argent. défaut de saisir le sorcier qui, par définition, est l'assassin, on pute parfois le crime au conjoint. Curieuses relations conjugales ie celles imaginées par les Sara, le mari et la femme étant poten-llement meurtriers l'un de l'autre. Au fait c'est peut-être la connaissance d'une virtualité universellement répandue [3].

Bien que la règle ne soit pas systématiquement appliquée, il rive donc que le père ou les frères d'une femme accusent son ari de l'avoir tuée et le contraignent au versement d'une indem-té avant de l'admonester sans douceur. Si le veuf ne veut pas

3. Cette attitude peut sans doute s'expliquer si nous tenons pour idées les observations suivantes :
1° La relation mari-épouse ne met pas seulement en présences des lividus, mais, implicitement, des groupes qui s'intermarient : le groupe la femme, et celui de l'époux.
2° Un partenaire est toujours un adversaire virtuel, et réciproquement. s deux catégories de relation — l'échange des coups et l'échange des nmes = prévalant au niveau des groupes, existent ensemble : l'une est anifeste et effective, alors que l'autre n'est que potentielle.

s'acquitter, ses enfants rejoignent alors leur famille maternelle.

La mort d'une femme épousée « à crédit » et dont le mari reste débiteur de tout ou partie de la dot, provoque parfois des scènes : ... le frère de la femme se lève et dit : « *Je veux recevoir l'argent de la dot de ma sœur avant qu'on ne l'enterre. Si je n'ai pas ce que je demande, l'enterrement ne se fera pas...* » Un vieillard lui répond : « *Mon enfant, ne te fâche pas, il faut nous laisser enterrer ta sœur. Ton beau-frère ira chercher cet argent ensuite...* » Encore que le taux de la dot soit définitif en droit, le mari doit en fait se soumettre à la demande de petits cadeaux de la belle-famille. La mort d'une femme prive ses parents de petits revenus et son époux d'un « capital » travail et d'un outil de reproduction.

Lors du discours prononcé à l'enterrement, ce qui est dû au mourant est presque toujours réclamé par la famille; celle-ci exprime aussi le désir de rembourser ses dettes. En voici le récit : « *Un homme se leva et dit : « Écoutez-moi ! Écoutez-moi ! Je me demande si quelques-uns d'entre vous ont des dettes vis-à-vis de notre grand frère qui est mort ? Qu'ils le déclarent dès maintenant sans mentir.* »

Une femme parla :

« *Moi je dis la vérité, je lui ai emprunté deux paniers de mil.* »

Puis les anciens questionnèrent : « *Cet homme mort doit-il de l'argent, du maïs, des arachides ou des paniers de mil à quelqu'un ? Dites-le-nous afin que nous puissions régler.* »

La coutume est donc, en dépit de quelques entorses, que la famille étendue règle les comptes de celui de ses membres qui meurt et cela avant le moment où le défunt doit être mis en terre.

Les attitudes accusatrices ont en commun avec les mécanismes économiques la recherche, à des niveaux différents, d'équilibre et de compensations. Il est manifeste que la colère se mêle à la douleur. La foule accuse; elle maudit les sorciers, car il y a tant de morts dont ils sont responsables. Mais si leurs cœurs sont pleins de la joie de leurs crimes, leurs faces se font plus tristes qu'aucune autre, afin qu'on ne puisse les reconnaître. Et que prennent garde ceux qui tombent sous la colère du peuple... Un vieillard à barbe blanche se leva et dit : « *Mon enfant, ce n'est pas la mort qui l'a tué, mais Denang la sorcière.* » On va à la recherche de Denang et on l'amène aussitôt. On l'attache avec une corde et on la bâtonne aussi bien que possible. Toutes les femmes disent : « *C'est elle, c'est elle qui a tué cet homme. Maintenant on creuse la tombe, puis*

on l'entoure d'une natte. On met la sorcière dans la tombe, ensuite on met des feuilles, des arbres et le mort dessus. La tombe fermée, on revient au village. Les morts sont enterrés comme des grains de mil. »

Pauvre sorcière dont la société a besoin, afin de croire en la vie, afin de se persuader que la mort est un accident qui trouble l'ordre social, mais n'attente pas à la continuité et à la qualité du dynamisme vital assurant la perpétuité du groupe.

Non pas, certes, qu'il n'y ait pas de méchants esprits en ces régions. Cet autre récit est peut-être fondé : « *Un homme va au village de ses ennemis. Il achète à boire, boit et revient chez lui. Il est malade. On croit qu'il a été empoisonné. On lui donne des racines bouillies à prendre. Il meurt. On l'enterre. Les ennemis ayant donné la boisson viennent et l'un d'eux dit : « Chez nous, les noirs, c'est une provocation de désirer épouser une fille déjà mariée.* »

Effectivement les Sara ont l'usage des poisons et règlent volontiers leurs querelles par ce moyen. Encore est-il vrai que la boisson peut en elle-même faire du mal. « Un vieillard se leva et dit : « *Mes chers amis, mes chers frères, hier sur la route de Bégou, notre frère avait bien bu. Et lorsque je le pris par la main pour l'amener au village, il tomba par terre et commença à vomir. Il me disait de lui donner à boire. Je criais à une femme de me donner de l'eau. Lorsque la femme m'apporta de l'eau, notre frère tomba en cadavre.* » Ce vieillard n'avait aucune intention perfide en faisant état de l'ivrognerie du défunt. La politesse africaine veut que l'on se garde de toute moquerie à l'endroit des amateurs d'ivresse. Il n'y avait sûrement qu'un souci d'information dans ce compte rendu.

En fait, c'est peu avant que le signal de fin de deuil et d'emmenée du corps vers la fosse ne soit donné par un héraut, que les discussions concernant les causes du trépas vont devenir âpres et que les opinions, la « philosophie » et les remarques de chacun vont fuser de toutes parts.

Un notable se dresse parmi la foule et un grand silence se fait : « *Cessez de pleurer ! Cessez de pleurer mes enfants et écoutez-moi ! Bon, vous savez maintenant qu'il y a des milliers et des milliers de personnes qui sont mortes ; la mort n'est pas pour une seule personne, mais pour tout le monde. N'importe qui peut mourir, le bon Dieu, créateur du ciel et de la terre, excepté. Même les blancs qui ont fait des avions, des camions et n'importe quoi, peuvent mourir aussi. Un sorcier, un féticheur, un voleur, un chrétien ou les prêtres mêmes*

qui vous parlent de la parole de Dieu, peuvent mourir également. Alors je vous conseille de pleurer votre mort, mais de ne pas pousser des hurlements prolongés. Je répète encore, pour vous les femmes, vous n'êtes que là à pleurer parce qu'il est mort, mais vous ne savez même pas pourquoi il est mort. Apprenez que son ami Ngaro, mangeant avec lui dans une seule calebasse, l'a empoisonné et l'a tué, car il a deux greniers de mil, quatre greniers d'arachide, trois sacs de manioc, un sac de maïs et que lui n'en a pas. Je me suis levé pour vous dire cela. Alors vous pouvez encore pleurer. »

Notre homme a ouvert un débat. Il a porté une accusation et remué les souvenirs, les idées de chacun. Un catéchumène prend la parole :

« *La mort règne sur la terre à cause de nos péchés* (signalons au passage que cette conception est très sara). *Prions pour que Dieu ouvre la porte du ciel et ne pleurez pas à tue-tête. Ne soyons pas accablés de colère, vous ne pleurez que pour vous et non pour le mort. Ceux qui sont baptisés vont directement au ciel alors que moi je souffre encore sur la terre.* »

Un homme : « *Je l'avais vu il y a deux jours avec un autre homme. Il passait en riant et il m'a vu et il m'a salué. Et maintenant il est mort ; la mort sait bien vite s'approcher.* »

Le frère : « *Je vous remercie encore une double fois. Mon frère a été tué par un sorcier. Mais vous tous les sorciers, vous mourrez aussi. Alors à quoi bon tuer vos amis qui sont respectueux envers vous, qui sont gentils. Vous, les sorciers, est-ce que vous ne voulez pas que vos amis restent avec vous ?... aucun sorcier ne répond ?* »

Un autre homme : « *Je n'ai rien à vous dire. Si notre ami n'est plus, c'est que sa dernière heure a sonné. Demain ou aujourd'hui même, vous allez peut-être mourir. Nous traversons tous notre vie en aveugle, car aucun d'entre nous ne peut apercevoir la mort venant en sa direction.* »

Quelques autres individus racontent les exploits de chasseur du défunt, parlent de ses bienfaits ou évoquent leurs souvenirs d'enfance, la grandeur de sa famille, etc.

Cependant, un homme a simplement déclaré :

« *Il y a beaucoup de nourriture, de mil, de fétiches pour tuer le gibier.* » Propos étrange, et qui atteste un savoir de sorcier. On s'est immédiatement saisi de lui et on l'a conduit devant le chef. Il ne fut condamné, étant donné le manque de preuves de sa culpabilité, qu'à payer une amende.

Les palabres ont provisoirement cessé. Deux journées se sont passées, la tombe est creusée, aussi le héraut affirme qu'il est temps d'emmener le mort. Quelques hommes s'en chargent. De préférence des veufs et si possible pas d'hommes mariés de crainte que ce geste ne soit le symbole de la mort prochaine de leurs épouses.

De l'eau est versée dans la tombe, afin que celle-ci soit fraîche, puis le corps est descendu, la tête à l'ouest, l'ensemble faisant face à l'est.

Les femmes arrivent; elles n'ont pas le droit de s'approcher de la tombe, mais pleurent une dernière fois et miment le geste de se précipiter en terre avec le mort.

Un autre devoir raconte comment un jeune adolescent est inhumé. Sa mère frottant fortement le sol de son talon crie encore :

« *Mon enfant, tu me quittes ! Pourquoi la mort tue-t-elle les enfants ? Ah mon enfant ! Mon enfant ! Mon bel enfant ! Vois tes frères comme ils vont te regretter. Qui nous donnera de l'argent ? Nous allons souffrir de la faim. Tu m'avais dit de t'acheter un « boubou »* (*sorte de robe que portent les hommes*), *qui le mettra ? Tu m'avais dit que tu irais voir ton père lors de ton congé. Tu es perdu, on ne te verra plus. Je ne suis restée sur terre qu'à cause de vous, mes enfants, et tu me quittes ! Tu n'avais pas encore de barbe ! Tu ne verras pas ma tombe, qui m'enterrera ? Ah ! je ne sais si une personne l'a tué* (ancienne conception) *ou si Dieu t'a appelé* (propos des missionnaires). *Aïe, aïe... Quel malheur, que vais-je faire maintenant ? Que vais-je faire maintenant ?* (*M'ra baye wa...* »)

Une autre personne vocifère : « *Tu veux me quitter, mon fils. Tu veux me quitter, père. Tu veux me quitter, oncle. Tu ne parles pas aujourd'hui avec moi, grand-père.* » Il arrive fréquemment que tous les titres possibles de parenté soient donnés à un être qui vous est cher ou que l'on désire honorer particulièrement. Mais les hommes font cesser ces bruits ; ils ont à assurer une séparation convenable d'avec le défunt et il convient de ne pas troubler les rites. Il est nécessaire que chacun fasse un geste attestant de son innocence. L'ensemble — geste et propos — équivaut à une ordalie malgré l'absence apparente de risque.

Une fois le mort au fond de la fosse, chacun des assistants prend un peu de terre et, la jetant sur le cadavre, dit : « *Si je suis coupable de ta mort, que le bord de ce trou me soit destiné et que je meure bientôt.* » Au lieu de terre, c'est parfois une pierre qui est jetée et

l'apostrophe au mort peut varier dans sa forme, mais non dans son fond. Le mort est toujours prié de hâter la fin de son assassin [4].

De l'eau a été vidée dans la tombe et les poteries qui contenaient cette eau viennent d'être cassées. Elles sont mises sur le mort en même temps que la terre qui le recouvre et l'ensevelit. A la surface du sol, de l'eau est encore versée afin que la terre soit molle et puisse être bien damée. L'hyène qui rôde la nuit sera ainsi empêchée de déterrer le défunt. Encore que cette pratique varie un peu suivant les groupes du Moyen Chari, il est fréquent qu'une fourche à trois branches soit disposée sur la tombe d'une femme, la poterie étant figurative de la féminité, ou qu'un simple bois manifeste la présence d'un homme.

Les fossoyeurs se lavent les mains avec de l'eau amenée dans quelques cruches destinées également aux morts et laissées sur la tombe. Ces « bourma » sont très belles et c'est un sacrifice que d'en offrir une; il arrive qu'il y ait des hésitations : nous avons pu remarquer une femme qui offrait ainsi une magnifique jarre, puis la reprenait vivement et se sauvait avec elle au moment où on allait, selon l'usage, la briser. C'est un acte de participation à un deuil que cette destruction; il nous est arrivé d'être prié de casser une bourma, de façon à sacrifier à la désolation collective.

Les groupes s'éparpillent, les femmes jettent les petites branches d'arbustes qui leur servaient d'éventails et tous regagnent le village. Il est fréquent, en pays Demé, de voir alors les villageois prendre une houe ou des flèches et mimer la chasse ou le travail de la terre, selon que le défunt était chasseur ou cultivateur. Le soir, tous mangeront tristement et essaieront de noyer la colère que leur inspirent les perfides forces de la mort en s'enivrant à la bière de mil ou à l'alcool de manioc.

Durant ces festins, il arrive que l'on se libère de la peine endurée. D'étranges pantomimes, des fous rires, mêlent la fatigue, l'exaspération et la tristesse. Une vieille femme danse, puis se vêtant à la manière de l'homme mort d'une simple peau de cabri, elle imite ses faits et actes. Des disputes éclatent, on ne sait trop pourquoi; selon l'expression d'un écolier, il en résulte de dangereux « démélangements ». Mais hâtons-nous de dire qu'il n'en est pas toujours

4. Lorsque deux ennemis ou deux êtres ayant eu d'étroites relations, meurent à peu de temps d'intervalle, le second est souvent présumé coupable de la mort du premier.

ainsi, et que nous avons assisté à bien des enterrements « sans histoires ».

Le lendemain, les parents et amis éloignés regagnent leur logis. Les membres proches de la famille du mort passeront quelques nuits sous l'arbre où eut lieu la cérémonie funéraire — à moins que l'on ne soit en saison de pluies, auquel cas ils iront se coucher dans la case du mort; elle sera ensuite abandonnée, voire détruite. Les femmes passeront là quatre nuits, les hommes trois. Le chiffre pair étant celui des femelles et l'impair celui des mâles.

De même, si un homme est mort, les tresses de la chevelure de sa femme resteront pendantes trois jours durant, alors que si une femme est décédée, son mari aura le crâne rasé. Cette dernière solution est également adoptée par la femme lorsque meurt son enfant. Un matin, de fort bonne heure, un ou deux jours après l'enterrement, quelques hommes iront verser sur le tombeau de l'eau additionnée d'une matière qui la blanchit : une sorte de plâtre [5]. Des réunions ont encore lieu. Des groupes d'hommes sermonnent les femmes afin que leur désespoir et leur rage dispa-

5. Le blanc, au titre de couleur figurative de la mort, est très répandu en Afrique.

Nous avons vu que le cadavre était entouré de draps blancs. Durant les funérailles, des femmes s'enduisent le visage avec de la chaux, ce qui aurait pour avantage d'empêcher les larmes de corroder la peau; mais il ne s'agit assurément pas que d'un baume. Le docteur Ombredane a proposé une hypothèse qui nous paraît intéressante. (In « L'exploration de la mentalité des noirs congolais au moyen d'une épreuve projective, le Congo T.A.T. », p. 15 à 20.)

« Le pembe, chaux ou kaolin, comparable à la poussière des ossements, serait la terre des morts, comme la terre rouge, couleur de sang, serait la terre des vivants. » Se barbouiller de blanc, c'est s'assimiler au mort, manifester son attachement à lui et par conséquent se garder de sa colère et lui donner des gages, autant que refuser l'aspect individuel (et non collectif) de son nouveau statut. Le Docteur Ombredane a insisté sur l'aspect ambivalent des attitudes manifestées à l'égard des morts et le « besoin quasi obsessionnel de prendre les ancêtres comme objet d'identification dans toutes les circonstances où la responsabilité est engagée ».

Il ajoute qu' « il en irait sans doute autrement si une dissociation radicale était assurée entre l'être aimant protecteur et l'être frustrateur-punisseur », c'est-à-dire les deux aspects de l'être éducateur, les parents. Cette dissociation est réalisée — tout au moins partiellement — dans l'initiation sara; les parrains de l'initié (pères et mères initiatiques) sont protecteurs alors que les maîtres de l'initiation punissent effectivement et tuent rituellement l'enfant. Il semble que cette remarque confirme, sur un autre plan, l'hypothèse que nous proposons plus loin, à savoir que l'initiation est un terme équilibrant le désordre de la mort, en même temps qu'elle affirme le moyen de venir à bout des « complexes », et instaure la culture.

raissent. Certes, les femmes pleurent beaucoup. Sensibles au provi soire et non à l'organisation métaphysique par laquelle le sex fort s'assure de la perpétuité du groupe, elles souffrent lorsqu'u simple corps meurt et paraissent alors oublier qu'il s'agit seule ment pour une âme — un ndil — d'être libérée momentanémen de son enveloppe, la chair et les os. Cependant, il est apparu qu la manifestation de la souffrance avait souvent pour objet d dissimuler ses responsables : les sorciers perfides. Doit-on en infére que la magie noire est plutôt le fait des femmes ? C'est possible puisque inversement — et nous le verrons plus loin — la mor positive et favorable à la culture qu'est l'initiation, est le fait de hommes.

Plus encore que les vivants, c'est le mort qu'il faut trompe par des larmes de crocodile et des cris de circonstance. Les Sara pensent que l'âme du mort reste près du cadavre durant le premiers jours qui suivent le trépas. Cette âme entend, voit ce qu se passe, se consolant de la peine des autres, se vexant lorsque le rites sont mal observés, lorsque les manifestations de désespoi sont douteuses, etc. Si le mort ne peut qu'avec difficulté se venge des hommes et particulièrement des initiés, car leurs âmes son habiles et résistantes, du moins peut-il attraper celles des femme et des enfants, provoquant ainsi leur propre mort. Ainsi le sexe fort se tait, n'ayant crainte du moribond, alors qu'hurlent le femelles, beaucoup plus vulnérables. C'est lorsque le corps va être descendu en terre que l'âme du défunt devient plus déterminée à entraîner dans l'au-delà quelques amis. Les femmes et le enfants doivent se garder d'approcher de la tombe, ils restent à l'écart.

Les morts les plus dangereux sont ceux dont l'âme a pu avoir du vivant du corps, quelques raisons d'être aigris. Il en est ains de l'âme des malades atteints de maux qui durent : les lépreux les goitreux, les scrofuleux, etc. Ces âmes ont été tourmentées et lorsque enfin elles sont libérées, elles ont le plus souvent — et non obligatoirement — souci de rendre aux humains le mal que le séjour subi parmi eux leur a procuré. Afin d'éviter de telles compli-cations, on enterrait jadis ces pauvres bougres très sommairement ; l'on se dispensait de verser des larmes qui n'apitoieraient guère, et l'on se protégeait en mettant des branches épineuses dans le fond de la tombe, puis sur le mort qui était d'abord traîné vers son dernier séjour par une corde attachée à son cou. Il était

présumé qu'ainsi l'âme du malade ne pourrait quitter la fosse. Il y a loin d'un tel traitement à celui dont bénéficie un enfant de moins d'un an : faible âme, si peu crainte que la dépouille mortelle est inhumée en la case même de la mère. Les biens des lépreux et des estropiés divers étaient intégralement détruits, alors que généralement il n'y a que destruction partielle — la case et les objets tout à fait personnels. Quant aux morts assassinés, c'est le Mbang, grand chef religieux qui en est l'héritier.

L'âme rôde toute une année dans le village et alentour. Le soleil de midi la rend méchante; elle se repose alors sur la tombe, attendant les passants afin de les mettre à mal, à moins que les humains n'aient été généreux et aient très largement sacrifié poulets, cabris, etc. Lorsqu'un poulet est ainsi immolé, il est dit que son sang est donné à l'âme du mort. Et ce sang est sans doute le véhicule même du principe vital du poulet.

Les secondes funérailles mettent fin au vagabondage de l'esprit du mort. Il faut qu'elles aient lieu durant la saison sèche, entre janvier et avril, car du mil des nouvelles récoltes doit être consommé. Qu'un être meure durant cette période, il attendra alors un an cette cérémonie; mais si le décès survient durant les pluies — de juin à novembre — les funérailles de fin de deuil seront alors célébrées deux ou trois trimestres plus tard.

Le jour choisi, un poulet — voire un cabri — est sacrifié sur la tombe même du mort; d'autres poulets ou cabris le seront à l'intérieur de la concession du défunt, dont seule la case a été détruite, ou de celle de son frère. De la bière de mil — parfois de l'alcool de manioc — préparé par la ou les veuves du défunt, de la viande, des gâteaux de mil, feront la joie de l'assistance.

L'âme va maintenant gagner le village des morts, et c'est un grand sujet de contentement et de détente pour les vivants. Les veuves pourront se remarier, et abandonner leurs tristes mines. Il semble bien que les âmes gardent au village des morts les situations qu'elles occupaient avec les corps chez les vivants. Il était, pour cette raison, jadis, coutume d'enterrer les jeunes épouses vivantes avec leurs vieux seigneurs afin qu'elles puissent continuer à le servir et le distraire dans l'au-delà.

Les âmes des enfants ne sont pas à craindre, alors que celles des initiés doivent être ménagées. L'initiation fait qu'elles gardent une partie de l'importance sociale, ou du pouvoir qu'elles avaient du vivant des corps.

Mais, que sont la vie, la mort et l'initiation, en pays sara, et le relations qui les unissent ? Considérons, très succinctement, c problème.

Yo et Ndil

(*La Mort et la Vie.*)

Les sorciers, coupables donc de cet accident de l'existenc qu'est la mort, soulèvent une irritation qu'apaise un argumen solide : personne n'échappe à la mort. La mort est, si l'on peu dire, accidentelle et universelle. Ces pôles contradictoires - l'insolite et le commun — déterminent le fond d'absurdité d'angoisse du paysage final de l'existence humaine. Cette équivoqu n'est pas particulière aux seuls Sara.

Les réflexions des indigènes indiquent que le niveau où se jou ce contre temps funeste est bien celui de l'individu. C'est là plu qu'une lapalissade, c'est le résultat d'une certaine conception d la vie et de la mort : il faut protéger cette idée que la collectivit est éternelle, et on y réussira d'autant mieux que le domaine propr de la mort aura été réduit et reconnu. Mais la réduction et l reconnaissance vont en sens contraire : il faut faire à la mort s juste part, mais est-il seulement concevable de réserver à la mor son lot, son dû ? Il est vrai qu'on en dirait autant de la vie. Il fau choisir : il n'est possible de frustrer la mort de cette juste par que dans la mesure où l'on accorde au terme qui lui est comple mentaire, la vie, plus qu'il n'a droit.

Ce sentiment de la pérennité des groupes exige de solide fondements.

L'attention que nous pourrons porter aux divers modes d'appa rition de la mort nous informera sur les mouvements des Ndil

I. *La prise et la reprise du ndil.*

Le ndil, non périssable, va d'un corps à un autre. Qu'une femm rêve d'un de ses parents défunts avant d'attendre ou de mettr au monde un enfant, elle est alors convaincue que ce dernier aur le ndil du mort de son rêve. Le faciès d'un nouveau-né, emprei des traits d'un ancien grand-père, atteste de la réincarnation d

ce dernier. Il est ainsi fait grand cas des déformations ou troubles apparents dont peut paraître affligé l'enfant. Et lorsque ces éléments font défaut, un « professionnel » est prié d'indiquer aux parents les origines du ndil de leur progéniture. Cet homme — le Ngue Klé Ndil — : maître de la recherche du ndil — est un rêveur systématique; il reçoit à l'état de veille, la visite de trépassés, lesquels le préviennent qu'ils ont rejoint le monde des vivants et sont maintenant logés en tel ou tel jeune corps. Les ndils se déplacent donc dans le temps à l'intérieur d'un lignage (encore que cette règle souffre des exceptions) et le système sara nécessite une certaine capacité au rêve.

Cette capacité doit pouvoir s'organiser, se commander, puisqu'il est fait appel volontairement, consciemment, aux mécanismes par lesquels l'inconscient exprime des faits assez complexes.

Le monde du rêve est bien le domaine d'élection de l'activité « magique ». Il existe des sorciers mangeurs d'âme. Lorsque dort le corps, le ndil peut s'en affranchir. Les rêves sont l'expression de cette liberté, des tribulations du ndil, et par conséquent la connaissance inconsciente du vagabondage de l'âme. Et cet inconscient est aussi le ndil lui-même, directement réel au niveau des images de rêves. Parlons d'âme de rêves.

Lors de ses promenades nocturnes le ndil peut être attrapé par un sorcier. Il est alors caché en un tronc d'arbre — voire enterré — ou bien mangé, ou encore revendu à une force suprême et funeste.

Doit-on en inférer que de telles pratiques atteignent la société, non seulement en un moment de son existence, mais encore en son fondement, son « éternité » ? En fait, il ne semble pas que la disponibilité de réincarnation des ndils soit pour autant mise en cause [6].

6. Nous pouvons sans doute nous permettre d'interpréter ces manœuvres gloutonnes en nous référant au cas Peul. Cette société connaît aussi les mangeurs d'âme. Mais, les Peuls ont deux termes, l'un désignant ce que M. Hampate B. A. a appelé le « Double éthérique », et l'autre l'âme immortelle. Les sorciers absorbent le double éthérique, ce qui provoque le retrait de l'âme du corps, et l'anéantissement de ce dernier. Mais cette âme est inaltérable, seul le temps de son incarnation est affecté.

Les Peuls, aussi bien que les Sara, considèrent que les sorciers mangeurs d'âme se nourrissent ainsi de la vitalité contenue dans le sang. Celui-ci est le véhicule de la vie.

Il est de peu d'importance qu'il y ait deux sortes d'âme, ou que l'âme puisse fonctionnellement se décomposer et se livrer plus ou moins. Nous pouvons retenir que les sorciers sont à même d'agir sur son existence, mais non d'attenter à son essence.

Nombreuses sont les âmes victimes de l'appétit des sorciers, et auxquelles des offrandes sont faites.

Ces ndils sont donc toujours en vie et continuent à être entretenus des faits, actes et pensées des vivants. Le dormeur hanté par son rêve, c'est-à-dire par les mésaventures de son ndil, se réveille malade. Mais il ne mourra que lorsque son ndil aura été tout à fait aspiré par le sorcier. L'arrêt de la respiration marquera la fin de ce sinistre repas. Certaines maladies non guérissables sont attribuées à des rétentions prolongées de l'âme.

C'est en général les « ndils » des jeunes enfants qui se font ainsi attraper et manger par les sorciers. Ces ndils sont innocents, ne connaissent pas les moyens de parer à de tels coups, car ces moyens sont généralement acquis par l'initiation.

Il arrive qu'un jeune malade ne se souvienne guère de ses rêves, et ne soit pas à même de donner des indications sur les accidents survenus à son ndil. Il y a alors recours à la divination. Une fois établi qu'il s'agit d'un rapt de ndil, intervient le « Nge K'oun ndil » (c'est-à-dire le maître de la reprise du ndil). Le ndil est caché en un tronc d'arbre, une termitière ou une vieille case. Le « Nge K'oun ndil » lie avec un peu d'eau de la terre de termitière et la racine d'une plante nommée Tar. (Il y a plusieurs sortes de « Tar »; l'une d'elles est utilisée durant l'initiation.) Le tout est mis dans une calebasse, laquelle est disposée au crépuscule, soit :

1° Sous le lit du Nge K'oun ndil. Le ndil du malade viendra alors trouver en rêve ce dernier et lui indiquera l'endroit où il se blottit. Cela fait, notre bon guérisseur ira mettre la calebasse contre le trou en lequel est caché le ndil, afin qu'il y entre. Puis la calebasse, pleine du ndil, sera mise sous le lit du malade qui récupérera son âme.

2. Sous le lit du malade lui-même. Le ndil disparu reviendra ainsi directement à son logis coutumier. Il faut parfois, afin de mieux provoquer ce retour, que le malade se lave chaque matin, trois jours durant, s'il est un homme, et quatre s'il est une femme, avec le mélange préparé par le guérisseur.

Textuellement, les Sara disent que l'âme est tuée ou mangée par le sorcier, ce qui ne les empêche pas d'établir par la suite des relations, qui ne sont nullement de simples cérémonies commémoratives, avec elle. Nous faisons donc usage de la terminologie Sara en tenant compte de ces réserves.

Il peut arriver qu'au lieu de « Tar » il soit utilisé une plante parasite nommée « Tomb », également en usage durant l'initiation. Les feuilles de « Tomb » sont mises en poudre ; on souffle dessus et la direction prise par cette poudre indique celle du cachot du ndil. Si aucun effet ne résulte de ces préparatifs, c'est que la cachette du ndil est un nid de mouche maçonné, situé en une vieille case, et non en une termitière. C'est alors un peu de la terre d'un de ces nids qu'il faut délayer. A la place d'un termite une mouche maçonne indiquera en rêve — ou ramènera — le ndil. Il est fréquent que le Nge K'oun ndil mène à bonne fin son enquête ; à moins que le ndil ne se fasse tout à fait manger, ce qui arrive.

Chacun est soupçonné de ces crimes et gourmandises d'âme, car les magiciens ne sont guère connus, ne sont pas dénombrés officiellement ; encore qu'ils puissent parfois braver l'opinion publique et laisser planer systématiquement le doute, généralement ils se cachent, gardent l'apparence de braves villageois. Des signes fort ténus les trahissent et il est rare qu'ils refusent de se reconnaître coupables. Lorsque par hasard ils n'adhèrent pas assez à la conviction de la collectivité, on les soumet à des ordalies. Ce rôle de bouc émissaire permet la matérialisation d'un terme imaginaire utile à l'équilibre du système.

II. — *Le corps malmené et le ndil.*

Nous avons dit que la mort était toujours marquée par la séparation du corps et du ndil. Le ndil peut être contraint de quitter un corps sain et en lequel il aimerait séjourner encore — c'est la situation précédente — ou bien le corps peut être détérioré, blessé, amputé, ce qui justifie l'éloignement du ndil.

Cette deuxième alternative correspond donc à l'abandon volontaire du corps par le ndil ; ou plus exactement tuer, c'est contraindre le ndil à un tel abandon, à une telle décision. Certains magiciens sont au fait de ces divers moyens de contrainte, et la divination africaine rend compte de leurs procédés.

La plupart des systèmes divinatoires sont l'arrangement avec répétition de deux signes — généralement les nombres 1 et 11 — par groupe (n à n). La géomancie, système arabe considérablement répandu, repose sur ce principe ($2^4 = 16$ figures). Le Worr, pratiqué par les groupes Tchadien, est un système pouvant comprendre de

10 à plusieurs centaines de figures, celles-ci étant l'arrangemen de deux signes — un et deux — par groupe de 9 ou de 15. L nombre de figures est donc ici considérablement plus importan que dans la géomancie, mais les correspondances et les significatior résultant des relations entre les figures sont beaucoup moin nombreuses. Ceci fait que, théoriquement, le Worr est d'un usag beaucoup plus simple. Chacun de ses spécialistes a donc détermin une série de figures-clés, toutes représentatives d'une « valeur ». Le maître du Worr de Bedaya utilise généralement 269 figures — mais non obligatoirement, — car selon les problèmes à résoudre il met ou non en cause tous les termes possibles, de même qu'il es ou non nécessaire d'employer plus ou moins de mots pour décrir et saisir des situations complexes ou simples, riches ou pauvre en éléments divers. Les figures 63, 64, 65, 66, 67, 68 de son langag divinatoire font état de quelques-uns des procédés que les sorcier utilisent pour mettre à mal le corps des individus. Il s'agit d flèchettes, petits morceaux de bois, bouts de poterie, galets e objets divers que ces techniciens de la méchanceté et du crim réussissent à vous faire toucher et qui, vous atteignant réellemer ou par magie sympathique, vous empoisonnent ou vous blessen Les morts dont ils sont régulièrement accusés sont très nombreuse Les accidents, les perturbations manifestes des corps sont leu fait. Ils n'agissent donc pas sur le ndil. La vieillesse étant auss une détérioration du corps pourrait être assimilée à ces sorte de morts. Mais loin d'être le cas le plus fréquent, la mort due a grand âge est rare en ces pays où la médecine se réduit aux soir prodigués par la magie blanche. Hommes et femmes mourar pour la plupart avant que d'être séniles, il n'est pas anormal qu les maladies puissent, plus facilement, ne pas être imputées à de modifications intérieures de l'organisme, mais à des causes exté rieures.

Les sorciers, désireux de la mort des gens, sont honnis puisqu'il symbolisent un aspect négatif de la vie du groupe : sa mort. Leu négation, c'est-à-dire leur trépas, étant la négation d'une négatio est nécessairement positive. Il convient donc de s'en réjou Voici les propos qui accompagnaient le décès de l'un d'eux « C'est vrai, il est mort, il est enterré. C'est bien, nous somme contents de sa mort. C'était un magicien, un féticheur méchan Il nous aimait, nous et nos enfants, sa convoitise et son appét étaient terribles. Nous aurions voulu qu'il reste hors de terre

ue les oiseaux le mangent. » Avant qu'il ne soit inhumé, les illageois étaient venus lui tâter la tête afin de s'assurer qu'il tait bien mort.

III. — *La malédiction.*

Il est une manière de tuer qui, sans être le fait de spécialistes, 'apparente à l'action des sorciers. Il s'agit de la malédiction. Il a deux sortes de paroles : Ta et Nadji.

— Ta désigne la bouche et les paroles en l'air.

— Nadji est le verbe, l'ensemble des coutumes et la vérité. e « verbe » a un caractère psychosociologique de réalité lui conféant une grande efficacité. L'imprécation tue lorsqu'elle est assez iolente pour que les paroles qui en procèdent aient suffisamment 'existence et soient « Nadji ». Il suffit, pour jurer, d'assurer que on propos est Nadji. Ce qui est dit sur une tombe, sur un mort, cette même force. Maudire est un meurtre : encore faut-il généraement que l'exécration vienne d'un membre de la famille pour que on effet soit décisif. Un écolier évoque peu académiquement ses raintes et l'avarice de ses frères : « *Les vieux parents, en retournant aains vides chez eux, ils parlent de mauvais envers mes frères et ouvent leur santé ne va pas. Ah ! J'aimerai mon bon Dieu.* » « *Lorsque croise un vieillard,* déclare un autre élève, *je mets pied à terre, rant mon cheval par la bride. Après m'être largement éloigné, je emonte en selle, sinon il m'empoisonnera et je tomberai.* » Les ieillards, faibles personnages, se défendent à coups d'anathèmes. l est curieux que dans l'esprit de beaucoup de Sara, la notion e poison soit associée à la plupart des pratiques incantatoires u magiques. Cet écolier a voulu exprimer l'efficacité de l'expresion strictement verbale d'un mécontentement dû à une blessure 'amour-propre; et il s'est conformé, pour cela, à l'usage courant u terme empoisonner en « dialecte » des « évolués » tchadiens.

Les systèmes divinatoires ont le plus souvent à prévoir la aort, afin de s'en préserver. Ils permettent la combinaison de ermes qui, s'assemblant, donnent les diverses situations mortelles. 'armi ces termes, la rancune, la haine, la malédiction ont des places le choix. A la figure exprimant la rancune (ou une autre), font énéralement suite d'autres figures relatives à son devenir : la ancune sortira-t-elle ? Ou sera-t-elle oubliée ? etc. L'arrangement

des éléments composant ces représentations étant soumis au hasard, c'est le degré de similitude entre les symboles — le malade; la maladie; sa raison d'être, sa cause; son traitement : offrandes, etc., qui permet la lecture.

Les échanges de mauvais propos ayant le plus librement cours entre époux, cela fortifie la conviction que le conjoint survivant est peut-être coupable de la mort de celui qui disparaît. Il y a d'ailleurs là une situation intermédiaire entre l'empoisonnement et la malédiction. Il nous fut précisé que l'épouse se débarrassait d'ordinaire de son seigneur et maître en introduisant certains éléments dans la nourriture. Mais la boule de mil ou de manioc étant d'abord partiellement consommée par le mari en compagnie de voisins ou parents, avant que les enfants et les vieillards ne l'achèvent, un tel procédé devrait provoquer une sérieuse hétacombe. Or, il n'en est rien, car cette boule, dit-on, n'atteint que le mari, limite sa nocivité à qui elle veut. En fait, il semble bien que quelques produits, relativement peu toxiques, soient ajoutés à des mets, mais ils n'ont d'action qu'en raison de l'anathème formulé au-dessus d'eux par la cuisinière et ne sévissent que contre une personne nommée. L'incantation s'introduit dans l'aliment comme un poison aux intentions définies et limitées — ou renforce un semi-poison.

IV. — *Yo et bessi.*

Les agissements ou les sanctions d'une autre et fort importante catégorie de forces provoquent la mort. Elles sont appelées « Yo » terme absolument général, indiquant tout ce qui donne la mort, non seulement physique, mais encore sociale — par exemple la mort initiatique. — Les Yo — il est parfois précisé « Kak Yo » : bois de la mort, ou « bessi » — font penser à cette idée biblique selon laquelle la mort est le résultat du péché... ou de la faute.

La plupart des situations dramatiques pour la vie et l'organisation du groupe — querelles au sujet des femmes, manquements envers les ancêtres, délits divers, etc. — sont assurément funestes. Elles sont donc considérées comme des forces susceptibles de provoquer la mort. Un certain nombre de ces forces possibles ont été objectivées et ont donné naissance à des symboles, des objets expressifs servant de point d'attache à des « âmes », des « ndils »

qui sont les maîtres et juges de ces troubles et parfois ont à charge de faire respecter l'ordre établi. Les perturbations des corps sont souvent des punitions infligées par les ndils de ces bessi, à des individus dont l'activité a été nuisible au corps social.

Lorsqu'on désigne par bessi ou yo un de ces objets religieux — une pierre, un couteau de jet, etc, — on entend d'une part, le ndil du bessi (sorte d'âme désincarnée et de fonction) et d'autre part, le corps du bessi (Rô), c'est-à-dire l'objet lui-même; cet objet peut être remplacé par un semblable lorsqu'il est usé et abîmé; de même qu'un corps humain détérioré est impropre au séjour d'un ndil. Le rituel qu'accomplit le féticheur donnant peau neuve à son bessi est, au reste, peut-être comparable à celui de l'homme procréant!...

Ces bessi peuvent se diviser en deux groupes : d'une part les bessi du commun, c'est-à-dire ceux dont tout un chacun a l'usage; de l'autre, les bessi relevant des maîtres de l'initiation, les « Moh ». Attendons d'en arriver à l'initiation pour examiner ces derniers, et considérons rapidement quelques-uns des premiers.

a) L'année est divisée en mois lunaires. Quelques-uns de ces mois sont placés sous le signe de bessi auxquels il convient de rendre hommage, ou de se référer en cas de troubles survenus durant leurs règnes.

b) Les morts doivent être honorés et nourris. Les bessi « bad de gue » — les bessi pour les défunts — sont de petits morceaux de bois disposés à la porte de la case. Des offrandes leur sont faites.

c) Les champs sont généralement protégés par des objets disposés sur leurs bords. Ces objets assurent de la vigilance d'un ndil protecteur du champ et de la famille du propriétaire. Si d'aventure un malotru s'avisait de voler les récoltes, il verrait son ndil confisqué par celui qui garde le champ. En de tels cas, il peut y avoir récupération du ndil après restitution, offrandes, etc. Il est vraisemblable que l'adhésion à cette conviction doit suffire à rendre malade ou, tout au moins, à provoquer l'aveu du délit, en cas de maladie.

d) Quelques dérangements — les cris excessifs des enfants — ou des événements peu quotidiens — la naissance de jumeaux — provoquent le recours à des bessi spécialistes (bessi Kad; bessi dinga), sans que doivent intervenir des sorciers.

Il ne s'agit là que de quelques exemples; en fait, les Sara ont imaginé un grand nombre de « bessi » dont relèvent des maladies, et par conséquent des délits de toutes sortes.



Les sorciers mangeurs d'âme ou perturbateurs de corps, les pratiques incantatoires, les envoûtements, les malédictions, et plus encore les « bessi », forment la majorité, et non la totalité, des voies d'accès de la mort. Essayons à partir de là de dégager quelques-unes des caractéristiques essentielles du « ndil » et de la mort.

Il semble que la notion du ndil soit plus proche de l'idée de vie que de celle d'âme. Elle manifeste, non seulement l'essence de la personne, mais encore son jeu, son style, son existence.

Le ndil ne poserait pas tant le problème ontologique de l'être en soi, que celui, cosmologique, de l'être dans le monde. Ainsi, les âmes des morts, groupées à la manière des vivants, gardent dans l'au-delà les prérogatives et les charges dont elles étaient nanties en ce bas monde. Ou encore, certaines spécialités de famille — tel le fait d'être forgeron, homme-lion, etc. — paraissent être incrustées au niveau des ndils. Les images même de la féminité et de la masculinité sont dynamiques et chargées des travaux qui incombent à chacun : le puisage de l'eau, la fabrication des poteries, le balayage, etc., sont associés à « l'essence » féminine. A tel point que lorsqu'une femme est empêchée de préparer la nourriture de son époux — ce qui est le cas durant la période menstruelle — elle déclare : « je suis homme ». Le contexte institutionnel modèle donc le caractère d'affirmation des ndils, ce qui n'est pas absurde si nous considérons que d'une part le ndil est plus proche d'une catégorie du moi associée à la pérennité de la vie que de la notion abstraite et un peu vide d'âme, et que, d'autre part, le moi n'est pas indépendant, quel que soit le groupe où nous nous plaçons, des processus par lesquels l'individu s'exprime. Ici, le cadre culturel sur lequel s'appuie le déroulement du réel informe le monde des essences et le relie, plutôt qu'il ne l'oppose, à celui de l'existence.

Nous avons dit que les rôles des Bessi étaient précis et que ces derniers pouvaient être considérés comme des âmes de fonction.

Mais puisqu'ils sont appréhensibles par le moyen du rêve, il s'agit donc aussi d'âmes de rêve. Le terme ndil a également un sens large : l'ombre, une photographie, toute image, des perceptions eïdetiques ou hallucinatoires, sont des « ndils » . Peut-être devons-nous distinguer deux niveaux d'existence des ndils : ils sont d'une part des réalités, mais ils sont aussi les termes d'une logique opératoire.

La simple existence perceptive du « ndil » paraît intervenir très largement dans son affirmation « existentielle », en même temps qu'un certain nombre des sensations et perceptions nommées « ndils » ont une fonction bien déterminée et tiennent lieu de termes intentionnels, alors que d'autres de ces mêmes images — ombre, rêverie, etc., ne sont pas valorisées. Non pas que du point de vue de leurs manifestations apparentes elles ne pourraient pas l'être, mais uniquement parce qu'elles ne se présentent pas dans des situations le leur permettant. Il n'y a pas incompatibilité entre l'existence manifeste de choses perceptibles et l'intellectualité de thèses, conceptions ou mobiles, par lesquels ces choses sont signifiantes. Ainsi la conception du ndil se détache sur un fond intellectualiste, mais avec une forme qui, parfois, rappelle les théories des affectivistes.

L'individu exprime le provisoire en regard du ndil dont il est la manifestation dans le temps. La durée est perçue à travers les figures des morts, l'existence momentanée de chacun. L'immortalité de l'âme est liée à la permanence du groupe puisque chaque naissance est le fait de la réincarnation d'un ndil. Le sang est associé à ce mouvement, les tribulations des âmes étant circonscrites à l'intérieur d'un ensemble de parents réels.

Sans même qu'il soit besoin d'évoquer le principe selon lequel nul ne connaît la date de son trépas, il suffit de considérer la pyramide des âges [7] pour expliquer que la mort se manifeste de façon désordonnée. De là, il pouvait être inféré plus facilement que la mort était une volonté de désordre. La magie est arbitraire, ses actions s'opposent à l'esprit des lois, à l'ordre culturel. Elle agit sans permettre la réciprocité. Elle est l'absence même de règle, la négation du symbolique. Elle exprime l'imaginaire tout en étant

7. Croquevieille. *Démographie du groupe sara Kaba, Moyen Chari*, (publication du ministère de l'Éducation Nationale, comité des travaux historiques et scientifiques. Section de Géographie.)

essentiellement liée à un systéme, car elle fait partie de l'explication — puis du traitement rituel — de maux donnés par la nature; telle la mort. Les forces de la mort posent l'isolement en malmenant la collectivité et requièrent ainsi partiellement l'abstraction, bien qu'elles favorisent l'anarchie, car elles se refusent à la participation, symbolisent l'hostilité, l'opposition.

Nous avons donc une série de termes antinomiques, l'individu étant, du fait de la mort, dans le temporaire, alors que la vie — l'être du ndil — assure et est dans son principe la perpétuité du groupe. Le temps, le désordre, l'individuel, l'isolement, l'accidentel, le discontinu, l'anarchique, voire l'imaginaire, sont les armes de la mort, alors que la promotion de l'ordre, du collectif (le peuple), du perpétuel, du continu, du symbolique, est le fait de l'organisation culturelle de la vie.

D'un côté, des attributs contraire à l'ordre social et définissant donc les puissances « naturelles », de l'autre, les déterminations culturelles et l'affirmation de leurs suprématies. La victoire continuelle de la nature sur la vie n'est qu'une suite de contre temps, d'événements, d'accidents. La mort n'est pas la négation de la vie; elle n'en est qu'une privation momentanée.

Cette conception ne laisse guère place à une mort que nous dirions, à tort, naturelle, c'est-à-dire survenue sans qu'intervienne une tierce puissance coupable. La vie ne se débat pas en elle-même, s'achevant en sa négation, elle est poussée hors de sa manifestation humaine par un troisième larron. Et quelle que soit l'importance des relations qu'entretiennent les vivants et les morts, le moribond abandonne l'univers social, non qu'il soit rejeté vers le pôle opposé, — le non social, précisément représenté par les forces comprises dans le système et qui justifient cet abandon — mais plutôt parce qu'il n'est plus un pion réel sur l'échiquier des relations effectives, mais un simple terme imaginaire au reste fort utilisé par le groupe.

En prêtant aux forces de la mort des intentions anti-sociales les Sara n'ont fait que prolonger, logiquement, des données inconscientes et des observations fort répandues.

Cependant, si, sociologiquement, le statut accordé à ces forces paraît être un acte de confiance en la culture, il n'est pas en lui-même une solution supprimant ou équilibrant les inconvénients de ce désordre, et affirmant positivement, effectivement, la supériorité de la culture. Ce problème a peut-être été résolu par le

moyen de l'initiation. Cette institution est une mort qui, loin d'être nuisible à l'ordre social, lui est favorable et instaure la culture.

La mort et l'initiation (Yo et Yo-ndo)

En usant du terme « yo » pour nommer les forces dont l'action prélude à la naissance initiatique, les Sara ont associé l'enterrement de l'enfance et du règne de l'imaginaire à la fin du corps. Par conséquent, ils ont donné une définition générale de la mort qui, loin de se limiter à son aspect physique, est d'abord sociologique. Durant l'initiation, le jeu de la mort physique est réalisé — et non la mort elle-même — de telle manière que cette mort jouée, au lieu d'être défavorable au groupe, lui soit propice. Le fait de la mort n'est donc pas primordialement enregistré au titre d'un décès corporel, mais à celui d'une modification sociale. La mort dans sa manifestation physique est une aventure qui échappe au souci d'ordre et d'organisation du groupe; il en va inversement lorsqu'elle est utilisée à des fins rituelles. Mais dans les deux cas, il y a transformation — beaucoup plus que disparition — d'un membre du corps social.

Le passage de la vie à la mort est donc inverse de celui de la nature à la culture, et il est normal que nous mettions en parallèle, tout en les affectant de signes opposés, les chemins qui d'un côté introduisent l'enfant à sa civilisation — l'initiation — et de l'autre, en détachent l'adulte — la mort.

La genèse des maladies physiques, simples signes avant-coureurs de la mort, étant le fait de perturbations psycho-sociologiques, il y a là domination du désordre, alors que l'initiation est au contraire une entrée dans l'univers des règles.

Etre initié, c'est mourir pour naître. Yo-ndo est ce qui tue par ndo; ndo est l'ensemble des épreuves. Mais il fallut déterminer une série de forces de la mort, de manière à en avoir des représentants qui puissent tenir leur rôle, durant le premier acte de l'initiation. La mort est un drame que joue la société de façon à lui opposer un protagoniste de son invention, qui l'utilise et la dépasse. Dans le déroulement des épreuves, la naissance initiatique entre en scène en second, éclipsant la mort.

Les enfants sont donc d'abord mis à mort par les maîtres de

ces forces funestes, grands prêtres de l'initiation, les « Moh ». Les sentiments manifestés à l'égard des « Moh » sont ambigus : ils sont très craints en tant que prêtres des forces de la mort, en même temps qu'ils sont respectés car ils font usage de ces forces à des fins utiles à la société. Le chef des « Moh » est au pays sara le « Mbang ». Mort, il est exposé en public selon l'usage courant, mais on ne l'enterre que la nuit, secrètement et en un lieu réservé [8]. Un « Moh » s'occupe particulièrement de cet enterrement : avant que le « Mbang » ne soit mis en terre, ce prêtre prend un bâton, et fend l'espace environnant avec. Ce bâton, dit d'enterrement, tue qui il touche et provoque donc la fuite du public. Le peu de renseignements que nous possédons au sujet des adieux réservés à ces maîtres de religion et à leur chef prouve que leur mort n'est assimilée, ni à celle des sorciers, ni à celle des gens du commun.

Revenons à l'initiation : de fait, il s'opère une prodigieuse transformation des initiés en un court laps de temps: sociologiquement, ils meurent!... Au reste, la mort initiatique n'est pas seulement virtuelle, rituelle, etc., elle est aussi partielle : chaque enfant absorbe, au début des rites, un produit très toxique, mais en quantité insuffisante pour qu'il y ait trépas. Le rôle des « Moh » se limite là.

Les élèves, après avoir été « tués », seront abandonnés à leurs sauveurs, c'est-à-dire leurs pères et mères culturels : bra-ndo et ko-ndo. Ces parrains s'occuperont, ainsi que papa et maman, de soigner, instruire et former « leurs fils ». Cette « gestation » assurera le passage d'un univers pernicieux et douteux — celui de l'enfance et des villages — à un monde masculin et ordonné. Le comportement des initiés, à la sortie des rites, a pour objet de persuader les femmes qu'il y eut réellement trépas. L'initiation a aussi pour but de régler les statuts et les relations entre sexes. Et les « Moh » tuent réellement et selon un horrible procédé, les enfants lorsque ceux-ci veulent se soustraire aux épreuves et en

8. Il est fréquent que les chefs africains soient enterrés en grand secret. Des hypothèses diverses furent proposées à titre d'explication. Pour les uns il aurait été nécessaire de cacher la mort du chef afin d'éviter que les ennemis, profitant du désarroi, n'attaquent immédiatement; ou encore, de manière à éviter les coups d'État, la dislocation de la famille du chef et le retour de ses femmes chez leurs parents, c'est-à-dire dans les groupes voisins. En vérité, nous ne sommes guère fixés sur les causes de cet usage.

rahir les secrets, c'est-à-dire faire savoir aux femmes qu'ils ne ıeurent pas vraiment.

La gent féminine, peu soucieuse des constructions de l'esprit, oit croire brutalement à ces transformations, afin qu'elle ne erturbe pas l'affirmation masculine et n'ébranle l'édifice logique quilibré par le moyen de cette mort positive qu'est l'initiation. Iais limitons-nous ici au point de vue de la mort.

L'énorme distance séparant la mort physique de la mort initia-ique n'est pas le fait d'opérations corporellement différentes, mais ésulte de ce que l'une détermine l'ordre social et que l'autre est n désordre.

Si la mort est fonctionnellement perçue comme un phénomène nti-social, est-elle annihilée par la création d'un décès rituel favo-able au groupe ? L'individu acquiert-il ainsi un caractère psycho-ɔgique et métaphysique de permanence et qui le sort du provi-oire et le situe du côté de la vie, assure la validité du caractère ıtemporel de réalité prêté à son ndil!...

Nos trois termes sont la mort, la vie et l'initiation. A côté de la ie et de la mort, donnés, les hommes ont ajouté l'initiation par ıquelle ils dépassent, ou plutôt annulent en l'équilibrant le ésordre de la mort. L'initiation affirme donc la culture là où la ature est jugée coupable : il est compréhensible que ce soit à ropos de la mort.

Nos hypothèses restent dans le cadre du principe selon lequel institutionnel peut se déduire de l'inconscient. Une esquisse aguement psychanalytique de ces mécanismes, consisterait à nvisager un mouvement alternatif de l'imaginaire au symbolique. ɹa mort initiatique est la suppression de l'imaginaire, et permet la naissance initiatique d'assurer l'oscillation vers le symbolique, lors que la mort physique détermine le battement inverse, le eflux. La mort n'aurait donc pas pour compensation la naissance ıais l'initiation, car la vie est collective et la natalité ne suffit pas instaurer l'ordre et le perpétuel.

Axé sur la relation individu-collectivité et préoccupé, par 'intemporalité de la vie, un tel système se voit, paradoxalement, ontraint, non pas de minimiser, mais de tenir pour un phénomène econdaire, la venue au monde et l'éclosion provisoire d'un être. La procréation masculine et initiatique importe beaucoup plus que l'enfantement féminin et physique. Il est compréhensible que

l'initiation ait aussi pour objet de définir la relation homme-femme. Tous ces éléments paraissent ainsi liés.

L'initiation est une tromperie, disent parfois quelques indigènes ; non seulement parce qu'il s'agit de faire accroire aux femmes qu'il y eut réellement trépas, mais encore parce que cet échafaudage n'empêche pas que la mort soit la négation de la vie. C'est là, pourtant, une façon qu'a la culture de s'affirmer.

Nous pouvons considérer qu'à la limite de notre raisonnement la mort apparaîtrait comme une privation existentielle — l'existence étant celle de l'individu — et non comme une négation essentielle. La vie, au sens le plus fort, n'est pas individuelle et la mort joue sur la manifestation secondaire : l'individu. La contradiction entre la généralité de la mort et la notion de mort accident serait par là fort atténuée.

L'idée selon laquelle l'initiation est l'affirmation, au sein de la vie temporelle, de la vie éternelle, de la résurrection, alors que la croyance catholique place cette éternité au delà de la mort, cette suggestion, disons-nous, permet des précisions. Dans cette perspective, la « résurrection » sara n'est pas l'intemporalité relative du ndil et le fait de la réincarnation mais l'accession, par l'initiation, au « paradis » culturel, à la culture ou à son idéal. Et dans les deux cas — le catholique et l'initiatique — ces paradis sont introduits par un terme négatif : une mort, physique ou sociologique. Il est facilement compréhensible que si l'on appréhende le trépas uniquement sous son aspect physique, le « paradisiaque » doit nécessairement se situer après la mort, dans l'au-delà et ne plus être compris au sein de la vie temporelle. La solution catholique, en substituant le souci expérimental à l'ordre social, implique, au point de vue religieux, plus de transcendance et d'illusion.

Les institutions diverses fournissent des solutions à des rapports effectifs et différents : par exemple entre individus, entre groupes, entre sexes, ou encore entre l'individu et la collectivité.

Le traitement social de la mort prend forme dans le moule culturel de cette dernière relation. Les notions de vie et de mort sont des concepts sociologiques, qui se conditionnent l'un l'autre, déterminent l'existence d'institutions religieuses et sociales particulières. On ne peut avoir la mesure de chacun d'eux en les considérant isolément, il faut connaître l'ensemble qu'ils composent.

Malgré le souci d'organisation et de rationalisation des indigènes,

malgré un système où l'aspect relationnel prévaut, un si grand mélange de sentiments, de lassitude et de révolte, de logique et d'affectivité, de solution et d'abandon, de réalisme et d'artificialité, font souvenir des vers de Louise Labé que l'amour tourmentait :

« Je vis, je meurs, je me brûle et me noie »....

Tels ces amoureux se refusant à croire que la tendresse du partenaire s'éclipse, les Sara ne peuvent admettre que la vie soit vouée à l'extinction.

Robert Jaulin

Isaac Deutscher.

TROTSKY
PENDANT LA RÉVOLUTION D'OCTOBRE (II)

Ainsi, au milieu d'une révolution qui portait au pouvoir ses anciens amis et même un ancien disciple, Trotsky se retrouvait dans la prison où le gouvernement tsariste l'avait fait enfermer en 1905. Mais cette fois, les conditions de vie y étaient pires. Les cellules étaient surpeuplées : la chasse aux suspects continuait et, chaque jour, on amenait des fournées de nouveaux prisonniers. Les détenus politiques et les détenus de droit commun étaient enfermés ensemble, alors que sous l'ancien régime ceux-là jouissaient du privilège d'être séparés des autres. Tous étaient soumis à un régime proche de la famine. On excitait les « droit commun » contre les « agents allemands »; les premiers volaient la nourriture des seconds et les maltraitaient. Procureurs, enquêteurs et geôliers étaient les mêmes que sous le tsar. Le contraste entre les prétentions des nouveaux gouvernants et le mécanisme interne de l'appareil judiciaire était flagrant; en le constatant, Trotsky se disait que Lénine n'avait pas eu tellement tort de décider de se cacher. Pourtant, dans cet univers chaotique où la vie même du détenu se trouvait parfois menacée, les prisonniers avaient encore, tout comme sous l'ancien régime, assez de loisir pour se livrer à une activité politique ou littéraire. Avec des interlocuteurs comme Kamenev, Lunacharsky, Antonov-Ovseenko et Krylenko, les discussions politiques faisaient rage. Dybenko et Raskolnikov, les chefs de Kronstadt, se trouvaient aussi parmi les internés. Dans cette prison se trouvaient réunis ceux qui seront les principaux acteurs de l'insurrection d'Octobre et presque tout le premier Commissairat Bolchevik à la Guerre.

Trotsky lui-même prit la plume et réussit une fois encore à

répandre à l'extérieur le flot de ses articles et de ses pamphlets. Quelques-uns, dont une description très précise de la vie de prison, parurent sous le pseudonyme de P. Tanas dans des journaux bolcheviks ou dans le quotidien de Gorki. Dans l'une de ses *Lettres ouvertes au Gouvernement Provisoire*, Trotsky couvrit de ridicule les méthodes de la justice. On lui reprochait, révélait-il, d'être rentré en Russie avec Lénine en passant par l'Allemagne et d'avoir été membre du Comité Central Bolchechevik. Ces charges prouvaient l'arbitraire et la paresse fantaisiste de l'accusation. Signalons, en passant, que c'est seulement plusieurs semaines après l'arrestation de Trotsky, que l'Organisation Interdistricts fusionna avec le Parti Bolchevik et que Trotsky devint membre du Comité Central Bolchevik. Son exposé sur les méthodes de la procédure eut pour résultat la démission du procureur. Mais l'instruction de l'affaire continuait. « L'Affaire Dreyfus et l'Affaire Beyliss ne sont rien comparées à cette tentative délibérée d'assassinat moral », écrivit Trotsky à Zarudny, ministre de la Justice, qui, par un étrange hasard, avait été l'avocat de la défense, au procès du Soviet, en 1906.

Comme les semaines passaient, les événements prirent, d'une manière inattendue, une tournure à la fois plus favorable et plus dangereuse pour les inculpés et leur cause. La réaction contre « l'insurrection » de Juillet s'élargissait en un puissant mouvement contre toutes les institutions et les cadres surgis de la Révolution de Février : contre les Soviets, les comités de l'armée, les comités d'usine, les comités territoriaux et tous les organismes similaires qui, intentionnellement ou non, empiétaient sur l'autorité de l'ancienne machine administrative. La réaction s'attaquait maintenant aux Socialistes modérés. Les chefs de la droite soutenaient, non sans raison, que les Bolcheviks n'étaient que les partisans les plus conséquents d'un état de choses dans lequel, à des degrés divers, les Socialistes modérés n'étaient pas moins compromis. Le slogan bolchevik « Tout le pouvoir aux Soviets ! » ne disparaîtrait pas tant que les Soviets continueraient d'exister ; et les Mencheviks, comme les Socialistes Révolutionnaires, tenaient à ce

qu'ils continuent. Si les Bolcheviks faisaient tout leur possible pour attiser l'opposition des soldats contre les officiers, les Socialistes modérés, porte-parole initiaux de cette opposition, tenaient du moins à ce que le corps des officiers ne retrouve pas ses anciens privilèges. Les dirigeants des classes moyennes avaient donc espéré faire échec à la révolution grâce aux Socialistes modérés; ils cherchaient maintenant à instaurer une dictature militaire capable de mater ou d'écraser les Socialistes modérés aussi bien que les Bolcheviks. Ainsi seulement la droite, qui comprenait désormais les anciens libéraux, espérait conclure ce qu'elle considérait comme le chapitre le plus honteux de l'histoire de la Russie.

Les Journées de Juillet avaient prouvé que s'il restait encore une force à la Russie anti-bolchevik, c'était celle du corps des officiers. On n'avait pas oublié l'image de ces chefs modérés du Soviet, assiégés dans le Palais de Tauride, tremblant pour leur vie et réclamant à grands cris le secours des troupes loyales contre les masses bolcheviks. Pourtant, tel était le mécanisme illogique du régime de Février que la véritable nature du pouvoir était plus que jamais dissimulée par la façade politique. Aussitôt après les Journées de Juillet, un second gouvernement de coalition avait été constitué, avec Kerensky comme premier Ministre. Les socialistes modérés en assumaient théoriquement la direction. Au moment où ils étaient une force, ils n'avaient été que des associés secondaires dans le gouvernement de coalition; maintenant que leur faiblesse s'était manifestée de façon si désastreuse ils devenaient, du moins en apparence, les membres principaux de la coalition. Ce paradoxe ne pouvait pas durer.

Les forces conservatrices et anti-révolutionnaires mettaient leur espoir dans le général Kornilov, que Kerensky avait nommé commandant en chef. Acclamé et fêté par les classes moyennes et supérieures, Kornilov commença à se prendre pour un homme providentiel et à se conduire comme tel. Son attitude envers Kerensky devint équivoque et provocante. Enfin, le 24 août, déclarant ouvertement la guerre au gouvernement, il ordonna à ses troupes de marcher sur la capitale.

Confiant dans sa victoire, il se vantait à l'avance de liquider la révolution.

Dans la prison de Kresty, Trotsky et ses amis accueillirent ces nouvelles avec des sentiments mêlés. Kerensky les gardait en prison, et si Kornilov devait gagner, ils seraient livrés comme de véritables otages à la soldatesque victorieuse. Ils ne doutaient pas d'être massacrés; et ce n'était certainement pas un cauchemar d'imaginations affolées. Mais la situation leur offrait aussi un espoir nouveau. Les Socialistes modérés ne pouvaient échapper à la menace de Kornilov sans l'aide des Bolcheviks, tout comme dans les Journées de Juillet ils n'avaient pu échapper aux Bolcheviks sans l'appui des généraux. Bientôt le gouvernement lui-même mettait des fusils dans les mains des Gardes Rouges, qu'il venait juste de désarmer. Il suppliait les agitateurs bolcheviks, qu'il avait rendus responsables de tous les désastres militaires, d'user de leur influence sur les troupes de Kornilov pour les convaincre de désobéir et d'abandonner leurs officiers. Et Kerensky finit par implorer les marins de Kronstadt, les « vilains » de Juillet, des unir pour le défendre.

Une scène pleine d'humour se déroula dans la cellule de Trotsky. Les marins de Kronstadt envoyèrent une délégation pour lui demander s'ils devaient répondre à l'appel de Kerensky et le défendre contre Kornilov, ou s'ils devaient essayer de régler leur compte à l'un comme à l'autre. Les marins, qui avaient la tête chaude, inclinaient certainement à la seconde solution. Mais Trotsky discuta avec eux, leur rappelant comment il les avait défendus en Mai devant le Soviet; comment il avait dit que si un général contre-révolutionnaire essayait de passer un nœud coulant au cou de la révolution, alors « les marins de Kronstadt viendraient se battre et mourir avec nous ». Aujourd'hui, les marins devaient faire honneur à ce témoignage et remettre à plus tard leur règlement de compte avec Kerensky, lequel de toute manière ne saurait tarder longtemps. Les marins suivirent son avis. Pendant ce temps, la machine judiciaire continuait à tourner. L'instruction se poursuivait et Trotsky devait répondre aux questions sur ses rapports avec le Grand État-Major Allemand et les Bolcheviks. Antonov-

Ovseenko et Krylenko, contre qui on n'avait porté aucune accusation après six semaines d'emprisonnement, menaçaient de faire la grève de la faim, mais Trotsky essaya de les en dissuader. A la fin il décida de ne plus participer à la farce des interrogatoires. Il refusa de répondre aux questions du magistrat instructeur et donna ses raisons dans une lettre à l'Exécutif Central des Soviets. Trois jours plus tard, le 4 septembre, il était libéré sous caution.

De la prison, il se rendit directement à l'Institut Smolny pour participer à la session du Comité de lutte contre la Contre-Révolution, qui avait été formé par le Soviet avec la bénédiction de Kerensky. Ce comité devait être le prototype du Comité Militaire Révolutionnaire qui dirigea l'insurrection d'Octobre.

Kornilov ne fut pas vaincu par la force des armes mais par l'agitation bolchevik. Ses troupes l'abandonnèrent sans tirer un coup de feu. La défaite de Kornilov déclencha une nouvelle série d'événements qui aboutirent directement à l'insurrection d'Octobre. Tout comme la révolution avortée des 3 et 4 juillet avait fait pencher la balance en faveur de la contre-révolution, l'échec de la contre-révolution la fit pencher plus fortement encore du côté opposé. Les ministres Cadets démissionnèrent, parce qu'ils ne voulaient pas appuyer l'action de Kerensky contre Kornilov. Les ministres socialistes se retirèrent, parce qu'ils soupçonnaient Kerensky d'avoir d'abord intrigué avec Kornilov contre le Soviet et encouragé ainsi ses ambitions. Incapable de rassembler les éléments de la coalition brisée, Kerensky gouverna pendant un mois par le truchement d'un soi-disant Directorat, un petit comité qui ne représentait rien du tout.

Trotsky et Kamenev demandèrent au Soviet l'ouverture d'une enquête sur les événements qui avaient conduit au coup d'État de Kornilov et sur le rôle de Kerensky dans leur préparation. Avec une insistance accrue, ils pressèrent les Socialistes modérés de rompre enfin avec les Cadets, dont beaucoup avaient soutenu Kornilov. Après l'affaire Kornilov, les arguments en faveur d'un gouvernement socialiste homo-

gène parurent irréfutables. Les Menchéviks et les Socialistes Révolutionnaires multipliaient encore leurs efforts pour faire revivre la coalition, mais leurs partisans les abandonnaient *en masse*. En quelques jours la majorité modérée du Soviet se désintégra. Le 9 septembre, dans un de ses discours retentissants, Trotsky réclama sa propre réhabilitation et celle des chefs bolcheviks. Il demanda aussi le rapport gouvernemental sur les événements de juillet, qui aurait dû être prêt depuis longtemps; enfin il proposa une motion de défiance à l'égard du Praesidium menchevik du Soviet. A l'immense surprise de tous, la motion de défiance fut votée. Pour la première fois, les Bolcheviks obtenaient un vote majoritaire au Soviet. La Révolution venait de franchir une nouvelle étape.

Comme ils perdaient du terrain au Soviet, les Menchéviks et leurs alliés tentèrent de rallier des partisans à l'extérieur du Soviet. Ils convoquèrent pour le 14 septembre une soi-disant Conférence Démocratique. Il ne s'agissait en aucune manière d'une assemblée élue. Elle était composée de façon à assurer d'avance une majorité anti-bolchevik. Un groupement hétéroclite de délégations de diverses institutions non politiques, telles que les coopératives et les *Zemstvos* pré-révolutionnaires, devait se prononcer sur toutes les questions politiques d'une actualité brûlante. Même sans tenir compte des événements ultérieurs, la situation, à ce stade, était déjà paradoxale : c'étaient les Bolcheviks qui se présentaient comme les fermes défenseurs du principe d'un gouvernement représentatif élu, tandis que les Socialistes modérés cherchaient à nier ce principe. Les Soviets, élus dans les usines et dans les casernes, ne représentaient pas la bourgeoisie; mais ils représentaient pleinement la classe ouvrière, l'armée et d'importantes fractions de la paysannerie. Leur autorité et la faveur dont ils jouissaient dans le peuple étaient dues en partie à l'absence de véritables institutions parlementaires sur le plan national. Créer de telles institutions était, semblait-il, d'un intérêt vital pour pour les partis anti-bolcheviks. Les gouvernements de coalition continuaient pourtant à ajourner les élections promises à l'Assemblée Constituante, tandis que les Bolcheviks les récla-

maient à grands cris. Ils ne voyaient pourtant pas très clairement quels pourraient être les rapports futurs entre une Assemblée Constituante et les Soviets. Ils ne devinaient pas qu'en confiant tout le pouvoir aux Soviets, ils rendraient impossible une Assemblée Constituante; et qu'eux-mêmes ne pourraient la convoquer que pour la dissoudre aussitôt. Les Socialistes modérés, d'autre part, acceptaient l'ajournement répété des élections par déférence pour les Cadets, qui craignaient qu'une consultation nationale immédiate ne donne une législature trop radicale. Dans le même temps, les Socialistes modérés essayaient de mettre sur pied un ersatz de parlement, sous la forme de la Conférence Démocratique et du soi-disant pré Parlement qui en serait issu.

La Conférence fit apparaître le désarroi des groupes dirigeants. Les Socialistes modérés y arrivèrent avec d'amers reproches contre les Cadets. Les propres partisans de Kerensky déclarèrent ouvertement qu'ils n'avaient pas confiance en lui : ils disaient que son rôle dans l'affaire Kornilov avait été ambigu et qu'il avait essayé de se placer au-dessus des partis qui l'avaient envoyé au gouvernement, pour instaurer son pouvoir personnel. Kerensky tenta de réfuter ces accusations et de convaincre la conférence de l'urgence de reconstituer la coalition gouvernementale. Mais son numéro fut si ridiculement mélodramatique qu'il emplit ses amis de désespoir et n'atteignit aucun de ses objectifs. C'est à cette occasion que Trotsky apparut pour la première fois comme le plus brillant porte-parole des Bolcheviks. Voici comment un chroniqueur menchevik de la Révolution, Sukhanov, décrivit l'impression produite par son discours :

« Ce fut sans aucun doute l'un des plus brillants discours de ce surprenant orateur, et je ne peux résister au désir de citer intégralement dans mon livre ce magnifique morceau. Si, plus tard, mon livre trouve encore un lecteur, comme l'ouvrage sans fantaisie de Lamartine en trouve encore, que ce lecteur juge sur cet exemple l'art oratoire et la pensée politique de notre époque. Il en tirera la conclusion que l'humanité n'a pas vécu en vain ces derniers cent cinquante ans et que les héros

de notre révolution laissent loin derrière eux les chefs illustres de 1789.

Au seul nom de Trotsky, tout l'auditoire du théâtre Alexandrinsky fut saisi d'enthousiasme... Trotsky s'était très bien préparé. Debout sur l'estrade, à quelques pas derrière lui, j'apercevais sur son pupitre une feuille de papier couverte d'une écriture serrée, avec des phrases soulignées, des notes et des flèches dessinées au crayon bleu... Il parla très simplement, sans emphase, (bien qu'il fût capable de hausser le ton quand il en avait besoin), sans la moindre affectation ni mise en scène. Cette fois il discutait avec l'auditoire, avançant parfois d'un pas ou deux, puis venant s'accouder au pupitre. La clarté métallique du discours et le poli de la phrase, si caractéristiques de Trotsky, étaient ce jour-là complètement absents. »

Il n'y a pas lieu de résumer ici ce discours qui retraçait les grandes lignes de la politique bolchevik; quelques exemples suffiront à illustrer sa manière polémique. « Camarades et Citoyens », commença-t-il très calmement, « les ministres socialistes viennent de vous parler. Les ministres sont censés paraître devant des corps représentatifs pour rendre compte de leur travail. Nos ministres ont préféré nous donner des conseils plutôt que rendre leurs comptes. Nous sommes reconnaissants de ces conseils, mais nous continuons à demander des comptes. Pas de conseils, mais des comptes. Ministres Citoyens, » répète très calmement l'orateur en frappant son pupitre. Puis, résumant le débat précédent, il fit remarquer qu'il n'y avait pas eu un seul orateur pour défendre Kerensky et que le premier ministre se trouvait ainsi condamné par ses propres amis et partisans. Cette remarque frappa ses adversaires au point le plus vulnérable et un mouvement de colère ébranla la salle. L'un des sujets les plus vivement discutés fut un récent décret rétablissant la peine de mort. « Vous avez le droit de me maudire si je signe un seul arrêt de mort », s'écria Kerensky, soucieux d'apaiser le mécontentement de ses propres partisans. Trotsky lui répondit : « Si la peine de mort est nécessaire, comment Kerensky peut-il prendre sur lui de déclarer qu'il n'en fera pas usage ? S'il croit qu'il peut

prendre un tel engagement devant toute l'opinion démocratique et dire qu'il n'appliquera pas la peine de mort, alors moi je vous dis qu'il fait de son rétablissement un acte de légèreté qui passe les limites de la criminalité. »

Les partisans de la coalition avaient dit qu'il ne fallait pas rendre responsable tout le parti Cadet de la mutinerie de Kornilov; et que les Bolcheviks, qui protestaient quand on rejetait sur leur parti la responsabilité des Journées de Juillet, devaient être les derniers à blâmer le parti Cadet dans son ensemble. « Cette comparaison n'est pas tout à fait juste, répliqua Trotsky. Quand on accusa les Bolcheviks... d'avoir préparé ou provoqué le mouvement de Juillet, il n'était pas question que vous les invitiez à entrer au ministère, — on les invita à la prison de Kresty. Il y a là, camarades, une certaine différence... Nous disons : si vous voulez jeter les Cadets en prison à cause de l'action de Kornilov, alors, je vous en prie, n'agissez pas sans discrimination. Examinez le cas de chaque Cadet individuellement, examinez chaque cas sous tous les angles possibles! » L'auditoire hostile fut pris d'un grand éclat de rire; et même le plus solennel de tous les ministres et de tous les chefs installés sur l'estrade ne purent retenir leur rire. Mais cet instant de gaieté fit rapidement place à la gravité. Trotsky insistait pour que les Gardes Rouges fussent armés. « Pour quoi faire ? Pour quoi faire ? » cria-t-on sur les bancs mencheviks. « D'abord pour que nous puissions constituer un vrai rempart en face de la contre-révolution », répondit Trostky, « contre un nouveau et plus puissant mouvement Kornilov. Ensuite, si la démocratie révolutionnaire instaure une véritable dictature du prolétariat, si ce nouveau gouvernement propose une paix honorable et que cette offre soit repoussée, alors, et je vous dis cela au nom de notre parti... les ouvriers armés de Petrograd et de toute la Russie défendront le pays de la révolution contre les troupes de l'impérialisme avec un héroïsme comme l'Histoire de la Russie n'en a encore jamais connu. » Il conclut en dénonçant le caractère peu représentatif de la Conférence; et il quitta l'assemblée, suivi des délégués bolcheviks.

Même après cdtte sortie, la Conférence ne répondit pas à 'attente de Kerensky. Elle se termina, comme elle avait commencé, dans la confusion. Une faible majorité se prononça en faveur d'une nouvelle coalition; mais une importante majorité se manifesta ensuite contre tout compromis avec les Cadets, seuls partenaires disponibles pour une telle coalition. Quand, le 21 septembre, au mépris de l'avis de son pseudo-parlement, Kerensky mit sur pied un nouveau gouvernement avec la participation des Cadets, ce gouvernement fut tout de suite extrêmement fragile. C'était le cinquième cabinet en sept mois. Trotsky et Lénine ne devaient pas lui accorder plus d'un mois d'existence.

Les Bolcheviks renforçaient progressivement leurs positions à l'intérieur des Soviets. Au début de septembre ils détenaient la majorité à Petrograd, à Moscou et dans d'autres villes industrielles. Ils attendaient avec confiance d'apparaître comme le parti majoritaire au prochain Congrès National des Soviets. C'est à l'Exécutif Central des Soviets, élu en Juin et encore contrôlé par les Socialistes modérés, qu'il appartenait de convoquer ce Congrès. Ceux-ci faisaient leur possible pour ajourner ce qui, pour eux, représentait un saut dans l'inconnu, tandis que les Bolcheviks insistaient naturellement pour une convocation rapide du Congrès. Trotsky en discuta avec les chefs modérés et les menaça : « Ne jouez pas avec ce Congrès. Les Soviets locaux, à commencer par ceux de Petrograd et de Moscou, l'exigent; et si vous ne le convoquez pas dans les formes constitutionnelles, il sera convoqué d'une manière révolutionnaire. »

Le 23 septembre, le Soviet de Petrograd élut Trotsky comme président. Lorsqu'il monta sur l'estrade, « un tonnerre d'applaudissements l'accueillit... tout était changé dans le Soviet! » Quel contraste avec l'assemblée découragée et sans enthousiasme des Journées de Juillet : « C'était, à nouveau, une armée révolutionnaire... C'était désormais la garde de Trotsky, prête, sur un geste de lui, à balayer la coalition, à s'emparer du Palais d'Hiver et de toutes les forteresses de la bourgeoisie... Une seule question se posait : Trotsky voudrait-il leur en

donner l'ordre ? » Dans son discours présidentiel, il rappela 1905 et exprima l'espoir de conduire, cette fois, le Soviet vers un autre destin. Il prit ensuite un engagement catégorique et solennel, sur lequel les événements ultérieurs devaient jeter un voile de mélancolie : « Nous sommes tous des hommes de parti et nous nous heurterons plus d'une fois. Mais nous poursuivrons l'œuvre du Soviet de Petrograd dans le respect de la légalité et de l'entière liberté de tous les partis. La direction du Praesidium ne se laissera jamais aller à supprimer la minorité. » Au nom du nouveau Soviet, il lança les premiers appels à une seconde révolution, réclamant la démission de Kerensky et le transfert du pouvoir gouvernemental au Congrès des Soviets. Il attaqua les Mencheviks et les Socialistes Révolutionnaires aussi durement que d'habitude, mais sans mauvaise humeur, sans trace de ce désir de vengeance que l'on aurait pu attendre d'un chef de parti qui, si récemment, était encore un proscrit.

Malgré les objections de Lénine, tous les partis obtinrent, au sein du nouveau Praesidium du Soviet, une représentation proportionnelle à leur importance. Ce témoignage ostentatoire d'un respect scrupuleux des droits de la minorité n'était-il qu'un stratagème tactique destiné à tromper la vigilance de la minorité ? A peine. Sukhanov raconte que, trois ans plus tard, lorsque les Bolcheviks eurent éliminé tous les partis de l'opposition, il rappela à Trotsky l'engagement qu'il avait pris de ne pas se laisser aller à supprimer toute minorité. Trotsky resta un moment silencieux, réfléchit, puis dit d'un air pensif : « C'était le bon temps. » En effet. La révolution prenait encore au sérieux son engagement d'élargir et de rendre réelles ces libertés que la démocratie bourgeoise s'était bornée à promettre ou qu'elle n'accordait qu'avec parcimonie.

Désormais, Trotsky n'hésitait pas à parler de lui-même en public, comme d'un bolchevik. Il acceptait cette étiquette qu'il avait, si longtemps, presque considérée comme une injure. Il était encore en prison quand on l'avait élu au Comité Central du Parti. Au cours des sept semaines qui s'écoulèrent entre sa libération et l'insurrection d'Octobre, son nom ne devint

pas seulement le synonyme de bolchevisme mais aussi le symbole, à l'étranger, de toutes les aspirations du bolchevisme, bien plus que ne l'avait jamais été le nom de Lénine, qui s'était retiré de la scène publique. Et ces semaines furent si chargées d'histoire qu'elles chassèrent de la mémoire des hommes les événements des années et des mois précédents. Les querelles de Trotsky et de Lénine au cours des quinze dernières années paraissaient futiles en comparaison de ce que Trotsky, maintenant, faisait en quinze minutes pour le parti bolchevik. Il n'y en avait pas moins à l'intérieur du Parti des hommes aux yeux de qui rien ne pourrait effacer le souvenir des luttes passées. La brusque ascension de Trotsky dans le Parti, ils la voyaient avec une mauvaise humeur qu'ils avaient soin de dissimuler. Il leur fallait bien reconnaître le grand courage avec lequel il avait défendu leur parti dans des moments difficiles, alors qu'il n'en était même pas encore membre. Ils ne pouvaient nier non plus qu en l'absence de Lénine, aucun d'entre eux n'aurait pu parler au nom du parti avec la fermeté, la clarté et l'autorité de Trotsky; et que Lénine lui-même n'aurait pu être leur porte-parole avec autant d'éclat.

L'ascension de Trotsky dans le parti était donc indiscutée. Mais il suffit d'examiner les rapports du Comité Central pour apercevoir, derrière les apparences, les sentiments réels. Lénine, au début de l'année, avait vainement essayé de persuader ses collègues de confier à Trotsky un rôle de premier plan à la direction de la presse bolchevik. Le 4 août encore, le Comité Central désignait un Comité directeur pour les journaux bolcheviks. Il fut composé de Staline, Sokolnikov et Milioutine. Une motion proposant que Trotsky entrât au Comité dès sa sortie de prison fut repoussée par onze voix contre dix. Le 6 septembre pourtant, deux jours après sa libération, quand il parut pour la première fois au Comité Central, il fut élu sans opposition comme un des rédacteurs en chef de la presse bolchevik. Le Comité Central était alors composé de vingt et un membres permanents et de huit suppléants. Certains d'entre eux avaient été des visages familiers des colonies de l'émigration, d'autres venaient de l'Organisation

Inter-Districts. D'autres enfin, comme Milioutine, Nogin, Rykov, Sverdlov, Staline et Shaumian, étaient les hommes de comité, formés à l'intérieur du parti et qui n'avaient presque pas connu d'autre vie que sa dure vie clandestine; ceux-ci, ayant le sentiment d'avoir été les piliers de la révolution, considéraient avec une défiance instinctive les anciens émigrés et surtout le plus fier, le plus original et le plus éloquent de tous. Mais cet antagonisme se dissimulait dans les profondeurs de l'inconscient.

Au Comité Central, Trotsky se comporta d'abord avec le tact et la discrétion d'un nouveau venu. Le premier jour où il y parut pour la première fois, des divergences se manifestèrent entre les vieux Bolcheviks, qui portaient sur l'attitude fondamentale du parti. C'était le début de la grande controverse sur l'insurrection : de son refuge Lénine s'était borné à soumettre le problème au Comité Central. Zinoviev, qui partageait la retraite de Lénine, avait déjà demandé l'autorisation au Comité de réapparaître en public et de se désolidariser de Lénine. Le Comité avait refusé; mais il lui était difficile de continuer à cacher ses deux chefs; il autorisa donc Kamenve à négocier un arrangement avec les Socialistes modérés, pour permettre à tous les deux de quitter leur retraite. En ce début de la controverse sur l'insurrection, et pendant quelque temps encore, Trotsky s'abstint à peu près d'intervenir, bien qu'il eût des idées très précises sur la question.

Déjà Lénine poussait son parti à l'insurrection. Dans ses lettres au Comité Central il insistait sur le changement d'humeur des Soviets, la marée montante de la révolte paysanne et l'impatience de l'armée pour presser le parti de passer tout de suite des déclarations et des promesses révolutionnaires à l'action armée. Il croyait fermement que si le parti saisissait l'occasion, il conquerrait l'appui de l'immense majorité du peuple. Mais l'histoire n'offrait qu'une occasion éphémère : si les bolcheviks la manquaient, un autre Kornilov serait bientôt prêt à quelque *pronunciamento* qui écraserait les Soviets et la révolution. Devant celle menace, écrivait Lénine, il n'y avait plus de place pour des subtilités constitutionnels, même pas celles des

Soviets. Le parti devait provoquer l'insurrection en son propre nom et sous sa propre responsabilité. Celle-ci ne devait pas nécessairement partir de Pétrograd; elle pouvait commencer à Moscou ou même en Finlande, et de là les mouvements insurrectionnels pourraient converger plus tard vers la capitale. Le 15 septembre, le Comité Central discuta pour la première fois ces propositions. Kamenev s'y montra absolument opposé et demanda au Comité de lancer à toutes les organisations une mise en garde contre tout mouvement de caractère insurrectionnel. Le Comité n'accepta ni le conseil de Kamenev ni les propositions de Lénine.

Trotsky, dans le même temps, abordait ce problème avec le nouvel avantage que lui conférait sa position de président du Soviet de Petrograd. Il était d'accord avec Lénine sur les chances et l'urgence de l'insurrection. Mais il ne l'était pas sur la méthode, et notamment sur l'idée que le parti devait promouvoir l'insurrection en son nom et sous sa responsabilité. Il prenait également moins au sérieux que Lénine la menace d'une contre-révolution imminente. Il croyait fermement, contrairement à lui, que la pression de la majorité bolchevik au sein des Soviets ne permettrait pas à l'ancien Exécutif Central d'ajourner très longtemps le Congrès Pan-Russe. Autre argument de Trotsky : puisque les bolcheviks avaient mené toute leur campagne d'agitation sous le slogan de « Tout le pouvoir aux Soviets ! », ils ne devaient pas provoquer un soulèvement dans des conditions telles qu'il apparaisse à tout le monde comme la conséquence directe de cette agitation. La date de l'insurrection devrait donc être fixée de manière à coïncider avec le Congrès des Soviets ou à le précéder de peu : les insurgés remettraient alors à celui-ci le pouvoir dont ils viendraient de s'emparer. Trotsky souhaitait également que l'insurrection soit menée au nom du Soviet de Petrograd et par l'intermédiaire de son appareil : les bolcheviks y détenaient tous les leviers de commande et lui-même, Trotsky, le dirigeait directement. L'insurrection apparaîtrait ainsi au monde, non comme l'affaire d'un parti, mais comme un mouvement beaucoup plus large.

Ce serait une erreur de voir dans ces divergences de vues un conflit de principes, et d'en conclure que Trotsky voulait s'emparer du pouvoir au nom des Soviets, tandis que Lénine désirait le remettre entre les mains de son seul parti. L'un et l'autre étaient, en un certain sens, des « constitutionalistes soviétiques ». Lénine aussi pensait que les insurgés convoqueraient un Congrès Pan-Russe des Soviets et lui remettrait le pouvoir. Mais il refusait d'ajourner l'insurrection jusqu'à la convocation de ce Congrès, parce qu'il était persuadé que l'Exécutif menchevik remettrait le Congrès aux calendes grecques et que l'insurrection n'aurait jamais lieu, car elle serait devancée par une contre-révolution triomphante. Mais lui aussi voyait dans le Congrès des Soviets la source constutionnelle du pouvoir. Trotsky, d'autre part, tenait pour acquis que les bolcheviks, détenant la majorité dans les Soviets, seraient réellement le parti dirigeant. Ni l'un ni l'autre n'imaginaient à cette époque un conflit quelconque entre le constitutionalisme soviétique et une dictature bolchevik, exactement comme, *mutatis mutandis*, aucun démocrate britannique n'aperçoit de conflit entre la souveraineté du Parlement et un système de gouvernement basé sur le parti majoritaire.

Le différend entre Lénine et Trotsky se ramenait à une question beaucoup plus limitée : à savoir si l'insurrection elle-même devait être conçue en termes de constitutionalisme soviétique. Le risque tactique de la position de Trotsky, c'était de retarder la mise en route du plan d'action. Le désavantage politique de la proposition de Lénine, c'est qu'elle risquait de diminuer l'appel populaire à l'insurrection. Lénine ne tenait compte que du but à atteindre. Trotsky accordait plus d'attention à son contexte politique, à l'état d'esprit des masses et à la nécessité de gagner les éléments hésitants qui répondraient peut-être à l'appel des Soviets mais non à celui du parti. Le premier, de sa retraite, voyait le pouvoir dans sa réalité dépouillée et mouvante. Le second tenait compte, en outre, des impondérables moraux et politiques, — avec la hardiesse de celui qui se trouve au centre des événements et les domine.

Cette divergence de vues n'était qu'un aspect secondaire de

la grande controverse entre les partisans et les adversaires de l'insurrection. Zinoviev et Kamenev soutenaient que Lénine et Trotsky conduisaient le parti et la révolution au suicide. Ce fut l'une des plus importantes et des plus violentes controverses qui aient jamais déchiré un parti : une controverse dont les « pour » et les « contre » réapparaîtraient, groupés de diverses manières, dans d'innombrables controverses futures; une controverse dans laquelle, si l'on ne tient pas compte de sa conclusion immédiate, l'histoire n'a peut-être pas encore dit son dernier mot. Après l'événement, il est facile et naturel de dire que les partisans de l'insurrection avaient raison et tort ses adversaires. En réalité chaque partie défendait sa position de telle manière que les raisons et les torts se trouvaient étrangement mêlés, et que les vues réalistes des perspectives historiques étaient contrebalancées par de graves erreurs. Lénine et Trotsky mesuraient la situation nationale de la Russie et l'équilibre des forces à l'intérieur du pays avec beaucoup de clairvoyance. Dans la force apparente dont se trouvait doté le régime Kerensky du seul fait de son existence, ils discernaient l'illusion : ils fondaient leur optimisme quant à l'issue de l'insurrection sur une estimation presque mathématique des forces en présence. Contre cet optimisme, Zinoviev et Kamenev lançaient cet avertissement : « Devant l'histoire, devant le prolétariat international, devant la révolution russe et la classe ouvrière russe, nous n'avons pas le droit de jouer tout l'avenir sur la seule carte de l'insurrection armée... Il y a des situations historiques où une classe opprimée doit admettre qu'il vaut mieux aller à une défaite plutôt que d'abandonner sans combat. La classe ouvrière soviétique se trouve-t-elle actuellement dans une telle situation ? Non, mille fois non!!! »

Zinoviev et Kamenev ne voyaient rien d'autre dans l'avenir qu'une débâcle; et pendant tout le reste de leurs existences dramatiques, ils devaient rougir de honte chaque fois qu'on leur rappelait ces paroles. Mais les partisans de l'insurrection, et en particulier Lénine et Trotsky, ne se contentaient pas d'appuyer purement et simplement leur argumentation sur

le calcul de l'équilibre des forces en Russie. Ils insistaient davantage encore sur l'imminence d'une révolution européenne, dont l'insurrection russe serait le prélude, comme l'affirmait Trotsky depuis 1905-1906. Dans la motion qu'il proposa le 10 octobre au Comité Central, Lénine mentionnait comme premier argument en faveur de l'insurrection, « la position internationale de la Révolution russe (la mutinerie dans la marine allemande, qui est une manifestation extrême, désespérée des progrès de la révolution socialiste mondiale à travers l'Europe) ». Il reprit cet exemple dans presque toutes les déclarations publiques ou privées qu'il fit par la suite. « On ne peut pas mettre en doute la maturation de la révolution socialiste mondiale ni son caractère inévitable. » « Nous sommes à la veille de la révolution prolétarienne mondiale. » « Nous trahirons vraiment l'Internationale, écrivait-il à plusieurs membres du Parti, si, dans un tel moment, dans des conditions aussi favorables, nous ne répondons que par des résolutions verbales, à l'appel des révolutionnaires allemands (c'est-à-dire à la révolte des marins allemands). » « La situation internationale, affirma-t-il une autre fois, nous fournit un certain nombre de données objectives qui nous prouvent qu'en agissant maintenant nous aurons de notre côté tout le prolétariat d'Europe. » Lénine partageait la confiance de Trotsky et il affirmait avec insistance qu'un gouvernement du Soviet fût préparé à engager une guerre révolutionnaire, pour aider le prolétariat allemand à se soulever.

Pour leur part, Zinoviev et Kamenev déclaraient : « Si nous devions arriver à la conclusion... qu'il faut faire une guerre révolutionnaire, les soldats nous abandonneraient en masse. » C'était prévoir exactement les développements qui devaient conduire à la paix de Brest-Litovsk. « Passons maintenant à cette seconde affirmation, que la plus grande partie du prolétariat international est soi-disant déjà avec nous, poursuivaient Zinoviev et Kamenev. Ce n'est malheureusement pas vrai. La révolte de la marine allemande est le symptôme significatif et important... Mais ce n'est pas, loin de là, un appel à un appui effectif de la révolution prolétarienne en Russie,

qui défie en ce moment tout le monde bourgeois. Il est extrêmement dangereux de surestimer nos forces. »

Ainsi, ceux qui se montraient les plus réalistes quand ils faisaient le point de la situation russe se faisaient des illusions quand ils considéraient la situation internationale; et ceux qui voyaient mal la Russie, à travers le brouillard de leur scepticisme craintif, se montraient au contraire réalistes face à la situation extérieure. Assurément, les partisans de l'insurrection incarnaient l'énergie et le courage indomptable de la révolution, tandis que leurs adversaires exprimaient la timidité de la révolution qui doute d'elle-même. On peut pourtant se demander si Lénine et Trotsky auraient agi comme ils l'ont fait, ou s'ils auraient agi avec la même détermination s'ils avaient eu une vue plus exacte de la révolution internationale, et s'ils avaient prévu que, pendant ces décades, leur exemple ne serait suivi dans aucun autre pays. Mais c'est là pure hypothèse, il est impossible de répondre à une telle question. Le fait est que tout le dynamisme de l'Histoire Russe les poussait à cette révolution, eux, leur parti et leur pays. et qu'ils avaient besoin d'un espoir à l'échelle du monde pour accomplir l'action qui allait ébranler le monde. L'Histoire a créé cette grande illusion et elle l'a développée et exercée dans l'esprit des chefs politiques les plus réalistes quand elle a eu besoin de la puissance motrice de l'illusion pour réaliser son œuvre. De la même manière, elle inspira jadis aux chefs de la Révolution française la foi dans la réalisation prochaine de la République universelle des peuples.

Tant que ce différend continuait à diviser le Comité Central, le parti était naturellement dans l'impossibilité de prendre une initiative. Vers la fin septembre, Kerensky ouvrit le pré-Parlement, nouvel organisme remplaçant une assemblée élue. Les Bolcheviks devaient décider s'ils y participeraient. La question était liée à celle de l'insurrection. Les adversaires de celle-ci et ceux qui hésitaient encore étaient favorables à la participation : ils souhaitaient que le parti bolchevik joue le rôle régulier de l'opposition au sein du pré-Parlement, bien que cet organisme n'eût pas le droit de prétendre représenter

la nation. Les partisans de l'insurrection soutenaient que le temps était passé où leur parti pouvait jouer le rôle de l'opposition, — autrement ils n'auraient pas envisagé le renversement immédiat du gouvernement en place. Tant que les Bolcheviks étaient en minorité dans les Soviets, assuraient-ils, ils ne pouvaient que presser la majorité modérée de transmettre tout le pouvoir aux Soviets; eux-mêmes ne pouvaient pas exécuter ce transfert. Mais la majorité acquise, il leur fallait maintenant remettre tout le pouvoir aux Soviets, sous peine d'apparaître comme de simples phraseurs. Par leur présence au pré-Parlement, ils lui conféreraient l'apparence d'un Parlement véritable et détourneraient leurs forces d'une action directe.

Dans ce débat, Trotsky et Staline — c'est la première fois qu'ils apparaissaient ensemble — étaient d'accord pour le boycott du pré-Parlement. Kamenev et Rykov plaidaient pour la participation. Les délégués bolcheviks, qui étaient arrivés de tout le pays pour l'ouverture du pré-Parlement, votèrent en majorité pour la participation. Lénine insista pour qu'ils révisent leur attitude. Il écrivit dans une lettre au Comité Central : « Trotsky a soutenu le boycott — bravo camarade Trotsky! Le boycott a été repoussé dans le groupe des délégués bolcheviks... Nous restons en faveur du boycott. » L'incident révélait que le parti n'était pas encore moralement prêt à prendre la direction d'une insurrection.

C'est avec une satisfaction évidente que Lénine avait tracé ces mots : « Trotsky a soutenu le boycott — bravo camarade Trotsky! » L'opinion de Trotsky sur l'insurrection, il la considérait avec inquiétude et même avec défiance. Il se demandait si, en insistant pour lier l'insurrection à la réunion du Congrès des Soviets, Trotsky n'attendait pas son heure et ne s'arrangeait pas pour retarder l'action jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Si tel avait été le cas, alors Trotsky aurait été, aux yeux de Lénine, un adversaire encore bien plus dangereux que Kamenev et Zinoviev, dont l'attitude avait du moins le mérite négatif d'être sans équivoque et de se trouver en nette contradiction avec l'orientation de la politique bolchevik. L'attitude de

Trotsky semblait, au contraire, dériver de la politique du parti et emportait donc plus facilement l'adhésion des Bolcheviks; et, de fait, le Comité Central était prêt à adopter ce point de vue. Dans ses lettres, Lénine discutait donc l'opinion de Trotsky parfois presque aussi durement que celle de Zinoviev et Kamenev, sans pourtant citer le nom de Trotsky. Ajourner l'insurrection jusqu'au Congrès des Soviets, écrivait-il, était une trahison au même titre qu'attendre la convocation de l'Assemblée constituante par Kerensky, comme le souhaitaient Zinoviev et Kamenev.

Beaucoup plus tard, Trotsky excusa en ces termes la conduite de Lénine : « Sans l'inquiétude de Lénine, sans son influence, son sens critique, sans cette méfiance révolutionnaire passionnée et toujours en éveil, le parti n'aurait pas pu renforcer ses positions au moment décisif, parce que la résistance au sommet était très forte... » Il était naturel, peut-on ajouter, que cette méfiance révolutionnaire, passionnée et jamais en repos, de Lénine ait visé Trotsky lui-même, lui qui aimait les paroles et les attitudes, la « cloche vide » et le joueur de balalaïka du passé, l'ancien compagnon des Mencheviks, qui appartenait depuis peu au parti bolchevik et ne se trouvait placé à sa tête que par une circonstance tout à fait fortuite : l'absence de Lénine. Évidemment, il avait fait preuve au cours des Journées de Juillet d'une dignité et d'un courage peu communs. Mais Lénine n'avait jamais mis en doute l'honnêteté et le courage personnels de Trotsky, même au moment où ils s'étaient violemment opposés. Martov, aussi, avait courageusement défendu Lénine, en Juillet. Mais défendre un camarade, ou même un adversaire, menacé par les contre-révolutionnaires était une chose, diriger la révolution en était une autre. Trotsky serait-il à la mesure de cette tâche ? Connaissait-il le moment propice pour passer des paroles aux actes ? Jusqu'au moment de l'insurrection, et même pendant son déroulement, le doute continua à torturer Lénine.

Trotsky, cependant, travaillait à préparer l'insurrection. Il procédait avec une subtilité psychologique et une finesse tactique telles, que son but restait caché à ses amis comme à

ses ennemis, bien qu'il agît au grand jour. Il n'essayait pas d'imposer aux événements un schéma tout prêt de l'insurrection. Il inclinait les événements, tels qu'ils se présentaient, dans le sens de l'insurrection. Il pouvait ainsi justifier chacune des mesures qu'il prenait par une exigence pressante — et, en un certain sens, réelle — du moment, exigence qui, apparemment, n'avait rien à voir avec l'insurrection. Chacun de ses actes avait un air innocent; et bien que chacun fût lié à un autre, en vue d'un seul dessein, leur liaison aussi était parfaitement camouflée. Pas un seul des observateurs politiques et militaires compétents qui surveillaient les événements pour le compte du gouvernement, de l'État-Major, des ambassades et des missions militaires alliées, ne perça le camouflage. Et Lénine lui-même s'y laissa partiellement tromper.

Vers le début d'octobre, la crise avait atteint un nouveau point critique. Le chaos économique augmentait. L'approvisionnement des villes s'épuisait. Dans de vastes régions du pays, les paysans s'emparaient des propriétés de la petite noblesse et brûlaient les demeures. L'armée subissait de nouvelles défaites. La flotte allemande intervenait dans le golfe de Finlande. Et pendant quelque temps, Petrograd elle-même parut menacée par l'attaque allemande. Les ministères, les milieux d'affaires et les centres militaires discutaient de l'évacuation de la capitale et du transfert du gouvernement à Moscou. Alors se produisit un renversement des opinions, dont on pourrait trouver l'analogue dans les annales de la guerre et de la révolution. Certains, parmi ceux qui souhaitaient une contre-révolution mais étaient eux-mêmes trop faibles pour la provoquer, en venaient à considérer avec satisfaction, malgré leurs habituelles protestations de patriotisme, une éventuelle invasion ennemie qui pourrait faire le travail pour eux. Rodzianko, l'ex-président de la Douma, commit l'imprudence de déclarer publiquement qu'il verrait avec joie l'armée allemande rétablir l'ordre et la légalité à Petrograd. Le découragement gagnait la classe ouvrière et le Sovite « défaitiste ». Le 6 octobre, en présence des délégués de tous les régiments stationnés dans la capitale, et s'adressant

à la section des Soldats du Soviet, Trotsky proposa la résolution suivante :

« Si le gouvernement provisoire est incapable de défendre Petrograd, il doit ou signer la paix ou laisser la place à un autre gouvernement. Transférer le gouvernement à Moscou serait déserter une position de bataille favorable. » La résolution fut adoptée à l'unanimité. La garnison témoigna de son accord en organisant la défense de la ville, au besoin sans et même contre le gouvernement.

Le lendemain, de la tribune du pré-Parlement, Trotsky tira la sonnette d'alarme : « L'idée de livrer la capitale révolutionnaire aux troupes allemandes n'était, dit-il, qu'un élément qui s'insérait dans une ligne politique générale destinée à favoriser la conspiration contre-révolutionnaire. » Un flot d'injures accueillit l'orateur, mais c'était la dernière fois qu'il prenait la parole au pré-Parlement. Sur les instances de Lénine, le parti avait finalement décidé le boycott de l'assemblée. Dominant le tumulte, Trotsky annonça le départ des Bolcheviks : « Nous n'avons rien de commun avec ce gouvernement traître au peuple ni avec ce Conseil complice de la contre-révolution... En nous retirant du Conseil, nous avertissons les ouvriers, les soldats et les paysans de toute la Russie de se tenir sur leurs gardes et de faire preuve de courage. Petrograd est en danger! La révolution est en danger! Le peuple est en danger! » A partir de cet instant, les insurgés avançaient presque chaque jour, à grands pas vers leur but.

(A suivre) ISAAC DEUTSCHER

P.-C. Racamier.

LA PSYCHANALYSE D'AUJOURD'HUI

Il est assez facile d'écrire ou de philosopher *sur* la psychanalyse. Il est plus difficile de parler *de* psychanalyse. Les voies de la psychanalyse sont ardues; et les mots, s'ils peuvent en jalonner le chemin, n'en sauraient ouvrir magiquement les entrées.

Il faut donc honnêtement avertir le lecteur qu'il ne va pas trouver ici, en quelques pages et prêtes à servir, les clés d'une nouvelle mode qui s'appellerait la psychanalyse d'aujourd'hui.

Psychanalyse d'Aujourd'hui est en fait, le titre d'un ouvrage en deux volumes, récemment paru sous l'égide de l'Institut de Psychanalyse de Paris et sous la direction de S. Nacht et signé d'une vingtaine de noms [1].

Un tel titre nous invite à nous demander s'il existe une psychanalyse d'aujourd'hui, qui serait différente de la psychanalyse d'hier, et, s'il en est ainsi, ce qu'elle est.

Nous ne saurions répondre à une telle question avant d'avoir lu le livre; mais peut-être allons-nous trouver déjà des éléments de réponse dans un article que, sans suivre l'ordre d'entrée en scène des auteurs, nous trouverons vers la fin de l'ouvrage, sous la signature de M. Benassy, et sous le titre d'*Évolution de la Psychanalyse.*

Cette évolution, chacun sait qu'elle fut longtemps celle de la pensée freudienne. Freud eut non seulement du génie, mais tant de patience et de passion dans la recherche, qu'il a non seulement créé la psychanalyse, mais l'a marquée de sa griffe pour plusieurs générations. Et il prit tant d'avance que parfois ses écrits, comme

1. *Psychanalyse d'aujourd'hui*, publié sous la direction de S. Nacht, avec une préface d'E. Jones et avec la collaboration de : J. de Ajuriaguerra, G. Badaracco, M. Benassy, A. Berge, Marie Bonaparte, M. Bouvet, R. Diatkine, A. Doumic, M. Fain, J. Favreau, R. Held, S. Lebovici, J. Luquet-Parat, P. Male, P. Marty, J. Mallet, F. Pasche, P.-C. Racamier, M. Renard, M. Schlumberger, S. Vidermann. Bibliothèque de l'Institut de Psychanalyse de Paris. (Presses Universitaires de France, éditeurs, Paris. 1956, 2 vol., 867 pages.)

certaines œuvres littéraires, trouvent leurs échos et leur audience plusieurs décennies après leur publication.

Revenons, toutefois, à l'évolution de la psychanalyse, que M. Benassy découpe en trois périodes. La première est celle de la catharsis pré-analytique. Cette catharsis, il est remarquable qu'elle ait été découverte par d'autres que Freud; par Breuer, en particulier, qui note un jour, mais ne publie pas, qu'une hystérique hypnotisée, quand dans cet état elle livre ses pensées les plus importantes, se trouve par la suite débarrassée de ses symptômes. C'était découvrir le rôle à la fois « explicatif » et curateur de la purge émotionnelle. Il est non moins remarquable que, pour beaucoup, la méthode psychanalytique reste une thérapeutique purgative.

Toutefois, la collaboration de Freud et de Breuer produisit quelques éclaircissements fondamentaux, qui se dégagent de leurs communes *Études sur l'Hystérie.*

Déjà, l'on sait que les symptômes hystériques ont la signification d'actes mentaux et que la découverte de cette signification amène leur guérison. Déjà aussi, l'on comprend que deux notions vont être nécessaires et indispensables à toute explication psychanalytique : la notion dynamique de conflit et la notion génétique de référence au passé historique personnel du sujet.

Toutefois, pour que la psychanalyse fût, on sait qu'il fallut que Freud inventât sa méthode spécifique, et ce fut celle des associations libres; cette petite découverte de rien du tout, attachée d'ailleurs en son temps à des conceptions psychologiques depuis longtemps dépassées, allait en fait ouvrir des horizons incommensurables : ce furent les actes manqués, les mots d'esprit, les rêves. A travers eux, Freud allait comprendre le dynamisme des névroses, leur référence au passé infantile, leur économie sexuelle; il allait reconstituer les étapes, les lignes de force et les formes d'une vie sexuelle prodigieusement riche dans l'enfance, et enfin établir la continuité du normal et du pathologique. Ainsi allait s'élaborer une première conception de la névrose, dont le symptôme est un raté de la libido, ou plus exactement un raté de la résistance offerte par le sujet à l'expression de ses propres pulsions. Enfin, dès cette seconde période, la psychanalyse avait pris un de ses traits fondamentaux grâce à la découverte du transfert, cet obstacle qui se révéla rapidement comme le moteur et le champ d'action de la cure psychanalytique.

Si cette période féconde avait donné sa voie à la psychanalyse et en avait établi les règles techniques, elle laissait cependant obscurs bien des points de théorie. Une tâche de conceptualisation s'imposait, que Freud entreprit vers 1920, et qui n'est point encore achevée. On sait que Freud donna à cette partie théorique générale de la science psychanalytique le nom, quelque peu barbare, de « Métapsychologie ». Il allait successivement indiquer que la haine et l'agressivité sont d'emblée aussi importantes que l'amour et l'instinct sexuel, mettant ainsi à égalité et en concurrence l'instinct de vie et l'instinct de mort; et établir la division fonctionnelle du psychisme en ces trois instances que sont le Ça, réservoir des tendances instinctuelles inconscientes, le Surmoi, fonction de répression inconsciente, et le Moi, siège de l'angoisse et véritable ordonnateur des mouvements, des progrès et des regrès de la vie psychique. C'est au Moi, à ses activités d'intégration des forces personnelles et pulsionnelles inconscientes, exigences et des fluctuations du monde extérieur, que la psychanalyse va désormais s'intéresser au premier chef.

En même temps, on peut bien le dire — comme le montre bien M. Benassy — que le mouvement psychanalytique ne cessait d'approfondir la conscience de notre propre « faiblesse humaine ». Freud avait commencé, avec la découverte de l'inconscient, par montrer que nous ne sommes pas aussi maîtres chez nous que l'on se plaisait à l'imaginer, et il savait bien ce que cette découverte lui avait valu de rancunes.

Voici maintenant que l'angoisse, ce signe de notre désarroi dont nous avons fait un signal d'alarme, devient un concept central de la psychologie et de la psychopathologie psychanalytiques. Et, plus récemment, voici enfin qu'avec les découvertes de Spitz et de bien d'autres, nous apprenons non seulement que nous naissons inachevés, mais que l'environnement est, à cette période post-natale, capable de promouvoir ou d'empêcher notre développement. Les caractéristiques psycho-physiologiques de cette dernière phase, actuellement considérée comme capitale et qualifiée d'anaclitique, ont fait l'objet depuis dix à vingt ans de nombreux travaux, qui ont cherché à comprendre comment le psychisme et le Moi se dégagent de leur non-existence première pour parvenir aux avenues mieux tracées que la psychanalyse décrit sous le nom de relations objectales.

Je ne saurais évidemment résumer, ni rapporter dans sa subs-

tance, toute cette étude historique et critique, où nous voyons se dégager les principaux problèmes auxquels reste confronté le psychanalyste d'aujourd'hui; car il apparaît dès maintenant évident que Freud, s'il a ouvert et souvent tracé la voie, a laissé la place à maintes remises en question, à quantité d'interrogations; lui-même a donné l'exemple d'une recherche incessante, d'une pensée toujours prête à revenir sur ses précédentes démarches. La psychanalyse, aujourd'hui, n'est plus à l'heure des grandes et lumineuses découvertes de ses débuts; elle ne cesse de mettre ses progrès à l'épreuve de l'expérience, et c'est — nous allons le voir — une expérience faite d'une extraordinaire patience.

Enfin, nous sommes tentés d'empoigner l'article suivant, celui que S. Vidermann consacre à un « *Aperçu sur l'histoire de la littérature psychanalytique* ». C'est un aperçu clair, précis et alerte, et nous nous laisserions facilement guider par son auteur dans la forêt touffue de la littérature psychanalytique; mais, le résumer le trahirait plus encore que tout autre chapitre de ce livre. Il le faut donc lire.

Au demeurant, maintenant que la psychanalyse et ses problèmes nous sont remis, dans leurs grandes lignes, en mémoire, nous pouvons nous conformer à l'habitude, qui est de commencer un livre par son début.

Ce que nous découvrons situe la psychanalyse sur son terrain d'élection, celui où elle est née, où elle trouve et gardera toujours sa vocation spécifique : celui de la *thérapeutique.*

Toute méthode se définit d'abord par son champ d'application : aussi faut-il d'abord connaître *les indications et contre-indications de la psychanalyse, chez l'adulte*, telles que tout d'abord les développent S. Nacht et S. Lebovici.

On ne va pas trouver ici de critères d'appréciation simples; il n'est pas de machine, si compliquée soit-elle, qui puisse décider si tel sujet est bon ou non à psychanalyser. Ne croyons donc pas que cet article se puisse résumer sous forme de ces feuillets que l'on trouve dans les boîtes de produits pharmaceutiques. Et c'est bien d'ailleurs en quoi la psychanalyse se distingue, dès l'abord, des habituelles méthodes médicales; la définition d'une indication de psychanalyse est une mise à l'épreuve et en question de toute la clinique et la thérapeutique psychanalytiques. Sur un plan général, avant d'entreprendre une analyse, il convient de savoir ce que c'est. Or, il n'est pas tellement aisé de définir la psychanalyse

en tant que thérapeutique; il ne suffit même pas, pour écarter les entreprises charlatanesques, de décider que la psychanalyse est le traitement que pratique un psychanalyste qualifié (on nous dira, plus loin, ce qui le qualifie), car d'authentiques psychanalystes pratiquent parfois des psychothérapies dérivées de la psychanalyse mais qu'il importe de l'en distinguer. Rappelons donc, avec nos auteurs, que « l'analyse du transfert et la destruction des résistances par la méthode des associations libres semblent constituer les traits spécifiques de la thérapeutique psychanalytique proprement dite ».

Qu'une technique ainsi définie soit spécifique, et spécifiquement faite pour le traitement de troubles bien déterminés — ceux qu'en gros l'on qualifie de névrotiques, — c'est bien ce qui se dégage de l'exposé de ces éminents praticiens que sont S. Nacht et S. Lebovici; nous n'allons pas les énumérer. Au reste, les symptômes sont ici des guides beaucoup moins sûrs et moins intéressants, pour le psychanalyste, que l'ensemble même de la personnalité, sa structure, son histoire, bref le style de vie du sujet. Et c'est précisément cela que l'analyste s'efforcera d'apprécier, lors de l'entretien préliminaire, entretien au cours duquel il va être pris entre le besoin d'obtenir le plus de renseignements possible et le soin de ne point handicaper le processus ultérieur de l'analyse et de sauvegarder sa propre neutralité.

On ne peut entreprendre une analyse sans savoir au départ, et avec le plus de sûreté possible, si elle est possible, en fonction des troubles, de la personnalité et du Moi du malade, et si elle est souhaitable et « rentable ». L'énergie qui est bloquée dans les symptômes, ou dans la structure même du caractère, et que l'analyse va remettre à la disposition du sujet, aura-t-il personnellement et socialement les moyens de l'utiliser ? Telle est la question que se pose l'analyste, avant le départ. Et c'est une question fort importante, car, ainsi qu'en avertissent les auteurs, la psychanalyse, « qui exige tant de sacrifices de temps et d'argent, ne peut être conseillée que lorsque deux conditions sont réunies : d'une part, on en attend des résultats nettement supérieurs à ceux de toute autre thérapeutique accessible et plus simple; d'autre part, on estime qu'à l'issue de la cure les critères de guérison qu'on peut exiger seront réunis, et montreront qu'on était justifié à entreprendre un traitement si long ».

Encore une fois, ce problème des indications est capital en

psychanalyse, et il est d'ailleurs rare de le voir traiter. Nombre d'échecs de la psychanalyse ne sont, en fait, que le résultat final d'indications mal posées : ou bien, la psychanalyse n'était pas indiquée du tout; ou bien, dans des cas-limites, reconnus aujourd'hui de plus en plus nombreux et énumérés par nos auteurs, c'est une forme de psychothérapie différente, bien qu'inspirée de la psychanalyse stricte, qui aurait dû être conduite.

Il se dégage, de ce premier article, le sentiment que la psychanalyse a désormais acquis suffisamment d'expérience et de sûreté technique à la fois pour s'étendre à tous les champs possibles de sa difficile application et pour connaître et reconnaître ses limites.

Au premier des actes de l'analyste — sa décision d'entreprendre une psychanalyse — on aura pu déjà sentir et comprendre comment il travaille. Le profane peut s'étonner qu'une telle décision ne dépende pas absolument de ces symptômes précis auxquels a coutume de se référer la pensée médicale. C'est que justement la psychanalyse a rompu sur ce point avec la tradition médicale et psychiatrique. On lui doit d'avoir — la première — cherché à délivrer la médecine et la psychiatrie de la tyrannie des symptômes.

Non point que la psychanalyse n'attribue nulle importance à ces signes extérieurs de souffrance que sont les symptômes. Mais ce qui les porte et se trouve inscrit dans la trame même de l'existence du sujet lui importe beaucoup plus. Et cela, le psychanalyste le cherche et le découvre dans le style selon lequel le sujet conduit ses relations avec autrui, disons, en langage psychanalytique, ses *relations d'objet*.

C'est précisément cette relation d'objet qui va servir à M. Bouvet de concept directeur pour son étude sur la *Clinique psychanalytique*. C'est à notre connaissance la première fois qu'une telle synthèse de la clinique des troubles de l'esprit est tentée, et réussie; elle s'opère sans peine à partir de ce concept de relation d'objet, qui permet d'appréhender d'un seul coup d'œil, dans le cadre concret des relations du sujet avec autrui et singulièrement avec l'observateur qualifié, la réalité dynamique et mouvante de la vie psychique du sujet, et de comprendre d'une façon cohérente et unifiée toute l'organisation présente et passée de l'affectivité du sujet. Car les relations avec autrui constituent le terrain originel et électif de l'observation psychanalytique; c'est sous cette optique et sur ce terrain que viennent, ainsi que le montre M. Bouvet, prendre naturellement place ces notions fonctionnelles que la

théorie psychanalytique a dégagée sous les termes de Ça, de Surmoi et de Moi, de fixation et de régression. C'est bien en fonction des conflits que le Moi a charge de résoudre ou d'essayer de résoudre entre le Ça, le Surmoi et le monde extérieur, que le sujet se livre à un aménagement de ses relations objectales, aménagement dont les instruments sont connus sous le nom de mécanismes de défense. Car en définitive, c'est l'abord spontané, plein, souple, vivant et adapté d'autrui que gênent toujours et fondamentalement, bien que de façon très diverse, ces différentes formes de troubles de la vie psycho-affective dont la psychanalyse distingue les trois grandes espèces de la névrose, de la psychose et de la perversion, classification à laquelle nous devrons, nous le verrons dans un instant, ajouter l'espèce des troubles dits psychosomatiques.

Ce compromis, cet aménagement de ses relations objectales, le sujet l'opère en fonction tant de ses exigences instinctuelles que de ses interdictions intérieures, et toujours en face de la réalité extérieure, mais d'une « réalité » dont il est essentiel de dire et de souligner qu'il l'appréhende en fonction de son propre état intérieur, et des dangers qu'il y projette; c'est dire qu'il la déforme, et il la déforme d'autant plus intensément qu'il est plus sévèrement perturbé, et ceci même lorsqu'il ne va pas comme l'aliéné psychotique et délirant jusqu'à la transformer ouvertement. Ainsi le même sujet peut-il, en vertu d'une sorte de scission de sa personnalité, à la fois présenter une appréhension correcte du monde extérieur et d'autrui, et une adaptation apparente mais seulement apparente et superficielle aux situations qu'il vit, et en même temps, et pour ainsi dire par-dessous, dans un dessous que fait spécifiquement émerger la situation psychanalytique, éprouver cette réalité extérieure comme un monde affolant, semé d'embûches et de dangers poignants et mortels, qui ne sont que l'empreinte projective que la forme archaïque et fantasmatique des désirs du sujet imprime à leurs objets.

Ce que je viens de rapporter s'applique en particulier aux modes de relation de l'obsédé, dont la description vivante et fouillée qu'en fait M. Bouvet ne saurait se reproduire ici. Incapable d'approcher réellement d'objets vivants et différenciés et éprouvés comme tels, l'obsédé s'en met à distance par tous les procédés qui sont ceux de la névrose, et finit par vivre pauvrement, mais à l'abri, prudent et distant dans un monde dévitalisé.

A la lumière de cette notion directrice de relation objectale,

on seulement la théorie psychanalytique retrouve son unité vec l'observation concrète et la pratique vivante, mais encore es différentes espèces, plus haut rappelées, des troubles de l'esprit etrouvent, à travers leur diversité, leur unité fondamentale. 'est cette diversité et cette unité que décrit maintenant M. Bouvet. Tous ne saurions le suivre ici sans risquer soit de refaire un long raité de clinique psychanalytique, soit de nous en tenir à d'insignifiantes têtes de chapitre. Je rapporterai seulement que l'auteur rouve dans l'état de dépersonnalisation le commun dénominateur linique des diverses évolutions morbides. Cette dépersonnalisation, ui annihile aux yeux du sujet le sentiment même de sa propre xistence, prend cependant des expressions très différentes selon u'elle se limite à de fugaces « vertiges », ou qu'elle se répète et 'approfondit jusqu'à faire vivre le sujet dans un monde constamment vacillant et toujours menacé de collapsus et d'anéantissement.

Cette distinction, d'ailleurs, Bouvet la retrouve en deux grands ypes de relations objectales, qu'on ne saurait évidemment opposer ue par souci didactique. Dans le type le plus évolué, dit génital, e sujet, même barricadé derrière sa névrose, ne laisse pas d'appréhender ses objets comme des autres, différenciés, dont il tient ompte, aux mouvements desquels il répond avec une certaine ouplesse, et qu'il perçoit avec une certaine objectivité. Tout au ontraire dans la relation objectale dite pré-génitale, régressive t plus archaïque, celle des névrosés graves et des psychotiques n particulier, le sujet, jamais sûr de sa propre personne, traite éritablement ses objets comme des objets, c'est-à-dire comme des ossessions dont la perte est pour lui une véritable catastrophe, ar ces objets sont sa nourriture et ses éternels tuteurs, et s'il ne es possède pas il n'est plus rien; du reste, ces objets, il ne les ppréhende qu'en fonction de ses propres désirs et de ses craintes t n'en connaît pas ou n'en connaît que superficiellement les particularités originales et les besoins propres; il ne leur voue que des émois absolus, sans nuances; il en dépend à tous les sens du terme.

C'est là par essence la relation objectale pathologique. On onçoit sans peine qu'elle soit intolérable et qu'il ne faille pas noins que la névrose la mieux ramifiée, la psychose ou la perversion pour l'aménager et la rendre vivable. Et encore, puisque ustement ces sujets viennent au médecin, au psychiatre, et finaement au psychanalyste pour se faire délivrer de leurs souffrances.



Et c'est alors, si l'indication s'en pose légitimement qu'entre en jeu la *thérapeutique psychanalytique.*

Laissons maintenant S. Nacht nous en parler, avec tout le poids de son expérience et de sa maîtrise.

En vérité, ce que la psychanalyse est aujourd'hui, techniquement parlant, elle ne le fut pas toujours. Le dégagement même de la technique analytique d'entre les mains de Freud, hors de la gangue brute de l'hypnose, et — il faut bien le dire — hors de tous les chemins battus de la pratique médicale courante, est quelque chose d'aussi fascinant que la naissance d'une nouvelle forme d'art. S. Nacht résume d'abord l'histoire de cette naissance qui, on le sait sans doute, comporte deux temps majeurs : la découverte des associations libres et celle du transfert. Un autre point, tout à fait capital, est nettement dégagé par l'auteur : c'est l'étroite interpénétration de la technique et de la théorie dans les démarches psychanalytiques. Pour autant que la psychanalyse soit une psychologie, elle est bien la seule psychologie qui possède cette vertu essentielle.

Il en résulte que tout progrès empirique de la technique analytique a conduit à un remaniement conceptuel, lequel, à son tour, a permis à la technique de se préciser, se mieux comprendre et se perfectionner. A cet égard, l'évolution du rôle, d'abord dominant, puis progressivement plus effacé et finalement presque contingent, accordé par Freud aux événements et traumatismes de l'enfance a déterminé un véritable élargissement de la théorie analytique de la personnalité; on a compris alors qu'une analyse ne pouvait être une série de remémorations de souvenirs, d'exhumations de bribes de vie, mais qu'elle devait réaliser une analyse de l'ensemble de la personnalité; à ce moment, la levée de l'amnésie infantile s'est comprise comme un signe plus qu'une cause de la transformation de la personnalité et du renforcement du Moi.

Il est maintenant connu que c'est sur ce Moi seul, et non, par exemple, sur les instincts eux-mêmes, qu'agit le processus analytique.

C'est ce Moi qui va tout d'abord profiter du caractère neutre, permissif et rassurant de la situation analytique, de toutes pièces créée par l'analyste. Va s'engager alors un dialogue absolument singulier, et dont l'article de S. Nacht fait bien comprendre qu'il n'a d'équivalent dans aucune relation de la vie quotidienne.

On a beaucoup popularisé l'aspect cognitif et remémorateur de l'analyse. S. Nacht insiste plus sur son aspect émotionnel et rééducatif; mais qu'on y prenne garde : cette rééducation-là est singulière, précisément parce qu'elle est émotionnelle et qu'elle est affectivement vécue dans la situation analytique, c'est-à-dire dans le transfert; le soin de l'analyste étant d'ailleurs de savoir conduire harmonieusement son patient sur le double chemin du vécu émotionnel et de la prise de conscience.

C'est assurément l'intrication de cette double démarche qui fait de l'analyse cette chose à la fois si simple et si complexe. Outre ce va-et-vient, ou plus exactement cette confrontation sans cesse répétée de l'émotion et de la connaissance, la technique analytique se spécifie encore par un va-et-vient, ou plus exactement encore une confrontation constante entre le passé, que continue de subir le patient de par l'empreinte des images parentales et des positions régressives ou défensives autrefois adoptées et jusqu'ici maintenues, et le présent, que le sujet, à son insu, veut pareil au passé, mais qu'il appartient justement à l'analyse de dégager de ces contraintes et d'ouvrir au progrès.

C'est par et vers un tel but que sont inspirées et dirigées les règles de l'analyse. Mais le mérite de S. Nacht, après avoir expliqué ces données aujourd'hui classiques, est plus rare de signaler que ces règles ne sauraient être prises pour des sortes d'impératifs moraux et absolus, et de montrer qu'en certaines circonstances leur observance trop mécanique risque de nuire.

On sait par exemple très bien que la vertu principale de l'analyste est sa neutralité — nous dirons presque son « absence » — et l'on sait aussi qu'il ne faut pas moins à l'analyste que sa propre analyse didactique pour lui permettre d'atteindre et de maintenir cette neutralité toujours bienveillante de miroir impersonnel.

Et pourtant, nous apprend S. Nacht, il est des moments d'une analyse, en particulier ceux qui marquent sa proche terminaison, et surtout chez ces sujets dont nous avons vu, par le travail de Bouvet, que les relations objectales sont établies sur des bases dangereusement fragiles, il est au contraire des moments où la qualité majeure de l'analyste sera sa *présence*; une présence qui, pour être discrète, n'en est pas moins affirmée, et permet à l'analysé de se dégager de l'emprise de ses fantasmes et du climat, somme toute conditionné, de l'analyse.

Ceci est nouveau dans la technique analytique, et nous en fait

bien sentir l'évolution et les progrès. On ne peut plus s'imaginer, ayant lu ce travail, qu'une psychanalyse se réduise à quelque savant jeu verbal ou à quelque plaisante algèbre, dont les inconnues, d'ailleurs devinées d'avance, seraient les fameux traumatismes d'antan. A comparer, par ailleurs, la technique d'aujourd'hui telle que la fait vivre ce travail, avec ce que nous savons des analyses qui se pratiquaient il y a trente ou quarante ans, nous sommes conduits à conclure que l'analyste est devenu toujours plus exigeant. D'importantes modifications se sont peu à peu opérées; c'est ainsi que l'exégèse onirique tient peu de place dans ce travail, alors qu'elle fut, un temps, le pain quotidien et le plat préféré des analystes. C'est que le rêve, après tout, n'est qu'un rêve, et que l'analyste d'aujourd'hui préfère des interventions brèves, fournies sur-le-champ, et qui, pour ainsi dire, surprennent l'analysé « la main dans le sac » de ses résistances et de ses fantasmes. Il est une façon quasi poétique et littéraire de concevoir la psychanalyse qui, dans la pratique, a maintenant disparu.

Une autre évidence s'est fait jour, qui marque un très grand progrès de la pratique analytique et qui, tant elle est ici bien dégagée, ne peut échapper au lecteur. Il faut être deux pour faire une analyse, c'est une lapalissade; et surtout, l'on a tant et si bien insisté sur le transfert de l'analysé et la neutralité de l'analyste, qu'à la fin l'on a oublié que lui aussi est engagé personnellement dans une analyse. On a parlé longtemps de l'analyse comme d'un processus qui, émotionnellement tout au moins, se ferait à sens unique; on parle beaucoup du transfert, et fort peu généralement de son pendant chez l'analyste : le contre-transfert. Pas Nacht, toutefois, pour qui l'analyse est, en définitive, quelque chose d'original qui se passe *entre* un malade et un analyste, et pour qui l'analyste agit moins par ce qu'il dit ou fait que par ce qu'il *est*.

Voilà enfin la lumière pleinement jetée sur ce personnage mystérieux de l'analyste, dont « la personne même est constamment mise à l'épreuve et à contribution ». L'analyste est celui qui, dans une telle relation, accepte pleinement d'avance qu'il en soit ainsi : telle est la conclusion que nous pourrions tirer de cet article de S. Nacht, à la fois original et classique, et fruit d'une longue maîtrise.

* *

Ces vertus singulières, on sait que c'est tout d'abord au traitement des adultes que les analystes les ont consacrées. Ce travail

les a conduits à l'enfance; mais, par un singulier chassé-croisé, l'enfant lui-même n'est qu'un récent bénéficiaire de la psychanalyse.

La *Psychanalyse des Enfants*, dont traitent ici S. Lebovici, R. Diatkine, J.-A. Favreau, P. Luquet et J. Luquet-Parat est donc de pratique relativement récente. On peut pourtant juger ici qu'elle a pratiquement atteint la maturité. Deux femmes s'y sont illustrées, dont le débat est bien connu des psychanalystes : Anna Freud et Mélanie Klein. Ne détaillons pas ce débat, et disons seulement le très grand intérêt que nos auteurs portent aux travaux de la seconde de ces praticiennes.

Pour s'exercer auprès des enfants, la psychanalyse a dû changer de visage. Pas plus qu'il ne sait expectorer, l'enfant ne sait produire, étendu sur un divan, d'enchaînements associatifs. Son inconscient, c'est à travers une activité libre, ses jeux, ses dessins, les moindres de ses gestes, qu'il doit être saisi. Mais ceci, après tout, n'est qu'une différence superficielle; et l'on retrouve, chez un adulte psychotique et aliéné, les mêmes difficultés. Par contre la règle analytique d'abstinence, de non-participation émotionnelle et de frustration, est d'application plus difficile avec un enfant, qui justement *est* un enfant.

Toutefois, et malgré bien d'autres différences, les auteurs estiment qu'un enfant peut être psychanalysé dans les règles, et ils en exposent la technique et les indications dans un travail clair et documenté, que nous ne saurions ici résumer, mais que l'on sent nourri d'une réflexion poursuivie, d'une expérience étendue, et mûri à la chaleur de ce mode de travail très fécond et encore trop rare en France qui est le travail en équipe.

Cette étude nous laisse d'ailleurs comprendre pourquoi la psychanalyse des enfants est venue si tard; c'est, semble-t-il, parce que la position de l'analyste d'enfants tend à être plus inconfortable que celle de l'analyste d'adultes. L'enfant qu'on analyse, et qu'on analyse vraiment, est très souvent un enfant gravement perturbé, bien que — les auteurs nous l'indiquent — les signes extérieurs de sa souffrance puissent être de l'ordre le plus banal; et ceci implique l'analyse de positions très archaïques et très régressives, que l'adulte, lui, tend à laisser très loin derrière lui. Enfin, auprès d'un enfant, l'adulte peut difficilement ne pas se sentir solliciter de tenir le rôle de parent, qui est, on le sait, pour Freud, le métier le plus impossible que l'on puisse imaginer.

Nous voici donc, une fois encore, ramenés à l'analyste.

Arrêtons-nous un instant à ce retour sur soi-même qui est l'une des marques du psychanalyste d'aujourd'hui. D'aucuns, jouant eux-mêmes au psychanalyste, y voudront voir la preuve d'un intérêt narcissiquement replié sur soi. Ce n'est pourtant pas le cas. La protection narcissique, pour l'analyste, serait, et fut bien plutôt de se tenir et se vouloir — si j'ose dire — totalement « hors du coup »; et nous devons voir, dans cette tendance, une preuve de la plus grande sûreté et de la plus grande maîtrise de soi du psychanalyste d'aujourd'hui.



De l'enfance nous sommes amenés par une pente naturelle à l'*adolescence*. L'*Étude psychanalytique* en est ici présentée par P. Male, dont l'expérience en la matière fait autorité dans les milieux spécialisés. Il ne faut pas moins que l'ampleur des vues et de l'expérience de cet auteur pour saisir, dans sa réalité complexe et essentiellement mouvante, le phénomène, si important à tous égards, de l'adolescence. Ici, d'ailleurs, se révèle pleinement la méthode d'observation psychanalytique, laquelle, sans jamais s'arrêter aux apparences des faits, cherche inlassablement à en appréhender le dynamisme interne et animateur, et ne recourt au passé de l'histoire vitale que pour comprendre le présent et prévoir le futur.

Et rien n'est plus important que devant un adolescent en difficulté de parvenir à prévoir son avenir : savoir si, par exemple, telle difficulté intellectuelle d'un adolescent, jusque-là travailleur et intelligent, est la manifestation préliminaire d'un trouble grave, évolutif et de nature psychotique, ou seulement la traduction d'une inhibition mobilisée par la poussée pubertaire et destinée à s'effacer spontanément ou aisément.

Ce travail fait clairement comprendre que l'adolescence est une *crise*, un moment évolutif, dont le mouvement naturel ne doit jamais être oublié. La compréhension psychanalytique permet, la seule, pensons-nous, de saisir à la fois tous les fils conducteurs qui viennent se nouer à ce moment crucial de l'entrée dans la vie de l'adulte.

Le fil constitutionnaliste est bien connu; il l'est même beaucoup trop aux yeux des psychanalystes qui, sans le rejeter jamais, trouvent qu'il n'est, trop exclusivement valorisé, qu'une savante justification de l'incapacité thérapeutique. Toutefois, P. Male

signale justement qu'une incarcération de nature peu différente peut résulter, pour l'adolescent, d'une prise en considération trop primaire des facteurs conflictuels de l'enfance. Incarcéré dans une structure figée, c'est bien ce qu'est le névrosé. Mais à l'adolescence, bien des conflits doivent être compris aussi à la lumière des situations actuellement vécues, ainsi que du progrès spontané de l'évolution personnelle. C'est une période où le Moi se remanie, souvent se fortifie de ses propres réalisations; en un mot, s'achève.

Il ne s'agit donc pas de tailler aveuglément dans cette masse essentiellement mouvante qu'est le psychisme adolescent. Il ne s'agit pas d'asséner une thérapeutique standard au moindre écart de comportement. C'est ici, par exemple, que P. Male peut critique la valeur du critère d'adaptation sociale, si valorisé par l'école nord-américaine. Il est des réactions du comportement qui, tout « inadaptées » qu'elles paraissent et non conformes aux standards sociaux, « marquent l'expression d'une personnalité qui, la crise surmontée, s'affirmera valable ».

C'est dire tout le soin et toute la minutie qui doivent diriger l'appréciation préliminaire du bilan psychiatrique, psychanalytique, familial et social de l'adolescent que l'on conduit au psychiatre.

C'est dire aussi tout le tact et la souplesse qui doivent inspirer la décision thérapeutique et l'entreprise psychothérapique : c'est ici, en effet, que le psychanalyste, éclectique et souple en son action, aura souvent à préférer, à la psychanalyse-standard, des psychothérapies qui s'en inspirent certes, mais s'en différencient par leur brièveté relative, leur limitation aussi, leur flexibilité et enfin par la poursuite d'un plan d'action établi au départ.

Ces psychothérapies, dérivées de la psychanalyse, mais en différant sur des points de détail ou de fond, prennent actuellement une extension croissante, bien que les psychanalystes en réclament légitimement le privilège. C'est que, on l'a vu, la psychanalyse est une technique spécifique, s'appliquant à des organisations morbides bien déterminées.

Ces psychothérapies analytiques, dont un éminent praticien vient de nous dessiner les lignes directrices, nous les retrouverons plus loin, appliquées à la médecine psychosomatique ou aux psychoses. C'est en effet une des marques de la psychanalyse d'aujourd'hui qu'elle étende son champ d'action en se diversifiant dans sa technique.



Comme on le sait sans doute, la psychanalyse est un monstre à plusieurs têtes, en ce qu'elle est à la fois une technique et une somme de connaissances. En tant que technique elle s'applique selon un certain code à une certaine catégorie de malades, et l'on a vu par exemple que l'observation psychanalytique a pu étendre la notion de pathologique, c'est-à-dire de souffrance, à des êtres dépourvus de symptômes mais pris dans la masse de leur façon d'être, déplaçant ainsi la frontière d'une normalité dont tout le monde parle et que chacun serait pourtant bien en peine de définir. On verra plus loin qu'un domaine longtemps interdit, celui des psychoses, est peu à peu pris en main par la technique analytique, laquelle consent à cette occasion à s'infléchir au point qu'on ne sait plus toujours si elle reste psychanalytique.

Tout ceci est la technique, et appartient au domaine où la psychanalyse est pour ainsi dire congénitalement vouée à s'exercer. Mais comment s'empêcher d'appliquer les connaissances de la psychanalyse à des domaines où il paraît tout naturel qu'elle apporte ses lumières ?

S'il en est un qui vient tout de suite à la mémoire, c'est bien celui de l'éducation. J.-A. Favreau et A. Doumic vont justement nous entretenir des problèmes que résume ce titre : *Psychanalyse et Éducation.* Pour ne pas reprendre un des motifs conducteurs de la psychanalyse, qui se retrouve d'ailleurs, sous des angles divers, en plusieurs lieux de ces deux volumes, je ne résumerai pas ici le résumé que font ces auteurs de l'évolution psycho-affective de l'enfant, depuis ses premiers jours jusqu'à l'adolescence. Au reste ces notions sont assez bien connues.

Lorsqu'elles parurent, nul n'y crut, que quelques psychanalystes. Par la suite, on y crut, si j'ose dire, trop. Une connaissance hâtive des données psychanalytiques sur la genèse infantile des névroses plongea certains parents assurément phobiques dans la terreur que le moindre de leurs gestes ou de leurs mots n'inoculât à leur enfant les germes d'un déséquilibre futur. On se prit à rêver d'une éducation qui fût aseptique; mais l'on reconnut assez vite qu'un tel idéal était non seulement inaccessible, mais probablement nocif; en même temps la psychanalyse, en approfondissant sa connaissance des étapes les premières de la vie affective de l'enfant,

démontrait une vérité d'évidence et de sens commun, à savoir qu'en fin de compte ce que les parents apportent de plus sûr à leur enfant, c'est tout simplement leur amour.

Toutefois la connaissance des étapes de l'évolution de l'enfant est précieuse en ce qu'elle doit favoriser une éducation qui tienne le plus grand compte de ce développement naturel, et vise à le faciliter beaucoup plus qu'à l'imposer. C'est ainsi que rien ne saurait être exigé ni même attendu d'un nourrisson de moins de trois mois, qu'il y a d'impérieuses raisons et nul obstacle à satisfaire en toutes ses exigences affectives et corporelles; que plus tard ce que l'on appelle couramment l'éducation sphinctérienne devra se faire sans formalisme ni excès d'attention; que d'une façon générale l'enfant doit être aidé à maîtriser celles de ses tendances qu'il doit maîtriser plutôt qu'arrêter net par une répression appuyée par la crainte ou le chantage à l'affection.

Comme on le voit et comme le soulignent les auteurs le psychanalyste ne peut fournir de recettes éducatives. Il appartient à chaque parent de faire sa propre éducation de parent. Au reste la meilleure des intentions peut toujours, entre les mains d'un parent névrosé, aboutir au pire des carcans. Il semble surtout important que l'éducateur distingue chez l'enfant le désir, dont l'existence doit être acceptée quel qu'il soit, et sa réalisation, qui, lorsqu'elle va à l'encontre des buts éducatifs, doit être habilement évitée, détournée, ou retenue. La psychanalyse permet aux parents de mieux accepter l'ambivalence inévitable et normale des sentiments de leur enfant à leur égard et des leurs à son égard.

Ce qui peut en définitive gêner le plus les parents dans leur tâche d'éducateurs, c'est, plus encore que maints préjugés traditionnels ou maintes habitudes consacrées par l'usage ou imposées par la mode ou la théorie mais contraires à toute réalité psychique, leurs propres conflits. Leurs propres conflits qui les amènent à projeter leurs angoisses, leurs craintes ou leur culpabilité sur leur enfant, et les empêchent de l'aimer pleinement et librement, tel qu'il est et tel qu'en lui-même il se change.

***

Dans un domaine voisin de la pédagogie, on sait les apports que la psychanalyse fournit à la *Prophylaxie mentale*, et qu'A. Berge développe non seulement avec clarté, mais avec tout le poids et la mesure de l'expérience.

Il faut tout d'abord dénoncer les vains espoirs, nés au temps où la psychanalyse était en quelque sorte la science des traumatismes émotionnels, et morts aussi vite qu'est mort l'espoir que les découvertes pastoriennes marquent la fin des maladies infectieuses. Comme l'écrit l'auteur, « la réalité, submergée par les fantasmes n'apportait plus qu'une leçon très incertaine aux psychanalystes qui auraient voulu se servir de sa connaissance approfondie pour mieux protéger les générations à venir ». Mais que d'erreurs pédagogiques n'a-t-on pu commettre au nom de la psychanalyse! N'a-t-on pas par exemple prétendu mettre l'enfant à l'abri de tout ce qui pourrait lui être traumatique ? Et le priver de toute direction éducative dans le but noble et illusoire de ne point lui imposer de Surmoi pathogène ? C'était méconnaître entièrement l'essentielle subjectivité de la réalité psychique appréhendée par la psychanalyse et méconnaître aussi la relativité des standards sociaux ambiants.

Il est donc juste que « la prophylaxie mentale, issue de la psychanalyse, soit considérée comme une science autonome qu'il est nécessaire de penser en termes nouveaux et non de considérer comme une simple application de principes élaborés par ailleurs ».

En vérité c'est tout le problème de la genèse des névroses que pose le problème de leur prophylaxie, et il est loin d'être résolu d'une façon simple. Considérons par exemple les relations réciproques du trouble mental et du milieu culturel ou de l'ordre social. Selon le sens dans lequel on envisage ces relations, qui évoquent assez bien, au reste, le fameux problème de la poule et de l'œuf, on dira que tout le monde doit être psychanalysé pour que la civilisation change et cesse d'être pathogène, ou bien que l'ordre social doit changer pour qu'il y ait moins de gens à psychanalyser.

Ces deux positions extrêmes dénient l'une et l'autre toute existence valable à la prophylaxie mentale psychanalytique. Il est vrai qu'une ombre a pesé, aux yeux de certains esprits, sur ce que nous pourrions dénommer la valeur sociale des buts de la psychanalyse. On a reproché à celle-ci qu'elle se contentât d'adapter les êtres à leur milieu, quel que fût celui-ci. Cette critique, qui a trouvé il y a quelques années son expression et sa réponse dans les pages de cette revue (dans les articles de Cl. Lévi-Strauss et de F. Pasche en 1949), n'a guère lieu d'être si l'on prend garde que la psychanalyse, en tout cas en France, n'a jamais prétendu faire

: ses sujets des robots conformistes, mais des êtres adaptables agissants.

Faut-il donc renoncer à la prophylaxie mentale, puisque aussi .en l'on ne saurait ni psychanalyser tout le monde, ni transformer société à notre gré ? Ce n'est pas ce que pense A. Berge, qui .ontre ici les possibilités qui lui sont ouvertes. Il estime tout 'abord qu'un travail d'information étendu est souhaitable, efficace possible tout au moins auprès de la majorité de ceux qui pèchent ans leur pédagogie non par nécessité névrotique, mais bien plutôt ar ignorance. Au reste ne voit-on pas que, sans même que nul : s'en doute, les découvertes psychanalytiques ont largement apprégné l'opinion publique ? N'en trouve-t-on pas la preuve dans accueil très différent fait, à 25 ans d'intervalle, aux projets 'éducation sexuelle scolaire ? Il faut également souligner l'impor- .nce d'une organisation de dépistage précoce des troubles de enfance et de l'adolescence, et l'intérêt des interventions psycho- iérapiques inspirées de la psychanalyse, mais plus « écono- iiques », susceptibles bien souvent de dénouer des obstacles et 'éviter des évolutions morbides qui seraient moins facilement ccessibles.

Il est évident que la réalisation, déjà entreprise en France, d'un el plan d'action, limité peut-être mais efficace et sûr, requiert ue des psychanalystes s'attachent à sortir de leur cabinet pour tiliser dans la mêlée les connaissances dont ils sont porteurs.

***

Peut-être le lecteur aura-t-il pensé qu'un ouvrage de psychana- 'se, considérable comme est celui que nous avons en main, à isqu'à présent laissé asseç peu de place à ce qu'on est couramment abitué à lier au nom de Freud et à la théorie psychanalytique : sexualité.

Outre que cette notion fondamentale est si bien entrée dans nos abitudes qu'il est sans doute moins nécessaire d'y insister, on onstate que la psychanalyse d'aujourd'hui est traversée par un ourant qui divise l'opinion des analystes : il s'agit des conceptions : travaux maintenant célèbres de Mélanie Klein, auxquels il st souvent fait allusion dans cet ouvrage. Les travaux de Mélanie Klein sont tombés à un moment où la psychanalyse, satisfaite a quelque sorte de la découverte du complexe d'Œdipe, a orienté

son intérêt vers ces moments plus précoces et ces courants plus élémentaires de la vie psychique que l'on qualifie de pré-génitaux. A ces moments, Mélanie Klein a non seulement conféré une importance capitale et prégnante, mais aussi une complexité d'élaboration interne qui tend à modifier sensiblement l'optique des psychanalystes d'aujourd'hui.

Notons, au passage, qu'un des traits des travaux de Mélanie Klein, et de son école, une certaine laxité de l'élaboration conceptuelle et de la formulation verbale, n'apparaît pas ici sous la plume de ceux mêmes qui acceptent la réalité des faits qu'elle décrit.

Dans les travaux de M. Bouvet, et, tout à l'heure, dans ceux de S. Lebovici, de R. Diatkine, de J. de Ajuriaguerra et de leurs collaborateurs, on trouve au contraire un effort extrêmement poussé de remise en place des travaux kleiniens dans le cadre d'une psychanalyse que nous pourrions qualifier de classique.

Toutefois, il est vrai que l'instinct proprement sexuel peut passer pour tenir, dans ces conceptions neuves, une place désormais limitée et pour ainsi dire secondaire. Nous en venons donc à la sexualité, et la remarque qui précède constitue justement la critique animant le travail de F. Pasche et de M. Renard, travail consacré aux *Problèmes essentiels de la Perversion.*

L'argumentation en est conduite avec toute la rigueur dans la pensée et le style que l'on connaît à ces auteurs, et tout particulièrement au premier d'entre eux. Par delà les problèmes particuliers de la perversion, c'est tout le problème de la fidélité à l'œuvre de Freud qui se trouve soulevé par ce chapitre.

Freud, on le sait sans doute, a fait de la névrose le négatif de la perversion. Le pervers met directement en action, en y trouvant plaisir, des formes de désir que l'enfant normalement connaît mais dépasse et contre lesquels se défend le névrosé, qui, par un compromis spécifique de la névrose, parvient à satisfaire ses désirs sans les satisfaire en les rendant méconnaissables et les détournant de leur objet originel.

On a déjà vu qu'une orientation actuelle de la psychanalyse vise à unifier les grandes espèces pathologiques, et elle aboutit en particulier à concevoir la perversion, de même que la névrose, comme un résultat de la lutte intra-psychique défensive contre les tendances innées; névrose et perversion, dès lors, se rejoignent et se ressemblent.

Contre cette orientation s'élèvent F. Pasche et M. Renard qui

donnent aux propositions fondamentales de Freud l'actualité u'elles semblaient avoir perdue.

Toute l'argumentation des auteurs, qui prend pour objets ces ormes particulières de perversion que sont l'homosexualité, le tichisme et le voyeurisme, et que nous ne saurions ici rapporter ans risquer de la défigurer, se résume en fait dans cette proposition ipidaire qu'ils placent en exergue de leur travail : « l'on devient évrosé pour, mais l'on devient pervers parce que ».

Précisons un peu : l'on devient névrosé *pour* se mettre à l'abri e certains dangers, intérieurement perçus et conçus, tels que le anger de la castration, auquel toute sa plénitude est ici rendue; t la névrose est une élaboration qui se comprend en termes nalistes.

Au contraire, l'on devient pervers *parce que* l'on a régressé et ette régression n'est pas une forme de défense contre un danger 'autre nature, agressive par exemple, et régressé à des formes de laisir déjà connues, éprouvées, et éprouvées, par le jeu de la ructure familiale et le concours des circonstances et de l'évolution idividuelle, avec une intensité devenue prégnante; au fond de perversion, il y a essentiellement : le désir sexuel.

« Nous croyons nécessaire — concluent alors les auteurs — e renoncer à la thèse qui conduit, on le sait, à faire de la tendance la destruction le ressort principal de la vie instinctuelle, et, par oie de conséquence, à méconnaître l'importance, et peut-être, réalité des tendances libidinales. »



L'article suivant est consacré par J. Mallet aux *Troubles névroques de la sexualité*, par quoi l'on entend, en opposition aux perersions qui paraissent être plutôt des troubles « par excès », les icapacités psychogènes d'accomplissement de l'acte sexuel; or, propos de J. Mallet est justement ici de montrer qu'au fond de es incapacités, c'est un excès que l'on découvre.

Entendons-nous. La psychanalyse comprend les phénomènes sychiques sous divers aspects, dont le moins important n'est pas *énergétique*. C'est là un point de vue quantitatif; ce point de vue st nécessaire dès lors qu'on fait jouer le rôle que l'on sait à des orces, celles mêmes de l'instinct : tout phénomène psychique se

comprend comme la résultante de forces, opérant au sein du psychisme inconscient.

Or, le plaisir sexuel constitue justement, quand il se déroule normalement, le plus grand déversement d'énergie instinctuelle que l'organisme puisse produire. On se rappelle ici que le Moi est une organisation dont la fonction est, précisément, de contrôler les puissances de l'instinct.

Qu'il se sente ou soit réellement faible au devant de celui-ci, et son souci essentiel sera d'éviter que l'excitation sexuelle ne parvienne à son comble, évitant ainsi une situation qui lui apparaîtrait comme une submersion néantisante; l'excitation sexuelle devient la puissance ennemie, dont il importe, par tous les moyens, d'arrêter ou d'empêcher le déferlement. Les processus de blocage interviennent à des points variables de la courbe d'excitation sexuelle, plus ou moins près de l'organisme final. Celui-ci d'ailleurs peut être toléré dans certains cas, mais à la condition d'être diminué, dévitalisé, déchu, isolé, coupé du courant de la vie affective.

Au terme de cette étude précise et rigoureuse, l'orgasme apparaît bien ce qu'il est en réalité, depuis que la psychanalyse l'étudie, à savoir : la réalisation la plus puissante et la plus difficile que l'homme puisse accomplir. Elle ne peut être pleinement réussie et conduite à bien que si le sujet dispose d'un Moi suffisamment fort et sûr de soi pour lâcher la bride et laisser « passer » sans peur les forces qui se déploient dans l'orgasme, cet orgasme que le langage commun n'appelle pas la « petite mort » sans quelque vague perception de sa réalité inconsciente.

***

Plus loin dans cet ouvrage, nous trouverons, dans le même domaine et sous le titre de *Psychanalyse et Sexologie*, un travail écrit par Mme Marie Bonaparte, dont le rôle dans l'histoire de la psychanalyse et dont les travaux, en particulier l'étude psychanalytique d'Edgar Poe, sont connus partout.

Mme Marie Bonaparte s'attache ici, fidèle à des préoccupations qui sont les siennes depuis longtemps, à opérer la conjonction des données psychanalytiques et des données biologiques, et même embryologiques, portant sur la sexualité. Il n'est pas de domaine où la psychanalyse démontre mieux l'amplitude de ses vues que

celui de la sexologie; il semble bien qu'elle seule soit capable d'en saisir la complexité, depuis son terme embryologique jusqu'à son terme sociologique. Tous ces aspects d'une même fonction essentielle sont traités ici par l'auteur. L'universalité des conceptions psychanalytiques en la matière est d'ailleurs bien mise en lumière par le fait que « nulle part sur la terre, la sexualité humaine ne semble libre d'évoluer à son gré ».

L'actualité a proposé à Mme Marie Bonaparte la critique de l'ouvrage célèbre de Kinsey et ses collaborateurs sur *Le comportement sexuel de l'Homme et de la Femme*. Il est vrai que, sur certains points, la vaste enquête de ces auteurs semble infirmer les vues psychanalytiques. Il est facile aux psychanalystes d'objecter que les méthodes d'investigation de Kinsey sont superficielles, n'ont pu appréhender que des faits conscients, des comportements, et non les réalités profondes et inconscientes, lesquelles peuvent en différer sensiblement.

Toujours est-il que Kinsey, fidèle en ses conclusions à une longue tradition morale ou pseudo-morale, estime que la femme est incapable par nature et en fait d'éprouver l'orgasme vaginal. Les psychanalystes tiennent, au contraire, que cet orgasme est parfaitement possible et ne saurait être arrêté que par des blocages névrotiques, et, par conséquent, curables dans une large proportion de cas.

Il est bien certain que la recherche scientifique a été longtemps handicapée, en matière sexologique, par des considérations morales ou sociales, lesquelles sont d'ailleurs objets d'étude en elles-mêmes. La femme sera la dernière à subir la pression de ces interdits. Mais il semble bien que la conception la plus chère à Mme Marie Bonaparte, celle de la bisexualité fondamentale de l'être humain, soit de nature à mettre enfin l'homme et la femme sur le même pied.

*
* *

S'il est une discipline que la psychanalyse a transformée et risque de toujours plus transformer dans sa pratique et dans son esprit même, c'est bien la *médecine*.

Il est curieux de constater que la grande majorité des psychanalystes sont médecins, mais c'est bien souvent en tournant le dos à une certaine conception, d'ailleurs toujours plus répandue, de la médecine, qu'ils se sont orientés vers la psychanalyse. De leur côté

nombre de médecins ne laissent pas de méconnaître et de rejeter le travail et les méthodes de travail des psychanalystes. N'est-il pas courant, même dans les milieux médicaux, de plaisanter ou de blâmer les honoraires des psychanalystes, alors que ceux-ci seront peut-être un jour les derniers à donner systématiquement, jusque sur le plan financier, toute sa valeur de contrat singulier à l'entreprise médicale ?

Or ces psychanalystes aux si étranges façons, voici qu'ils ont trouvé moyen de rendre un sens nouveau à la pratique médicale, et que c'est en fin de compte à celle-ci qu'un long détour les a ramenés.

C'est, au reste, le but de R. Held, de montrer que la psychanalyse, malgré tout ce qu'elle comporte de singulier, est aujourd'hui, peut-être plus encore qu'hier, partie intégrante de la *médecine.*

Et c'est d'une façon très concrète, avec beaucoup de vie et fort d'une longue expérience tant de la médecine que de la psychanalyse, que R. Held envisage ici les relations de la pratique psychanalytique avec la pratique médicale.

Quelle est tout d'abord l'attitude générale du médecin devant la thérapeutique psychanalytique ? Nous pouvons passer sur le phénomène bien connu de la résistance à la psychanalyse, qu'on ne rencontre pas seulement chez le patient, que l'on trouve aussi dans le public ou chez le médecin, parée ou déguisée d'arguments intellectuels et plus ou moins scientifiques, pour en venir avec l'auteur à un phénomène courant et fort important : le médecin généraliste est souvent bien en peine de comprendre la valeur et la signification générale des troubles névrotiques. Sa formation ne l'y prépare guère, qui l'oriente exclusivement, dans l'ordre des maladies, de leurs signes, de leurs causes et de leur traitement, vers ce qui est dit objectif, qui se voit, se palpe, se dose, se mesure et s'administre. Tant et si bien que le névrosé court assez fréquemment le risque d'être pris pour un faux malade, et sa névrose pour une maladie imaginaire, et ceci par son médecin comme par son entourage non qualifié; c'est ainsi qu'il peut finir par se créer entre le malade, sa famille et son ou plus souvent ses médecins, autour de sa névrose un réseau inexpugnable.

Tout n'est pas résolu d'un jour à l'autre lorsque le patient a été dirigé vers un psychanalyste, en admettant encore qu'il ait suivi ce conseil, ou n'ait pas mis, comme tel cas cité par l'auteur, quinze ans pour le faire. Il n'est pas rare, par exemple, que l'analysé

aille chercher ailleurs, et en particulier auprès de son médecin habituel, ce que sa névrose attend ou exige et que son analyste, neutre comme il se doit, lui refuse.

Les problèmes peuvent être plus vifs, contrairement à ce qu'on pourrait sans doute attendre, lorsque le médecin est psychiatre. Au regard de la psychanalyse les psychiatres non analystes se peuvent diviser en plusieurs groupes selon qu'ils sont résolument hostiles ou franchement favorables à la psychanalyse, ou encore que, se situant entre ces deux extrêmes ils acceptent la psychanalyse tout en la défigurant. Et ceci évoque le vaste problème de la pénétration des notions psychanalytiques parmi les médecins et psychiatres non analystes. Assez rares encore en France, mais nombreux aux États-Unis sont les psychiatres doués de quelque teinture psychanalytique et initiés à la psychothérapie dynamique, souvent certes pour le plus grand bien de leurs patients, mais parfois aussi d'une façon superficielle, et hasardeuse, dérisoire ou dangereuse : la psychanalyse est une discipline exigeante et qui s'accommode mal des approximations ou des simplifications faciles.

Il est difficile de rendre compte de la richesse clinique de cet exposé nourri d'exemples pris sur le vif et de signaler tous les détours d'une pratique attentive et perspicace. Au reste, le lecteur s'étonne sans doute que l'adjectif psychosomatique n'ait pas encore été prononcé. Qu'il se rassure. Si R. Held aborde les problèmes psychosomatiques sous l'angle de leur pratique concrète et quotidienne, c'est à deux autres praticiens, spécialistes en France des questions psychosomatiques, P. Marty et M. Fain, de les approfondir à notre intention.

Cet exposé sur *la Psychanalyse et la Médecine psychosomatique* se déroule en deux temps. M. Fain, tout d'abord, décrit *le mouvement psychosomatique dans la médecine*, et s'attache, en un texte clair, nourri d'une riche documentation et appuyé d'une solide réflexion, à montrer comment ce mouvement psychosomatique, qui n'est en aucune façon une spécialité nouvelle, s'intègre au contraire au corps même de la médecine, pour donner à celle-ci une dimension qui aujourd'hui nous paraît nouvelle, mais qui en fait ne lui manquait pas dans des époques moins fascinées que la nôtre par les mesures et les découvertes purement biologiques.

Que des émotions et des contrariétés produisent des maladies st une observation banale, et dont il est depuis longtemps reconnu

que la formulation est insuffisante — M. Fain le montre nettement — et que la survenue d'un trouble, dans son aspect psychosomatique, ne saurait se comprendre hors de la prise en considération non seulement de l'histoire du sujet, mais de la dynamique de son organisation psycho-affective tout entière.

Ici encore, les considérations d'énergie et d'économie instinctuelles, déjà rappelées par le travail de J. Mallet, prennent une importance de premier plan. Le psychanalyste, en présence du fait de la somatisation, ne saurait le comprendre autrement qu'en comprenant comment des énergies, jusque-là investies, drainées, utilisées et déversées, sous le contrôle psychique, par la voie psychomotrice ou intellectuelle, petit à petit ou soudainement se branchent directement sur l'organisme et les viscères, venant en perturber gravement les fonctions puis la structure même, le plus souvent par la voie d'un excès énergétique, mais parfois aussi par l'intermédiaire d'un défaut énergétique, c'est-à-dire d'un hypofonctionnement. C'est ainsi que « lorsque des investissements évolutifs ne trouvent pas leur place à travers une structure caractérielle rigide, ou brusquement devenue telle du fait d'un mouvement de régression, les chances de survenue d'un trouble psychosomatique sont au maximum »; un peu plus loin, nous comprenons que le trouble psychosomatique apparaît fréquemment, en dernier recours, comme une défense contre la menace d'émergence de comportements instinctifs, aveugles et incontrôlés. En d'autres termes, le sujet préfère la maladie physique à la folie. Ces mouvements ultimes ne sauraient se comprendre sans une connaissance de l'organisation même du caractère et de la personnalité du sujet devenu physiquement malade.

Cette connaissance, la psychanalyse en a fourni le moyen majeur. C'est pourquoi elle tient une si vaste place dans la médecine psychosomatique. Non point que M. Fain prétende faire de la médecine psychosomatique une annexe de la psychanalyse; il s'en garde bien et montre, au contraire, non seulement que le mouvement psychosomatique s'inscrit dans l'évolution générale de la médecine, mais aussi que tout progrès en la matière ne saurait se faire et se poursuivre que par un travail en commun des psychiatres, psychanalystes et médecins généralistes ou spécialistes. Il est d'ailleurs à regretter que les vocations psychosomatiques restent encore rares. Le long divorce de la médecine « du

corps » et de celle de « l'esprit » eut trop de nécessités historiques et affectives pour être près de s'annuler.

Pourtant, la médecine psychosomatique progresse, et, si elle n'a pas encore élaboré de définitive conceptualisation, elle se rend chaque jour plus maîtresse de ses théories, de ses méthodes d'approche et de traitement.

* * *

L'article suivant, signé de P. Marty et consacré à « *Clinique et pratique psychosomatiques* », en fournit une seconde preuve. Ce travail, nourri d'exemples cliniques démonstratifs et qui ne se laissent pas résumer, rappelle à nouveau que le premier mode imaginé de conceptualisation du trouble psychosomatique — un trouble physique produit par un trouble mental — constitue, en fait, une erreur méthodologique. Ce qui existe n'est pas cela; ce sont des êtres en conflit et qui, placés dans une situation difficile, recourent soit à un mécanisme névrotique, soit à un mécanisme d'ordre somatique, soit encore à l'un et à l'autre à la fois : « On dira, dès lors, qu'un malade est psychosomatique lorsqu'on établira la relation précise qui existe entre sa situation conflictuelle et sa maladie », et cela jusque dans la forme même de cette maladie. Le terme de « somato-conflictuel », proposé par P. Marty. serait donc préférable à celui, consacré, de psychosomatique; car, au fond et pour schématiser, c'est précisément lorsqu'il cesse de pouvoir recourir à des procédés d'ordre psychique que l'être en conflit aboutit au trouble somatique. Celui-ci est une issue.

Cette présentation générale et concrète du problème conduit P. Marty à formuler de judicieuses règles d'examen et de thérapeutique en médecine psychosomatique.

L'examen est très proche de celui qu'opère le psychanalyste; il est d'un style très particulier, car il s'attache bien moins aux symptômes qu'à la vie du malade, son histoire, ses modes de relation avec autrui, son organisation caractérielle, et laisse la place de choix à la spontanéité du malade, qui n'est pas l'objet d'un interrogatoire, mais d'un entretien, ce qui est tout à fait différent, car ce qui importe est de laisser s'exprimer le mode de relation du patient à l'observateur.

L'expérience montre alors qu'il est des examens faciles, des examens difficiles et des examens apparemment, bien que non

totalement, impossibles. Pourtant, cet examen est de la plus haute importance, car c'est à son terme que le psychosomaticien aura à formuler le diagnostic de la personnalité, à prévoir le pronostic du point de vue psychosomatique, et à organiser ou orienter la thérapeutique.

On croit, parfois, que le psychosomaticien-psychanalyste n'a qu'un seul remède à proposer : la psychanalyse; il n'en est rien. Certes, il arrive qu'elle s'impose, et P. Marty expose clairement en quelles circonstances; mais, ce n'est pas la généralité des cas. Bien souvent, le psychosomaticien aura à proposer soit une simple psychothérapie, soit une mesure parfois très simple d'hygiène mentale et affective, soit une façon particulière d'appliquer le traitement somatique; parfois même, il aura à mettre en garde contre une trop grande hâte à guérir, à tout prix, le symptôme. Car, ce qui importe essentiellement au psychosomaticien, ce qui dirige ses démarches, c'est de déterminer quelle qualité et quelle quantité d'énergies individuelles et pulsionnelles sont investies dans le trouble somatique.

On voit par là qu'aussi imparfaite que soit encore la science psychosomatique — science d'aujourd'hui, s'il en est — elle est pourtant parvenue bien loin de ses premiers et primitifs concepts. La lecture de ces travaux donne confiance en son avenir.

*
* *

Le travail que J. de Ajuriaguerra, R. Diatkine et J. Garcia Badaracco consacrent à *Psychanalyse et Neurobiologie* n'est pas de ceux qui se condensent aisément; il est aussi de ceux dont on rencontre rarement l'inspiration.

Grand problème, en effet, que celui de la conjonction des données psychanalytiques et des données neurobiologiques. Les auteurs nous en avertissent d'abord : « Il a toujours été particulièrement difficile de déterminer le moment de l'évolution, à partir duquel on peut étudier le psychisme humain. »

L'un des progrès de la recherche psychanalytique de ces dix ou vingt dernières années concerne les tout premiers moments et la formation même du psychisme humain. A ce point, les données psychologiques et les données neurobiologiques tendent à se confondre. C'est le grand mérite des auteurs d'avoir compris que les concepts théoriques de la psychanalyse, nés — on doit se le

rappeler — des observations effectuées dans le cadre particulier de la cure analytique, doivent, lorsqu'on aborde les linéaments de la formation psychique, subir un remaniement, au moins dans leur forme et leur langage, et s'intégrer aux données issues des autres disciplines de recherche.

C'est après avoir fait l'historique et la synthèse de ces notions, capitales en psychanalyse, que sont celles de pulsion et de Moi, que nos auteurs rapportent les données de l'observation directe du premier développement de l'enfant.

Le travail, remarquablement documenté et compréhensif d'Ajuriaguerra, Diatkine et Garcia Badaracco, montre que l'intelligence moderne de la neurobiologie, non plus limitée à la description de systèmes anatomiques, mais étendue à l'étude dynamique de systèmes fonctionnels, permet d'y intégrer les données directes et rétrospectives de l'observation analytique. Durant longtemps l'on s'est contenté de plaquer, plus ou moins heureusement et presque toujours artificiellement, ces données psychanalytiques sur les faits de la maturation nerveuse.

On se rend compte ici que la psychanalyse elle-même dut, à ses débuts, recourir à une terminologie et à des formulations conceptuelles adéquates aux systèmes psychologiques et neurologiques d'alors, bien qu'elles fussent tout à fait contraires à l'esprit même de ses démarches; il en résulta, ou risqua d'en résulter, une sorte d'anatomisation des fonctions dynamiques. Aujourd'hui que les concepts neurobiologiques sont eux-mêmes devenus fonctionnels, un tel décalage n'a plus sa raison d'être. L'unité peut se refaire.

Et elle se refait, dans ce travail même, autour de la notion de relation objectale et de Moi, dont les auteurs s'attachent à décrire, puis à comprendre la naissance et l'évolution. Ils y sont considérablement aidés par les travaux récents et désormais célèbres de Spitz sur la naissance des relations objectales chez le nourrisson; travaux qui ont montré comment le nourrisson, parti d'une totale incapacité relationnelle, parvient peu à peu à saisir, à se représenter et à intégrer l'objet primordial qui est la mère. L'étude des travaux de Mélanie Klein montre à quel point cette évolution est difficultueuse.

Au terme de ce travail dont nous ne pouvons qu'indiquer les lignes de force, les auteurs peuvent estimer en conclusion avoir montré que les notions topiques de la psychanalyse (entendons

par là celles du Ça, du Moi et du Surmoi) représentent des « modes d'activité et non des réalités instrumentales en soi. Le Moi ne peut être conçu comme un appareil de synthèses apparaissant à un moment de la maturation, ni comme une addition de simples mécanismes animés par une certaine quantité d'énergie. Comme l'a toujours montré Freud, le Moi est la forme même d'organisation des forces pulsionnelles dans la relation d'objet... Il n'est donc ni un système élémentaire, ni une organisation apicale; il rentre dans le cadre maturatif des relations ». Ainsi que l'a par ailleurs écrit Nacht : « il n'y a pas d'entité psychique; il n'y a que des *processus* psychiques ».

*
* *

On est difficilement impartial envers ses enfants, et il va m'être malaisé de prendre position devant mon propre texte, consacré à la *Psychothérapie psychanalytique des psychoses.* On sait que l'entrée de la psychanalyse dans la psychiatrie a officialisé une division des « troubles de l'esprit » en deux espèces : les névroses et les psychoses. Le langage commun consacre d'ailleurs cette division en distinguant soigneusement les « troubles nerveux » et la « folie ». Fait curieux, une telle distinction n'était guère comprise des psychiatres du siècle dernier. Il est vrai que faute de savoir qu'en faire conceptuellement et pratiquement, ces auteurs avaient tout simplement délaissé les névroses, dont Freud, après Charcot, et à peu près en même temps que Janet en France, a fait le terrain élu de son observation et de ses soins.

Toujours est-il que Freud et de nombreux psychanalystes en vinrent à opposer la névrose, qui schématiquement conduit le malade à renoncer à la satisfaction directe ou sublimée de ses instincts, qui s'exprime et se traite dans un rapport interpersonnel, c'est-à-dire dans le transfert, à la psychose, dite aussi névrose narcissique, par laquelle le malade renonce au monde extérieur, et n'est plus capable de transfert, ni par conséquent, d'être psychanalysé.

On nous rappelle dans ce travail comment cette opposition devenue traditionnelle fut peu à peu démantelée par une expérience impavide et impartiale du commerce psychothérapique avec les aliénés; comment les psychanalystes osèrent aborder le terrain angoissant et tourmenté des psychoses; comment enfin il fut

reconnu que le plus aliéné des schizophrènes n'est pas si aliéné qu'on le voulait croire, que lui aussi forme des rapports transférentiels avec autrui; comment, par là, un jour peut s'ouvrir sur les formes et les mécanismes de son aliénation; et comment, enfin, le psychanalyste peut se frayer un accès thérapeutique auprès de tels malades.

On voit par là que la psychanalyse reste toujours prête à réviser ses positions en fonction de l'expérience; on voit aussi se confirmer cette notion que nous avons vue déjà se dégager clairement de l'article de S. Nacht, à savoir que la relation avec le malade est déterminée à la fois par celui-ci *et* par le psychanalyste, et que l'existence du contre-transfert est indissociable de celle du transfert. Racamier montre assez bien dans son travail que la façon dont le thérapeute aborde le malade mental structure la relation psychothérapique tout autant que la façon dont le malade aborde autrui. Parlant du schizophrène, qui forme l'objet principal de ce travail en tant qu'il réalise une sorte de chef-d'œuvre de l'aliénation et en tant qu'il représente le cas psychotique le plus fréquemment abordé par les psychanalystes, Racamier souligne qu'entre un tel malade et le thérapeute il tend à s'établir une relation de rejet mutuel, de mutuelle négation de l'existence et de la présence d'autrui. C'est mettre le thérapeute « dans le coup » autant et encore plus que le malade. Encore plus, car c'est en somme au thérapeute qu'appartient la responsabilité majeure du sort qui peut échoir à la cure, c'est-à-dire à la relation avec le malade mental.

Je crois que ce travail, qui ne présente pas de vues particulièrement originales, reflète assez correctement l'état actuel des travaux et des expériences relatives à la cure psychanalytique ou psychanalytiquement orientée des psychotiques. Des lectures et des expériences personnelles dont ce texte est le produit, se dégage l'impression générale que l'entente des psychanalystes est loin d'être établie sur la meilleure technique à utiliser avec les psychotiques. C'est ainsi que les uns prennent une attitude active et généreuse qui consiste à considérer, à traiter et à gratifier le schizophrène comme s'il était un nourrisson perdu; d'autres au contraire tiennent que, si puissante soit la tendance du psychotique à régresser ou à retourner aux formes les plus primitives de désir et d'existence, il appartient à l'analyste de ne traiter directement qu'avec les fonctions évoluées et articulées, c'est-à-dire avec la

part adulte qui lui reste toujours. C'est ainsi par ailleurs que les uns préconisent une sorte d'orthopédique rééducation de la pensée et de l'affectivité du malade mental, alors que d'autres s'en tiennent plus résolument à l'analyse du débat intérieur que le malade mène avec l'image d'autrui, débat qu'il mène avec des méthodes qui lui sont tout à fait propres et dans lequel il engage littéralement sa raison.

Dans ces incertitudes il reste certain que la part personnelle de l'analyste joue un rôle capital. C'est précisément le mérite des psychanalystes qu'ils n'abandonnent pas cette participation personnelle au hasard et à la fatalité, mais s'attachent à en prendre conscience, à la contrôler et à la diriger. Ce qui montre bien, une fois de plus, que le psychanalyste ne travaille pas seulement avec une technique, mais aussi et surtout avec sa personne. On se rappelle que Nacht écrivait et dit souvent que ce qui compte en psychanalyse n'est pas tant ce que fait et dit l'analyste que ce qu'il *est.*

Je ne vais pas m'étendre sur tous les détours de ce travail, ni sur les considérations qui lui sont annexées, concernant divers points d'articulation de la psychothérapie psychanalytique avec la thérapeutique psychiatrique habituelle des psychoses : ce sont là réponses du psychanalyste à des questions que le psychiatre d'ailleurs lui pose, et lui pose assez rarement. Il faut bien dire en effet que malgré cet effort relativement tardif des psychanalystes, ceux-ci restent encore bien souvent, du moins en France, considérés comme inutiles et inopérants par les praticiens de la « grosse » psychiatrie, c'est-à-dire de la psychiatrie hospitalière, celle des aliénés. Or, en révisant leurs positions, en estompant et nuançant ces différences entre le psychotique et le névrosé ou même le normal, différences qu'au demeurant l'on ne saurait quand même pas complètement effacer, les psychanalystes ont fait la plus grande partie du chemin qui permet une plus complète intégration de leur science par celle de la psychiatrie dans son ensemble. Mais il faut bien dire aussi que les conditions actuelles de l'assistance psychiatrique ne permettent guère au psychiatre, en imaginant même qu'il soit plus souvent qu'aujourd'hui qualifié en psychanalyse, d'exercer pleinement son art. Il y a là des problèmes qui dépassent ceux d'une technique. Et il reste une vérité que les travaux psychanalytiques, à travers leur diversité, permettent de tenir pour absolument certaine, c'est qu'un malade mental,

un aliéné, ne peut guérir et revenir à la coexistence et à l'intelligence avec autrui qu'au prix d'une considérable et inévitable somme d'effort *humain.*

Il convient également de lire et d'évoquer le chapitre consacré par M. Schlumberger et P. Marty à *l'Organisation de la psychanalyse dans le monde.*

C'est une question bien plus importante qu'on ne pourrait peut-être le supposer de prime abord. Certains esprits ont trouvé mauvais que la psychanalyse s'organise et qu'elle ne garde point, dans sa structure même, cet aspect d'organisme révolutionnaire et quasi-clandestin qu'elle fut bien obligée d'avoir, aux temps héroïques du début de ce siècle. En fait, après avoir lutté, au demeurant sans aucun esprit de propagande, pour conquérir son audience, Freud et les premiers psychanalystes se virent assez rapidement obligés de lutter contre l'envahissement de leur discipline ardue par les amateurs en mal de spéléologie mentale, par les curieux et les charlatans. De même que tout le monde s'imagine plus ou moins être expert en pédagogie ou en peinture, beaucoup pensent pouvoir, sans aucune préparation, juger et même parfois pratiquer la psychanalyse.

Or, tout ce que l'on sait de l'inconscient nous montre qu'il est bien défendu. Tout psychanalyste — c'est bien connu — déplaît lorsqu'il oppose à ses argumentateurs qu'ils parlent de ce qu'au fond ils ne connaissent pas, n'ayant pas, faute d'avoir eux-mêmes été analysés, le moyen de le connaître. C'est une réponse déplaisante à faire, mais ceci ne l'empêche pas d'être vraie. Ceci ne veut pas non plus dire qu'aujourd'hui surtout les psychanalystes se dérobent à la discussion par ce simple et pourtant solide argument.

Quoi qu'il en soit, la psychanalyse n'a pas été créée pour alimenter des discussions philosophiques. Elle est, ne l'oublions pas, un moyen d'action, non pas tout puissant, mais puissant, et cela suffit pour justifier une organisation de l'enseignement et de la formation des psychanalystes. La création des sociétés et des instituts psychanalytiques, effectuée du vivant de Freud et soumise à des lignes directrices qui sont les mêmes dans le monde entier, répond au simple mais impérieux souci de « protéger le public, en donnant aux praticiens une formation adéquate ».

Cette formation, chacun sait qu'elle a pour base et condition fondamentale l'analyse personnelle et didactique du futur psycha-

nalyste. Un enseignement lui fait suite, qui est tout à la fois théorique et pratique, et se rapproche beaucoup plus des formes courantes de l'enseignemene classique; nous ne pouvons l'exposer comme le font ici les auteurs.

La France fut longtemps réfractaire à la psychanalyse. Le mouvement psychanalytique y rencontra, tant sur le plan théorique que sur le plan pratique, les mêmes difficultés que dans d'autres pays, comme l'Autriche, l'Allemagne, l'Angleterre ou les États-Unis, mais avec un sensible retard. La Société psychanalytique de Paris y fut créée en 1926, soit seize ans après la création de la Société psychanalytique internationale. L'Institut de Psychanalyse de Paris, après qu'une première impulsion lui eut été donnée en 1934 par Mle Marie Bonaparte, ne fut véritablement créé, en tant qu'organe de l'enseignement de la psychanalyse en France, qu'en 1952, sous l'impulsion du Dr Nacht. L'ouvrage que nous venons de présenter est un reflet de l'activité de ce jeune Institut.

*
* *

Ce serait le moment de porter sur cet ouvrage un jugement d'ensemble. Dans la mesure où il est, mises à part les publications individuelles ou périodiques, le premier ouvrage collectif de psychanalyse en France, on est tenté de l'ausculter pour savoir comment se porte la psychanalyse dans ce pays, le nôtre, qui la bouda si longtemps.

Cet ouvrage, tout d'abord, n'est pas un traité. Il est une série de contributions qui ne couvrent pas, et ne prétendent point couvrir, tous les domaines auxquels peut s'étendre la psychanalyse, tous les problèmes qu'elle soulève et toutes les questions qu'elle se pose. Nous pensons pourtant qu'ici se trouvent soulevés les principaux problèmes qui animent aujourd'hui la recherche psychanalytique. Tous les travaux publiés ici ont pratiquement un point de départ et d'arrivée concret, fondé sur l'observation des faits; cette caractéristique me paraît digne d'être relevée, car elle ne se rencontre malheureusement pas dans tous les travaux qui se publient de par le monde au nom de la psychanalyse.

On peut également relever, à l'actif de ces huit cents et quelques pages, une louable exigence de rigueur dans la définition des termes et l'usage des concepts psychanalytiques, et l'heureuse absence de développements verbeux ou impénétrables. Les

Français ne paraissent guère disposés à en rajouter à la complexité des faits.

Enfin, cela me paraît être un signe de bonne santé que l'on trouve, dans cet ouvrage, des prises de position parfois différentes ou même divergentes.

La perversion, par exemple, n'est pas comprise de la même façon par F. Pasche et M. Renard et par M. Bouvet. Il serait sans doute suspect qu'un trouble, aussi mystérieux dans son essence et difficile dans son accès, soulève des conceptions unanimes. Les psychanalystes tiennent de Freud l'heureuse habitude de savoir et de pouvoir remettre en question leurs découvertes, même les plus chèrement acquises ; et qui fait aux psychanalystes le reproche de dogmatiser ne les connaît guère.

*
* *

Qu'est-ce donc, pour finir, que la psychanalyse d'aujourd'hui ? Le lecteur qui aime que les modes changent regrettera sans doute de n'avoir point trouvé ici le manifeste d'une nouvelle et révolutionnaire psychanalyse. Non ! Les mêmes vérités fondamentales que découvrit Freud restent aujourd'hui d'actualité ; les clés n'ont pas changé. Et pourtant, la psychanalyse a évolué et ne cesse d'évoluer ; nous en avons, ici et là, rapporté les preuves.

Ce qui est d'aujourd'hui, c'est — pensons-nous — la maturité atteinte enfin par la psychanalyse. Elle se sait aujourd'hui dure et complexe, et ne recule pas devant sa propre complexité ; elle n'hésite pas à engager ses responsabilités, et c'est ainsi — nous l'avons vu — que le psychanalyste ose aujourd'hui reconnaître que sa personne, elle aussi, est partie intégrante de la situation analytique. Il semble, en somme, que le monumental apport de Freud soit aujourd'hui pleinement digéré par les psychanalystes.

*
* *

Je devrais, pour finir, faire la critique de l'analyse que l'on vient de lire. Je suis conscient d'en avoir dit trop ou trop peu, pour que le lecteur en soit content. Mais je serais justement satisfait d'avoir pu procurer au lecteur le désir de rencontrer aux sources et de lire l'ouvrage lui-même. Il n'y perdra point sa peine.

P.-C. RACAMIER

Raymond Borde.

KARLOVY-VARY ET LE CINÉMA DU DEGEL

Animé des meilleures intentions du monde, qui se reflètent dans sa devise : « Pour des relations généreuses entre les hommes, pour une amitié durable entre les peuples », le Festival de Karlovy-Vary n'est pas, comme on le croit en France, un anti-Cannes ou un anti-Venise, mais une rencontre entre l'Est et l'Ouest. Il fut créé en Tchécoslovaquie voici plus de dix ans, lorsque la paix universelle paraissait assurée. Il a survécu à la guerre froide et se donne aujourd'hui pour une compétition entre des cinémas qui ont chacun leurs problèmes à résoudre : problèmes de la raison d'État dans les pays socialisés, impératifs d'ordre financier dans les pays capitalistes. Ici, tous les films ont des chances égales, fussent-ils birmans ou mongols. Le jury n'est formé ni de commerçants, ni d'académiciens, mais de critiques, et les calculs diplomatiques, qui jouent forcément un rôle dans tout concours international, semblent avoir une incidence très faible. Aussi éloigné des combinaisons louches que des mondanités, Karlovy-Vary est un festival où le cinéma est jugé sur pièces.

Or, cette année encore, quelques-unes des nations concurrentes ont commis l'erreur d'envoyer d'infâmes navets, des films-marchandises fabriqués sans autres soucis que ceux du tiroir-caisse. Les sélectionneurs nationaux en sont les seuls responsables. Ils ont sous-estimé le jury et l'on devine le raisonnement qui les a conduits à ce contre sens : ils ont pensé qu'en démocratie populaire, il fallait jouer la carte « populaire », c'est-à-dire flatter ce qu'ils appellent le grand public et lui donner du cinéma-spectacle bassement commercial. Ainsi l'Égypte, qui possède une école de réalisateurs influencés par le néo-réalisme, a choisi d'envoyer un drame mondain en cinémascope, *Le pays des rêves*, qui méritait parfaitement son titre : pachas en complet veston, villas luxueuses,

concessions minières, donzelle aux yeux de braise mariée contre son gré, bon jeune homme pauvre, assassinat, combat sur le Nil et baiser final. La Grande-Bretagne a présenté une comédie aussi vieillie que l'Almanach Vermot : *Toubib en liberté* (*Doctor at large*). Certes, chacun sait que le cinéma anglais traverse une phase de crise artistique, mais cette crise n'est pas si totale que l'on ne puisse trouver, dans la production 56-57, une œuvre de qualité. Même contre sens ou même désinvolture dans la sélection française : avec un très bon film, *Les sorcières de Salem*, et d'excellents documentaires (*Nuit et brouillard*, *Dimanche à Pékin*, *La machine et l'homme*) voisinait un déchet, *Typhon sur Nagasaki*. Les journalistes tchèques, qui ont pour tout ce qui vient de France une indulgence extraordinaire, en furent eux-mêmes stupéfaits. On nous demandait pourquoi les officiels avaient retenu ce film imbécile, raciste et bricolé, qui souleva pendant la projection des rires de colère. Que répondre ? Enfin, *Unitalia* — l'homologue italien d'*Unifrance Film* — lutta jusqu'à la veille du Festival pour éliminer *La femme du jour* (*La donna del giorno*) de Francesco Maselli, jeune cinéaste communiste qui s'intéresse à des sujets courageux. On présenta tout de même *La femme du jour*, mais en l'encadrant de solides navets : *Le plus beau moment* (*Il momento più bello*) de Luciano Emmer, petite besogne alimentaire sur l'accouchement sans douleur, et *Souvenir d'Italie* de Antonio Pietrangeli, un technirama qui relève de la presse du cœur et du dépliant touristique.

Pour des raisons différentes, les Soviétiques commirent, eux aussi, une erreur en ne laissant aucune place, dans leur sélection, à ce jeune cinéma qui est en train de naître, avec Grigori Tchoukhrai, Ivan Ozerov, Serge Samsonov et Nicolas Rozancev. Ils le regrettèrent, trop tard.

Enfin les États-Unis boudèrent le Festival. Les compagnies de production avaient exigé d'envoyer les films déjà présentés à Cannes, contrairement aux règles en vigueur dans les rencontres de ce genre. La participation américaine se limita donc à un court métrage réalisé pour la télévision, *Le monde de la danse*, documentaire assez banal sur la troupe de Martha Graham.

En dépit de ces réticences et de ces préjugés, le X[e] Festival de Karlovy-Vary a été passionnant et je pense qu'il aura permis de dégager trois conclusions :

— il a mis en évidence le recul du cinéma social dans les pays

capitalistes; volontairement ou non, le réalisme polémique s'englue dans les compromis et se transforme en son contraire, la mystification;

— parallèlement, ce festival a consacré la faillite du réalisme socialiste à la manière de Guerassimov et de Tchiaourelli, de la fresque guindée, du « Tchiaourealisme », comme disaient nos amis tchèques;

— mais il a confirmé l'existence, dans quelques-uns des pays de l'Est, d'un courant artistique prodigieusement intéressant, né d'une réaction contre le stalinisme, avide de vérité, ennemi des stéréotypes, encore brimé et censuré, impatient d'aborder les problèmes quotidiens du socialisme tel qu'il est.

***

Un recul assez général, une crise des sujets, peu de révélations : c'est l'impression globale que les films envoyés par les pays non communistes ont laissée cette année à Karlovy-Vary.

Le Japon, qui a longtemps occupé une position en flèche dans le cinéma social, semble l'avoir perdue. Il a présenté deux productions très estimables où l'on sentait pourtant la recherche d'un compromis. *Typhon n° 13* est en retrait, dans l'œuvre de Satsuo Yamamoto, par rapport à l'extraordinaire *Quartier sans soleil :* c'est une satire plus amusée que polémique des désordres administratifs à l'échelle communale. J'ai préféré *L'homme-diable* de Eisuke Takizeuva, premier volet d'un triptyque sur la condition des prostituées vers 1910. Mais, là encore, le souci de ménager le public a interdit à Takizouva d'aller jusqu'au bout : le problème de la prostitution cède le pas à un portrait psychologique de taulier démoniaque, comme s'il y avait de « bons » tauliers.

La sélection italienne, décevante parce qu'elle reflétait l'affadissement du néo-réalisme (*Souvenir d'Italie*, *Le plus beau moment*), a réservé une bonne surprise : *La femme du jour*. Francesco Maselli, qui signa en 1955 l'excellent *Cli sbandati* encore inexploité en France, reste fidèle aux grands sujets. Cette fidélité a son prix, lorsque de Sica, de Santis, Visconti, Lattuada, Zampa, Germi renoncent à poursuivre la lutte et *La donna del giorno* a été le seul film d'intentions néo-réalistes tourné en 1956. A travers l'histoire d'une assez jolie fille qui voudrait faire du cinéma et qui simule un triple viol pour acquérir la notoriété, Maselli dénonce à la fois

s mirages exercés par la presse du cœur et la condition de la ›mme dans le cadre aliénant du capitalisme. Mais la police arrête ·ois suspects. La jeune fille est placée devant un cas de conscience : vouera-t-elle qu'elle a bluffé, renoncera-t-elle à sa carrière ? laselli a donné à ce problème moral une importance que l'on ›grette un peu.

La France a été citée trois fois au palmarès : prix d'interpréta-.on pour *Les sorcières de Salem* de Raymond Rouleau; prix pécial de la critique tchécoslovaque pour *Celui qui doit mourir* e Jules Danin, présenté hors concours; prix du documentaire our *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais. Pour si bons que soient es trois films, ils reflètent cependant une impuissance fondamen-ale du cinéma français à vaincre la censure. Un reportage honnête ur des questions vraiment actuelles est devenu quelque chose .'impensable, et les problèmes qui nous touchent à cœur — la nontée de la peur, le fascisme, la violence, le bourrage de crânes — xigent l'alibi du recul historique (*Les sorcières de Salem*, *Nuit et rouillard*) ou du dépaysement et de la parabole (*Celui qui doit nourir*).

La sélection de l'Amérique latine a été décevante. *Cinq poules t le ciel* de Ruben Cavallotti (Argentine) est un dosage savant de gentillesse et d'émotion qui s'achève sur le ton de la comédie nglaise. *La maison assiégée* de W. G. Durst (Brésil) est un film tatique et interminable. J'ai cru un instant que *L'ouragan dans e feuillage* de Armando Bo (Paraguay) serait la révélation de cè estival. Avec une violence assez inouïe, Bo a décrit les conditions le vie dans une exploitation forestière aux alentours de 1930. Le chantier, perdu dans la jungle, est de type concentrationnaire. Pour faire un carton, les contremaîtres abattent les Indiens à la carabine, comme en d'autres pays on s'amusa à tuer des Viets ou les bicots. Ils encadrent une main-d'œuvre de race blanche et nétis qu'ils tiennent par la torture. Un des leurs est tué. Ils lésignent un otage, l'attachent sur une fourmilière. Au matin, les 'ourmis curent les os d'un squelette. Mais cette violence polémique 'effondre soudain : la patronne, une belle fille inexpressive, est venue rejoindre son mari. Elle affole tous les mâles. On devine a suite : grand drame passionnel, conflit de l'amour et de la olidarité ouvrière. La pécheresse meurt dans les bras de son ımant. Elle a expié la faute d'avoir été trop belle...

Ce conflit stupide du désir sensuel et du devoir prolétarien est

une transposition dans le cinéma social du vieux thème de la belle espionne. Le personnage de l'officier, détourné de sa mission pour avoir fait l'amour, est remplacé par celui du leader, de l'homme courageux et droit qui a eu jusqu'ici la confiance de ses camarades, et la belle espionne, troublante et amorale, devient tout simplement la femme du patron, ou sa fille, ou sa sœur.

La Grèce a présenté à Karlovy-Vary un film de George Zervos, *La lagune des désirs*, qui paraît calqué, à cet égard au moins, sur *L'ouragan dans le feuillage :* un pêcheur pauvre, traître à sa classe pour avoir couché avec la fille d'un mareyeur, ne retrouvait l'estime des siens qu'en abandonnant cette pin-up.

Sans doute faudrait-il, pour être complet, citer encore *Les aveux de Félix Krull* de Kurt Hoffmann (Allemagne de l'Ouest), désuet, très soigné, agréable et cynique : du Max Ophuls. — *Le printemps de la vie* de Arne Mattson (Suède), aux ambitions strictement commerciales. — *Les jeux de la jeunesse* de Johannes Allen (Danemark), insignifiant. — *Juha* de Toivo Särkka (Finlande), drame paysan très ennuyeux, très lent, très mal joué. — *L'héritage sacré*, un navet autrichien de Alfred Solm, et *Fierté*, un navet espagnol de je ne sais qui. — *La maison Ratanapoum* de Maoun Tin Maoun (Birmanie), étrangement archaïque, comme un saut en arrière dans le cinéma muet.

Aucun de ces films n'a soulevé de grandes querelles et mes jugements, pour si durs qu'ils soient, vont jusqu'ici dans le même sens que l'opinion moyenne qui a paru se dégager après chaque projection. Je suis, par contre, en désaccord total avec l'ensemble du jury, sur le compte du film hindou de Raj Kapoor, *Sous le voile de la nuit* (*Jagte Raho*), qui a remporté le Grand Prix « pour son contenu profondément humain, exprimé par une forme remarquable poétique ». Je tiens *Sous le voile de la nuit* pour un chef-d'œuvre de rouerie, de confusion systématique, de bidonisme fellinien.

Un paysan pauvre erre dans la nuit de Calcutta. Les rues sont désertes, la ville sommeille et l'homme a soif. Il voudrait boire de l'eau à une borne-fontaine : un policier le fait déguerpir. Il se glisse dans la cour d'un grand immeuble de rapport, où il a repéré un robinet qui coule goutte à goutte. D'ailleurs un chien s'y désaltère. Mais ce qui est bon pour les chiens n'est pas bon pour les pauvres. On l'aperçoit, on le prend pour un voleur et l'alerte st donnée. Les locataires organisent une véritable chasse à

'homme et Ray Kappor — il joue lui-même le rôle du paysan — se cache dans l'immeuble, fuyant d'un appartement à l'autre, découvrant l'envers du décor : un adultère, une distillerie d'alcool, un vol de bijoux pour satisfaire à la passion du jeu, un atelier de faux monnayeurs, un médecin véreux. Tout n'est que crime et que mensonge et la foule traque un innocent. Raj Kapoor s'enfuit par la façade. On lui lance des pierres. Son visage se couvre de sang. Au même instant, un caillou fait voler un carreau en éclats, et la camera découvre un crucifix. Mais la foule est cupide. Raj Kapoor détourne cette colère en jetant des billets dont les faux monnayeurs avaient garni ses poches. Il trouve refuge dans la chambre d'un gosse. L'enfance, qui est innocence, a le secret de la sagesse. Au premier signe, le gosse a reconnu que ce fuyard ensanglanté n'était pas un voleur. Portraits de Gandhi et de Nehru. Le jour se lève, l'aspoir renaît, le paysan quitte l'immeuble, longe un jardin sacré. Une bonne Samaritaine lui donne à boire l'eau du pardon et de la paix.

Sous le voile de la nuit a été produit, écrit et interprété par Raj Kapoor, mis en scène par Sombhu Mitra et Amit Maitra. Mais j'ai pu voir, hors festival, un film antérieur mis en scène par Kapoor lui-même, *Monsieur 420*, et les thèmes en sont identiques. Cette « philosophie » me paraît très typiquement réactionnaire : la ville est corrompue, l'argent ne fait pas le bonheur, la pauvreté est un privilège, la sagesse consiste à rester au village, la terre ne ment pas... Cet éloge franciscain des demeurés et des cœurs simples, cette purification de l'homme par la souffrance du Créateur vont beaucoup plus loin que chez Fellini et *Sous le voile de la nuit* aura sans doute un succès prodigieux en France. Mais qu'un jury, formé par des critiques généralement lucides, n'ait pas été sensible à cette démagogie, me laisse encore sous le coup de la stupéfaction.

*
* *

Ainsi l'apport des cinémas capitalistes aura été finalement assez faible et l'intérêt du Xe Festival de Karlovy-Vary est venu essentiellement des films présentés par les pays de l'Est.

C'est peu de dire que l'on assiste à un dégel. En vérité, il s'agit d'une lutte historique, au sein du communisme, entre le stalinisme et la liberté. Cette lutte, qui souvent « coïncide avec un

conflit de génération, apparaissait très clairement sur les écrans du Festival.

Pendant dix ans, les officiels imposèrent leur métaphysique du prolétariat, leurs manies épiques, leur goût de la fresque, leur morale boy-scout et il suffit de revoir, avec un peu de recul, *La moisson* de Poudovkine, pour mesurer l'ampleur de ce que fut ce désastre. Rien ne tient, ou si peu, de la production soviétique entre 1947 et 1954. Les démocraties populaires suivaient le mouvement, avec parfois quelques incidents techniques (ainsi l'admirable *Ghetto Terezin* de Alfred Radok fut tout de même réalisé en 1949, mais ne fit jamais carrière en Tchécoslovaquie).

Le cinéma stalinien subsiste encore, mène un combat désespéré, lâche pied devant les nouvelles exigences du public et, cette année, *Prologue*, un Cinémascope du super-patriote Efim Dzigane, a été le seul résidu, dans la sélection russe, d'un art qui semble déjà étrangement anachronique. La première séquence a beaucoup d'allure, sinon de vérité : c'est une reconstitution grandiose du defilé du 9 janvier 1905, à Saint-Petersbourg, et de la mitraillade devant le Palais d'Hiver. Mais tout se gâte : un Lénine-symbole, un ouvrier-symbole, une militante-symbole se figent pour l'éternité devant la camera. Soudain un très beau plan (des feuilles mortes sur une locomotive, pendant la grève générale...) un détail piquant dont la police du tsar fait les frais, puis le film retombe dans les tableaux d'histoire et il s'achève, comme *Si Versailles m'était conté*, sur ces images d'un défilé allégorique.

Plus inspiré ou plus sincère que Efim Dzigane, Lev Arnstam a évité le pire en filmant l'incendie du Reichstag, le procès de Leipzig et l'acquittement de Dimitov (*Devant la face du monde*, co-production bulgaro-soviétique). Il a infléchi la fresque dans le sens de l'expressionnisme, associant Goering à des flammes, à d'immenses feux de bois, à un décor de beuveries médiévales. Goebbels, qui apparaît dans un plan très bref, en contre-plongée, est devenu une sorte de monstre au crâne excessif. Himmler est photographié sur un fond de fichiers qui signifient déjà l'Europe concentrationnaire et la scène la plus saisissante est celle de l'incendie : Van der Lubbe a mis le feu à quelques chaises, dans un vague bureau du Reichstag. Puis il se perd dans une galerie où tout est de pierre et de marbre. En vain sa torche court le long des murailles : impossible de faire brûler quoi que ce soit. Il ouvre une porte. Travelling avant : la salle des séances est déjà un

immense brasier. Un rien aurait suffi à faire basculer le film, qui est souvent aux limites même de l'académisme. Mais Arnstam a un sens des images de choc et des décors faussés, des éclairages irrationnels qui manque totalement à Efim Dzigane.

Le film chinois mis en compétition, *Le sacrifice du nouvel an* de Sang Hou, a lui aussi le caractère d'un rappel historique. C'est une évocation de la Chine féodale et des tabous sociaux qui pesaient sur les veuves. Mais de très belles couleurs à dominante verte, des cadrages savants dans les scènes d'intérieur, des natures mortes au premier plan, des visages burinés, d'étonnants paysages entrevus dans un coin de l'image, par une fenêtre ou par une porte, m'ont fait penser tantôt aux primitifs flamands et tantôt à la peinture hollandaise classique. Par une rencontre paradoxale, il y a du Van Eyck et du Vermeer dans *Le sacrifice du nouvel an.*

Enfin la sélection tchécoslovaque s'est plutôt référée au cinéma d'hier qu'à celui de demain. On a présenté une quatrième version du *Brave soldat Chveik*, due à Karel Steckly, et un drame historique assez ennuyeux, produit dans les studios slovaques, *La dernière sorcière* de Vlado Bahana.

***

Les vieilles formules subsistent donc, par la force de l'habitude, mais un peu partout de jeunes cinéastes ont accédé à la mise en scène, avec l'idée bien arrêtée de traiter les problèmes de la vie quotidienne, de malmener la bureaucratie et de donner aux personnages un minimum d'ambiguïté, de vérité humaine.

C'est un facteur économique qui a favorisé cette évolution : l'accroissement à peu près général du nombre des longs métrages produits chaque année. Les vieux réalisateurs, rompus au stalinisme, ne pouvaient suffire à la tâche et l'on a fait appel à une nouvelle génération, d'un âge moyen de 30 à 35 ans.

A certains égards, les films consacrés à la guerre et à la Résistance ont servi d'alibi, dans cette recherche de la vérité. Le décalage dans le temps autorisait à nuancer l'étude psychologique, à glisser le thème de l'amour, à introduire une vision neuve et parfois pessimiste de l'entourage social. La jeune école polonaise a conquis sa place avec des films de ce type, qui offraient peu de prises à la censure stalinienne : *Cellulose* et *L'ombre* de Jerzy Kavalerovitch, *L'heure de l'espoir* de Jan Rybkovsky, *Une fille*

a parlé et *Ils aimaient la vie* de André Wajda. La jeune école hongroise sembla avoir réussi à faire l'économie de cette phase de transition : Zoltan Kordi avec *Un petit carrousel de fête*, Félix Mariassy avec *Un petit bock*, ont abordé directement la description de la Hongrie réelle. Mais, paradoxalement, c'est avec des films de guerre que le cinéma yougoslave, dégagé avant tous les autres de la tutelle stalinienne, fait aujourd'hui l'apprentissage de la maturité : *Les grands et les petits* de Vladimir Pogacic, *L'argent maudit* de Velinin Stojanovic, *Sur la terre étrangère* de Joze Gale, trois films présentés à Karlovy-Vaury, au concours ou en marge de la compétition.

Qu'il y ait en U.R.S.S. une évolution du même ordre ne semble pas douteux. On connaît mal la teneur actuelle de la production soviétique. Pourtant quelques films récents, dus à de jeunes metteurs en scène, *Le quarante et unième* de Gregory Tchoukhrai, *Le fils* de Ivan Ozerov, *Kolkhoze Gorki* de Nicolas Rozancer, ont rompu très ouvertement avec le style boy-scout. Et les vieux renards comme Youli Raizman (*La leçon de la vie*) ou Alexandre Zakhri (*Les hauteurs*, présenté à Karlovy-Vary) ont été obligés de tenir compte eux-mêmes du cours nouveau et de glisser ici ou là des héros négatifs qui ne soient ni d'anciens collabos, ni des agents américains.

Dans cette optique du dégel, le Xe Festival a apporté deux grandes révélations : *Le professeur Hannibal*, un film hongrois de Zoltan Fabri, et *Un homme sur la voie*, un film polonais de André Munk.

Le professeur Hannibal a été achevé avant le soulèvement d'octobre et il traite, en termes très clairs, du problème de la vérité et de la raison d'État. Par un artifice dont personne n'est dupe, l'action est située en 1930. Un professeur d'histoire ancienne formule une thèse sur la mort d'Hannibal qui va à contre-courant des idées reçues. Les autorités y voient une critique du régime. Elles avaient besoin d'un bouc émissaire. Le professeur assiste à une réunion publique où il est mis en accusation. Il veut se justifier, crier la vérité. C'est impossible. La foule se jette sur lui. Il se rétracte, fait son auto-critique et aussitôt on l'applaudit. Les gens se pressent autour de lui pour le féliciter. Il recule, tombe dans le vide, se tue. Il a été littéralement acculé au suicide par les applaudissements.

La forme est aussi brillante que celle du *Petit carrousel de fête*,

En levant l'hypothèse des schémas staliniens, Zoltan Fabri, comme tous les jeunes cinéastes de l'Est, s'est libéré dans le même temps de la hantise du formalisme. Tout redevient possible et permis : les très gros plans, la virtuosité, le montage court, la camera subjective.

Un homme sur la voie, le film d'André Munk, m'a paru plus significatif encore. Il méritait le grand prix du Festival. C'est l'histoire, aussi passionnante qu'un roman policier, d'un accident du travail : la camera suit l'enquête officielle. Un vieux conducteur de locomotive, Orechovsky, mis à la retraite depuis peu, est tué par un train qu'il voulait arrêter. Un signal n'a pas fonctionné. Pourquoi ? Le récit est conçu comme une série de retours en arrière qui sait l'illustrateur des divers témoignages. Le chef de dépôt, stalinien 100 %, présente Orechovsky comme un vieil homme buté et hostile au régime, voire comme un saboteur. Un aide-mécanicien dépose ensuite : Orechovsky avait sans doute ses manies, mais du moins voulait-il respecter les horaires et conduire les convois à la vitesse prévue. D'où un conflit à peu près permanent avec le chef de dépôt qui avait en tête de réaliser des économies de charbon et d'assurer sa renommée administrative. Le témoignage d'un lampiste élucide l'affaire : Orechovsky n'est pas coupable. Un des signaux du sémaphore était éteint. Il s'en est aperçu, n'a pu le rallumer, s'est jeté au-devant du train et sa mort a un double sens : c'est à la fois un acte d'héroïsme et un suicide.

On sera surpris de certaines audaces : une réunion officielle photographiée successivement de la tribune (point de vue du chef de dépôt) et de la salle (point de vue de l'aide-mécanicien); des slogans politiques débités d'une voix lasse et monocorde par la speakerine d'une gare de voyageurs. L'essentiel n'est pas là, mais dans la vérité de chaque personnage.

La Tchécoslovaquie est elle-même gagnée par ce courant irréversible. J'ai vu à Prague un admirable film de Vojtech Jasny, *Les nuits de septembre*, qui s'est imposé aux censeurs par sa qualité. Josny évoque un problème singulièrement délicat, celui de la discipline militaire et de la déformation bureaucratique des instructeurs, avec une bouleversante sincérité.

Ce cinéma venu de l'Est n'a pas fini de nous étonner.

Raymond Borde

Georges Mounin

NOUS N'AIMONS PAS ASSEZ NAZIM HIKMET

Nazim Hikmet est, avec Neruda, un des poètes étrangers vivants les plus connus en France. Ses seize années dans les prisons turques, ses grèves de la faim, sa libération voici cinq ans, sa présence dans les Festivals et les congrès des partisans de la paix, tout cela rend son image familière. S'il n'a pas encore eu la consécration d'un petit volume carré dans la collection Seghers des *Poètes d'aujourd'hui*, — lacune étonnante, et peut-être significative en fin de compte, du point de vue qui me retient, — nous avons du moins les *Poèmes* publiés voici quatre ans [1], moins de deux cents pages, anthologie du meilleur de ce qu'il existe de lui, traduit par sept ou huit traducteurs, ici et là, depuis 1931, — depuis un quart de siècle.

Mais Nazim Hikmet, on peut le dire, est encore aujourd'hui plus célébré qu'aimé vraiment, plus salué qu'assimilé, plus applaudi que suivi. Son livre est entre les mains d'amis fidèles, et qui fatiguent les pages. Mais on ne sent pas qu'il ait influé réellement jusqu'ici sur notre poésie qui se fait.

C'est probablement là qu'est le secret de sa situation si bizarre en France : en dépit des apparences, et de la simplicité d'énonciation de ses poèmes, il se peut que la leçon de Nazim Hikmet aille à l'essentiel, — et l'essentiel, en fait de poésie, c'est toujours le moins facilement, le moins vite aperçu.

D'une part, ce poète, qui semble avoir fait une révolution dans la poésie turque, est aussi peu théoricien que possible. Et, d'autre part, ses poèmes eux-mêmes n'enseignent pas véritablement de procédés voyants, de rhétorique attrapable mécaniquement. C'est là quelque chose d'assez désorientant pour les poètes de culture

1. *Poèmes de Nazim Hikmet,* traduits du turc, introduction de Tristan Tzara, notes par Hasan Gureh, Paris, E. F. R., 1951.

française, traditionnellement très attentifs aux recettes d'une poétique. — même s'ils s'en croient libérés ; très habiles à s'emparer des moyens externes d'une poésie donnée. Nazim Hikmet échappe de façon quasi totale aux prises de cette sorte. Que tirer d'un poème comme celui-ci par exemple :

Nous n'avons pas sur la nuque de notre cœur
de longs cheveux qui frisent
reluisants de graisse.
Nous n'avons plus de place dans le ventre
pour la rose, pour le rossignol, pour l'âme,
pour le clair de lune, et coetera.
Et, pour le moment
Nous nous moquons des affaires du cœur.
Tu peux tranquillement
Nous confier ta femme.
Nous bourrons dans notre pipe
comme du tabac mal taillé
les cris de Prométhée.
Epaule contre épaule avec la Tour d'Incendie
nous cherchons aux horizons rougissants des yeux de feu.
(1929) [2]

Certes Nazim Hikmet est, comme tous les poètes, et fût-ce les plus impeccables, inégal. On n'insistera jamais assez sur ce point que, si l'histoire d'un poète est faite de tous ses poèmes, sa grandeur, son action, sa résonance, elles, toujours sont le fait d'un petit nombre de chefs-d'œuvre. Il y a chez Nazim Hikmet une série d'expériences littéraires turques, historiquement liées à des situations turques où nous n'avons guère à glaner, me semble-t-il. Ainsi, dit Hasan Gurch, « c'est avec Nazim *que la poésie turque finit par se rattacher entièrement à la conception poétique occidentale. On sait que la littérature turque, faisant partie de la culture musulmane, jusque vers la fin du XIX*e *siècle, resta essentiellement mystique. La contribution des Turcs à cette culture est plus grande qu'on ne le croit généralement en Europe. A partir du XVI*e *siècle Istanbul était le centre incontesté du monde musulman et de la poésie du Divan. Si bien que les poètes turcs ont complètement négligé leur langue nationale, pour créer une poésie imbue d'arabe et de persan,*

2. Ouvrage cité, p. 4.

aussi fermée au peuple que les portes du sérail. D'où l'existence d'une poésie populaire très développée, encore vivante dans les villages turcs, dont nous trouverons le souffle dans la poésie de Nazim Hikmet. Elle est d'une richesse incomparable et remonte à des origines extrêmement diverses[3] ».

Ces expériences, liées je le répète, à des conditions très différentes des nôtres, — analphabétisme étendu, traditions vivantes de longs récits oraux, techniques vivantes de la psalmodie du long conte oral, — aboutissent aux poèmes les moins riches pour nous Français : *L'épopée de Cheik Bedreddin*, *L'épopée de l'indépendance*, *L'histoire du noyer et de Younous le Boiteux*, *Le voyage à Barcelone sur le bateau de Youssouf l'infortuné*, *Taranta-babu.* Nous ne pouvons qu'isoler, dans ces longs textes, des fragments. Nazim Hikmet en a d'ailleurs donné peut-être la clé technique dans une interview récente :

« *Puis, ce fut le temps de la prison. J'étais avec des paysans, — les divers Youssouf de mes poèmes, — et que peuvent faire des prisonniers, sinon causer ? Les conversations étaient longues. Ce fut alors que je commençai d'écrire des poésies comme des conversations, longues, avec des pauses, des questions, des réponses, des distractions. La forme de la poésie est donnée par les nécessités de la vie*[4] ».

Certes aussi, Nazim Hikmet est de son temps, se sert aussi des images de son temps, brillamment. Quand il revoit Gabriel Péri.

« *Dans les bureaux de l'*Humanité *fumant comme un port* »

c'est un des beaux vers français du XXe siècle qu'il écrit, d'autant plus beau qu'il n'est pas le produit d'une rhétorique à la Cendrars ou à la Paul Morand, qui peuplerait ses poèmes, à côté, de centaines d'images analogues, — du type folklore des temps modernes, — mais inutiles. Quand il donne, à Gabriel Péri toujours, ces deux vers beaux comme une inscription :

Au Palais-Bourbon
Protégeant la France comme l'honneur de sa sœur

Il est irremplaçable, et seul un poète algérien, s'il en avait alors existé de tels à Paris, eût pu, de l'intérieur de notre histoire, écrire et nous donner ces deux vers. Mais ce n'est pas non plus dans de tels vers qu'est l'enseignement de Nazim Hikmet.

3. Ouvrage cité, p. 172-173.
4. France Fortini, *Rencontre avec Nazim Hikmet*, dans : *Il contemporaneo*, Roma, 16 juillet 1955.

Écartons également la tentation de l'expliquer par Maiakovski : l'influence de Maiakovski, certes encore, est sensible chez Nazim Hikmet, — et lui-même ne manque jamais de reconnaître la fascination qu'il a subie, du grand Russe. Je crois bien qu'un de ses poèmes, *Le géant aux yeux bleus*, pourrait s'appeler *Vie de Maiakovski ;* je me demande même si le poème n'est pas né, biographiquement, de la mort de Maiakovski. Pourtant l'influence de Maiakovski sur Nazim Hikmet est une influence très subtile : ce ne sont pas les poèmes où Nazim essaie d'utiliser les moyens techniques de Maiakovski (les vers en escalier qui suggèrent une espèce de scansion saccadée, de diction-surprise; et les vers *à pleine voix*) qui soulignent la parenté profonde entre le Turc et le Russe. Les poèmes les plus formellement maiakovskiens de Nazim, *Comme Kérem*, par exemple, ne font que souligner combien Nazim est différent, combien peu justement poète à pleine voix. Ce qu'il apprend de Maiakovski, loin de toute similitude formelle, c'est que la poésie doit d'abord être, avant tout arrangement de mots, le mouvement le plus spontané du poète lui-même. Nazim Hikmet est cousin de Maiakovski par l'intuition de cette franchise non-formelle : que chaque poème est d'abord une émotion vraiment vécue du poète, — que, si le poète peut arranger ses mots, jamais il ne peut, sous peine de faillite, arranger ses émotions.

Et c'est là qu'est le meilleur de Nazim Hikmet : il enseigne à son tour, après Maiakovski, cette chose précieuse en France : une poésie du *naturel.* Et c'est une leçon difficile à faire admettre. On surprendrait beaucoup de nos poètes en disant que nous sommes restés le peuple, dans sa poésie, le plus terriblement bienséant. Nous ne violons que les bienséances qu'il est bienséant, — c'est-à-dire à la mode, — de violer. Pour chaque génération, nous possédons une liste impérative de mots, — et de sentiments, et d'émotions, et de situations, — mystérieusement interdits; puis une autre liste, aussi limitative, d'émotions poétiques-teinte mode. Être naturel, à côté, c'est exactement le contraire. Nazim Hikmet est aussi naturel que Maiakovski, — le Maiakovski du *Jubilaire*, écrit pour le cent vingt-cinquième anniversaire de la mort de Pouchkine, le poète de *Vladimir Illitch Lénine*, le Maiakovski qui ne censure jamais ses propres émotions, — qui ne fabrique jamais des émotions convenables, à la mode, au lieu de ses propres émotions. D'où l'accent si droit des meilleurs poèmes de Nazim Hikmet, et leur air absolument fait de rien, — qui peut tromper ceux d'entre

nous pour qui la poésie se fait par l'oreille, sur la dimension réelle de cette poésie chargée de si peu de matière (mais c'est la matière première sans laquelle tout le reste n'est rien). Lisez les *Rubaïs* de Nazim Hilmet, lisez *Voilà*, lisez *Le même cœur et la même tête :*

Sans me vanter, ma bien-aimée,
J'ai traversé comme une balle les dix années de ma captivité
Si je ne pense pas à mon mal au foie,
J'ai le même cœur et la même tête d'autrefois.

(Tous ceux, nés Français, pour qui la poésie ne se distingue plus du scintillement savant d'une stylistique compliquée, passeront devant cette poésie sans l'entendre : au plus, on lui reconnaîtra la rudesse et la franchise et la fraîcheur qui font *aussi* le charme des paroles, detant d'airs négro-américains, — lesquels au demeurant servent de poésie populaire à la jeunesse d'aujourd'hui. D'autre part, évidemment, si nos jeunes poètes se mettaient à copier servilement les crudités prosaïques de Nazim Hikmet, et ses sarcasmes joyeux du *Ventre sacré*, ses « sacré nom d'un chien » des *Violettes mauves*, ses façons de dire qu'on n'arrache tout de même pas la tête d'un homme comme on arrache un navet », son caleçon de laine et sa sciatique, — s'ils faisaient cela, nos jeunes poètes, une fois de plus, n'auraient tiré qu'une poétique externe, superficielle, des plus beaux textes de Nazim Hikmet. Ils confondraient une fois de plus les fins et les moyens poétiques : il s'agit d'abord d'émotions authentiquement *crues*, non pas de mots crus qu'on peut toujours inventer à froid.)

Mais lisez *Dimanche :*

C'est dimanche aujourd'hui.
Pour la première fois, aujourd'hui
ils m'ont laissé sortir au soleil
et moi
pour la première fois dans ma vie
j'ai regardé le ciel sans bouger
m'étonnant qu'il soit si loin de moi
qu'il soit si bleu
qu'il soit si vaste
Je me suis assis par terre
plein de respect
et j'ai collé mon dos contre le mur blanc.

Il n'est pas question en cet instant
de me jeter dans les vagues.
Pas de combat en cet instant
Pas de liberté et pas de femme
Terre, soleil et moi
Je suis un homme heureux.

(1939).

L'homme qui a écrit ce poème, qu'on peut se réciter *partout* ıns l'user jamais, me fait penser à Vigny : peut-être n'y a-t-il ans son œuvre qu'une douzaine ou deux de beaux poèmes; eut-être n'enseignent-ils pas une poétique, — mais quelque chose e plus : une *initiation.*

C'est pourquoi Nazim Hikmet et sa leçon méritent réflexion.

Georges Mounin.

Mogens Fog.

LES COMMUNISTES ET L'AVENIR DU SOCIALISME

Le professeur danois Mogens Fog nous a adressé l'article suivant, reproduction d'une conférence qu'il a faite devant les étudiants du groupe Clarté, *à Copenhague. Né en 1904, et professeur de neurologie à l'Université, Mogens Fog appartient au parti communiste danois de 1925 à 1941, date de l'interdiction du parti. Rédacteur, pendant l'occupation, du journal clandestin* Danemark libre, *et membre du Conseil de la Libération, il fut arrêté par la Gestapo en octobre 1944 et libéré en mars 1945 par l'attaque de la Royal Air Force contre le quartier général de la Gestapo. De 1945 à 1950, il fut membre du Parlement et du Gouvernement en qualité d'indépendant apparenté au groupe communiste. Il est membre du Conseil Mondial de la Paix et président, depuis 1950, de la section danoise des Partisans de la paix.*

T. M.

Une discussion sur l'avenir du socialisme doit s'appuyer sur le résultat des expériences réalisées par les partis socialistes au pouvoir et par ceux qui luttent pour le socialisme dans le monde capitaliste.

Dans sa perspective plus éloignée, la discussion ne peut garder une base aussi concrète, car il s'agit d'évaluer une évolution que personne n'est sûr de prévoir. On ne peut qu'attirer l'attention sur des changements probables dans la structure de la société et dans l'équilibre des forces dans le monde, et, de là, essayer de dégager les conditions futures des mouvements socialistes.

Les mouvements communistes doivent accomplir une révision profonde (bien que ce mot : révision ait un son odieux aux oreilles léninistes) — une révision profonde de leur théorie et de son application.

On voit la nécessité d'une telle révision, d'une part, dans une rie de faits qui se font jour pour tous les partis socialistes — de Est et de l'Ouest — d'autre part, dans des événements nouveaux décisifs survenus récemment dans la situation de l'humanité, ont on ne pouvait tenir compte lors de la formation des théories arxistes léninistes et quand les partis communistes élaborèrent ur organisation et leur politique en général.

Commençons par les insuffisances et les fautes relevées dans s pays socialistes et les démocraties populaires, telles qu'on pu les voir, par exemple, lors du XXe congrès, des conflits en ologne, et de la révolte en Hongrie.

1. Le système socialiste de ces pays n'a pas su empêcher la ctature d'une oligarchie. Il n'a pas su non plus défendre la galité contre les infractions qui permirent à cette oligarchie garder le pouvoir.

Il ne suffit pas de déplorer cet état de choses, il faut exiger ne véritable enquête sur les fautes de fonctionnement de l'appareil politique qui les ont rendues possibles, et trouver les moyens les prévenir.

2. Dans cet appareil politique s'est développé une bureauatie oligarchique qui a entravé et retardé l'évolution et le progrès qui a creusé un fossé entre les gouvernants et les gouvernés. ue cette bureaucratie, comme toutes les bureaucraties, ait tté pour garder ses privilèges — avec les moyens à sa disposion pour étouffer les critiques — ne fait aucun doute.

Il faut donc rendre effectives les formes d'organisation démoatiques dont le marxisme-léninisme fait profession. Le droit la liberté de parole doit être interprété beaucoup plus largement ue jusqu'à présent.

3. Tant du point de vue administratif, que pour la formation l'opinion, a sévi un centralisme exagéré qui a freiné l'initiative dividuelle, nationale, économique et culturelle. On sait que ans l'administration de l'U.R.S.S. on a déjà annoncé un vaste ouvement de décentralisation en supprimant toute une série organismes gouvernementaux à Moscou.

On croit voir aussi un début de la suppression du dirigisme ientifique, de si désastreuse mémoire, lors de l'affaire Lysenko, ar exemple.

4. L'adage fondamental de la société socialiste : chacun produit lon ses moyens et reçoit d'après ses efforts, s'est vu appliqué telle sorte qu'il s'est produit une inégalité sociale flagrante, où s couches dirigeantes et administratives ne se sont pas trouvées s moins avantagées, aux dépens des retraités, des malades et

des invalides entre autres. Ce fut admis également au XXe congrès, et des améliorations ont été promises.

Je manque de renseignements sur la situation dans les démocraties populaires et sur les remèdes qu'on a l'intention d'y apporter.

5. La planification économique a été défectueuse. Dans tous les pays socialistes on se plaint du marasme de l'agriculture, dont l'efficacité et la productivité n'augmentent pas suffisament ce qu'on met en rapport, en Pologne et en Hongrie par exemple, avec la collectivisation forcée et la livraison obligatoire des produits agricoles.

Pour l'industrie, on note, en U.R.S.S., la mauvaise qualité, en particulier, des produits de consommation, et de la construction.

Dans plusieurs démocraties populaires, contrairement aux conditions naturelles du pays, on a créé de force une industrie lourde. La production des produits de consommation s'en est trouvée amoindrie, et la construction a été ralentie.

Le résultat de ces erreurs de planification fut de baisser le niveau de vie ou de freiner son relèvement plus qu'il n'était souhaitable. C'est certainement là un facteur important de l'opposition en Pologne et de la révolte en Hongrie.

Je souligne que cette critique des fautes et des faiblesses des pays socialistes se base sur les renseignements fournis par des dirigeants communistes de ces pays eux-mêmes.

Il ne faut pas sous-estimer les progrès immenses de libération et d'évolution, sociale, culturelle et humaine qui eurent lieu pendant ce même temps, en Russie et en Chine surtout. Si on n'admettait pas ces résultats positifs on ne pourrait pas garder la conviction de la valeur du socialisme. Mais il est également d'une importance capitale pour l'avenir du socialisme de ne pas se contenter de réparer tant bien que mal les fautes, mais d'effectuer des transformations radicales, tant dans les relations des différents partis envers le peuple que dans la planification sociale et économique. Je n'ai pas la compétence nécessaire pour me prononcer sur les modifications économiques qui s'imposent, mais je suis persuadé qu'il faut prendre en considération des conditions psychologiques essentielles.

La dictature du prolétariat qui, d'après les théories, est nécessaire pour assurer la transition vers le socialisme a, d'après sa définition, ce seul but : assurer les droits de la majorité du « prolétariat » contre l'ancienne classe capitaliste et ses tentatives pour garder ou reconquérir ses privilèges.

Mais si elle se développe en une dictature contre la majorité de la population, elle perd sa raison d'être à tous les égards et

devient une entrave pour le progrès. Que ceci soit arrivé à un plus ou moins grand degré dans différents pays socialistes et démocraties populaires est une cause importante des fautes et des faiblesses dont nous avons parlé.

Seule la liberté totale d'expression et la garantie de l'impunité de la critique à la base peut empêcher au sommet le développement d'un empire autocratique du parti. De même ce n'est qu'en tenant incessamment compte de la conscience qu'ont les peuples de leur propre intérêt — le rapport du paysan à la culture de son sol, la relation de l'homme de science ou de l'artiste envers son œuvre, etc. — qu'on peut s'assurer de la coopération fructueuse de chaque individu à la consolidation de la société. Au cas contraire, on favorise la servilité et on n'obtient qu'un travail mécanique et sans inspiration.

Je ne mets en somme pas en doute le principe des partis comme organes dirigeants — en tout cas dans les pays où il a été mis en pratique — mais les faits montrent indubitablement que ce principe a été mal appliqué. S'il ne peut être réalisé que par la contrainte et la dictature, ce principe est faux en théorie ainsi qu'en pratique.

On peut se demander s'il incombe aux socialistes et aux communistes de l'Ouest d'entreprendre une discussion et une analyse de la situation en U.R.S.S. et dans les démocraties populaires. Je pense qu'il est nécessaire et indispensable pour nous de le faire. D'abord parce que dans notre propagnade politique et dans notre formation théorique nous prenons toujours appui sur les réussites des pays socialistes. Ceci n'aurait aucune valeur si on ne présentait pas la vérité entière. Ensuite parce qu'une série de fautes commises par les partis communistes au pouvoir se retrouvent plus ou moins prononcées chez les partis communistes d'opposition de l'Ouest et contribuent à leur stagnation et à leur isolement. Ces derniers doivent profiter des expériences faites dans les pays de l'Est. Enfin parce que les peuples au sein desquels luttent les communistes de l'Ouest ont le droit de savoir exactement quelle politique et quelle forme d'organisation les communistes comptent réaliser s'ils arrivent au pouvoir.

Personne ne peut contester que les mouvements et les partis communistes dans le monde capitaliste défendent une politique sociale et économique progressiste, au parlement et dans les syndicats, luttent pour l'indépendance nationale là où elle est menacée, pour la paix et pour la liberté quand elle est en butte aux attaques fascistes et réactionnaires. L'existence seule d'un parti communiste est un stimulant pour le progrès.

Pourtant il y a peu de pays où les partis aient recueilli suffisamment de voix pour être un facteur politique important au parlement. Même le parti français n'a pu empêcher la guerre de Mollet en Algérie et à Suez. Le parti italien n'a pu imposer des mesures efficaces contre le chômage. Et dans tous les autres pays de l'Ouest, ces partis ne peuvent grouper qu'un faible pourcentage du corps électoral. Les luttes syndicales étayées et dirigées par les communistes avec une large adhésion d'ouvriers appartenant à d'autres partis n'ont pas apporté de progrès appréciables aux élections. La confiance et la sympathie que les communistes s'attirent dans la lutte pour la paix, contre le fascisme, et pour l'indépendance nationale ne se traduit pas en une confiance et une sympathie étendues à la politique communiste dans son ensemble.

La propagande des adversaires, leurs manœuvres politiques et leurs méthodes, ouvertes ou cachées, d'oppression, ont une part importante dans l'affaiblissement de la position des partis communistes, mais ce n'en est pas la raison unique. De toutes façons, il n'est pas dans le pouvoir du parti d'y changer grand-chose. Mais il peut — et il doit — faire l'examen de ses propres faiblesses. Une partie de ces défauts se trouve dans la vie interne du parti. Une autre partie repose sur le manque de connaissance objective de la société où il vit.

Il est hors de doute que la classe ouvrière, les travailleurs de l'industrie et du transport en particulier, sont et doivent être la force motrice dans la lutte pour les progrès sociaux et pour la réalisation du socialisme. Mais cette classe ouvrière seule ne constitue pas une majorité de la population d'un pays capitaliste. On n'arrive pas au régime socialiste en gagnant seulement des batailles syndicales. On n'arrive pas à la majorité populaire, qui est la base nécessaire pour transformer la société, si on emploie ses forces surtout dans la lutte syndicale des salaires, et seulement là.

La plus grande partie de la population est salariée et la majorité des non-salariés, tant à la campagne qu'en ville, dépend de la classe possédante, du capital, plus qu'ils ne sont possédants eux-mêmes.

Nous sommes persuadés que ces couches sociales, autant que la classe ouvrière elle-même, auraient avantage à vivre dans une société socialiste, mais notre conviction n'est pas la leur. On attend à présent une analyse *marxiste* de la société où nous vivons, de la répartition des revenus nationaux, de la structure de la population, de l'influence — ouverte et cachée — sur les revenus, des conditions de vie des fonctionnaires et des non-salariés. On attend surtout les conclusions politiques d'une telle analyse réa-

iste, tant dans les exigences quotidiennes, que pour les buts ultérieurs.

On peut à bon droit souligner l'appui que les communistes, dans les parlements, dans divers groupements, et dans la vie culturelle, apportent toujours aux intérêts de ces couches sociales. Mais l'appui apporté par celles-ci au communisme n'en est pas moins très faible.

C'est que les revendications soutenues par les communistes dans ces différents groupements paraissent souvent isolées, et en contradiction avec leur politique générale. Elles n'ont pas l'air de faire partie d'un programme de réformes concrètes dans la société actuelle. Il ne suffit pas de prôner la réduction du budget militaire pour favoriser la construction, des nouvelles écoles,... une réduction des impôts... il faut une sorte de projet communiste sur le budget national, un « plan quinquennal » progressif, avec propositions de répartition, dans le cadre du système actuel, des dépenses nécessaires à leur réalisation.

Une autre raison de la faible influence des partis communistes est aussi une erreur d'évaluation psychologique. Il ne s'agit pas seulement du vocabulaire employé, ni de ses termes — que l'on croit être le « langage de la classe ouvrière ». Il s'agit plutôt d'une erreur d'évaluation de la mentalité prépondérante dans la population. On parle avec mépris de la petite bourgeoisie. Si par là on entend un certain mode de vie, certaines aspirations, certains buts matériels et culturels dans la vie de tous les jours, il faut alors reconnaître que la majorité de la population et de la classe ouvrière possèdent une mentalité petite bourgeoise. Il faut en prendre note non seulement dans le vocabulaire employé dans la propagande mais aussi dans son contenu politique.

Dans leur lutte pour le socialisme au sein des pays de l'Ouest, les mouvements communistes doivent tirer la leçon tant des aspects négatifs révélés dans le fonctionnement du socialisme de l'Est que de leur propre isolement. Ceci demande une étude de la théorie et de la pratique — approfondie et dépourvue de dogmatisme — de la construction de leur propre pays en particulier, de la mentalité qui règne, avec une évaluation objective des avantages et des inconvénients que présente la démocratie libérale-bourgeoise.

* * *

Ceci est le futur immédiat du socialisme, vu d'après les données présentes. Son avenir à plus longue échéance ne dépend pas uniquement de ces données. Le communisme doit prendre nettement conscience des transformations en cours dans le monde autour de

nous, de l'avènement d'une nouvelle époque de l'histoire de l'humanité et des conditions objectives nouvelles par là imposées à sa politique et au socialisme, — ceci sous peine de perdre sans rémission les moyens de réaliser son but.

Le monde se transforme : 1° parce que les armes atomiques font de la paix mondiale une nécessité absolue quel que soit le mode de répartition de la planète entre les systèmes capitalistes et socialistes, — 2° parce que la lutte des races opprimées pour leur liberté est en cours et peut causer des conflits internationaux d'une envergure imprévisible — et 3° parce que la rationalisation va mener à l'automatisation, bouleverser la structure démographique de la société, créer de graves conflits sociaux et politiques et aiguiser la lutte des classes.

Personne ne peut embrasser dans leur totalité les problèmes qui vont surgir de ces trois points principaux, mais on peut essayer d'en esquisser quelques conséquences probables.

3. Une rationalisation poussée avec une automatisation plus ou moins généralisée ne devrait, *en principe*, pas créer de difficultés dans une société socialiste, parce que le remaniement de la main-d'œuvre peut se faire sans antagonismes de classe, une production accrue peut élever le niveau de vie malgré une diminution des heures de travail, et les différents investissements nécessaires sont à la charge de la société entière et non seulement d'une de ses fractions. En outre, l'U.R.S.S. est mieux préparée que tout autre pays pour réaliser cette transformation technique parce que dans quelques années elle aura déjà un plus grand pourcentage numérique et proportionnel de techniciens, de savants et d'autres spécialistes que n'importe quelle autre nation — ce qui donne lieu avec raison à des préoccupations dans le monde capitaliste. Dans quelle mesure on évitera les frictions en pratique, personne ne peut le prévoir. A mon avis seule une libération continue et poussée peut faciliter cette évolution.

Dans la société capitaliste la situation est différente. Dans les conflits ouvriers du printemps 1956 au Danemark, et lors des grèves des industries automobiles en Angleterre, par exemple, apparaissent déjà les premiers signes des antagonismes futurs. Pour le capital il n'est pas seulement question d'exiger son profit. Ses frais d'investissement pendant de longues années vont surpasser de loin les frais actuels.

Une concentration beaucoup plus grande des capitaux va être nécessaire. Elle va mener à une monopolisation accrue et entraîner une politique des salaires et des prix plus intransigeante, alors qu'une production inchangée ou supérieure demandera moins

d'heures de travail. A l'extrême conséquence, le manœuvre et l'ouvrier vont disparaître pour être remplacés par un nombre restreint de techniciens et de fonctionnaires. Le reste, la plus grande partie, devra essayer de se caser dans d'autres métiers, si toutefois il y aura place pour eux.

La classe ouvrière aura besoin d'un élan combatif encore plus grand qu'à présent pour être capable d'exiger la diminution des heures de travail avec un salaire égal ou supérieur représentant sa part dans une production accrue. Elle devra en outre changer son attitude envers les déplacements nécessaires des ouvriers, leur rééducation, etc., parce qu'elle ne peut s'opposer au progrès technique. Les ouvriers ne peuvent être des briseurs de machines.

Que peut faire la société libérale et bourgeoise dans cette lutte? Elle peut réaliser l'État-Providence — le Welfare State — sans chômage, avec la « participation raisonnable » de tous aux fruits de l'accroîssement de la production.

Peut-elle le faire ?

Ceci dépend de la mesure où le pouvoir politique sera capable de maîtriser le facteur économique — le capital. Mais ce pouvoir politique se trouve en face du dilemme de ne pouvoir freiner le capital sans entraver ses possibilités d'investissement.

Pour les partis socialistes d'opposition, la tâche primordiale est claire. Ils doivent mener la lutte syndicale et renforcer la lutte politique qui cherche à réaliser par la législation les principes du Welfare State. Il serait fallacieux de ne pas nommer les améliorations réelles que le pouvoir politique a déjà apportées à la majorité de la population, aux dépens du capital, améliorations injustifiables de l'avis de celui-ci.

Cette évolution pourra-t-elle continuer quand la capacité de concurrence du pays dépend, en fin de compte, des investissements du capital ? Au contraire, l'intervention du gouvernement pour régler les salaires comme nous l'avons vu par exemple au Danemark au conflit du printemps dernier, sera sans doute plus fréquente, — mais sans être suivie par une réglementation des prix correspondante.

Les principes du Welfare State, ne pourront être réalisés que si les partis socialistes obtiennent une influence prépondérante dans les luttes syndicales et les parlements.

Enfin on peut se demander si la structure même de la société capitaliste, malgré un contrôle élargi de l'État, n'est pas un handicap à une utilisation de la technique suffisamment étendue pour assurer à chacun un niveau de vie qui le satisfasse.

C'est là que se pose la question d'une conversion au socialisme — conversion pacifique ou révolution sans effusion de sang — qui

fut évoqué en des termes beaucoup trop confus et incomplets lors du XXe congrès de l'U.R.S.S.

Cette évolution vers l'automatisation se fera par degrés. La structure démographique de la population évoluera en même temps. Une partie de la main-d'œuvre employée dans l'industrie nouvelle se sentira peut-être encore plus attachée à un patronat qui peut lui offrir des salaires supérieurs. Une autre partie en sera réduite aux entreprises moins bien rémunérées, ou au chômage.

Si dans une société qui se compose en grande partie d'indépendants (ou de ceux qui croient l'être) et de petits propriétaires ayant part au capital, le socialisme ne s'adresse qu'aux couches les moins avantagées, il est discutable qu'il pourra grouper la majorité nécessaire — et la force — pour parvenir à son but.

La politique des partis socialistes doit avant tout être conçue pour prévenir et devancer les changements inévitables dans les conditions de son activité. Ceci s'adresse non seulement au parti communiste mais aussi à cette fraction de la social-démocratie qui sera poussée vers la gauche sous la pression de la lutte accrue des classes.

2. La lutte pour la libération des anciennes colonies ou des pays semi-coloniaux ne peut à la longue qu'aboutir à la victoire. Les combats en Algérie ou à Chypre ne sont pour les États impérialistes — que combats d'arrière-garde, qui peuvent continuer longtemps encore sous des formes diverses. Ils vont se rallumer en de nouveaux foyers, mettant en cause non seulement les pays belligérants mais la paix mondiale.

La guerre économique ayant l'Asie et l'Afrique pour enjeu sera de plus en plus sévère. On le voit déjà en Moyen-Orient. Il ne s'agit pas seulement (ni avant tout) de buts stratégiques et militaires, il s'agit de la lutte des systèmes socialistes et capitalistes pour devenir le facteur prédominant dans le monde, au même temps que les pouvoirs occidentaux luttent pour devenir le facteur dominant dans le monde capitaliste. Ces luttes sont en rapport direct avec l'augmentation de la production due à la rationalisation accrue.

Il est évident que si les pays capitalistes peuvent s'assurer de ces populations énormes, aux immenses besoins inassouvis, comme débouchés et comme fournisseurs de matières premières, leurs propres conflits internes seraient palliés dans une grande mesure. Une grande partie de la main-d'œuvre, sa totalité peut-être, pourrait, pour un temps, trouver du travail, les prix pourraient être ajustés pour augmenter la valeur réelle des salaires et favoriser les débouchés sur le marché intérieur.

On pourrait pour ainsi dire exporter ses frais d'investissement et de production vers les pays où, auparavant, on essayait d'exporter ses crises. Encore pour un temps les pays sous-développés, avec leur niveau de vie peu élevé, pourraient payer pour le niveau de vie supérieur des pays avancés, comme ils l'ont fait pendant des siècles.

C'est là qu'il faut chercher l'explication de la politique actuelle et à plus longue échéance des pays de l'Occident envers l'Asie et l'Afrique — qu'elle prenne l'aspect d'oppressions militaires et administratives ou d'offres économiques.

Mais à quel point les nouvelles nations libres, luttant pour leur indépendance, vont-elles accepter ces conditions ? Il y a longtemps que les écrivains politiques américains tels que Walter Lipmann font remarquer que les avances capitalistes ne peuvent porter des fruits que si elles sont dénuées de clauses politiques — les pays neufs veulent décider eux-mêmes de leur régime politique. Ils posent en tout cas eux-mêmes leurs conditions.

Dans ces pays, le désir d'un niveau de vie plus élevé, les revendications sociales, semblent être en réalité beaucoup moins fortes que les revendications nationales, le besoin d'indépendance.

La lutte pour s'attacher les marchés, les fournisseurs et les alliés que représentent ces nations n'est évidemment pas unilatérale, l'U.R.S.S. et la Chine y sont engagées aussi vivement. Il est difficile de se rendre compte de l'importance de l'aide et de la réciprocité économique des offres soviétiques en comparaison des livraisons et des offres de l'Ouest. Mais les exigences politiques et militaires de l'U.R.S.S., si même elles existent, sont, de beaucoup, moins apparentes que les exigences américaines.

En Asie et en Afrique aura lieu un combat important entre le socialisme et le capitalisme, peut-être, en fin de compte, le plus important. La victoire dans cette « compétition pacifique » est à celui qui saura apporter l'aide la plus efficace et la plus désintéressée à l'édification de l'appareil de production de ces pays, à leur industrialisation, et à leur mécanisation, dont dépend leur complète indépendance.

Cette aide, au début, devra être financée par les peuples de l'U.R.S.S. et des U.S.A., et, à un degré plus modéré, par d'autres populations des pays « avancés ». Dans quelle mesure voudront-ils le faire ? Pourra-t-on les y contraindre ?

1. La rationalisation et la libération des peuples afro-asiatiques sont deux des événements nouveaux et décisifs qui attendent le socialisme dans l'avenir et tous deux sont porteurs de menaces évidentes pour la paix dans le monde. Ils peuvent causer des

insurrections locales, des révoltes et des guerres, qui risquent de déclencher une troisième guerre mondiale.

Personne ne peut arrêter le progrès technique. Il est nécessaire à l'avenir de l'humanité, ne fût-ce que parce que la population du monde aura doublé dans le siècle à venir.

Personne ne peut arrêter non plus la poussée des pays sous-développés, les forces agissent avec la rigueur d'une loi de la nature. L'homme doit en tenir compte — et s'y conformer.

Mais la paix n'est pas fondée sur la même nécessité intérieure. Malgré notre connaissance des suites terribles d'une nouvelle guerre mondiale pour les générations présentes et futures, la paix peut être mise en danger par ceux qui se sentiraient plus responsables envers le pays qu'ils dirigent qu'envers la vie sur notre planète.

Il incombe au mouvement socialiste, de l'Est et de l'Ouest, de se charger de cette responsabilité de salut public. Quand il veux servir entièrement le bien de l'humanité, le droit de chaque individu de s'épanouir librement dans les limites de la même liberté pour autrui, il se doit de protéger la vie humaine dans sa totalité. C'est là la raison véritable de la lutte pour la paix des mouvements communistes et socialistes.

C'est bien la plus grande sagesse qu'on attend d'eux : ils auront à juger, dès à présent, leurs actions de politique intérieure et internationale, à la lumière de l'absolue nécessité de la paix. Ils auront à faire des compromis, à sacrifier des gains immédiats et leurs propres intérêts, toutes les fois qu'il sera nécessaire pour éviter la guerre atomique et pour consolider la coexistence pacifique.

Sans aucun doute est-ce là un dilemme important dans l'avenir du socialisme.

Si quelqu'un venait me dire que je viens de dérouler des prophéties invérifiables, je ne pourrais le contredire. Personne évidemment ne peut prédire l'avenir. Mais un fait est certain : nous venons de franchir le seuil d'une nouvelle époque de l'histoire, nous allons vers une révolution causée en grande partie par les trois événements nouveaux que j'ai évoqués.

Si quelqu'un me dit que la mise en pratique du marxisme-léninisme, telle que nous l'avons vue jusqu'à présent, peut suffire, en face de ces événements nouveaux — sans que soit effectuée d'abord une analyse profonde des changements objectifs de ses conditions — alors il se trompe. Il est un croyant dogmatique et non pas marxiste.

Un marxiste applique aux problèmes de la société un jugement, une méthode scientifiques. Dans la science vient en premier lieu

l'observation objective et sans préjugés, puis l'analyse, enfin l'action.

Il ne suffit pas de prendre la tête des revendications sur les chantiers, puis de s'en remettre pieusement à la théorie existante. A chaque pas au service d'une idée politique on doit garder les yeux sur l'avenir. On ne peut le faire qu'en se basant sur une évaluation réaliste des faits à longue échéance.

J'ai voulu exposer *mon* évaluation des problèmes du socialisme, d'après les expériences réalisées jusqu'à présent, et les perspectives de son travail dans l'avenir. Je l'ai fait parce que je pense que les idées fondamentales du marxisme et des partis communistes sont justes et que leur réalisation est le meilleur moyen d'assurer l'existence la plus libre et la plus heureuse à chaque individu, chaque nation et à l'humanité tout entière.

Le but éthique et moral est — et doit être — le mobile principal pour tout communiste — ouvrier, fonctionnaire ou intellectuel.

Personnellement je ne pense pas que le socialisme soit une nécessité historique. Les conditions de production et les changements inévitables de la société peuvent engendrer d'autres idées politiques et d'autres systèmes sociaux et économiques qui peuvent, peut-être, mieux atteindre ce but.

Mais malgré les fautes et les faiblesses dont les partis communistes ont été affectés jusqu'à présent, et en dépit des progrès indéniables que le système capitaliste a effectués sous la démocratie bourgeoise, je vois, à l'échelle mondiale, des fautes et des faiblesses croissantes sous le régime capitaliste — de plus grands progrès pour un plus grand nombre d'hommes sous le régime socialiste.

L'ère nouvelle où nous venons d'entrer contient une double perspective — la catastrophe et des promesses immenses. Je crois qu'un socialisme qui a le courage d'accomplir une rénovation profonde, une mise à jour de sa théorie et de sa politique, est le mouvement le plus apte à empêcher la catastrophe et à réaliser les promesses.

Mogens Fog

Les Livres

Lapicque, de *Jean Lescure* (Galanis, édit.).

Dans la collection que les Éditions Galanis consacrent aux peintres marquants de la Nouvelle École de Paris, l'expérience sera tentée de présenter des ouvrages qui soient à la fois monographiques et esthétiques. On s'efforcera de rendre « manifeste que l'Art n'est pas un divertissement et qu'il témoigne le plus gravement du monde d'une civilisation et de son énergie créatrice ». Le premier volume de la collection est consacré à Charles Lapicque et dû à la réflexion de Jean Lescure. Il illustre bien cette préoccupation nouvelle et réussit d'emblée un coup de maître.

Dans son ouvrage, le propos de Lescure est double. Il s'agit, d'une part, de percer à jour l'œuvre du peintre et, d'autre part, d'indiquer sa place dans le développement de l'art contemporain. Lapicque appartient à cette génération de peintres dont la maturité coïncide avec l'occupation et la résistance. Des œuvres importantes — *Jeanne d'Arc traversant la Loire*, *La vocation maritime*, *Sainte Catherine de Fierbois* — valant à la fois comme l'aboutissement d'une tradition moderne et comme son dépassement, la jalonnent. Elles marquent également un tournant dans l'œuvre de Lapicque, le peintre lui-même ne parlant pas volontiers de sa peinture antérieure qu'il considère comme une succession d'essais et de recherches. C'est toutefois dans ces années de dur travail que se trouve la clé de son œuvre, les préoccupations qui, une fois dominées, lui permettront d'atteindre à la plénitude.

Cette première œuvre de Lapicque — d'avant 1940 — est importante par ce qu'elle représente dans la recherche d'un métier. Le peintre moderne, dès l'Impressionnisme, a perdu son métier et souvent il s'en plaint. Avec Lapicque, le souci de *faire* consciemment, délibérément, réapparaît. De formation scientifique, le peintre est également théoricien. Ses écrits sur la peinture témoignent d'une conscience claire, non seulement de son art, mais de l'Art. Dans la première période de son œuvre, l'artiste et le scientifique se rejoignent; non que le deuxième absorbe le premier (la peinture de Lapicque est toujours étonnamment spontanée), mais le théoricien venant épauler le peintre. La théorie chez Lapicque est un point de départ et une sécurité. Elle joue pour lui le rôle que jouaient les objets du monde, incontestés dans la tradition, et celui de son exacte rigueur artisanale. Ses recherches sur la couleur, sur l'espace pictural, sur le

mouvement, sur le temps dans la peinture sont autant de garanties qui vont lui éviter les errements et décupler sa liberté.

Mais il s'agit, bien entendu, d'un métier d'une sorte particulière et tout à fait nouvelle. La picque a le souci de la faire consciemment; cela ne signifie pas que, semblable à l'académiste, il mette tout son soin à ne faire que consciencieusement. Lescure montre qu'avec Lapicque la peinture est engagée dans la fonction humaine de signifier. A travers ses formulations théoriques, il n'apprend pas seulement à peindre, mais il s'efforce de se fonder en réalité, de « se mettre au monde ». Le peintre contemporain est enfin de niveau avec le réel. Les objets cessent de le dominer et il sait qu'il peut désormais s'en emparer et les mettre à la question. Ainsi le monde passe dans l'univers de la peinture et la peinture atteint au langage. Dans sa première œuvre, c'est à la recherche des pouvoirs propres de son discours plastique que s'emploie Lapicque, et c'est à ce niveau profond que se noue sa peinture.

Son souci principal est l'espace, car l'espace de la réalité (qu'il nomme avec Bergson l'étendue) est différent de celui de la peinture. « Si la peinture était trompe-l'œil, écrit Lapicque, si nous la consommions de cette manière, la première ouverture des portes serait pour le Musée du Louvre un véritable désastre. Avant que l'alerte puisse être donnée, toiles et spectateurs ne seraient plus que lamentables débris, les premières transpercées par les corps de ces derniers, ceux-ci gisant de leur côté pour s'être fendu le crâne contre la muraille dans leur impétueux élan vers les objets picturaux. » Ce à quoi il tend, c'est à une spatialité à la fois plate et cependant profonde, à une spatialité pure, totalement purgée d'étendue et qui diffère absolument de l'espace-étendue naturel. Hors de la tradition où l'étendue déterminait la grandeur relative des objets, leur coloration, leur situation hiérarchique, c'est un espace re créé et animé qu'il s'efforce d'instituer. Il y voit la forme première de l'imagination plastique.

Ainsi la déformation, dans son œuvre, n'est ni expressionniste ni même analytique. Les peintres cubistes disséquaient la réalité afin de la mieux connaître. Saisissant le spectacle du monde dans un système de perspectives multiples, ils invitent le spectateur à tourner autour des objets afin d'en voir simultanément toutes les faces. Leurs toiles, cependant, sont fixées dans une parfaite immobilité. Pratiquant la transparence de l'objet et le cloisonnage de la toile, Lapicque, en revanche, s'efforce d'installer la mobilité à l'intérieur de sa peinture, selon une spatialité foisonnante. Les lignes n'y ont pas de référence descriptive à une figure étrangère à elles-mêmes, elles ne valent pas comme signes, mais entre elles se joue la totalité de leurs relations, la couleur venant étayer et souligner leur dynamisme. Chez Lapicque, l'objet est atteint de mobilité colorée.

Dans *La course de haies* ou dans *Les régates*, par exemple, le peintre dépasse la représentation gesticulante du mouvement de la tradition ou celle, « cinématographique », composée d'immobilités successives du Futurisme. Il atteint à une espèce « d'anti-éléatisme », à un véritable dynamisme. Les chevaux qui sautent, saisis dans des passages multipliés, les canots que la mer déplace en tous sens, donnent l'impression de ne pouvoir s'immobiliser dans aucun cheval ni dans aucune embarcation. Certains peintres s'efforcent d'atteindre à l'être même des objets et les

fixent dans une existence définitive. Ici, c'est le moment d'existence pure du cheval-sautant enfermé dans aucun être-cheval, le peintre ne retenant de lui que l'exaltation d'un franchissement, ou l'être accéléré de l'embarcation prisonnière d'aucun lieu, que Lapicque parvient à fixer sur la toile. A travers son dynamisme, la peinture de Lapicque est spécifiquement *mouvement* et *durée*.

Cette œuvre échappe donc au faux dilemme contemporain de la figuration et de la non-figuration. Il ne peut, en effet, y avoir de peinture absolument représentative puisqu'il ne peut exister de re-présentation sans que l'on aboutisse à un trompe-l'œil dans lequel la peinture disparaît. D'autre part, l'abstraction, ainsi que la conscience, n'est jamais qu'abstraction de quelque chose, sans quoi, se chosifiant, elle se nie. L'œuvre de Lapicque est à comprendre comme une véritable peinture existentielle, c'est-à-dire, à chaque fois, comme l'assomption du présent d'un acte non seulement restitué dans sa richesse propre, mais explicité par le discours plastique. Après Cézanne il est impossible de voir la Montagne Sainte-Victoire autrement qu'à travers Cézanne, et Corot nous a montré pour la première fois le ciel de Rome. De même, Lapicque (dans ses *Concours hippiques*, ses *Régates*, ses *Villas vénitiennes*), dévoile le spectacle du monde. Au sens où Bergson l'entend, il est ainsi que tout grand artiste, ce « montreur » qui s'arrête aux choses et les présente à ceux qui ne savent les voir. Sa peinture est, en dernière analyse, une éthique et une métaphysique.

L'œuvre de Lapicque est, sans doute, une des plus difficiles à goûter parmi celles des peintures de la Nouvelle École de Paris. Au premier abord, elle fait songer à Dufy. On n'entre guère dans ce baroquisme en forme de pochade. Le spectateur s'explique mal le rôle qu'y jouent les couleurs fauves accrochées à une trame libre et virevoltante. S'il l'aime, c'est, très souvent, qu'il la trouve « bien française », c'est-à-dire espiègle et astucieuse, sans la prendre trop au sérieux. Le mérite de Jean Lescure est de montrer qu'il n'en est rien, que la malice n'est qu'en surface dans l'œuvre de Lapicque ; que sa peinture relève davantage du non-savoir, du dépassement et de l'oubli du savoir, que de l'ignorance. Peu de peintres contemporains sont aussi lucides que lui, et celle lucidité est la marque de son langage et l'installe dans la Peinture retrouvée.

Plus de cent reproductions, dont une vingtaine en couleurs, ornent l'ouvrage et font de la rencontre Lapicque-Lescure une contribution importante à l'art et à l'esthétique de notre temps.

Jean-Louis FERRIER.

La Peur *(Angst)*, de *Roberto Rossellini.*

Depuis qu'il fait jouer sa propre femme Ingrid Bergman, c'est-à-dire depuis *Stromboli*, Roberto Rossellini raconte la même histoire : le rachat de la femme indigne.

Au premier acte, Ingrid est une mère futile (*Europe 51*), une épouse désagréable (*Voyage en Italie*); ou simplement une donzelle au passé trouble qui harponne un garçon naïf (*Stromboli*). Deuxième acte : Ingrid est prise en faute. Ce qui suppose qu'elle a conservé le sens de la faute. Elle n'est pas totalement perdue. C'est le grand jeu de la torture morale. Le troisième acte est celui de la rédemption. Ingrid a sauvé son âme par la souffrance. Un asile (*Europe 51*), un volcan (*Stromboli*), un miracle (*Voyage en Italie*), ou mieux encore le bûcher de Jeanne d'Arc, carrefour idéal de la femme et de la mort, effacent le péché d'avoir un sexe. Ingrid s'anéantit dans les flammes avec, je suppose, une odeur de cochon brûlé (*Jeanne au bûcher*). Rossellini se réalise.

Ajoutons *Les Onze fioretti de François d'Assise.* Avec le recul que donne l'évolution de sa carrière, on comprend pourquoi Rossellini a exalté cette communauté chrétienne d'hommes sans femme. Pensons aussi à ce sketch très significatif de *Nous les femmes*, où Ingrid jouait son propre personnage : elle était prise en faute, une fois de plus, et pour une ridicule histoire de poulet.

Porté par les événements et par le grand espoir né de la Libération, Rossellini signa, il y a dix ans, deux œuvres qui devaient rester : *Rome ville ouverte* et *Païsa.* Maintenant il se spécialise dans un cinéma anti-femme, dans le film familial de règlement de comptes. C'est le vieux thème réactionnaire. Depuis qu'Eve écouta le serpent, elle ne sait faire que l'imbécile ou la garce. Et l'homme marié a une double fonction de rédempteur : en accomplissant de loin en loin son devoir conjugal, il la transforme en mère; en la torturant pour la bonne cause, il la transforme en être moral.

La peur plaira à ceux qui ont peur des femmes et les désirent, inaccessibles, en rêvant de les massacrer. On a deviné que Rossellini se livre au petit jeu de la vengeance. Il défigure une nouvelle de Stéfan Zweig pour exalter la confession des fautes. *La peur*, c'est l'éternelle histoire d'Ingrid pêcheresse, douloureuse, pardonnée.

Un mari puritain et qui, bien entendu, fait lit à part, accule sa femme au bovarysme. Elle le trompe. Il le sait et elle ne sait pas qu'il sait. Il engage une danseuse qui eût le même amant, pour simuler un chantage. Ingrid s'affole et réalise l'étendue de sa culpabilité : elle est mère de famille. Il guette ce désespoir. Par des voies indirectes, il dicte ses conditions : qu'elle avoue d'abord, il passera l'éponge. Elle n'avoue pas. Elle se dirige vers l'armoire aux poisons. Elle va se faire une piqûre mortelle. Le mari arrête son bras. Elle a payé sa faute en monnaie de souffrance. Il vient de la sauver du seul péché qu'on ne rachète pas, le suicide. Ils s'enlacent. Fin.

J'ai oublié de préciser que ce drame est mondain. Milieu social : la

grosse industrie pharmaceutique dans l'Allemagne de Bonn. L'amant est d'un rang inférieur. C'est un gigolo vaguement artiste. Avec la danseuse, on descend encore d'un cran. Elle évolue aux confins de la prostitution. Les hiérarchies sont respectées. Rossellini respecte la bonne vieille tradition Bordeaux-Bourget.

Que dire de ce film odieux? Qu'il y a trois ou quatre images qui le sauvent? A ce compte, on justifierait tous les navets. Ce nœud de vipères échappe à la critique de cinéma. *La peur* relève d'une psychanalyse de Rossellini. R. B.



Amore, de *Roberto Rossellini*

Amore est fait de deux sketches : *La voix humaine*, une pièce en un acte de Jean Cocteau, et *Le miracle*, un scénario de Federico Fellini. Livré à lui-même, Roberto Rossellini n'a pas tiré grand chose de *La voix humaine*. Mais pouvait-on espérer mieux? Ce monologue d'une maîtresse bafouée est une séquelle du mélodrame mondain de 1905. C'est l'héritage, en ligne directe, d'Henri Bataille. C'est du Sacha Guitry douloureux.

Une femme tourne en rond dans un petit nid d'amour. Elle est la maîtresse-en-soi, c'est-à-dire exquisement veule, toute de chair et de larmes. Son amant l'abandonne. Elle se traîne du lit au téléphone et se raccroche à l'espérance folle d'être encore aimée. Elle symbolise le malheur dans la faute, elle expie le plaisir.

Qui peut s'intéresser à cette Réjane de sous-préfecture? Le personnage aurait-il eu plus de consistance au temps des fiacres? Je ne le pense pas. On trouve dans les feuilletons du *Petit Journal* d'innombrables histoires d'ouvrières séduites et de femelles entretenues qui s'empoisonnent la veille des noces, quand leurs amants épousent des jeunes filles convenables. Ce mythe très populaire avait une fonction double : entrouvrir la porte d'un monde interdit, où les célibataires cossus culbutaient des femmes entre la fine et le cigare; puis la refermer au nom de la morale, car le mal est toujours puni. *La voix humaine* est un dernier acte. C'est la conclusion d'un de ces mille feuilletons possibles. Anna Magnani fait ce qu'elle peut dans ce rôle allégorique, mais l'on mesure soudain le vieillissement d'une pièce qui eut autrefois un certain succès.

Parce qu'il réserve des échappées néo-réalistes, le sketch du *Miracle* se laisse voir plus facilement. Un très bon costumier a fait d'Anna Magnani une clocharde vraisemblable, et l'image du mendiant qui shoote sur des boîtes en fer serait une excellente photo de reportage. Mais Fellini et Rossellini croient en Dieu. Ils y croient dans une optique franciscaine et c'est le numéro de cirque habituel : une pauvre d'esprit trouve sur cette terre son Golgotha. R. B.



Rêves à vendre (Dreams that money can buy), de *Hans Richter*.

Conçu comme un récit de rêve, *Dreams that money can buy* est un long métrage surréaliste qui associe aux orthodoxes (Richter, Duchamp,

Ernst, Man Ray) deux sympathisants, Léger et Calder. Comme tous les films d'avant-garde de l'école américaine, il a été tourné en 16 mm avec des moyens limités. Quelques photos étaient parvenues en France, qui donnaient une furieuse envie de le voir. Cette impatience rend toujours un mauvais service, car elle majore les films que l'on attend de ce que l'on voudrait qu'ils soient. Mais les noms prestigieux qui figurent au générique laissaient le droit d'espérer le maximum.

Ce générique est amusant. Des gens signent un contrat en échangeant frénétiquement des formulaires. On entend : « Entre les soussignés, Monsieur Untel d'une part, et Monsieur Untel d'autre part... », puis la voix devient un cri de canard.

Le premier sketch *Rêve et désir*, est de Max Ernst. Un petit bureaucrate, M. A., est venu acheter une rêverie sexuelle. Il est visiblement châtré par sa femme, une sorte de Walkyrie à lunettes. Le phantasme prélude par des gravures d'époque et des images de la *Semaine de bonté.* Une tache de couleur liquide, très belle, très insolite, ouvre la porte du monde interdit. Un dernier symbole, ou plutôt un dernier obstacle : une Vénus en cire fond et se désagrège. Mais voici une femme bien vivante, qui attend l'amour en gobant des boules de cuivre. Étendue sur un lit de style victorien, elle porte une robe désuète, ample et lourde, ce qui fera de ce sketche immoral une excellente mise en boîte des technicolors en costumes. Car tout se passe merveilleusement bien, sans tortures, ni conflits. Un téléphone blanc sonne, tombe et se casse. Des mâles en loques de naufragés sortent du lit. Un brouillard court sur le sol. Un très bel homme, celui que M. A. rêve d'être, s'approche de cette femme exquise. Dans un coin, Max Ernst, lui-même, en habit ceint d'une écharpe rouge, joue les maris consentants ou peut-être les chambellans du vice. Le trio descend à la cave. C'est un décor classique de série noire : escalier de fer, murs de briques, tuyaux lépreux. Sur le sol, la brume des films de vampire continue à gagner. La femme s'est donnée. Elle est assise, heureuse. Le brouillard monte sous sa robe. Au premier plan, une corde. Une voix : « Qui désire venir avec moi sous ma chaude robe blanche? »

On discuterait à perte de vue sur la psychologie de M. A. Masochiste? Homosexuel latent? Amant dévoré par une mante religieuse? Il a été terriblement frustré par sa Walkyrie légitime et son rêve s'en ressent. La qualité du sketch, qui est le meilleur du film, vient de cette parodie des poncifs d'Hollywood et de ce décalage entre un décor fait de clichés et la liberté sexuelle du thème.

Man Rey, plus tard, indiquera furtivement dans *Ruth, roses, revolvers* que le geste de la prière chrétienne est une réaction moutonnière, et il fera défiler des combattants blessés aux sons de la *Carmagnole.* Mais tout cela ne va pas très loin.

Narcisse, de Hans Richter est plus anodin encore. Des jetons de poker. Un œil en très gros plan : l'homme entre en lui-même, il se rêve. Il est en train de jouer aux cartes, il casse son verre et devient bleu. Les partenaires s'enfuient. Les meubles se rapprochent et le cernent : « Même les objets m'attaquaient... Pas de salut, seulement la peur. » Une corde traîne sur le plancher : « Le fil bleu de l'espoir peut me sortir du labyrinthe. » Il s'échappe. Il monte à une échelle dont les barreaux s'anéantissent. Bruit

de train. Dans une chambre peuplée d'anneaux en métal, qui tournent lentement, il retrouve la peur. Une femme rêveuse lui offre des fruits rouges conservés dans l'alcool. Il fait le geste de couper. Une tache de sang se répand sur le carrelage. « Je me sentis coupable. Coupable de quoi? » Et il s'enfuit par la fenêtre, emportant le moulage d'un buste grec : « Retrouver le souvenir des dieux oubliés... ». Accroché à une corde, il descend vers l'inconnu. De sa fenêtre, la femme coupe la corde. Il tombe. La statue s'écrase. Taches rouges, mauves, bleues, noires, d'ailleurs très belles. Des jetons. Un œil en gros plan. Fin.

Voici enfin, par ordre d'audace décroissante, *Disques et nus descendant un escalier* de Marcel Duchamp, *La fille au cœur préfabriqué* de Fernand Léger, et les mobiles de l'inévitable Calder (*Ballet Circus*).

On cherche en vain cette révolte qui fut l'essentiel du surréalisme. *Rêves à vendre* est aussi pitoyable, aussi poignant, que ces revues françaises — *Médium*, *Bizarre* — qui vivent dans le souvenir de 1930. Richter et ses amis pouvaient tout dire : ils étaient libres, ils travaillaient en 16 mm. Ils se sont conduits en conservateurs de musée. L'amour fou est devenu un jeu de salon et le rêve de Max Ernst est parfois aux limites du théâtre amateur. Man Ray suggère, pendant quelques secondes, qu'il existe un arrière-plan politique et religieux. C'est tout ce qu'il reste du *Second Manifeste*. La protestation sociale a été submergée par l'académisme. *Rêves à vendre* est moins explosif qu'une bonne photo de la guerre d'Algérie.

Il faut parler de formalisme. Le surréalisme officiel s'est vidé de son contenu. Il a cessé d'être le scandale en profondeur qui faisait gueuler Paul Claudel. Où est le temps de la lettre d'injures au major de Saint-Cyr? *Rêves à vendre* n'est qu'une anthologie de recettes plastiques : anneaux et boules, mannequins désarticulés, effets d'optique, disques tournants, mobiles, brouillards, cordes et taches. Les formes s'enchaînent. Elles s'appellent l'une l'autre comme dans un quelconque *Musée imaginaire*. Entre *L'âge d'or* et *Le sang d'un poète*, Richter a fait son choix. Vieilli dans le surréalisme comme dans un fromage, il rejoint lentement Cocteau. On projette avec *Rêves à vendre*, deux courts métrages qu'il a inspirés et qui sont révélateurs : *Les souliers du sénateur* de Joseph Noble et *Étude de danse* de Yeal Woll. Ici, un cordonnier rêve d'être sénateur, mais il comprend qu'un savetier est plus tranquille, plus heureux qu'un politicien. Là, des danseurs évoluent au son d'une sirène. C'est tout.

Au niveau de l'individu, la révolte surréaliste n'est pas un comportement durable. A un moment quelconque, il faut se décider. Ou bien systématiser la révolte et virer vers la révolution, c'est-à-dire vers le marxisme. Ou bien finir en queue de poisson et jouer les vieilles coquettes chez les antiquaires.

Il reste que chacun de nous est disponible, dans un contexte favorable, pour des effets de choc surréalistes. J'attends beaucoup du cinéma amateur. Un révolté de Béziers ou de Briançon, qui en aura suffisamment bavé, nous donnera peut-être un deuxième *Age d'or*. R. B.

La Gérante : Michelle Léglise.

Imprimerie Chantenay, Paris. — Septembre 1957
Dépôt légal 3e *trim.* 1957